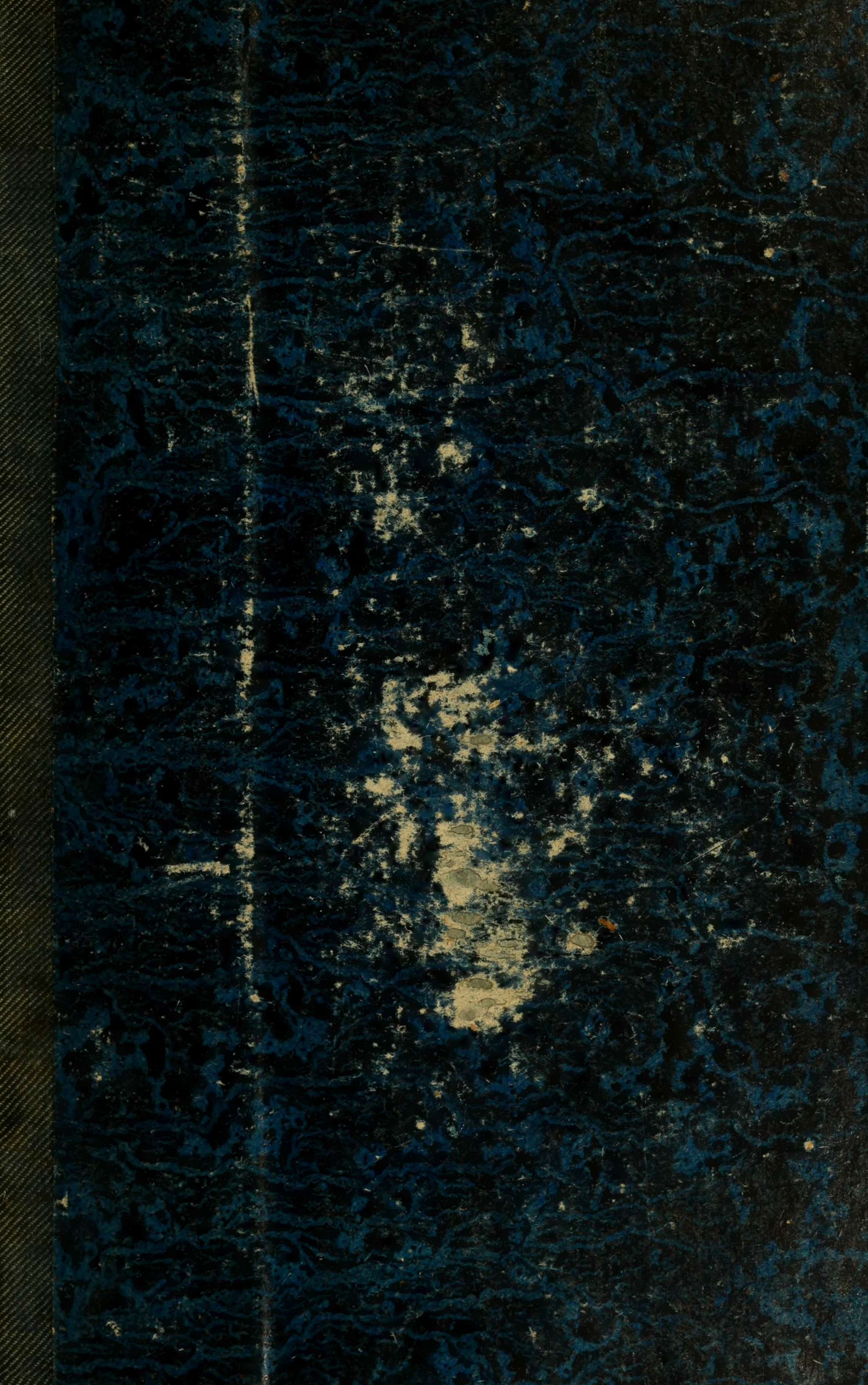


P. Lemoyne
C. L. C.

INTRODUCTION

AU

MAGNÉTISME.

Imprimerie de Félix Malteste et Cie, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 18.

INTRODUCTION

AU

MAGNÉTISME,

EXAMEN DE SON EXISTENCE
DEPUIS LES INDIENS JUSQU'A L'ÉPOQUE ACTUELLE,
SA THÉORIE, SA PRATIQUE, SES AVANTAGES,
SES DANGERS,
ET LA NÉCESSITÉ DE SON CONCOURS AVEC LA MÉDECINE,

PAR

AUB. GAUTHIER.

PARIS.

DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR, AU PALAIS-ROYAL,
GALERIE D'ORLÉANS, 13,
ET CHEZ
GERMER-BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17 BIS.

—

1840

PRÉFACE.

Avant de livrer à l'impression un Traité du Magnétisme, et de mettre la dernière main au Traité du Somnambulisme, j'ai cru devoir publier une introduction.

J'ai cherché dans un cadre étroit à donner une idée de l'utilité du Magnétisme, et je crois en avoir dit assez pour être admis à prouver ce que j'avance; c'est au public, aux médecins, aux savans, à juger.

Si cet ouvrage ne reçoit pas d'approbation,

je penserai que mes travaux sont insuffisans et intempestifs, et je laisserai à un autre, plus savant et plus heureux, le soin d'être utile à l'humanité et à mon pays.

INTRODUCTION

AU

MAGNÉTISME.

LIVRE PREMIER.

DU MAGNÉTISME.

CHAPITRE PREMIER.

Préliminaire.

Il est inutile, dans une introduction, de présenter une série de définitions qui n'appartiennent qu'à un traité, et d'expliquer ce qu'il n'est pas encore temps de faire comprendre; il suffit donc de donner une idée assez exacte du magnétisme pour qu'on puisse en apprécier l'utilité, et avoir le désir d'en faire l'étude ou de le pratiquer.

Il est des personnes qui croient que le magnétisme c'est l'électricité ; et pour ces personnes-là, l'électricité consiste dans les expériences auxquelles se livrent des physiciens sur les places publiques. D'autres, qui ont entendu parler de somnambulisme, croient que le magnétisme con-

siste uniquement à endormir un homme ou une femme et à leur faire dire l'avenir. Pour celles-là, le magnétisme se réduit à ce qu'on appelle la *magie.*

Mais le magnétisme n'est pas l'électricité, et il n'y a plus de magie; la magie était un mensonge, et il n'est pas probable qu'on fasse encore des livres sur ce sujet. Si cela est, les hommes qui écrivent sur la magie sont des fous; ceux qui les lisent ne valent pas mieux.

Si l'on croit trouver dans cette introduction un prélude à des expériences amusantes ou extraordinaires, on se trompe étrangement; car l'étude et la pratique du magnétisme demandent une patience inouïe, du silence et du recueillement. Ceux qui cherchent à se distraire peuvent donc fermer ce livre : le magnétisme n'est rien moins qu'amusant.

On a dit que pour pratiquer le magnétisme ou en faire usage, il fallait avant tout avoir la foi. Si ce n'est pas une plaisanterie de mauvais goût, c'est une absurdité, car le magnétisme n'a rien de mystique; les hommes sont loin du temps où Horace a dit, après Hippocrate : « Éloignez les profanes! »

Non! pour étudier et essayer de pratiquer le magnétisme, il n'est pas nécessaire d'y croire; ainsi, ceux qui ont l'intention de s'instruire peuvent rester dans le doute.Mais il serait déraisonnable d'arriver avec de la prévention ;

ce serait d'abord le fait d'un mauvais cœur; ensuite cela prouverait qu'on manque de sens et de jugement; enfin, on perdrait son temps; car on ne comprend jamais que ce qu'on veut comprendre.

Or, sauf à se reporter plus tard au traité du magnétisme qui suivra *peut-être* cette introduction, voici en quelques mots ce qu'on entend par magnétisme, ce que c'est que le magnétisme, son but, ses effets les plus remarquables, et comment on le pratique.

CHAPITRE II.

—

Signification du mot Magnétisme.

Magnétisme dérive du mot grec *magnès* (ΜΑΓΝΗΣ) qui veut dire *aimant*, pierre qui attire le fer.

On ne trouve pas dans les langues égyptienne, hébraïque, grecque et latine, un mot qui exprime ce que les modernes entendent par magnétisme.

C'est au seizième siècle que l'aimant ayant attiré l'attention par sa propriété d'agir à distance, on lui attribua d'abord faussement tous

les mouvemens attractifs qui ont lieu dans la nature; son action fut nommée magnétique.

Magnétisme veut donc dire attraction, et n'exprime que l'attraction simple.

CHAPITRE III.

—

Application du mot Magnétisme.

On a nommé Magnétisme l'attraction qui existe entre tous les corps de la nature.

On nomme Magnétisme l'action attractive, salutaire ou nuisible, que l'homme exerce sur son semblable, sur lui-même, sur les animaux, les végétaux et la matière.

On appelle du même nom l'action que les animaux, les végétaux et les minéraux exercent entre eux.

On nomme aussi Magnétisme l'agent, quel qu'il soit, qui a, et qui donne la force magnétique.

On nomme encore Magnétisme la science qui instruit de la pratique du magnétisme et de ses effets.

Le mot *Magnétisme* est donc aujourd'hui

impropre et insuffisant, mais il est le seul en usage.

On appelle *Magnétiste* celui qui s'occupe de la science du magnétisme, *magnétiseur* celui qui exerce l'action magnétique, et *magnétisé* le sujet sur lequel on agit.

CHAPITRE IV.

—

Définition du Magnétisme, de son but, de ses propriétés et de ses effets.

On entend par MAGNÉTISME, l'action qu'un homme peut exercer, non seulement sur son semblable, mais encore sur lui-même, sur les animaux, les végétaux et la matière.

Cette action est salutaire ou nuisible, selon l'emploi qu'il en fait.

La force magnétique existe chez tous les hommes, mais à des degrés différens.

La faculté de magnétiser appartient à tous.

Le magnétisme a pour but de rendre la santé

aux malades; pour propriété, de rétablir en eux l'équilibre qui la constitue.

L'action du magnétisme consiste dans une concentration de la volonté du magnétiseur sur un malade. Cette concentration dirige sur le malade une émanation qui part du corps du magnétiseur et se porte sur le magnétisé.

Le magnétisme produit des effets apparens et non apparens. Parmi les effets apparens, le plus remarquable est le somnambulisme.

Le somnambulisme est un accident qui survient chez les malades pendant l'action magnétique et qui cesse ordinairement après la guérison.

Il peut aussi être produit par la nature.

Pendant le somnambulisme, le malade a particulièrement un tact délicat qui lui fait voir, comprendre et indiquer ce qui peut lui être salutaire.

Quelquefois le malade est utile aux autres comme à lui-même.

Il suit de là que le magnétisme est simple ou composé. Il est simple quand il se pratique sans le secours du somnambulisme; il est composé quand celui-ci vient à son aide.

On guérit, ou on soulage également, avec ou sans le secours du somnambulisme; c'est pourquoi dans le traité qui doit suivre cette intro-

duction, il ne sera à peu près question que du magnétisme simple, afin d'en mieux faire comprendre l'étendue et l'importance, et d'écarter tout ce qui peut paraître extraordinaire dans le magnétisme quand il est accompagné de somnambulisme.

Le somnambulisme, d'ailleurs, par ses résultats, les secours qu'il apporte dans la pratique et les précautions qu'il exige, doit être l'objet d'un traité particulier.

Le magnétisme simple comporte trois manipulations différentes, directe, indirecte et intermédiaire.

Pour magnétiser, il y a des principes et des règles à observer. Des procédés sont plus ou moins indispensables et invariables.

La plus grande simplicité dans les gestes doit accompagner l'action magnétique.

La confiance chez le magnétisé n'est pas nécessaire; il suffit qu'il ne repousse pas l'action. S'il la désire, c'est mieux que s'il y était indifférent; mais son indifférence et même son incrédulité n'empêcheraient pas l'action; elles pourraient seulement en diminuer les effets.

Ces explications doivent suffire pour entraîner un observateur sincère, éloigner les curieux, réprimer l'enthousiasme, et donner de l'espoir à ceux qui souffrent.

CHAPITRE V.

De l'origine du Magnétisme.

On ne connaît pas l'origine du monde, le magnétisme n'a donc pas d'origine; car la nature n'existe que par un magnétisme universel, et le magnétisme de l'homme n'est qu'une modification de ce magnétisme.

Les peuples, les animaux, disparaissent de la surface de la terre. Les lieux changent d'aspect et de nature; Ninive, Memphis et Babylone n'existent plus; Délos et Amathonte sont des rochers stériles; la Roche Tarpeïenne n'est plus qu'une éminence; le Simoïs et le Scamandre sont des fossés bourbeux.

Les pays les plus peuplés sont devenus des déserts; les contrées vierges sont aujourd'hui de glorieux empires; ainsi va le monde. Le mouvement agit sur la matière, la rapproche, l'éloigne, la dissout, la recompose; ce qui diminue dans un corps profite à un autre; l'un se détruit, l'autre se relève : il y a équilibre.

Il en est de même des connaissances, des pratiques et des lois des peuples : appropriées aux

besoins ou aux climats, elles peuvent convenir à un peuple et rester étrangères aux autres; ou bien, si les besoins, les climats changent, elles changent avec eux; elles se perdent et s'oublient insensiblement, puis reparaissent après des temps immenses; elles passent alors sous des noms nouveaux pour des choses nouvelles, elles n'ont de nouveau que le nom; c'est l'histoire du magnétisme.

Le magnétisme est aussi ancien que le monde; il a été connu et pratiqué dans tous les temps; c'est la médecine de la nature; il est bien loin d'être étranger à l'art de la médecine, mais il n'a pas la même origine.

CHAPITRE VI.

—

De l'origine de la Médecine.

L'homme, dans les premiers âges, ne connaissait pas la médecine; il a connu le magnétisme avant elle; c'est le magnétisme qui la lui a fait connaître.

C'est-à-dire, que le magnétisme a pu suffire aux peuples dans les premiers siècles, lorsque l'homme était dans sa pureté, et que ses mœurs,

ses habitudes, ses pensées, son tempérament, étaient dans un état de régularité qui tenait à son époque.

Le magnétisme, étant une faculté inhérente à l'homme et conséquemment née avec lui, peut avoir donné naissance à la médecine, mais ne peut pas être né d'elle; ce qui le prouve, c'est que l'homme est doué d'un sentiment instinctif, indéfinissable, qui le porte à faire, chercher, et trouver, ce qui peut lui être utile et salutaire.

Ce qui prouve, enfin, que la médecine est née du magnétisme, c'est qu'il est incontestable aujourd'hui (1) que les malades savent très souvent, en certaines occasions, choisir, trouver et indiquer eux-mêmes les remèdes qui leur conviennent. Or, les premiers hommes qui ont habité le globe terrestre ont dû, lorsque la nécessité s'en est fait sentir, user de cette faculté qui est magnétique; de là l'origine de la médecine.

La médecine est donc née du magnétisme; mais elle en diffère particulièrement en ce que le magnétisme n'a pas besoin d'études pour être pratiqué, tandis que la médecine est un art toujours difficile pour celui qui l'exerce.

La médecine ne pouvait pas se passer du ma-

(1) Quelmatz. — De Divinationibus medicis. — Janitsch. — De somniis medicis. — Mich. Alberti. — De Vaticinis ægrotorum. — Cabanis. — Rapport du Physique et du Moral de l'homme, tom. II.

gnétisme qui lui a donné les premières notions de l'art de guérir, et dont les conseils lui étaient toujours utiles; et le magnétisme, à son tour, n'étant pas un remède à tous les maux, ne devait jamais s'isoler de la médecine; aussi depuis les Indiens jusqu'à Jésus-Christ, et même après lui, (espace de plus de 4,000 ans), le magnétisme a été généralement et presque exclusivement pratiqué par les médecins.

Pour se convaincre de la vérité de cette assertion, il suffit de jeter un regard en arrière, et de suivre dans l'antiquité jusqu'à l'époque actuelle la trace plus ou moins brillante du magnétisme.

Dans l'Inde, en Égypte, en Perse, en Judée, chez les Grecs, les Romains, les Gaulois, pendant le Bas-Empire, le moyen âge, les temps modernes, les derniers siècles, le temps présent, le magnétisme a été plus ou moins pratiqué, parce que tout passe ou tout change dans la nature; mais tout reparait; il n'y a rien de nouveau pour ceux qui savent lire, étudier et observer.

LIVRE DEUXIÈME.

—

DU MAGNÉTISME DANS L'ANTIQUITÉ

ET JUSQU'A SA RENAISSANCE.

CHAPITRE PREMIER.

—

Observations Préliminaires.

1.

Quand on veut être admis à remuer la cendre d'un peuple, expliquer ses dogmes, interroger ses mœurs, scruter ses usages, relever ses monumens, il faut se replier sur soi-même, et oublier pour un moment l'époque où l'on est, pour se reporter entièrement à celle que l'on veut faire revivre; il est donc indispensable de se recueillir un instant.

On ouvre ensuite le grand livre de l'histoire : livre menteur quand il parle des hauts faits des rois, mais véridique quand on y cherche les actions simples et lentes des peuples.

Une esquisse à grands traits peut donc être nécessaire en ce moment, la voici :

L'Inde et l'Égypte sont les deux pays regardés comme les plus anciens par les peuples civilisés. Rien ne prouve, mais tout fait présumer que les Égyptiens ont connu la Chine ; mais la Chine a été de tous temps un pays à part, nation sage, mais stationnaire sous le rapport des sciences et des arts.

L'Inde était contemporaine de l'Égypte. Aujourd'hui ses lois, ses usages, ses pratiques, se perdent, à peu de chose près, dans la nuit des temps.

L'Égypte était déjà florissante et centre de civilisation 2,500 ans avant l'ère chrétienne.

Les Hébreux y avaient été conduits en esclavage en l'année 1058, et en étaient sortis pour aller habiter les déserts de l'Arabie en l'année 1528 avant Jésus-Christ.

Dans ce même siècle, Danaüs conduisait en Grèce des colonies égyptiennes qui s'y établirent.

1,300 ans environ avant Jésus-Christ, les Grecs ruinaient Troie.

680 ans avant Jésus, Psammetycus, roi d'Égypte, prévoyant une invasion des Perses, ses voisins, rechercha les Grecs et leur ouvrit ses états.

525 ans avant Jésus-Christ, les Perses envahirent l'Egypte pour la première fois.

Les Grecs vinrent à son secours, les Perses furent chassés; mais 332 ans avant Jésus-Christ, ils s'en emparèrent de nouveau.

Six ans après, Alexandre, roi de Macédoine, avait vaincu les Grecs et les Perses et conquis l'Égypte.

Trente ans avant Jésus-Christ, il n'y avait plus qu'une seule puissance militaire au monde, Rome.

2.

Les peuples les plus sauvages ont une religion : leur religion est toujours bonne, ce sont leurs mœurs qui ne valent rien. Aussitôt qu'un peuple se civilise, les formes de la religion peuvent changer; mais le fond est toujours le même, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu et un seul principe de religion.

Ce n'est donc que sous le rapport théologique qu'on peut dire d'un peuple qu'il était ou qu'il est idolâtre. Idolâtre, veut dire qui adore une idole; or, presque tous les peuples ont adoré et adorent encore la Divinité sous des formes qu'ils lui prêtent. S'il en est ainsi, beaucoup de peuples sont idolâtres, théologiquement parlant.

Croire en Dieu, voilà la base de toutes les religions : mais les hommes sont oublieux quand ils n'ont rien à demander; il leur faut donc des images et des paroles qui soient présentes à leur

esprit et à leurs yeux, pour leur rappeler ce qu'ils doivent en tout temps à l'auteur de toutes choses.

Les images les plus simples, les paroles les plus claires, sont celles qui sembleraient avoir dû s'adopter le plus facilement ; mais l'expérience démontre qu'il faut avoir recours au merveilleux, pour captiver l'attention des hommes et les conduire au but qui leur est utile. Les peuples ne se sont donc instruits que par degrés, après une succession immense d'années; et l'adoration du Créateur s'est entourée en tous lieux d'usages particuliers, respectables pour les uns, ridicules pour les autres, selon leur croyance relative à la forme qu'ils prêtaient à la Divinité, mais toujours bien vus de Dieu qui conçoit la faiblesse des hommes, et comprend l'impossibilité où ils sont de définir son essence.

Quant à la Divinité elle-même, pour tous les peuples de l'antiquité comme pour les peuples modernes, il n'y a jamais eu qu'un seul Dieu créateur et maître de l'univers.

Les peuples vivans n'ont donc aucun mérite réel sur ceux qui ne sont plus; ils peuvent seulement éviter leurs erreurs et profiter de leurs travaux.

3.

Un esprit réfléchi et méditatif étant toujours plus propre à supputer, compulser, commenter

et appliquer, qu'un autre qui est vif et léger, il n est pas étonnant que chez les anciens la religion et la médecine aient toujours été étudiées et pratiquées par une classe du peuple à l'exclusion des autres, et que cet exercice se soit perpétué dans la même classe. D'ailleurs l'étude, l'enseignement et la pratique, ont dû être bien difficiles dans les premiers âges. On n'avait rien devant soi pour se guider ; les routes de la science et de l'expérience n'existaient pas; il a fallu se frayer des sentiers souvent trompeurs; que d'erreurs on a dû commettre! Dans combien de fausses routes on a dû s'engager avant d'entrer dans la voie véritable!

Il a donc fallu aux anciens beaucoup d'opiniâtreté et de persévérance pour arriver à un résultat, et tous les membres d'une population n'ont pas dû, plus qu'aujourd'hui, aimer à s'occuper de travaux arides, qui absorbent entièrement l'homme qui s'y livre, qui l'empêchent de s'occuper de toute autre chose, de prendre part aux plaisirs de la vie, et ne lui offrent presque toujours, en compensation de ses peines, qu'une satisfaction personnelle et intérieure.

Les ministres du culte religieux, appelés par état à être graves et sévères, ont dû naturellement être les premiers à s'occuper de l'étude des sciences, et en effet le monde savant est en partie leur ouvrage. On commence à comprendre alors, qu'étant les seuls qui sussent quelque

chose, on devait les écouter avec autant de plaisir que de respect. Là est l'origine de leur puissance.

Tant que les rois ont été pris parmi les premiers du peuple, c'est-à-dire parmi les savans, les ministres religieux sont restés à leur place, c'est-à-dire ministres et savans. Quand, au contraire, les rois ont été choisis dans le peuple ignorant, et que le hasard a ainsi fait monter sur le trône un homme d'un mérite inégal, les ministres du culte religieux, doublement supérieurs au roi, ont été excités par leur savoir même à abuser de leur supériorité, de là leurs excès en tous lieux.

Quels que soient les excès des ministres du culte religieux, ils ne peuvent effacer les services qu'ils ont rendus; la somme de ces derniers est incommensurablement supérieure. D'abord, il n'y a que les ministres ignorans qui ont fait du mal; la science a toujours captivé les vrais savans, et celui qui étudie croirait perdre son temps à mal faire. Puis ensuite, les mauvaises actions des hommes qui ont méconnu le caractère dont ils étaient revêtus n'ont pu nuire qu'à leur temps et à leurs contemporains, tandis que les progrès que les autres ont fait faire aux sciences leur ont survécu.

Or, toutes les fois qu'on ouvre l'histoire et qu'on voit les hommes, que les modernes appellent *prêtres*, à la tête d'un gouvernement, de l'in-

struction publique, ou en possession des honneurs, il faut bien se garder de comparer les prêtres des anciens aux prêtres d'aujourd'hui.

En ce temps-là, il n'y avait guère de savant qui ne se vouât au culte. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi; les états et les facultés se classent comme les individus. Celui qui veut étudier choisit dans toutes les sciences celle qui lui convient le mieux; le médecin pratique la médecine, et le prêtre reste prêtre.

4.

Tout ce qui vient d'être dit a un but principal, celui de rappeler qu'en faisant revivre les peuples qui ont régné sur la terre, il faut respecter la forme de leurs religions parce que le fond en est toujours respectable; qu'il faut oublier les excès des prêtres pour ne se souvenir que de leurs éminens mérites, et que la classification des prêtres du temps présent est tout-à-fait étrangère aux prêtres de l'antiquité.

Ainsi, relativement à l'antiquité, qui dit prêtre, dit religieux et savant, sans division, et souvent même religieux, savant et politique, tout à la fois.

Il est encore un autre point important, c'est de s'entendre sur la valeur de certains mots; car

les mots ont changé avec les choses, à commencer par la magie qui voulait dire autrefois la sagesse.

Ainsi les prêtres chez les Égyptiens étaient la partie saine de la nation ; il en était de même des mages chez les Perses, des druides chez les Gaulois, des prophètes chez les Hébreux.

Chez les Grecs, les philosophes et les médecins se partageaient le domaine des sciences : on disait d'eux, déjà même du temps d'Homère, qu'ils étaient des devins et des enchanteurs, c'est-à-dire qu'ils se livraient à l'étude de la physique et généralement des effets de la nature. Or, quand on retrouve dans l'antiquité les enchantemens, la magie et les magiciens, il faut y voir la nature, ses merveilles et ceux qui les étudiaient au milieu de peuples dont la masse était plus ignorante qu'au temps présent.

Quand on voit les Égyptiens adorer Isis, Sérapis et nombre de dieux imaginaires, la Grèce et les Romains invoquer Esculape ou tout autre dieu protecteur, il ne faut chercher dans ces divinités, si nombreuses qu'elles puissent être, que ce qui se passe aujourd'hui chez les modernes. Les hommes, pour obtenir les bontés du Créateur, se sont toujours présentés à lui sous le patronage de ceux d'entre eux qui se sont le plus illustrés par leurs vertus. Les anciens invoquaient Esculape, Apollon, Hercule; les modernes in-

voquent saint Martin, saint Côme, saint Germain, ou tout autre mortel qui s'est attiré les respects de la postérité.

Les Égyptiens avaient des idoles qui peuvent paraître bizarres aux modernes; mais quand on les explique elles sont ingénieuses; et au temps actuel on voit beaucoup de gens se prosterner devant des figures de bois ou de pierre qui ont des formes repoussantes, et que le peuple, qui a confiance en celui qu'elles sont censées représenter, préfère aux plus beaux chefs-d'œuvre de l'art.

S'il y avait des mystères, des choses incompréhensibles et invraisemblables dans la religion des anciens, il ne faut pas oublier qu'il y a aussi des mystères dans celle qui lui a succédé.

On a dit chez les Grecs, les choses sacrées ou occultes, pour les choses naturelles, par opposition aux découvertes de l'homme. Plus tard, au Bas-Empire, on a dit les remèdes secrets; au moyen âge et après, on a dit la médecine occulte, et la médecine d'attouchement; aujourd'hui, on dit le magnétisme.

On n'enseignait pas la médecine aussi généralement qu'aujourd'hui, parce que le peuple était plus ignorant; on y mettait et on recommandait de la réserve; aussi disait-on qu'il fallait éloigner les *profanes* et s'en cacher, ce qui se

traduirait aujourd'hui en disant qu'il est inutile d'appeler les incrédules.

Quand l'œil se porte sur le mot *songes*, l'esprit doit aussitôt se tenir en garde; car le moment va venir où la cause de l'Antiquité sera portée au tribunal des Sages modernes.

Ils jugeront la question de savoir si les anciens ont été de stupides visionnaires, si les SONGES dont ils ont tant parlé n'étaient que des *Rêves*.

Tous les hommes seront appelés à donner leur opinion; celui qui écrit ce livre ne craint pas d'avancer ce qui suit :

Le sommeil médical des anciens, *somnus medicus*, et la vision en songe, *in viso monitus*, ne sont que le SOMNAMBULISME.

C'était une grande science que l'intelligence des songes; c'est aujourd'hui une science très difficile que celle de savoir bien diriger un somnambule, et de distinguer la vérité d'avec les écarts de l'imagination.

Dans l'esprit prophétique qui agitait les pythies, les prophètes et certains hommes, il faut voir des dispositions naturelles et particulières.

Dans le démon qui entrait dans le corps des malades, il faut voir une maladie aiguë. Par ceux qui en étaient possédés, il faut entendre des crisiaques ou des épileptiques.

Dans tout cela il n'y a, peut-être, de changé que le nom.

Ceci posé, on peut entrer en matière.

CHAPITRE II.

—

Du Magnétisme dans l'Inde.

Les règles et les principes du magnétisme dans l'Inde ne sont pas plus connus que ceux qui ont pu être usités en Égypte. Mais par quelques procédés révélés aux Romains et par les monumens que l'on a été à même d'examiner, les modernes se trouvent en savoir assez pour ne pas douter que le magnétisme était pratiqué avec succès dans l'Inde.

Les monumens indiens attestent d'abord la puissance magnétique dans la main de l'homme.

On retrouve dans les statues que les Indiens élevaient à leurs divinités pour les remercier de leurs actes de bienfaisance, les mêmes caractères que dans les monumens d'un autre genre que les Égyptiens, les Grecs et tous les autres peuples anciens ou modernes ont créés et imaginés

pour les dieux et les hommes illustres qu'ils ont adorés ou respectés sous des noms divers.

Les mains des statues et des images des dieux indiens sont toutes figurées dans des positions magnétiques, qu'on n'a pas pu expliquer avant la renaissance du magnétisme. Ainsi, les Indiens, comme les autres peuples de la terre, avaient reconnu que la force magnétique était grande, vive et pénétrante dans les trois premiers doigts de la main réunis et droits, les deux derniers repliés, et qu'en laissant la main ouverte cette force était modérée.

Or, le dieu Vichenou a quatre bras et huit mains; deux bras et deux mains sont élevés, les autres sont à la hauteur de la poitrine. Les mains des deux premiers bras ont les trois premiers doigts relevés, et les deux derniers pliés. Chacune de ces mains est surmontée de flammes.

Les quatre mains des deux autres bras sont tout-à-fait ouvertes; le dieu les présente toutes avec une intention visible qui a échappé aux antiquaires, parce que le magnétisme leur était inconnu (1).

D'autres divinités, Chiven, Parachiven, Ravanen, Parachati, sont représentées tantôt avec quatre bras, tantôt avec un plus grand nombre, et toutes les mains sont représentées ou-

(1) Sonnerat. — Voyages aux Indes-Occident., t. 1, l. II, pl. 32, pag. 155.

vertes et étendues, ou avec trois doigts relevés, et deux repliés (1).

On sait qu'avant Jésus-Christ et de son temps les sages Indiens étaient en grande renommée par leurs connaissances médicales, et on allait chercher auprès d'eux la guérison de diverses maladies (2).

Ils faisaient par le toucher des cures remarquables : l'histoire en cite plusieurs.

Ainsi, un jeune homme étant devenu boîteux par suite d'une blessure qu'un lion lui avait faite au genou, ils le frottèrent doucement avec les mains (*manibus perfricantes*), et avec tant de succès que ce jeune homme, au sortir de leurs mains, s'en alla marchant très droit, (*recte gradiens*) (3).

Un homme privé de l'usage d'un œil s'étant présenté à eux, ils lui rendirent la vue (4), et un autre homme, ne pouvant pas se servir de ses mains, fut guéri (5).

Apollonius de Thyanes, contemporain de Jésus-Christ et prêtre d'Esculape, après avoir visité, pour s'instruire, les temples de Ninive, d'Ephèse,

(1) Sonnerat. — Voyages aux Indes-Occident., t. I, l. II, pag. 158 à 175.

(2) Philostrate. — Apollonii vita, liv. III, chap. 2.

(3) Ibid., chap. 12.

(4) Ibid.

(5) Ibid., chap. 13.

d'Athènes, de Corinthe, et d'autres lieux, passa jusques dans les Indes pour y conférer avec les Bracmanes. Les guérisons que fit Apollonius furent extraordinaires, ainsi qu'on le verra plus loin.

Longtemps après Jésus-Christ, au quinzième siècle, alors que l'Inde était en pleine décadence, les guérisons des maladies par les Indiens avaient encore lieu, et Borel dit « qu'il existait encore de son temps dans l'Inde une secte de médecins qui guérissait les maladies par la seule insufflation (*quæ morbos omnes solâ curat insufflatione*) (1).

CHAPITRE III.

—

Du Magnétisme chez les Égyptiens.

Les Égyptiens furent presque toujours gouvernés par des rois qui ont tenu le sceptre d'une main ferme. Après les grands de l'état, les prêtres étaient la partie la plus respectée et la plus éclairée de la nation. Ils étaient ministres du culte et pratiquaient seuls la médecine et les autres sciences. Ils se mariaient, et leurs enfans

(1) Boreli, centur. 3, observ. 88.

mâles étaient prêtres. Le nombre des prêtres était donc et devait être nécessairement immense en Égypte.

Chacun sait comment il se fait que les modernes n'ont presque rien recueilli des livres égyptiens; ils furent brûlés lors de l'invasion romaine. Les livres que les Égyptiens ont pu écrire sur la médecine ne sont donc pas connus, et on ignore les principes et les règles qu'ils avaient établis pour pratiquer ce qu'ils appelaient les *sciences secrètes*.

On sait par d'autres peuples que chez eux la médecine était regardée comme un art secret et divin, et qu'elle se divisait en médecine ordinaire et médecine occulte; qu'il n'y avait que les rois, les grands de l'état et les prêtres qui pouvaient la pratiquer; l'exercice en était défendu au peuple.

Les lumières acquises sur la médecine et le magnétisme chez les Égyptiens ne sont donc pas, à peu de chose près, le résultat des recherches que les modernes ont pu faire; elles ont été puisées dans l'histoire et les livres des peuples qui ont connu et fréquenté l'Égypte dans sa prospérité et à son déclin.

Si les œuvres des médecins de l'Égypte ne sont pas venues jusqu'aux modernes, on ne doute pas cependant que ce ne soit dans un usage reçu parmi eux que les médecins grecs ont puisé une partie de leur science, puisque

plusieurs monumens de la reconnaissance des malades égyptiens envers leurs divinités ont été conservés par les médecins grecs, et que les Romains eux-mêmes, après leur conquête, adoptant le culte des vaincus, ont élevé aussi aux divinités égyptiennes des monumens de toutes sortes.

Ceux qui obtenaient la guérison de leurs maux déposaient dans les temples, des tablettes sur lesquelles ils écrivaient la nature de la maladie dont ils avaient été délivrés et le remède qui avait opéré la guérison. Les Grecs ont emporté dans leur pays un grand nombre de ces tablettes, et plusieurs auteurs, notamment Strabon et Pline, auxquels Sprengel se réunit, pensent que c'est à ces tablettes que l'on doit l'origine de la médecine (1).

Le caractère des remèdes employés pour obtenir les guérisons est quelquefois plus ou moins bien indiqué dans ces tablettes qui ressemblent à des inscriptions simples; mais d'autres fois il n'est pas incertain : tantôt c'est au somnambulisme, ou, pour parler le langage du temps, aux visions reçues en songe, que ces guérisons ont été dues, tantôt à l'action de la main.

Ainsi, les visions en songe sont constatées par

(1) Strabon, liv. XIV, pag. 971. — Pline, liv. XXIV, chap. 2. — Sprengel. — Histoire de la Médecine, tom. 1, pag. 162.

des monumens comme les suivans, consacrés à Isis et à Sérapis.

Isidi Sacro	Deo Serapi
Crescens	M. Vibius
Cæsaris	Onesimus
Vespasiani	*Ex visu* (2).
Ex viso posuit (1),	

Les monumens qui constatent l'action curative de la main sont en très grand nombre.

Dans celui qu'on appelle Table d'Isis, on voit trois personnages. L'un est couché sur un lit, un second lui pose la main gauche sur la poitrine, et a la main droite élevée et ouverte, tandis qu'un troisième personnage, qui fait face au second et que celui-ci regarde, a sa main droite au-dessus de la tête, les trois premiers doigts relevés, les deux derniers pliés; le geste et la pose du dernier personnage sont très significatifs; on voit qu'il fait une recommandation (3).

En effet, la lèpre, mal horrible, a régné avec une intensité extraordinaire en Égypte, personne n'en était exempt : elle atteignait les grands et le peuple. Le magnétisme devait être en honneur dans un pays dont les habitans étaient tri-

(1) Senet. — Inscript., part. 31, n° 8.
(2) Reynes. — Inscript., class. 1, inscript. 34.
(3) Pluche. — Histoire du Ciel, tom. 1, pl. 2.

butaires d'une pareille maladie; car son action sur les maladies de la peau est encore aujourd'hui une chose incontestable, et souvent il a dû suffire aux Égyptiens comme aux modernes, pour guérir le malade, d'étendre plus ou moins longtemps la main sur ou au-devant de son corps.

Aussi la main était-elle un symbole des divinités médicales, et les malades suspendaient aux colonnes des temples, des mains de bronze, comme hommages de leur reconnaissance envers la divinité bienfaisante qui, mettant sans cesse le bien à côté du mal, n'avait pas voulu la mort de sa créature. On appelait ces mains, mains salutaires des dieux (*manus salutares*). On les gardait religieusement dans les temples (*Ægyptiorum sacerdotes servabant*), et il était défendu d'y toucher (1).

Tantôt ces mains étaient couvertes d'hiéroglyphes, tantôt d'inscriptions; elles étaient percées d'un trou, de manière à pouvoir être suspendues, ou elles avaient une base sur laquelle elles restaient droites.

Cécropius ayant fait un vœu à Sérapis pour lui demander l'heureux accouchement de sa femme ou la santé de son enfant (c'est l'un ou l'au-

(1) Elysius Jucund. — Quæstion. Campus, pag. 30

tre, comme on va le voir), s'empressa d'acquitter ce vœu, le dieu ayant exaucé ses prières.

Il consacra en effet à Sérapis une main *votive;* cette main est droite sur une base ronde : les trois premiers doigts sont relevés, les deux autres pliés. Le buste de Sérapis est placé sur l'index et le médius. Un nombre considérable de symboles la couvrent.

Au-dessus de la base, on voit une femme couchée qui tient dans ses bras un petit enfant. Sur la base même on lit : *Cecropius. V. C. votum. S.* Ce qui s'explique par : *Cecropius, voti compos, votum solvit* (1).

Nombre d'autres mains couvertes d'hiéroglyphes, percées ou non percées, et dont deux portent à leur base une femme et un enfant couchés, sont connues et existent en Europe ; elles portent toutes les trois premiers doigts relevés, les deux autres pliés (2).

On ne sait rien sur les abus que les Égyptiens peuvent avoir faits du magnétisme et du somnambulisme ; mais l'*intelligence des songes* était chez eux une grande science, comme le prouve l'histoire de Joseph.

On voit bien dans l'Exode (3) qu'Aaron ayant

(1) Montfaucon. — Antiquités expliquées, tom. II, 2ᵉ part., chap. 20, pag. 328.

(2) Ibid., pag. 332.

(3) Exode, chap. 7 et 8.

opéré les prodiges les plus surprenans en présence de Pharaon, celui-ci appela les sages et les magiciens qui, par *des enchantemens et des sciences secrètes* connus parmi les Égyptiens, firent d'abord les mêmes miracles. Mais on ne peut pas avoir égard au mot *enchantemens*, c'était le nom qu'on donnait à tout effet occulte; et quant à celui de magicien, on qualifiait ainsi tous ceux qui s'occupaient à étudier ou appliquer les forces de la nature.

Il n'en est pas des procédés magnétiques employés par les Égyptiens comme de leurs règles et de leurs principes; plusieurs de ces procédés ont été mis en usage par les peuples qui les ont fréquentés, et transmis par ceux-ci aux modernes.

La science de guérir par la médecine occulte, par des frictions que les Égyptiens appelaient *mystérieuses*, est attestée par tous les auteurs qui les ont connus (1).

Ces remèdes étaient appelés *secours secrets* (*secretis auxiliis*) (2).

Ils consistaient particulièrement dans les frictions (distinctes, ainsi que le disent Alpin et d'autres auteurs, des frictions médicales ordinaires),

(1) Prosper Alpin. — De medicina Ægyptiorum.

(2) Alpin. — De secretis auxiliis quibus Ægypti uti solent. — Medicina Ægypt.

dans l'imposition, l'application de la main, l'action de la tourner, et l'insufflation (1).

Ainsi, pour provoquer les sueurs (*largum sudorem concitare*), guérir les fièvres pestilentielles et la petite-vérole, les frictions (*secreta auxilia*) étaient employées avec certains linimens. Ce remède était considéré comme supérieur; il n'en était pas de plus commun en Égypte; et c'est ainsi qu'on amenait la fin de la maladie (*atque sic morbum finiunt*) (2).

Le même remède était employé pour guérir les flux dyssentériques les plus invétérés (*fluxus dysentericos sanant*) (3).

Pour cela, ils commençaient par frictionner doucement les hypocondres (*primo hypocondria manibus molliter fricant*).

Ils avaient, comme on l'a aujourd'hui, l'habitude de la manipulation rotatoire (l'action de frictionner en tournant la main); car dans le traitement des flux dyssentériques, après avoir frotté doucement avec la main, ils mettaient le doigt dans le nombril, et le tournaient plusieurs fois autour (*digitoque circumvertunt*) (4).

Au temps où écrivait Alpin, l'action de magnétiser en tournant le doigt n'était déjà plus fami-

(1) Alpin—De medicinâ Ægyptiorum, de secretis auxiliis.
(2) Ibid., liv. IV, chap. 15.
(3) Ibid.
(4) Ibid.

lière aux Egyptiens, car il observe qu'il y en a très peu qui l'entendent (*pauci tamen existunt qui sciant*) (1).

Sous Jules César, les Egyptiens, déchus de leur ancienne splendeur, aimaient à répéter qu'Isis indiquait à ceux qui souffraient les remèdes propres à leurs maux ; que l'observation fidèle de ses avis avait sauvé des malades abandonnés des médecins à cause de la complication des maladies qui leur étaient inconnues ; qu'on avait vu des gens privés de la vue ou qui avaient perdu l'usage de leurs membres, se trouver rétablis dans leur premier état pour avoir eu confiance dans la déesse (2).

Lorsque la renommée de Jésus-Christ parcourut l'empire romain, les païens lui reprochèrent d'avoir dérobé aux Égyptiens les sciences cachées dans le fond de leurs temples (*Ægyptiorum ex aditis remotas furatus est disciplinas*) (3).

C'est un magicien, disaient-ils, et ils lui opposaient que des hommes instruits chez les Égyptiens faisaient des miracles aussi merveilleux que les siens (*non minora miracula*) (4).

Voulant rabaisser les guérisons de Jésus, ils rappelaient que c'était publiquement et pour

(1) Alpin, liv. v, chap. 15.

(2) Diodore de Sicile, liv. 1, § 1er.

(3) Arnobius contra Gentiles, liv. 1.

(4) Origenes contra Celsum, liv. 1.

quelques oboles que ces hommes chassaient les démons et guérissaient les maladies par le souffle (*morbos exsufflantes*) (1).

Enfin, il était ordonné à chacun de faire une fois par mois, au moins, des ablutions entières, et de se frictionner légèrement et continûment. Mais bientôt cette injonction était devenue inutile, et on obéissait par instinct et par nécessité; aussi, pour les étrangers, les indigènes semblaient être autant de médecins (2).

Hérodote a dit qu'en Égypte il y avait des médecins pour chaque partie du corps (3). Cette allégation a été repoussée par les modernes, qui cependant devraient comprendre l'importance des spécialités, puisqu'eux-mêmes reconnaissent chaque jour que c'est aux hommes spéciaux qu'on doit les progrès des sciences.

On verra les Romains et les chrétiens remercier les dieux de les avoir guéris d'une maladie locale, et leur offrir, comme hommage, la figure du membre guéri.

On arrivera ensuite à reconnaître qu'il est des hommes qui guérissent certaines affections et qui n'en peuvent pas guérir d'autres.

(1) Origenes, ibid.
(2) Hérodote, liv. II. — Diodore de Sicile, liv. II, chap. 82.
(3) Hérodote, liv. II, chap. 84, pag. 170.

On pourra ensuite faire d'autres rapprochemens qui amèneront à concevoir qu'Hérodote n'a dit que la vérité.

Les Égyptiens connaissaient donc l'imposition des mains, les frictions, l'action de tourner la main et l'insufflation. Les écrivains romains en offrent déjà la preuve, et les Hébreux, qui sont restés quatre cent trente ans en Égypte, et dont les livres sacrés sont parvenus aux modernes, devront nécessairement donner une certitude entière de la pratique du magnétisme comme moyen de guérison.

CHAPITRE IV.

—

Du Magnétisme chez les Hébreux.

Après quatre cent trente années passées en esclavage chez les Egyptiens, les Hébreux, sous la conduite de Moïse, furent habiter les déserts de l'Arabie. Il n'est guère possible qu'un peuple réside au milieu d'un autre pendant si longtemps, sans lui emprunter ce qu'il peut avoir de bon et surtout de salutaire dans ses pratiques; et en supposant que les Hébreux n'eussent pas

déjà leurs principes particuliers, on doit retrouver chez eux les pratiques égyptiennes et conséquemment le magnétisme, qu'on appelait alors les *sciences secrètes*.

Chez les Hébreux, les ministres du culte ne s'appelaient pas *prêtres*, mais *prophètes*. Ils étaient, comme en Égypte, très nombreux. Ils s'occupaient de la religion et de la médecine.

Lorsque le grand-prêtre voulait bénir le peuple, il tenait les deux mains tendues en avant de sa face; mais lorsqu'il proférait le nom de Dieu, il élevait trois doigts de chaque main, savoir: le pouce, l'index et le médius; les autres restaient pliés. Aussitôt après avoir prononcé le nom de Dieu, il relevait les doigts pliés (1).

Au moment de l'inspiration, les livres sacrés disent: « La main de Dieu descendit sur lui (2). »

Quand Moïse voulut remplir Josué de l'esprit de sagesse, il lui imposa les mains (3).

Naaman, général du roi de Syrie, vint exprès à Samarie trouver le prophète Elisée pour être guéri de la lèpre. Elisée ne le reçut pas, mais lui envoya dire de se laver sept fois dans

(1) Galatin. — Observationes selectas ad rem litterariam spectantes, tom. IV, chap. 50.

(2) Deutéronome, chap. 34, v. 9.

(3) Deutéronome, ibid.

le Jourdain : « Je croyais, dit Naaman, que cet homme viendrait à moi, et là, debout, invoquerait son Dieu, *toucherait de sa main* le lieu de ma lèpre et me guérirait (*et tangeret cum manu sua locum lepræ*) (1). »

Dans la Bible il est dit : « Dieu imposa sa main sur lui et il prophétisa (2). »

Ainsi, chez les Hébreux la main était non seulement curative, mais c'était elle qui mettait en crise prophétique.

Dieu parle pendant les songes, dit Job, afin d'avertir l'homme du mal qu'il fait et l'instruire de ce qu'il doit savoir (3).

La communication qui s'établit entre deux corps vivans est justifiée, chez les Hébreux, par l'exemple qu'en ont offert David et Abigaïl, couchant ensemble, sans que David touchât jamais cette jeune fille (4).

Lorsque Dieu eut créé l'univers, dit la Genèse, il prit de la terre, et il versa sur elle un souffle de vie (*spiraculum*), au moyen duquel le limon forma un homme vivant et animé (5).

Le prophète Elie, voyant l'enfant d'une femme veuve de Sarepta dans un état de faiblesse

(1) Reg., liv. IV, chap. 5.
(2) Deuteronome, chap. 34, chap. 5.
(3) Job. — Chap. 33.
(4) Reg., liv. III, chap. 1.
(5) Genesis, 2 et 7.

tel qu'il n'avait plus qu'un souffle de vie, le prit dans ses bras, le mit sur son lit, s'étendit par trois fois sur lui, invoqua le Seigneur et l'enfant fut rappelé à la vie (1).

Jésus chassait les démons, guérissait les épileptiques et les crisiaques ou convulsionnaires, en leur imposant les mains (2).

Il rendait la vue aux aveugles en mettant de la salive sur leurs yeux et leur imposant les mains (3).

Il guérissait sans toucher comme en touchant, en parlant ou sans parler. Lorsqu'il entra chez Simon, dont la belle-mère avait la fièvre, il se tint debout auprès de la malade, commanda à la fièvre de la quitter et la fièvre la quitta (4).

Si on touchait quelque chose qui lui avait appartenu, cela suffisait pour qu'on fût guéri (5).

On peut faire maintenant les remarques suivantes :

Les Hébreux pratiquaient le magnétisme avec le corps entier, par l'imposition des mains et leur application ; ils touchaient ou ne touchaient pas, sans parler et en parlant ; ils guérissaient aussi par le contact intermédiaire de matières conductrices de la vertu magnétique.

(1) Reg., liv. III, chap. 17.
(2) Saint Luc, chap. 4.
(3) Saint Marc, chap. 8.
(4) Saint Luc, chap. 4.
(5) Saint Marc, chap. 8.

CHAPITRE V.

—

Du Magnétisme chez les Perses.

Il n'est rien passé aux modernes des pratiques du magnétisme chez les Perses. L'histoire de Naaman prouve seulement que la lèpre régnait parmi eux comme chez les Egyptiens, leurs voisins, et que c'était par le toucher qu'elle se guérissait. Ce fait doit donc suffire, sans qu'on en ait besoin d'autres, pour qu'il soit certain que le magnétisme simple était avec succès pratiqué chez les Perses.

Néanmoins, si on ignore les procédés dont ils se servaient pour guérir, on sait que c'est par le magnétisme qu'ils sont arrivés à exercer la MAGIE.

Les Perses, peuple instruit, faisaient une étude profonde des merveilles de la nature; cette étude et les pratiques de la religion étaient ce qu'il y avait chez eux de plus respectable et de plus sacré. C'était en cela que consistait la *Magie*, ceux qui la pratiquaient s'appelaient Mages; c'étaient les sages et les prêtres de la Perse, comme les prêtres chez les Égyptiens et les prophètes chez les Hébreux.

Plus tard, les mages voulurent percer les nuages obscurs qui couvraient encore le monde, et deviner des secrets que Dieu voulait cacher; ils ne purent imaginer que des rêveries. Ainsi, ils ne soupçonnaient pas la composition réelle de l'atmosphère; mais ils voyaient se produire des phénomènes extraordinaires, et ils ne pouvaient se les expliquer. Ils imaginèrent donc un système qui devait les suivre et jeter, pour des temps presque éternels, des racines profondes dans l'esprit de tous les peuples. Ils dirent que l'atmosphère était remplie de *démons*, bons et mauvais, contre lesquels l'homme avait sans cesse à combattre, ou qu'il pouvait appeler à son aide.

Dès lors la Magie ne fut plus la sagesse; il y eut une Magie blanche et une Magie noire; ils eurent des règles pour faire le mal, comme ils en avaient eu pour bien faire; ils divisèrent leur science en cinq parties : la mantique, la mathématique, la sorcellerie, l'enchantement, la fantasmagorie. La mantique, ou l'art de deviner, se divisait ensuite en nécromancie, géomancie, hydromancie, æromancie et pyromancie. La mathématique se divisait aussi en aruspicie, augurie et horoscopie.

Les résultats de cette science ont pu faire beaucoup de mal, mais il en a été de la magie chez les Perses comme de l'alchimie chez les Arabes; c'était toujours avec les forces de la nature qu'on prétendait agir, et pour arriver au but, il fallait les

étudier. On manquait le but proposé; mais on arrivait à un autre dont on n'avait pas eu l'idée; le mal qu'on voulait faire ne produisait que du bien; le mensonge était devenu une vérité.

CHAPITRE VI.

—

Du Magnétisme chez les Grecs.

L'Égypte était florissante quand la Grèce ne faisait encore que de naître. Les Grecs passèrent en Égypte et en ramenèrent les sciences et les arts. La lèpre était loin de sévir en Grèce avec autant de rigueur que chez les Égyptiens. Le magnétisme simple fut donc moins pratiqué en Grèce parce qu'il était moins nécessaire. La crainte de la mort n'était pas, comme en Égypte, devant les yeux du peuple, et la médecine avait déjà fait chez eux des progrès réels par les voies ordinaires.

Hippocrate recommande les frictions comme un remède souverain. Elles assouplissent et ramollissent; elles favorisent les sueurs (1).

(1) Hippocrate. — De articulis et de Officina medici. — Regime, liv 2.

Asclépiade employait les frictions dans la vue d'ouvrir les pores. L'hydropisie est une des maladies dans lesquelles il usait de ce remède (1); il faisait continuer les frictions jusqu'à ce que le malade tombât dans un sommeil qu'il pensait leur être salutaire (2); il employait comme un remède excellent le mouvement dans un lit suspendu (3).

Les Grecs faisaient un grand usage des frictions, et il y en avait de deux genres. Alexandre de Tralles, qui traite longuement de l'utilité des frictions chez les anciens, et de son temps, dit que c'est à elles comme *aux autres remèdes secrets*, qu'Hippocrate faisait allusion lorsqu'il disait : « Que les choses sacrées soient montrées aux personnes sacrées et non aux profanes (4). »

Aristophane, dans sa comédie de Plutus, explique (après beaucoup de fictions), que le dieu, voulant rendre la vue au malade, *a touché la tête* de Plutus (*caput tractavit*); qu'ensuite il lui a essuyé les yeux avec un linge bien fin (5).

La vertu magnétique existant chez tous les hommes, il en était qui offraient la preuve que cette force sort par toutes les parties du corps, mais particulièrement par les extrémités. Le temps

(1) Leclerc. — Histoire de la médecine, pag. 401.
(2) Cœlius Aurelianus. — Chron., liv. III, chap. 8.
(3) Celse, l. II. — Pline, l. VI.
(4) Alexander Trallianus, liv. I, pag. 92.
(5) Aristophane. — Plutus, vers 718.

qui détruit tant de choses n'a pu effacer ces lignes écrites par Plutarque et qui établissent que Pyrrhus, roi d'Epire, guérissait les personnes malades de la rate en les touchant doucement, lentement et longtemps, *avec son pied* (1). On retrouvera dans la suite des exemples de guérison par ce genre de toucher.

Les Grecs, pour remercier les dieux des guérisons qu'ils obtenaient, avaient les mêmes usages que les Égyptiens. Les malades, après leur rétablissement, faisaient modeler en ivoire, en argent ou en or, la partie qui avait été le siége de l'affection, et avec les difformités qui la constituaient pendant la maladie. Ces figures restaient déposées dans les temples. Plus tard ce furent des tableaux que l'on suspendit aux murailles et aux colonnes, et Pausanias, lors de son voyage à Épidaure, vit encore beaucoup d'inscriptions écrites en dialecte ionien, qui décrivaient la nature de la maladie guérie et du remède employé (2).

La superstition les dictait, dit Sprengel. Cependant, ajoute-t-il, elles peuvent constater l'énergie des forces de la nature, qui avait presque tout l'honneur de ces sortes de cures (3).

(Il est bien malheureux alors que les modernes aient renoncé à user des forces de la nature, si

(1) Plutarque. — In Pyrrho.

(2) Sprengel. — Traité de la médecine, t. I, pag. 162.

(3) Ibid., pag. 166.

elles opèrent seules des guérisons aussi remarquables et aussi fréquentes.)

Pythagore, plus heureux que les mages dont il avait été prendre des leçons, découvrit le premier qu'il existait un Magnétisme universel; que le monde ne pouvait exister sans une harmonie générale entre les corps célestes et terrestres.

Persuadé de l'existence d'un agent qu'il appela âme universelle, il établit que le principe de la vie était le même pour les hommes, les animaux et les végétaux.

Voulant sans doute inspirer aux hommes des sentimens de retenue et d'humanité, il soutint, et paraît, suivant quelques-uns, avoir pensé réellement, qu'après la mort, l'âme passait dans un autre corps, celui d'un homme, d'un animal, d'un végétal ; c'est pourquoi il dit qu'il ne fallait pas tuer les animaux, ni toucher à leur corps, parce qu'ils avaient une âme comme l'homme.

Si l'on n'adopta pas sa doctrine de la métempsycose; si surtout on reconnaît aujourd'hui qu'il s'est trompé en prétendant que l'homme ne devait pas manger la chair des animaux, on doit dire que son erreur tient à son siècle, et qu'il n'en a pas moins bien jugé du reste l'action générale des corps de la nature.

Pythagore, ayant posé en principe qu'une seule cause animait les corps vivans, avait dû être péné-

tré de respect pour les œuvres de Dieu, et parmi les modernes un autre philosophe a prétendu comme lui qu'on ne devait pas mettre à mort les animaux et toucher à leur corps. C'est qu'à la connaissance du principe de la vie, ces grands hommes joignaient une parfaite appréciation de leur faiblesse et de leur infériorité, comparativement à l'auteur de toutes choses. Si l'homme, en effet, est persuadé de l'immortalité de son âme, comment peut-il assurer que les animaux n'ont pas d'âme, quand il sait que le principe de la vie est le même dans les deux espèces, lorsque chaque instant de l'existence des animaux montre chez eux les mêmes sentimens que chez l'homme, l'amour moral, l'amour des sens, la colère, la vengeance, la joie, la douleur, et le plus parfait amour paternel?

La science est venue cependant, sur les ailes du temps, renverser en partie la doctrine de Pythagore et de Rousseau, et l'anatomie comparée, qui fut inconnue aux Grecs, démontre aujourd'hui qu'il est des animaux organisés pour être herbivores ou carnivores, et que l'homme est lui-même organisé pour manger la chair des animaux.

La Grèce est pour les modernes, dans l'ignorance où ils sont des pratiques égyptiennes, le pays où le somnambulisme a été le plus en honneur et le mieux étudié. La politique, le détour-

nant de son but, a pu le faire servir à ses desseins; ses prodiges ont frappé peuple d'un étonnement souvent stupide; mais les philosophes et les médecins l'ont toujours admiré; et quoi qu'il en ait été en Grèce du magnétisme comme de l'électricité, les Grecs ont fait preuve d'une grande sagesse, en ne doutant pas de l'existence et des effets des phénomènes qu'ils voyaient, et dont ils ne pouvaient expliquer la nature.

Aussi les Grecs sont restés pour les modernes un peuple sage, et les Perses, après avoir été un des peuples les plus savans de la terre, ont fini par fournir un exemple de l'abus que les hommes peuvent faire de la puissance qui leur a été donnée. Les Perses n'eurent pas la patience et la modeste réserve des Grecs; ils imaginèrent des démons malfaisans qu'ils invoquaient, tandis que les Grecs ne crurent qu'à des dieux protecteurs, qui se partageaient entre eux le céleste empire, en veillant au bonheur des hommes.

La curiosité, la superstition, ont pu égarer les somnambules chez les Grecs; mais la philosophie, la médecine et le peuple en recevaient souvent d'utiles avis. Consultées dans l'intérêt de la santé, ou sur des événemens simples, qui ne dépassaient pas les bornes des facultés humaines, les prêtresses, les pythies, les sibylles étaient presque toujours véridiques. Interrogées sur tout autre sujet, elles donnaient dans des

erreurs étranges; puis poussées à bout par des imposteurs ou des méchans, on en faisait des crisiaques et des énergumènes qui n'étaient que les échos du sentiment de celui qui les faisait parler. C'est là que se trouve déjà une preuve manifeste, que si tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme (1). Le magnétisme ne lui était donné que pour faire le bien et rétablir sa santé; ce but simple et naturel ne lui a pas paru suffisant, et il a fallu qu'il l'employât à satisfaire ses passions.

Mais les fautes que l'intérêt ou la vengeance firent commettre aux hommes politiques, furent de tout temps étrangères à la philosophie et aux sciences. Les philosophes et les médecins grecs, admirant le somnambulisme, se gardèrent bien d'en abuser; ils ne le firent servir qu'à opérer le rétablissement des malades, et à inspirer à tous le respect dû aux œuvres incomparables de la nature. S'ils furent obligés de laisser le peuple dans l'ignorance, c'est qu'ils sentaient qu'ils y étaient eux-mêmes. Leurs immortels ouvrages viennent attester leur sagesse et leur prudence, et engager aujourd'hui ceux qui sont plus instruits qu'ils n'ont pu l'être, à examiner attentivement les merveilles que la nature a pu produire, et à les mettre à profit par des obser-

(1) J.-J. Rousseau. — De l'Éducation, liv. 1er.

vations répétées, pour pouvoir enfin les rendre utiles à l'humanité.

Les réponses des prêtresses, des pythies, des sibylles, ont toujours pénétré d'étonnement et de reconnaissance les philosophes et les médecins. Elles étaient généralement crues et respectées. « La pythie, dit Plutarque, ne le cède à personne pour la pureté de sa conduite et de ses mœurs; élevée chez de pauvres paysans, elle vient à Delphes pour servir d'interprète aux dieux, et ses réponses, quoique soumises à un examen sévère, n'ont été convaincues par personne de mensonge ou d'erreur; au contraire, leur véracité reconnue a rempli le temple des offrandes de toute la Grèce et de celles des Barbares (1).» Plus tard des orateurs chrétiens viendront soutenir ce que Plutarque a dit bien avant eux.

Le caractère des bons somnambules étant de parler d'instinct et sans réflexion, les réponses des pythies étaient quelquefois susceptibles d'être examinées. Les Grecs ne les regardèrent jamais comme infaillibles, et au contraire Hippocrate a dit : « L'intelligence des songes est une grande partie de la sagesse (2) ».

L'esprit dans l'extase, dit Aristote, va au de-

(1) Plutarque. — In Phædro.

(2) Hippocrate. — De somn., tom. 1, liv. 2.

vant des causes et des effets, en saisit l'ensemble avec une grande vitesse et le confie à l'imagination pour en retirer le résultat futur. Les mélancoliques, à cause de la véhémence de leur tempérament, sont plus propres à ces opinions conjecturales (1).

La sibylle, dit-il ailleurs, est une femme en proie aux accès de la mélancolie (2).

Les inspirés n'entendent pas et ne comprennent pas, dit Platon, ce qu'ils disent dans leurs vaticinations (3).

Dirigé par les passions humaines, le Somnambulisme pouvait, dans les temples de Mars, exciter à la guerre ou à la vengeance; mais laissé à lui-même, il semblait vouloir rapprocher les hommes de la divinité, en prononçant en son nom des paroles sacrées; par sa bouche, Cérès et Pomone encourageaient les cultivateurs laborieux; et quand la santé des hommes était menacée, sa main prenait celle d'Esculape pour rétablir en eux les forces de la vie.

(1) Aristote. — De insomniis.

(2) Aristote. — Problem., lect. 30, probl. 1.

(3) Platonis Meno, vel de virtute.

CHAPITRE VII.

—

Du Magnétisme chez les Gaulois.

Les Gaulois, peuple barbare et guerrier, qui sacrifiaient des victimes humaines, s'occupèrent peu des moyens de soulager et de guérir.

Les druides étaient chez eux ce qu'étaient chez les autres peuples, les prêtres, les mages, les prophètes, les philosophes et les médecins; à eux seuls le pouvoir et la science. Ils laissaient le peuple dans un état d'ignorance, qui leur paraissait nécessaire pour entretenir l'ardeur guerrière qui pouvait seule les sauver de l'esclavage des Romains. Mais eux-mêmes étaient instruits dans les diverses sciences cultivées par les autres peuples; et Pline, qui les avait vus, disait d'eux que c'était une sorte de devins et de médecins (*hoc genus vatum medicorumque*) (1).

Déjà même les Gaulois du temps de Cicéron participaient aux connaissances du siècle, et Divitiac, d'Autun, hôte et panégyriste de Cicéron,

(1) Pline, liv. 1, chap. 1.

était fort instruit dans les sciences naturelles : et partie par la science, partie par des conjectures, il prévoyait ce qui devait arriver (1).

Les exemples de prévision des druides sont célèbres. Tacite (2), Vopiscus, (3), Lampridius (4), les citent avec respect.

L'histoire ne rapporte d'eux qu'un exemple de guérison par le toucher ; encore celui qui le donna est-il placé sur la limite qui sépare les Gaulois d'avec les Francs.

Lanicétus, l'un des officiers du roi Clovis, étant cruellement tourmenté par des écrouelles, et ayant essayé sans succès tous les remèdes de la médecine, n'osait plus se montrer en public. Clovis eut un songe où il lui sembla toucher la gorge de Lanicétus et en obtenir la guérison. Aussitôt qu'il fit jour, Clovis se rendit chez son officier, le toucha, et il fut guéri entièrement (5).

Si les Gaulois avaient écrit on saurait quels étaient les moyens et les procédés qu'ils employaient ; si on ne les connait pas, on n'en est pas moins sûr qu'ils ont existé : « Douées de

(1) Cicero. — De divinatione, liv. I.
(2) Tacite. — Hist., liv. IV, n. 6.
(3) Vopiscus. — In Aureliano et Numeriano.
(4) OElii Lampridii Alexand. Sever.
(5) Laurent. — De strumis.

talens singuliers, dit Pomponius Mela, les femmes druides guérissaient les maladies incurables (1). »

CHAPITRE VIII.

—

Du Magnétisme chez les Romains.

Les Romains furent frères en barbarie avec les Gaulois, et ce fut bien longtemps après la fondation de Rome, lorsqu'elle était dans sa splendeur, que les Romains, ayant passé en Grèce et en Égypte, adoucirent leurs mœurs et connurent la véritable philosophie.

Placés comme les Grecs sous un climat plus heureux que celui des Egyptiens, ils s'occupèrent d'abord beaucoup plus du somnambulisme que du magnétisme.

Déjà, dès les premiers temps de la monarchie, sous le règne de Servius Tullius, on avait pu se procurer les livres sibyllins, livres sacrés qui contenaient le récit des cures qui avaient eu lieu dans la Grèce par les conseils des sibylles.

(1) Pomponius Mela, tom. III, chap. 6.

Rome, depuis trois ans, étant désolée par la peste, sans qu'il fût possible d'y trouver un remède, on finit par où on aurait dû commencer ; on ouvrit les livres sibyllins qui indiquèrent la nécessité absolue d'aller chercher Esculape à Épidaure; il fut amené à Rome sous la forme d'un serpent; on lui bâtit un temple et les malades guérirent (1).

Ici, il faut faire une observation qui a une grande importance pour l'explication de ce fait et de tous ceux avec lesquels il aura de l'analogie dans le moyen âge.

Les Romains, attaqués par la peste, avaient épuisé inutilement pour s'en délivrer, tous les remèdes qui leur étaient connus. En compulsant les livres sibyllins, qui étaient devenus chez eux ce que les tablettes égyptiennes avaient été pour les Grecs, ils virent que les prêtres du temple d'Esculape à Épidaure étaient ceux qui avaient employé le plus souvent, et avec le plus de succès, le remède à opposer à la peste. On alla donc les consulter; ils indiquèrent le remède dont on fit usage à Rome, et qui, en effet, réussit.

On retrouvera, au moyen âge, des renvois de malades d'un temple à un autre, pour obtenir une guérison, et cela n'est pas plus difficile à comprendre qu'à expliquer.

(1) Valère - Maxime, liv. 1.

Quoique tous les hommes possèdent la faculté de magnétiser, la force magnétique est bien loin d'être égale chez tous. Elle est répartie à des degrés divers, qui constituent ce qu'on appelle les différences de force magnétique. Ainsi, tel magnétiseur peut n'être propre qu'à guérir telle maladie; mais il la guérit mieux que tout autre; comme tout homme qui se sent de la vocation pour telle partie de l'art chirurgical ou médical obtiendra une réputation juste et méritée par son habileté spéciale.

L'oracle grec était dans ce cas vis-à-vis de l'oracle romain; les prêtres grecs étaient plus savans ou plus heureux que les prêtres romains, en ce qui touchait le remède dont ces derniers avaient besoin.

Galien, lui-même, confirme ce qui vient d'être expliqué; et il dit, en parlant des renvois de malades d'un temple à un autre, que c'était par l'ordre reçu en songe qu'on faisait ainsi promener le malade: *somno ita jubente profectum* (1).

Le toucher, chez les Romains, a produit des cures remarquables, au point que ceux qui touchaient les malades passaient, auprès des uns, pour des magiciens, et auprès des autres pour des dieux. Apollonius de Thyanes, philosophe, prêtre d'Esculape, contemporain de Jésus-Christ, passa, comme lui, pour un magicien et pour un dieu.

(1) Galien. — De Empyricor., chap. 12.

On lui éleva des statues pendant sa vie, tandis que Jésus n'eut des autels qu'après sa mort. L'histoire a transmis une de ses guérisons les plus remarquables en rappelant que : « par le simple toucher et en se baissant sur le corps d'une jeune fille qu'on croyait morte et qu'on allait inhumer, il la rappela à la vie (1). »

Les Romains finirent par prendre chez d'autres peuples les connaissances qu'ils n'avaient pas. Pline reconnut qu'il y avait des hommes dont tout le corps était médicinal, et que la force de l'intention peut donner à ce qui émane de l'homme une vertu de guérison (2).

Virgile a appelé la main médicale (*manus medica*) (3), et Plaute engage à toucher doucement, lentement, sans discontinuation et en traînant (*tractim tangere*), pour faire dormir (4).

Les Indiens et les Égyptiens déposaient des statues et des mains votives dans les temples; les Romains firent comme eux, et par les mêmes raisons qu'eux.

Ces mains ont le même caractère que celles dont on a parlé plus haut. Dans toutes, les trois premiers doigts sont élevés, les deux autres pliés.

(1) Philostrate. — Apollonii vita, liv. III, chap. 12.
(2) Pline. — Histoire naturelle, liv. VI, pag. 34.
(3) Virgile. — Enéide, liv. XII, vers 402.
(4) Plaute. — Amphitryon, scène Ire, vers 157.

A la base de plusieurs, sont encore une femme et un petit enfant; et cette fois, pour ne pas laisser de doute que c'est un vœu offert en reconnaissance d'un heureux accouchement, le pouce de l'une de ces mains figure le Phallus révéré qui implante l'homme (1).

Mais ce n'étaient pas seulement des mains que les Romains offraient à Esculape, à Minerve et à Mercure, c'étaient des jambes entières, des pieds, un doigt, ou la main et le pied joints ensemble.

Tantôt, le doigt offert était pourvu d'une pointe qui servait à le ficher dans la muraille; ailleurs c'était une jambe percée d'un trou à son sommet, ou garnie d'un crochet ou d'un serpent; ailleurs encore, c'était un pied entortillé ou surmonté d'un serpent qui servait à le suspendre. Enfin, nombre de pieds avaient des ailerons, ce qui porte à croire que les prêtres de Mercure guérissaient particulierement les maladies qui affectaient cette partie du corps.

Tous ces monumens existent en Europe (2).

On voit en tête des œuvres de Galien, publiées en 1531, une figure éminemment remarquable par l'action qu'elle retrace.

Un homme est à genoux, les mains croisées sur la poitrine; il implore un autre personnage qui

(1) Antiquités d'Herculanum, tom. IV, planche 5.

(2) Montfaucon. — Antiquités expliquées, tom. II, 1re part., pag. 248, planche 100.

étend la main sur lui, et cette main a les trois premiers doigts relevés, les autres pliés (1).

Dans une autre édition de ses œuvres, publiée en 1625, on voit en tête du livre *de sectis ad eos*, un personnage qui présente la main droite en avant; les trois premiers doigts sont relevés, les deux derniers pliés (2).

Plus on va avancer, plus on retrouvera toutes les coutumes des Indiens, des Égyptiens et des Grecs, chez les Romains.

Dans la pleurésie, la léthargie, les migraines, les maux de tête, on prescrivait les frictions (3).

Le caractère de ces frictions n'est point équivoque, comme on pourrait le croire ; il faut, dit Cœlius Aurelianus, conduire les mains des parties supérieures aux parties postérieures en parcourant les membres successivement (4).

Pour l'épilepsie, c'est tantôt la tête et le front, tantôt le cou et la gorge, sur lesquelles il fallait promener un toucher délicat (*blanda frictione*) avec les mains échauffées (*manibus calidis*). Il y avait des malades auxquels il fallait tenir l'extrémité des pieds et des mains (5).

Pour les maux d'estomac, il fallait frictionner légèrement les articulations en les embrassant

(1) Claudii Galeni Pergameni de anatomicis administrationibus, liv. IX ; Joanne Gunterio, 1531.

(2) Galeni Isagogici libri. — Venetiis apud Juntas, 1625.

(3) Cœlius Aurelianus. — De acutis morbis, liv. I, chap. 16.

(4) De tardis passion, liv. I, chap. I.

(5) Ibid., chap. 4.

avec des mains échauffées, pour guérir par l'*acte même de tenir* (*ut etiam tenendo medeamur*) (1).

Les plus grands médecins de ce temps ont, comme les Grecs, profité des lumières du Somnambulisme, et Galien avoue qu'il doit une grande partie de son expérience aux lumières qui lui sont venues par *les songes*. Assisté de la Divinité, dit-il, je ne me suis jamais trompé dans mes pronostics (2).

Jeune encore, et atteint d'une maladie aiguë, il prédit que bientôt il tomberait dans un délire affreux (3).

Il cite l'exemple d'un prêtre d'Esculape qui se guérit lui-même en se saignant au haut de la main d'après l'ordre du dieu qu'il avait vu en songe (4).

Enfin il recommande l'emploi des frictions, notamment de celles faites *en tournant la main* (*rotundas frictiones*) (5).

Je ne souffrirai pas, dit Varron, qu'on conteste à la sibylle d'avoir prédit des choses qui, lorsqu'elle vivait, ont été utiles aux hommes, et après sa mort l'étaient également (4).

(1) Ibid., liv. III, chap. 2.
(2) Galien.— Comment. de humoribus, text. 2.
(3) Galien. — De loc. affect., liv. IV, pag. 288.
(4) Galien. — Liv. XIV, Meth. med., chap. 8.
(5) Galien. — De sanitate tuendâ, liv. V.
(6) Varro, de Re Rustica, liv. I, chap. I.

Les Poëtes et les Écrivains les plus illustres ont célébré le magnétisme et le somnambulisme, et il serait impossible de le faire plus éloquemment.

« Croyez-vous, dit Aurelius Prudentius, que l'âme ne voie que par les yeux et qu'elle soit circonscrite par la portée de nos regards? Celui qui le croirait serait dans une grande erreur. Non, la vue de l'âme ne dépend pas d'une étroite prunelle!.....

» Doutez-vous que l'âme puisse porter un regard assuré sur les objets cachés aux yeux du corps, quand nos paupières sont fermées par un sommeil bienfaisant?

...... » Sa vue pénétrante atteint jusqu'aux entrailles les plus cachées (1)! »

« Le cœur de l'homme, dit Ammien Marcellin, découvre aussi l'avenir, lorsqu'il est exalté par une chaleur bouillonnante; il est alors l'interprète des dieux (2). »

« Tout, dit Synesius, fournit à l'homme des indices de l'avenir; pourquoi? C'est que tout se tient dans ce monde. Le monde est comme un animal dont toutes les parties correspondent entre elles. Cet univers est comme un grand livre couvert de lettres de toutes espèces, les unes phéniciennes, les autres assyriennes, les autres égyptiennes; l'ignorant ne les connait pas, mais le

(1) Aurelius Prudentius. — De Integritate visionis animæ.
(2) Ammien Marcellin, liv. 1, pag. 179, n° 20.

sage sait les rassembler, et lire plus ou moins correctement. Tout lui dévoile l'avenir, et c'est en cela peut-être que consistent tous les enchantemens. Ils se résument à connaître toutes les parties d'un grand tout, et à savoir les rapprocher par l'intention qui leur est propre. Si un objet ne peut pas en attirer un autre immédiatement, il le fera par l'intermédiaire d'un troisième (1). »

« Tout est lié, dit Quintus à Cicéron, par un enchaînement éternel; le passé a produit le présent, le présent est gros de l'avenir; la vertu de tout ce qui doit être produit est contenue dans les semences; de même les choses futures sont renfermées dans leurs causes. Ceux qui ont des visions en songe voient distinctement cet enchaînement éternel de toutes choses. La vaticination et les conjectures ne sont que le développement de cette chaîne (2).

L'âme, dit Tertullien, est une substance simple, immortelle d'elle-même, dominatrice et divinatrice (3).

Les consultations dans le temple d'Esculape avaient lieu à Rome comme en Grèce, et Origène, qui défendit le Christ deux cent cinquante

(1) Synesii opera. — De insomniis.
(2) Cicero. — De divinatione, liv. 1, pag. 125 et 126.
(3) Tertullien. — De anima, chap. 65.

ans après lui, contre les imputations des païens, dit que les guérisons dans le temple d'Esculape étaient encore de son temps dans toute leur force (1).

C'était aussi par des inscriptions que les malades romains témoignaient leur reconnaissance.

Les unes ne constatent que la vision en songe, comme celle-ci :

Asclepio
P. Aelius Pollio
Visu monitus
Posuit (1).

Par l'inscription ci-après, un père remercie Esculape d'avoir sauvé sa fille :

Pro salute
Juliæ Veneriæ
Filiæ dulcissimæ
Tabellam hanc marmor.
Cum signo Esculapii
In somno admonitus
L. Valerius Capito (3).

Un homme recouvre la vue par suite d'un remède indiqué en songe, et sa reconnaissance lui fait graver sur le marbre ces paroles gracieuses :

Esculapio
Et Hygiæ, cæterisque

(1) Origène. — Contra Celsum.
(2) Gruteri inscrip., pag. 70, n° 7.
(3) De donariis veterum, chap. 7, pag. 785.

Hujus loci salutaribus
Numinibus, C. Julius
Frontoniatus, *Redditis*
Sibi Luminibus, Gratias
Agit *de viso* (1).

L'empereur Julien, le philosophe, déclara souvent qu'il devait des actions de grâces à Esculape, pour les remèdes qu'il lui avait indiqués (*indicatis remediis*), et c'est de la bouche même de saint Cyrille que ces paroles parviennent aux modernes (2).

Constantin s'étant fait chrétien ordonna la destruction du temple d'Esculape, « où l'erreur réunissait une infinité d'hommes et même les sages du pays, pour adorer un démon qu'ils admiraient comme un sauveur et un médecin, qui tantôt leur apparaissait quand ils dormaient, et tantôt guérissait leurs maladies (3). »

Jamblique, qui vivait après ces guérisons, soutient que c'est aux *songes* de cette nature que la médecine doit son origine (*ars medendi somniis est comparata* (4).

Synesius reconnaît au sommeil médical (*som-*

(1) Pierius Valerianus. — De Fluviorum nobilitate, serm. 4.
(2) Sanctus Cyrillus. — In Jullianum.
(3) Eusebius. — De vita Constantini, liv. III, chap. 56.
(4) Jamblicus.— De mysteriis.

nus medicus) la propriété de guérir les maladies (1).

« Ce n'est pas seulement un sommeil, dit Tertullien, car dans le sommeil tout se repose; dans l'extase, au contraire, si le corps se repose, l'âme est toute en action. »

« L'extase, ajoute-t-il, est une sortie des sens, une espèce d'aliénation d'esprit. »

« Lorsque nous tombons en extase, nous ne sommes cependant pas en fureur ou en folie, nous appelons cela sommeiller, songer (*non dicimur furere, sed somniare*) (2) ».

La distinction entre les magnétiseurs et les magiciens est tracée par une loi rendue par Constantin : « C'est avec justice, dit-elle, que les lois se sont armées de toute leur sévérité pour punir les magiciens qui emploient leur art à nuire aux hommes; mais ceux qui donnent certains remèdes profitables au corps humain par des recettes occultes ne doivent pas être recherchés (3). »

Cette loi a été conservée par l'empereur Justinien (4).

On guérissait en touchant ou sans toucher, en parlant ou sans parler, et on rappelait que les anciens médecins en agissaient ainsi (5).

(1) Synesii opera. — De insomniis.
(2) Tertullien. — De anima, chap. 65.
(3) Cod. Theodos., liv. IX, tit 16, leg. 3 ; de maleficiis.
(4) Leg. 4 ; Cod. Theodos.; de maleficiis.
(5) Apulei. — Apologia, liv. I.

La fille de l'empereur Valens étant malade, on fit venir une vieille femme qui avait le pouvoir de guérir les fièvres intermittentes en prononçant quelques paroles; elle rendit en effet la santé à la malade (1).

Ces pratiques innocentes et ces prétendus enchantemens pour faire le bien, dit Godefroi, n'en subsistèrent pas moins pendant longtemps parmi les chrétiens (2).

Vespasien étant à Alexandrie, en Égypte, un homme du peuple, aveugle depuis longtemps, se jeta à ses pieds en lui demandant de le guérir (*remedium cæcitatis*). Un autre, paralysé de la main, vint également le prier de le toucher seulement *avec le pied* (*pede ac vestigio cæsaris calcaretur*). Vespasien rit d'abord de leur demande; mais ils insistèrent; il refusa de nouveau; il ordonna de consulter des médecins qui pensèrent que le retour des organes à la vie était possible, *si on leur appliquait une force salutaire*. Vespasien espéra, et devant un grand concours de peuple, la main du paralytique reprit son mouvement, et l'aveugle revit les cieux (3).

Un aveugle vint de la Pannonie au-devant de l'empereur Adrien. Sur sa demande, Adrien le

(1) Ammianus Marcellinus, liv. XXIX.

(2) Cod. Theod., liv. IX, tit. 16.

(3) Tacite. — Historiarum, liv. IV.

toucha et aussitôt il recouvra la vue; puis il toucha Adrien qui avait la fièvre, et la fièvre le quitta (*quo facto oculos recepit, et Adrianum febris reliquit*) (1).

Vespasien offre un exemple de l'action de l'homme sur lui-même. Chaque mois il jeûnait un jour, et se frictionnait la gorge et les membres; c'est à cela qu'il devait la conservation de sa santé (*valetudine prosperrima*) (2).

Enfin, un médecin qui fut le dernier médecin de l'antiquité, Alexandre de Tralles, prescrivit et enseigna la médecine occulte. C'est ainsi qu'on appelait alors le magnétisme.

Lorsqu'il y avait frénésie, il recommandait les frictions douces sur tous les membres, principalement sur les parties inférieures, car les frictions, dit-il, attirent la matière morbide dans les parties inférieures (*quippe hoc materiam ad inferiora provocet*) (3). Elles adoucissaient en outre les convulsions (*convulsiones lænit*) (4). Elles étaient utiles aux hydropiques, ouvraient les pores, atténuaient et divisaient les humeurs (5).

Il y avait des remèdes ordinaires à employer

(1) Spartianus, in Adriano.
(2) Suetone. —In Vespas., n° 20.
(3) Alexander Trallianus, liv. 1, pag. 67.
(4) Ibid.
(5) Ibid.

contre l'épilepsie, et d'autres qui étaient naturels (*quorum ratio haberi nequit*) (1).

Lorsqu'un épileptique éprouvait un accès, il fallait lui faire des frictions modérées sur tous les membres, longitudinalement, et principalement toucher et palper doucement ses yeux (*oculos leniter attrectantes et demulcentes*) (2).

Et il ne faut pas croire que le médecin entendait par *frictions* des frictions ordinaires; il les appelait *remèdes secrets*, et, suivant le précepte d'Hippocrate, il recommandait de ne les enseigner qu'à ceux qui avaient un vrai désir d'en faire usage (*qui eis uti desiderent*) (3). C'est pour qu'on puisse attaquer une maladie de toutes les manières, dit-il, qu'il indique ces remèdes aux hommes qui veulent s'instruire (4).

Les Romains, après la conquête de l'Égypte, éprouvèrent les vertus bienfaisantes du magnétisme pratiqué par les Égyptiens; et de même que les premiers Romains avaient élevé un temple à Esculape, ils en bâtirent à leur tour à Isis et à Sérapis.

Dans ces temples, comme dans ceux des Égyptiens et des Grecs, on appendait des tablettes de marbre (5); on y posait même des statues, des

(1) Alexander Trallianus, liv. 1, pag. 92.

(2) Ibid.

(3) Ibid., pag. 92.

(4) Ibid.

(5) Strabo. — Geograph., liv. XVII, pag. 351.

colonnes ou des tableaux (1) qui prouvaient les guérisons.

C'est en bâtissant un temple à Sérapis que l'empereur Antonin éternisa sa reconnaissance, et *Gruter* a donné l'inscription qu'il fit faire en l'honneur du dieu (2).

Enfin, les guérisons dans les temples étaient si heureuses, et étaient faites si noblement, si charitablement, que les maîtres finirent par envoyer à tous propos leurs domestiques malades *dormir dans le temple d'Esculape* (*incubare in Esculapio*) ce dont les prêtres se plaignirent comme d'un abus (3).

Il se peut que celui qui n'avait pas encore reporté ses idées sur l'antiquité ait pu mal comprendre le mot *songes*, dont son esprit a été souvent frappé; mais quand il voit ce que les anciens ont dit des songes, il doit comprendre que ces songes étaient autre chose que les *rêves*.

Au reste, si les Égyptiens, les Hébreux, et l'antiquité païenne ont été dupes d'une illusion; si les plus grands hommes connus ont ajouté foi à des rêveries, sans doute que les chrétiens seront plus sensés, qu'ils traiteront de visionnaires et

(1) Tibulle, liv. 1, élégie 3.
(2) Gruteri. — Inscript., pag. 85.
(3) Suétone. — In Claud., chap. 26.

qu'ils taxeront de faiblesse et de crédulité ceux qui les ont précédés; c'est ce qu'il est utile de rechercher.

CHAPITRE IX.

—

Du Magnétisme pendant les premiers siècles du christianisme et au moyen âge.

Sous Valens et ses successeurs, le christianisme était déjà répandu dans tout l'empire. Lorsque Constantin fit abattre les temples païens, ou les convertit en églises, il ne fut plus question des guérisons et des songes d'Esculape; on parla au nom d'un seul dieu, de Jésus-Christ et des saints. Le magnétisme n'en exista pas moins; il s'était réfugié dans les églises, dans les monastères et au pied des tombeaux chrétiens; ce ne furent plus des Prêtres, des Druides, des Augures qui pratiquèrent la médecine; les moines et les ecclésiastiques leur succédèrent; la chose fut la même, le nom seul de celui qui pratiquait fut changé.

Ceux qui croiront en Jésus, dit saint Marc,

poseront les mains sur les malades, qui seront guéris (1).

Deux médecins, Côme et Damien, qui périrent dans les supplices, continuèrent, dit Grégoire de Tours, à être d'un grand secours à ceux qui les invoquaient; car si on était malade et qu'on allât prier auprès de leurs tombeaux, aussitôt on obtenait la guérison de ses maux. Ils apparaissaient, suivant d'autres, en vision aux malades et leur indiquaient ce qu'ils avaient à faire; lorsqu'ils le faisaient, ils obtenaient la santé (2).

Constantin se faisant chrétien avait abattu les temples païens, ou les avait convertis en églises; il avait particulièrement détruit le temple d'Esculape (*diruit Esculapi templum*), où l'erreur réunissait tous les jours, disait-il, une infinité d'hommes, même des sages; mais Justinien, en reconnaissance des songes qu'il avait obtenus de Côme et de Damien, leur érigea un temple dans lequel les malades abandonnés par les médecins se rendaient en pélerinage, et où ils guérissaient de la même manière que dans les temples d'Esculape (3).

Un homme privé de la vue depuis vingt-cinq ans se rendit au tombeau de saint Martin, et au

(1) Saint Marc, chap. 16, vers. 14.
(2) Grégoire de Tours. — De Gloria martyrum, chap. 98.
(3) Procop. — De Ædific., liv. 1, chap. 6, pag. 17.

bout de quelques jours de prière il revit la lumière (1).

On a vu que Pline, qui vivait cent trente ans après Jésus-Christ, disait qu'il est des gens qui ont tout le corps médicinal; saint Augustin, trois cents ans environ après lui, dit aussi qu'il y a des gens qui peuvent guérir diverses plaies par le regard, par le tact, par le souffle (*solo tactu*, *afflatu*, *oculo*) (2). C'est que leur nature, ajoute-t-il, est différente de celle des autres (*cœteris dispares*)(3).

« Il y a diversité de grâces, dit saint Paul, mais il n'y a qu'un même esprit qui les communique : il y a diverses opérations, mais il n'y a qu'un seul Dieu qui fait toutes choses. Les grâces et les dons de l'esprit sont donnés à chacun pour leur utilité. »

« L'un reçoit le don de la sagesse; un autre, celui de la science; un troisième, le don de la foi; un quatrième, la grâce de guérir les malades; un cinquième, le don des miracles; un sixième, le don de prophétie; un septième, le don de discerner les esprits; le huitième, le don de parler diverses langues; un neuvième, celui de leur interprétation; c'est un seul et même Dieu qui distribue

(1) Grégoire de Tours.— De miraculis sancti Martini, liv. II, chap. 41.

(2) Saint Augustin. — Liv. XIV, de Civitate Dei, chap. 24.

(3) Ibid.

toutes ces choses à chacun selon sa volonté (1). »

Plutarque et Varron préconisaient la pureté de la pythie, ainsi que la simplicité de ses réponses; ils ne se doutaient pas que plusieurs siècles après eux, des orateurs et des prêtres chrétiens viendraient défendre les prêtresses injustement attaquées.

Ainsi saint Hilaire prétendait qu'elles étaient inspirées par le démon. Saint Jérôme, au contraire, disait qu'elles avaient reçu le don de prophétie en récompense de leur virginité. Saint Athénagore soutenait que la faculté de prévoir l'avenir et de guérir les maladies était étrangère aux démons et propre à l'âme; que l'âme étant immortelle pouvait, par elle-même et par sa propre vertu, percer dans l'avenir et guérir les infirmités et les maladies. Pourquoi donc, disait-il, en attribuer la gloire aux démons? Enfin, saint Justin soutient aussi que les sibylles disaient beaucoup de choses justes et véridiques. Elles ne comprenaient pas ce qu'elles disaient, ajoute-t-il, et lorsque l'instinct qui les animait venait à s'éteindre, elles perdaient la mémoire de tout ce qu'elles avaient annoncé (2).

(1) Saint Paul. — Ire Épit. aux Corinthiens, chap. 19, verset 4.

(2) Saint Justin. — Adm. ad Græcos. — Saint Hilaire,

Ce n'est pas que les saints, dit Athanase, imposassent par leurs paroles une nécessité si absolue aux choses prédites, qu'il fallait qu'elles arrivassent par force; mais ayant remarqué auparavant les desseins et les menées des hommes, ils prédirent les choses comme devant arriver (1).

Partout, chez les chrétiens, on retrouve les mêmes pratiques et les mêmes guérisons que chez les Grecs et les Romains.

Un ouvrier de la ville d'Hippone (Afrique), privé de l'usage de ses jambes et même de la parole, se fait approcher des reliques de saint Etienne, après avoir été averti en songe d'y avoir recours. Il commence bientôt à recouvrer un peu l'usage des jambes et de la langue. Après quatre mois, il dit avoir été averti en songe (*admonitum fuisse ait*) de ne pas s'en aller encore, et quelques mois plus tard il s'en retourne à pied (2).

Saint Grégoire, surnommé le Thaumaturge, supplié de guérir un malheureux, prit un voile qu'il mit sur la tête du malade que l'on disait être possédé, souffla sur le voile et le démon fut expulsé (3).

Ire Corinthienne, chap. 12. — Athenagoras. — Eod. libro quo Justino, fol. 30 et 31.

(1) Saint Athanase. — In passionn.

(2) Augustin. operum tom. VII, de miraculis Stephani.

(3) Thyrrœus. — De Dæmoniacis, chap. 26.

D'autres hommes que Pline et saint Augustin viennent confirmer l'existence de ceux qui ont naturellement la faculté de guérir, soit par le toucher, soit par le souffle, même par la salive : « Cela n'est pas étonnant, dit Zacutus, nous avons vu cela fort souvent (*non est igitur mirum, quotidie cernamus*) (1). »

Jésus-Christ guérissait les aveugles en leur imposant les mains et touchant leurs yeux avec le doigt imprégné de salive, et d'autres l'ont fait après lui. La salive est là un corps intermédiaire nécessaire pour renforcer la vertu magnétique; mais ce n'est pas le seul exemple d'un corps additionnel.

L'évêque Multonius employa le même moyen que saint Grégoire pour délivrer un possédé; il lui mit un voile sur la tête, et souffla sur le voile; mais ce moyen fut insuffisant, et le démon ne s'en alla que lorsqu'il eut fait boire au malade de l'*eau qu'il avait bénite* (*post potam aquam benedictam discesserit*) Voilà deux exemples d'eau magnétisée, venus des anciens, et d'autres matières ont été magnétisées dans le même but, ainsi qu'on le verra plus loin.

La guérison par l'attouchement avec ou sans

(1) Zacutus, de principum hist., quæst. 31.

prières a été souvent remarquée : Aëtius dit que les écrouelles peuvent se guérir par les prières (*precibus sanescere*) (1).

Protogène, prêtre d'Édesse, guérissait par les prières et son seul attouchement les malades qu'il instruisait (2). L'évêque Parthénius avait aussi le pouvoir de guérir les maladies et de chasser le démon par ses prières et l'imposition des mains (3). Saint Clair chassa le démon du corps d'une servante en lui mettant les doigts dans la bouche (4). Saint Germain, évêque de Paris, fit nombre de guérisons par l'imposition des mains (5). Saint Martin fut approché par une femme qui avait un flux de sang; elle fut guérie par le simple toucher de son habit (6). Saint Bernard, voulant guérir une fille possédée du démon, procéda au lavement des mains dans de l'eau, la fit boire à la malade et le démon fut chassé (7).

Le christianisme offre nombre d'exemples des guérisons qui s'opéraient dans les églises chrétiennes, comme autrefois dans les temples, et plus encore des renvois qui s'y faisaient d'un

(1) Laurentius, de strumis, pag. 62.
(2) Thiers. — Traité des superstitions, liv. 6.
(3) Ibid.
(4) Thyrrœus. — De Dœmoniacis, part. III, chap. 41.
(5) Ibid.
(6) Ibid., chap. 43.
(7) Ibid.

temple à un autre, pour une maladie que les uns pouvaient guérir et pour laquelle d'autres étaient sans puissance.

Il est dit, dans les actes de l'ordre de saint Benoît, qu'un homme étant privé de la vue et de l'usage de ses mains, fut à Tours dans l'église de Saint-Martin. Il y recouvra la vue; mais les prêtres de Tours le renvoyèrent à Paris pour obtenir le surplus de sa guérison dans l'église de Saint-Germain, ce qui eut lieu en effet (1).

La meilleure preuve que le magnétisme est dans la nature de l'homme, que la force magnétique est en lui-même, que son invocation au ciel est inutile pour lui demander des secours que Dieu lui a mis de tout temps dans la main, et que le toucher des reliques ne gisait que dans la force magnétique appartenant à l'homme lui-même, c'est que des guérisons ont eu lieu en touchant de prétendues reliques qui n'étaient rien moins que sanctifiées.

Un homme du peuple, après avoir promené de fausses reliques, se rendit dans les diocèses voisins des Alpes où il prit le nom d'Etienne; il déterra les os d'un inconnu, ainsi qu'il l'avait déjà fait plusieurs fois dans les Gaules, et les annonça comme les reliques de saint Just. On amena de toutes parts des malades qui furent guéris, et le peuple imitant, sans le savoir, les

(1) Acta sancti Benedicti, sœculi 3, pars 2, f. 98.

Indiens, les Égyptiens et les Romains, la châsse fut en peu de temps environnée d'ex-voto de tous genres, portant la forme des membres guéris (*ac insignia pendere oscillorum multiformia*) (1).

Il y eut d'autres imposteurs qui promenèrent également en tous lieux de fausses reliques (2), et partout il y eut des malades qui guérirent plus ou moins heureusement, plus ou moins promptement. Dieu et les Saints n'étaient donc pour rien dans ces guérisons purement humaines et magnétiques.

CHAPITRE X.

—

Du Magnétisme dans les temps modernes.

On va retrouver aux temps modernes toutes les pratiques des Indiens, des Égyptiens, des Grecs, des Romains ; seulement tout semble nouveau aux hommes, et des disputes sérieuses s'engagent entre eux pour prouver que tous les

(1) Radulph. Glaber., liv. IV, chap. 3.
(2) Thiers. — Traité des superstitions, liv. I.

effets magnétiques, que le vulgaire trouve si extraordinaires, sont dans la nature.

Les arts et les sciences sont retournés dans le pays qui les a vus naître et prospérer si longtemps, et ce sont les Arabes qui expliquent les phénomènes naturels, et les relations de l'âme avec le corps. Leurs recherches sont importantes, et déjà on entrevoit qu'ils ont tellement sondé l'étendue des influences magnétiques, qu'ils ont reconnu la possibilité de faire le mal comme le bien; de là, pour les siècles qui ont suivi, l'origine des prétendus enchantemens.

Suivant Avicenne, l'âme peut agir, non seulement sur son propre corps, mais encore sur les corps très éloignés; elle peut en conséquence les attirer, les fasciner, les rendre malades, ou les guérir (1).

Ficin, qui écrivait en 1460, dit que l'esprit, étant affecté de violens désirs, peut agir, non seulement sur son propre corps, mais encore sur un corps voisin, surtout si ce corps est uniforme par sa nature, et s'il est plus faible (2).

Certes, il est impossible de ne pas reconnaître que Ficin avait lui-même pratiqué le magnétisme; car il démontre parfaitement par ces pa-

(1) Avicenus, chap. 6; de natura, § 6.

(2) Ficinus, de vita cœlitus comparanda, chap. 20.

roles qu'il consiste dans l'action d'un être fort sur un être faible.

« Si une vapeur ou un certain esprit lancé par
» les rayons des yeux ou autrement émis, ajoute-
» t-il, peut fasciner, infecter, et autrement affec-
» ter une personne qui est près de vous, à plus
» forte raison vous devez vous attendre à un
» effet plus marqué, quand cet agent découle de
» l'imagination et du cœur en même temps. De
» manière qu'il n'est pas du tout étonnant que
» les maladies du corps puissent quelquefois de
» la sorte être enlevées et *surtout communi-*
» *quées* (1). »

Ainsi, les modernes vont combler la lacune qui existe dans les principes magnétiques des Égyptiens et des Perses; peut-être iront-ils plus loin qu'eux, car voilà Avicenne et Ficin qui établissent que non seulement un homme animé du désir de faire du bien peut en guérir un autre, mais qu'il peut aussi lui faire du mal, et aussi bien communiquer qu'enlever une maladie.

A cette époque, on ne parlait pas de fluide électrique, magnétique ou nerveux, et ceux qui raisonnaient sur la possibilité des influences d'un corps sur un autre, supposaient déjà des *vapeurs* qui tenaient le milieu entre le corps et l'âme.

(1) Ficinus, de vita cœlitus comparanda, chap. 21.

Pomponace vient à son tour, et publie plusieurs ouvrages pour éclairer son siècle. Par l'un, *le Traité des effets admirables de la nature ou des enchantemens* (1), il voulut prouver que la magie et les autres sortilèges qui frappaient le peuple provenaient de causes naturelles qu'on n'avait pas encore étudiées, et que les démons n'y étaient pour rien. La hardiesse de ses opinions heurta les préjugés et l'ignorance de ses contemporains; son livre fut mis à l'index et il fut persécuté.

« Il n'est pas incroyable, dit-il, que la santé puisse être produite à l'extérieur par l'âme qui l'imagine ainsi qu'elle le désire (2). Il y a des hommes qui ont des propriétés salutaires et puissantes, et ces propriétés s'exaltent par la force de l'imagination et du désir; elles sont poussées au dehors par l'évaporation et produisent sur les corps qui les reçoivent des effets remarquables (3). »

Voilà un grand écrivain, né en 1462, mort en 1525, qui, après Pline et saint Augustin, décrit parfaitement le magnétisme, et depuis 1780 on n'en a pas dit plus qu'il n'en a dit lui-même. L'âme, dit-il, exerce son empire par la transmis-

(1) De naturalium effectuum admirandorum causis, seu de incantationibus.

(2) Ibid., pag. 51.

(3) Ibid., pag. 44.

sion de certains esprits, de certaines vapeurs extrêmement subtiles qu'elle envoie aux malades (1).

De la vapeur à l'émanation ou au fluide du temps présent, il n'y a pas loin.

Il dit, comme Ficin, que les vapeurs sont affectées de telle vertu ou de tel maléfice (*affecti tali virtute vel malicia*) (2). Il fait une grande différence dans les effets dont il parle, selon comme il y a pour le produire, confiance et imagination chez les personnes qui agissent, et il les dit supérieurs quand la confiance et l'imagination sont des deux côtés (3).

Il vient confirmer ce qu'on a dit plus haut au sujet des fausses reliques : « Les cures que l'on » attribue à certaines reliques ne sont que l'effet » de cette imagination et de cette confiance, et » si, au lieu des ossemens respectés, on substituait » les os d'un chien (*ossa canis*), on guérirait tout » aussi bien , si la confiance y est. Les médecins » et les philosophes le savent bien (4). »

Il exige chez celui qui exécute l'enchantement (*præcantator*, comme on dit aujourd'hui *magnétiseur*), une grande foi, une imagination forte et une ferme volonté de guérir la maladie,

(1) De naturalium effectuum admirandorum, etc.
(2) Ibid.
(3) Ibid.
(4) Ibid., pag. 232.

et posant fixement ce principe de la différence de force qu'on reconnaît aujourd'hui entre les magnétiseurs, il dit comme saint Augustin, Pline, saint Paul et tant d'autres, que ces dispositions ne se rencontrent pas chez tous les hommes (1).

Il continue de poser les principes de l'incantation, qui sont ceux du magnétisme actuel. « La confiance du malade, dit-il, contribue à » l'efficacité du remède; son action est plus » sensible sur les enfans parce que leurs orga- » nes sont plus faibles et opposent moins de ré- » sistance (2). »

Il nie que les astres aient de l'influence sur ces sortes d'opérations, et ne comprend pas comment on peut supposer que les hommes aient la faculté d'attirer par des paroles et des signes la vertu des corps célestes (3).

Partageant du reste l'opinion d'Hippocrate et d'Alexandre de Tralles, et celle des magnétiseurs actuels, il aurait voulu que les moyens d'enchantement fussent tenus secrets et même *défendus*, parce que, selon lui, de même qu'on peut les employer pour faire du bien, on peut aussi s'en servir pour faire du mal (4).

(1) De naturalium, etc., chap. 5, pag. 75.

(2) Ibid., pag. 50.

(3) De naturalium. — Epist., p. 4.

(4) Ibid.

Agrippa publia (1525) son traité de la Philosophie occulte. Il est inutile de parler de ses erreurs; on veut seulement faire remarquer que sur certains points il est d'accord avec un homme sage, tel qu'était Pomponace.

« Les passions de l'âme, dit-il, lorsqu'elles sont très véhémentes, non seulement peuvent changer le corps propre, mais peuvent agir sur le corps d'autrui, et donner aussi ou guérir certaines maladies d'esprit ou de corps; car les passions de l'âme sont la cause principale de notre tempérament; d'où il suit que l'âme, fortement élevée ou enflammée par une imagination véhémente, envoie la santé ou la maladie, non seulement dans notre corps propre, mais même dans les corps étrangers (1). »

Agrippa donne la preuve que déjà on n'attribuait qu'à la volonté et aux vapeurs du corps l'action d'un homme sur un autre, car il dit : « L'esprit est beaucoup plus puissant que les vapeurs qui s'exhalent du corps, et le corps n'est pas moins soumis à un esprit étranger qu'à un corps étranger (2). »

Quand il sort de la médecine occulte pour parler de l'imagination, il dit une chose bien vraie : « Nous devons donc, en chaque chose que nous

(1) Agrippa. — De occulta philosophia, liv. 1, chap. 65.
(2) Ibid.

voulons faire, véhémentement nous affecter, imaginer, espérer et croire très fortement; cela nous sera d'une grande utilité (1).

Il décrit parfaitement les bons effets de la confiance du malade dans la médecine et le médecin : « Il est vérifié chez les médecins qu'une ferme confiance, une espérance non douteuse dans le médecin et la médecine, contribuent beaucoup à rendre la santé et quelquefois font plus que la médecine elle-même; car avec ce que font la force et l'efficacité de la médecine, opère en même temps l'esprit fort du médecin, esprit qui peut changer les qualités dans le corps du malade, surtout quand celui-ci a foi au médecin; par là même il se dispose à recevoir tout à la fois la vertu de la médecine et du médecin (2). »

Il établit une condition principale pour l'usage de la médecine occulte, et qui est encore aujourd'hui la première des conditions magnétiques; c'est la supériorité d'un homme sur un autre. « Il est dans l'esprit de l'homme, dit-il, une certaine vertu de changer, d'attirer, d'empêcher » et de lier les hommes et les choses à ce qu'il » désire; car tout lui obéit lorsqu'il est porté à » un grand excès de passion ou de vertu, mais » en tant qu'il surpasse ceux qu'il entend lier; » car si ce sont ceux qu'il entend lier qui sont

(1) Agrippa. — De occulta philosophia, liv. 1, chap. 66.
(2) Ibid.

» portés par un excès plus grand, ils empêchent
» et dissolvent les liens (1). »

Paracelse se présente (1530) : après s'être livré à l'étude de la médecine ordinaire, il pratiqua la médecine occulte et devint célèbre par des guérisons surprenantes sur des malades réputés incurables. Il publia alors un ouvrage sur la philosophie occulte (*de occulta philosophia*). Il ne veut aucune espèce de préparations ni de cérémonies pour agir ; il les regarde comme abusives et dénuées de raison. Pour lui, il n'y a pas d'esprit ni d'enchantement, et le fondement de la science occulte git dans la prière, la foi et l'imagination ; dès-lors inutile de s'entourer de cérémonies, de conjurations et autres vanités semblables qui en amènent d'autres qui sont sans fin (2).

Parlant des effets de la foi et de l'imagination réunies, il dit « que l'imagination reçoit tout son
» développement de la foi ; que celui qui croit en
» la nature obtient de la nature suivant l'étendue
» de sa foi. » D'accord avec Pomponace, il ose dire, malgré la superstition de son siècle : « Que
» l'objet de votre foi soit réel ou non, vous n'en
» obtiendrez pas moins les mêmes effets. Si

(1) Agrippa, chap. 68.
(2) Paracelse. — De occulta philosophia, tom. II, pag. 483.

» je crois en une statue de saint Pierre, comme » j'aurais cru en saint Pierre lui-même, j'obtiendrai les mêmes effets que j'eusse obtenus de » saint Pierre lui-même; mais c'est là une superstition; c'est la foi cependant qui produit ces » miracles, et vraie, ou fausse, elle produira » toujours les mêmes prodiges (1). »

Il reconnaît, comme ceux qui l'ont devancé, le pouvoir d'agir pour faire le bien et le mal : — « Je ne nierai pas, dit-il, que l'imagination et » la foi soient tellement efficaces, qu'elles ne » nous puissent rendre sains ou malades (2). »

Paracelse donna dans des erreurs très grandes, qui sont étrangères au magnétisme, et l'histoire ne doit prendre de lui que ce qu'il a fait ou dit de bien, en laissant de côté les erreurs que ses successeurs ont eux-mêmes signalées.

Dans ces temps d'ignorance, il y avait bien peu d'hommes qui s'occupassent de rechercher dans les livres des anciens les causes de ce qu'ils voyaient. Ne les lisant donc pas, tout était nouveau pour eux. Mais Léon Suavius, homme instruit, dit, après avoir reporté ses idées sur le passé et sur les hommes qui ont voulu raisonner utilement, « que toutes ces choses ne sont pas

(1) Paracelse. — De superstitionibus, tom. II, pag. 450.
(2) Ibid. — Lib. principiorum et de mysteriis vermium.

» incroyables pour les hommes sages qui ont » parfaitement compris la vertu et la noblesse » de l'esprit humain. » En parlant des effets de la foi et de l'imagination, il dit : « Il faut laisser » de côté les fascinations et les différens modes » au moyen desquels un esprit hors de lui-» même opère des effets véritablement extraor-» dinaires (1). »

Ainsi, à cette époque (1567), les peuples avaient perdu de vue l'antiquité, et la superstition leur en cachait les pratiques et les usages, pour s'en servir elle-même en les dénaturant à son gré. On croyait à la magie (*fascinatio*), aux enchantemens (*incantationes*), aux esprits, aux démons; de temps à autre paraissait un homme instruit qui voulait soulever le voile; mais aussitôt on s'attaquait à lui, et comme il parlait de la nature, de l'âme, de la foi, de l'imagination et de vapeurs animales, à des gens qui ne voyaient partout que des esprits, des démons, des enchanteurs et des magiciens, ces interlocuteurs ne pouvaient s'entendre; le peuple, n'y comprenant rien, se joignait toujours à ce qui lui paraissait le plus merveilleux, et s'éloignant ainsi de la vérité, il se trouvait chaque fois enveloppé d'une nuit plus sombre.

Un homme célèbre, le chancelier Bacon, vient, comme Pomponace, Paracelse et Suavius, attri-

(1) Leo Suavius. — De vita longa, liv. 1, pag. 236.

buer à la nature tous les effets produits par ce qu'on appelait la magie et les enchantemens. Il reconnait les écarts auxquels se sont livrés certains hommes; il croit qu'on a dit des choses auxquelles il ne faut pas ajouter foi; mais qu'il en est d'autres qui sont bien plus vraisemblables ; il dit que les hommes qui ont examiné l'énergie occulte des choses, les transmissions d'un corps à un autre, les vertus magnétiques, ont pensé que l'esprit d'un homme pouvait communiquer avec l'esprit d'un autre et lui transmettre des impressions.

La fascination, dit-il, est la force et l'action de l'imagination d'un homme dirigées sur le corps d'un autre (1).

Crollius, grand chimiste, faisait des cures magnétiques dès l'âge de huit ans. Ficin avait supposé des esprits ou vapeurs, qui tiennent le milieu entre le corps et l'âme, et peuvent les affecter tous les deux. Crollius dit : « Il y a quelque » vertu cachée dans l'esprit de l'homme, laquelle » peut changer, attirer et lier, principalement » par un excès d'imagination, d'esprit ou de vo» lonté. Elle est bandée à ce qu'elle veut attirer, » changer, lier ou empêcher (2). »

« Nous voyons, dit Lœvinus Lemnius, méde-

(1) Bacon. — De Augm. scient., liv. IV, chap. 3.

(2) Crollius. — Philosophia Moysaca, chap. 6, pag. 216.

» cin recommandable, quelques malades dans les » fièvres chaudes disserter et discuter dans un » langage poli et soutenu, qui ne leur est pas » habituel; ils emploient même une langue dont » ils ne savent plus se servir après la guérison. » Ce n'est pas un mauvais génie, ce n'est pas le » diable qui les inspire, c'est la force de la mala- » die; l'esprit s'en approche comme d'une torche » enflammée, et l'échauffe aussitôt (1). »

Trois cents ans plus tard, le docteur Pinel devait dire comme Lœvinus Lemnius, qu'il y a des fous, hommes d'un esprit médiocre et sans instruction, qui parlent et conversent dans leur état de démence avec une pureté et une élégance dont leur état lucide ne donnait aucune idée (2).

Johnston partage et adopte l'opinion d'Aristote sur les mélancoliques: « Il en est, dit-il, qui parlent des langages inconnus, et qui prédisent l'avenir (3). »

Goclénius, médecin renommé, pratiqua la médecine occulte, sans pouvoir ou vouloir se rendre compte de ses effets, et il demeura convaincu, contrairement à Paracelse, qu'il fallait émouvoir les sens; c'est pourquoi ses procédés

(1) Lœvinus Lemnius.— De occultis naturæ miraculis, liv. II, chap. I.

(2) Pinel. — Traité de l'aliénation mentale.

(3) Johnston. — De imaginatione melancholicorum, chap. 7, art. I.

étaient accompagnés de conjurations et de cérémonies qu'il voulut en vain justifier par un traité (1). Il mettait de côté la volonté et agissait sur les sens et l'imagination. C'est à lui et à ceux de son temps qui agirent comme lui, qu'on emprunta les exorcismes préparatoires qu'on va voir en usage pour chasser les démons.

Un peu plus tard, un homme aussi célèbre, mais plus sage que Paracelse, vint soutenir ce que ce dernier et Suavius, son commentateur, avaient avancé; VAN HELMONT, médecin réformateur, pratiqua avec un très grand succès la médecine occulte. Il publia plusieurs ouvrages remarquables, et fit des cures tellement surprenantes qu'il fut soupçonné de magie, dénoncé, arrêté et mis en prison. Il resta quelque temps dans les cachots, mais eut le bonheur de s'en échapper.

« Le magnétisme, disait-il à cette époque (1630), agit partout et n'a rien de nouveau que le nom. Il n'est un paradoxe que pour ceux qui se moquent de tout et qui attribuent au pouvoir de Satan ce qu'ils ne peuvent expliquer..... »

« On donne le nom de Magnétisme à l'influence occulte que les corps exercent à distance les uns sur les autres, soit par attraction, soit par impulsion ; le moyen ou véhicule de cette influence est un esprit éthéré, pur, vital, *magnale magnum*,

(1) Tractatus de magnetica vulnerum curatione.

qui pénètre tous les corps et agite la masse des humeurs. Il est le modérateur du monde parce qu'il établit une correspondance entre toutes ses parties et toutes les forces dont elles sont douées.»

« Nous pouvons attacher à un corps toutes les forces dont nous sommes doués, lui communiquer aussi certaines propriétés et nous en servir comme d'un intermédiaire pour opérer des effets salutaires.

» Il y a dans l'homme une énergie telle, que par sa seule volonté et son imagination, il peut agir hors de lui, imprimer une vertu et exercer une influence durable sur un objet très éloigné.

» La volonté est la première des puissances.

» L'âme est douée d'une force plastique qui, lorsqu'elle a produit une substance, lui imprime une force et peut l'envoyer au loin et la diriger par la volonté.

» Cette force, infinie dans le Créateur, est limitée dans la créature, et peut, conséquemment, être plus ou moins arrêtée par les obstacles. Les idées, ainsi revêtues d'une substance, agissent physiquement sur les êtres vivans par l'intermédiaire du principe vital. Elles agissent plus ou moins selon l'énergie de la volonté qui les envoie, et *leur action peut être arrêtée par la résistance de celui qui la reçoit* (1). »

Tout au contraire, Thomas Fienus, savant mé-

(1) Van Helmont. — De magnetica vulnerum curatione. — De sympatheticis mediis.

decin, publia un traité par lequel il expliqua comment il entendait les effets de l'imagination. Il soutint que l'imagination ne pouvait agir que sur son propre corps et non sur celui d'autrui. Il est à croire que cet ouvrage ne fut écrit que par esprit de controverse; car de tous temps le contraire de ce que prétendait Fienus a été positivement démontré, et ses contemporains ne cherchèrent pas à lui répondre, quoique l'ouvrage fût spirituellement écrit (1).

Un digne successeur de Van Helmont, dans lequel Mesmer a puisé assez de connaissances du magnétisme pour le faire renaître, Maxwell, publia un traité de la *Médecine magnétique* (1673), et il y dit particulièrement :

« L'esprit universel maintient et conserve toutes choses dans l'état où elles sont; tout ce qui est corps et matière ne possède aucune activité s'il n'est animé par cet esprit; car les corps servant pour ainsi dire de base à l'esprit vital, ils le reçoivent et c'est par lui qu'ils agissent et qu'ils opèrent. »

« L'esprit universel, qui descend du ciel inaltérable, et pur comme la lumière, est la source de l'esprit vital particulier qui existe en toutes choses; c'est lui qui le forme, l'entretient, le régénère et le multiplie; c'est lui qui a donné à

(1) De viribus imaginationis tractatus, 1635.

toutes choses la faculté et le pouvoir de se propager. »

« Si vous savez employer des corps imprégnés de l'esprit universel, vous en tirerez un grand parti; c'est en cela que consistait tout le secret de la magie. Cet esprit se trouve dans la nature. Il existe libre de toute entrave, et celui qui sait l'unir avec un corps qui lui convient possède un trésor préférable à toutes les richesses. On peut par des procédés merveilleux le communiquer à tous les corps suivant leur disposition, et augmenter ainsi la vertu de toutes choses. »

« Celui qui sait agir sur l'esprit vital particulier à chaque individu peut guérir à quelque distance que ce soit, en appelant à son secours l'esprit universel. L'esprit vital dissipe tous les maux, c'est lui qui constitue la nature dont les médecins ne sont ou ne doivent être que les aides. On doit donc se proposer dans toutes les maladies de fortifier, multiplier et régénérer cet esprit vital, c'est ainsi qu'on parvient à guérir toutes les maladies.

» J'ai observé de très grands avantages et des effets merveilleux du bon usage de cette médecine ; mais j'ai vu aussi l'abus qu'on en faisait occasionner des maux infinis (1). »

Voilà un langage très convenable, très sensé,

(1) De medicina magnetica libri tres. — Guillelhmo Maxwello, 1679.

et très modeste, dans la bouche de l'auteur du traité de la médecine magnétique, et on comprend facilement que Mesmer ait puisé à une pareille source. Ces doctrines sont d'autant plus précieuses aujourd'hui, qu'au temps où écrivait Maxwell, il n'était plus question de songes, de pythies, de prêtresses; un voile épais cachait aux yeux ces merveilles antiques, et ce n'est que du magnétisme *sans somnambulisme* que Maxwell s'est occupé.

Wirdig publia aussi un traité de la *médecine des esprits* (*medicina spirituum*), et il y dit : « La nature universelle est magnétique, le monde entier repose et est placé sur le magnétisme. Toutes les vicissitudes sublunaires ont lieu par le magnétisme : la vie est conservée par le magnétisme; la destruction de toutes choses a lieu par le magnétisme (1). »

Si, après avoir examiné ces doctrines, on revient aux cures magnétiques qui ont eu lieu à la même époque et jusqu'à 1700, elles sont innombrables, et toutes n'ont rien de nouveau; ce sont toujours celles qui se sont vues en tous temps.

Un épileptique se trouve guéri quand on lui a soufflé dans l'oreille (2). Un jeune enfant est rappelé à la vie par une vieille femme qui étend les

(1) Nova medicina spirituum, liv. 1, chap. 27.

(2) Bartholinus. — Hist. auctorum centra. 2, pag. 178.

bras sur lui et souffle dans sa bouche, comme si elle voulait le faire revivre (1). Un domestique souffle dans la bouche de son maître et le rend ainsi à la vie (3).

Les uns prétendent, comme dans l'antiquité et dans les siècles suivans, que les paroles sont indispensables pour guérir, tandis que d'autres disent qu'elles sont inutiles.

Riolan affirme avoir souvent éprouvé que des épileptiques revenaient de leurs crises, si on leur soufflait dans l'oreille trois fois des vers connus (3).

Mais Bartholin se rappelle qu'il souffla un jour très fortement dans l'oreille gauche d'une fille épileptique et que cela suffit pour faire cesser son accès, sans qu'il employât une seule parole ou le moindre son (4).

Porta dit qu'il y a beaucoup d'hommes qui de leur nature guérissent par le toucher certaines infirmités (5).

A Salamanque, un enfant passait pour avoir le don de guérir les maladies les plus graves; c'est Michaël de Medina qui en rend compte (6).

(1) Mercklinius, tractatus medico-physicus, pag. 116, casus 31.

(2) Borelli. — Centur. 3, observ. 88.

(3) Bartholinus, liv. II, chap. 78.

(4) Ibid.

(5) Porta, magiæ naturalis, liv. VIII, chap. 14.

(6) Michael de Medina (de recta in Deum fide, chap. 7).

Enfin, Nierembergius cite un jeune homme qui rappelle les facultés curatives de Pyrrhus, roi d'Épire, et de Vespasien; seulement ce n'était que sur les animaux qu'il exerçait sa puissance bienfaitrice, et il guérissait les chevaux par le tact *de son pied* (1).

L'usage de dormir dans les églises se continue, comme chez les Grecs et les Romains dans les temples d'Esculape, et Fabricius dit qu'il a vu à Padoue des gens de la campagne, aller une certaine nuit dans l'église Saint-Antoine; cela ressemble, dit-il, au culte des anciens païens, comme un œuf à un autre œuf, *d'autant mieux que saint Antoine a en effet la réputation de guérir les maladies* (2).

Les démons continuent d'occuper les esprits, et les exorcistes commencent à apparaître. Il y avait des exorcistes qui conjuraient les démons, au nom de Dieu, et sans toucher; et d'autres qui portaient leurs mains et leurs regards sur les parties malades. Sur quoi le père Brognoli dit : « Si un démon était un composé d'humeurs et qu'il pût se cacher dans la superficie du corps, l'éxorciste pourrait toucher et retoucher avec les mains les parties malades; mais comme un dé-

(1) Nierembergius, part. II, liv. I, chap. 5.
(2) Georgius Fabricius. — Commentar. ad poetas.

mon est un esprit immatériel, que sert de toucher la partie malade (1)? »

Veut-on savoir quelle était la nature des maladies diaboliques? En voici un exemple : Un jeune homme se plaignait d'un grand mal de tête depuis quinze jours; il avait une fièvre lente, ressentait une grande lassitude et pouvait à peine marcher; presque tous les jours il saignait au nez. Le père Brognoli voit là dedans, non seulement une maladie grave, mais le démon : « A peine ai-je imposé mes mains sur sa tête, dit-il, en ordonnant au démon de se retirer, que le démon sortit par l'oreille droite du jeune homme, qui entendit comme une espèce de sifflement au moment où ce démon prit la fuite; alors le jeune homme recouvra une parfaite santé (2). »

Une jeune fille était malade depuis trois ans; il lui semblait qu'elle avait les membres liés; elle se plaignait surtout d'une boule à l'orifice de l'estomac, qui tantôt montait, tantôt descendait; elle avait le teint jaune. A peine le père Brognoli eut-il prononcé une sainte bénédiction que le démon s'en alla, et elle fut guérie sans aucun autre remède (3).

(1) Brognoli. — Alexicacon. Venetiis, pag. 241.
(2) Brognoli. — Alexicacon. Venetiis, part. II, pag. 129.
(3) Ibid.

Ce même homme, pour preuve des artifices du démon, cite une malade qui *se prescrivait elle-même les remèdes dont elle avait besoin.* Il fait venir la malade; cette dernière lui déclare qu'avant les exorcismes il lui faut des médecines corporelles, qu'elle lui indique, que celui-ci porte au médecin, lequel les approuve; mais dans tout cela Brognoli ne vit que le démon, et quand la malade parlait, il disait que c'était le démon qui la faisait parler (1).

Une jeune fille se prétendait obsédée du démon qui ne venait la trouver que la nuit; tout le monde l'attestait; le médecin *de Rhodes* l'examine et voit que le diable n'est pour rien dans la maladie, mais que cette fille est épileptique et que ses accès lui prennent la nuit.

Le même médecin a occasion de voir une autre fille possédée du démon; il examine son état et lui fait prendre des vomitifs; elle rendit, en effet, par la bouche, une infinité de *démons jaunes et verts* qui, une fois sortis, ne rentrèrent plus (2).

Quand il n'y avait pas assez de possédés, on en faisait; ainsi il y eut un moment où des exorciseurs, ne trouvant pas à opérer, imaginèrent de payer des filles de mauvaise vie pour faire les

(1) Ibid., pag. 119.

(2) Lebrun. —. Histoire des pratiques superstitieuses.

possédées; mais on donna le fouet à ces pauvres filles et elles avouèrent le fait (1).

A entendre tous ces exorciseurs et ces faiseurs de miracles, qui laissaient de côté la nature, et ne voyaient que le diable, il semblait que tout était bouleversé dans le monde; aussi des gens sensés, tels que Bayle et Melchior Cano, les priaient seulement de s'entendre, afin qu'on pût savoir si le miracle était dans le cours ou dans l'interruption de la nature (2).

Enfin, pour comble de stupidité, ce ne furent bientôt plus les malades qui eurent besoin d'être exorcisés, mais bien les exorciseurs eux-mêmes; le démon s'en était emparé; il y avait jusqu'à une bande de démons dans un seul homme : « Je suis, dit le père Surin, exorciste des religieuses de Loudun, entré en combat avec quatre démons les plus puissans de l'enfer... Pendant que les ministres de Dieu me parlent comme à un diable, je ne saurais vous dire la joie que je ressens étant devenu diable, non par rébellion à Dieu, mais par l'état où le péché m'a réduit. Le diable m'endort quand je veux veiller; ce n'est pas un seul démon qui me travaille; ils sont ordinairement deux; l'un s'appelle Léviatan, c'est le chef de la bande de tous nos démons, et il a

(1) Bayle, tom. II, liv. III.

(2) Melchior Cano. — De Locis Theolog., liv. II, chap. 6. — Bayle. — Nouvelles de la république des lettres, art. 4.

l'intendance de toute cette affaire; il m'a dit : Je te ferai devenir bête! (1). »

A l'exception des guérisons de Jésus-Christ et de celles de ses contemporains, on n'avait pas d'exemple qu'il y eût d'autres hommes qui, se reconnaissant doués de la faculté de guérir, eussent parcouru certaines contrées pour y exercer leur puissance salutaire.

Valentin Greatrakes, homme simple et pieux, que personne n'a jamais taxé de fourberie, parcourut l'Angleterre, et y fit des cures extraordinaires en 1662, 1665 et 1666. Joseph Glanville, chapelain de Charles II, auteur estimé (2), a rassemblé sur cet homme extraordinaire des témoignages qui n'ont pas été récusés.

« Par l'application de sa main, dit le savant Georges Rust, il faisait fuir la douleur et la chassait aux extrémités. L'effet était quelquefois très rapide, et j'ai vu quelques personnes guéries comme par enchantement. Si la douleur ne cédait pas d'abord, il réitérait les frictions. Je peux affirmer qu'il a guéri des vertiges, des maux d'yeux et des maux d'oreilles très graves, des épilepsies, des ulcères invétérés, des écrouelles, des tumeurs squirreuses et cancéreuses au sein.

(1) Histoire des diables de Loudun.

(2) Il est l'auteur de l'ouvrage philosophique intitulé : *Scepsis scientifica.*

Je l'ai vu amener à maturité, dans l'espace de cinq jours, des tumeurs qui existaient depuis plusieurs années.

» Ces guérisons ne m'induisent point à croire qu'il y eût quelque chose de surnaturel. Lui-même ne le pensait pas, et sa manière de guérir prouve qu'il n'y avait ni miracle, ni influence divine. Il parait qu'il s'échappait de son corps une émanation balsamique et salutaire. Plusieurs maladies ne cédaient qu'à des attouchemens réitérés, *quelques-unes même résistaient à ses soins*. »

« Greatrakes croit, dit le même savant, que la faculté qu'il possède est un don de Dieu. Il était quelquefois étonné de sa puissance, et il allait jusqu'à douter si ce n'était pas une illusion. Mais enfin s'étant persuadé que Dieu lui avait accordé une faveur particulière, il se dévoua uniquement au soin des malades. »

La puissance des démons commençant à s'évanouir pour beaucoup de personnes, l'attention des médecins de ce temps se porta sur Greatrakes, et deux d'entre eux, *Faireclow* et *Astelius*, le virent, l'étudièrent et examinèrent ses guérisons.

« J'ai été frappé, dit Faireclow, de sa douceur, de sa bonté pour les malheureux, et des effets que sa main produit. Il n'emploie aucune cérémonie étrangère. Lorsqu'il a guéri quelqu'un, il

ne s'en glorifie pas; il se borne à lui dire : « Que Dieu vous conserve la santé. » Si on lui témoigne de la reconnaissance, il répond sérieusement qu'il faut uniquement remercier Dieu ».

« J'ai vu, dit à son tour Astelius, j'ai vu Greatrakes soulager à l'instant les plus vives douleurs par l'application de sa main. Je l'ai vu faire descendre une douleur depuis l'épaule jusqu'aux pieds, d'où elle sortait enfin par les orteils. Une chose remarquable, c'est que lorsqu'il chassait ainsi le mal et qu'il était obligé de discontinuer, la douleur restait fixée dans l'endroit où il s'arrêtait, et ne cessait que lorsque, par de nouveaux attouchemens, il l'avait conduite aux extrémités. Il guérissait les plaies en les touchant et en les mouillant quelquefois *de sa salive;* quelquefois aussi ses cures n'étaient pas complètes *et dans certaines circonstances il ne réussissait pas.* »

Un petit nombre de malveillans prononça cependant, à la vue de ces guérisons extraordinaires, les mots de magie, de sorcier, d'enchanteur, de démons; mais la société royale de Londres soutint la réalité des faits et protégea Greatrakes contre ces imputations.

« Les maladies que Greatrakes a guéries, dit Pecklin, sont en très grand nombre. La paralysie, la cécité, la surdité, l'hydropisie, la pleurésie, des fièvres de tout genre, des douleurs de sciatique, des tumeurs, des cancers, des écrouel-

les, etc., ont été guéris par son seul attouchement (1). »

Certes, c'est bien là du magnétisme, et du magnétisme sans théorie, sans principes, ni règles, ni procédés; c'est qu'en effet en magnétisme, avec une ferme et véritable intention de faire le bien, on peut déjà compter sur des résultats. C'est que pour guérir, il n'est pas besoin de somnambulisme et de somnambules; non pas qu'ils soient inutiles, il s'en faut, mais ils ne sont pas indispensables ; que serait le magnétisme s'il fallait compter sur un état tel que le somnambulisme, puisqu'il y a au plus cinq somnambules sur cent malades ?

Il ne faut pas croire que l'admiration et la protection des savans, des médecins et de la société royale de Londres, qui avait alors pour président le célèbre Robert Boyle, empêchassent les détracteurs de s'élever contre les guérisons bienfaisantes et désintéressées de Greatrakes : Saint-Evremont fit contre lui un pamphlet intitulé : *Le Prophète Irlandais* (2). Il tourna, ou du moins essaya de tourner Greatrakes en dérision; dans ce pamphlet, il appelle à son aide et fait valoir le grand mot de superstition, et il se moque de la crédulité de ceux qui avaient vu de leurs yeux,

(1) Pecklini. -- Observationum medicarum, liv. III.

(2) Œuvres de Saint-Evremont, tom. II.

et de ceux qui ont pu croire de pareils faits. Le pamphlet est aujourd'hui oublié, et les bienfaits de Greatrakes passeront à la postérité (1).

Pecklin, qui rapporte très exactement ce qui vient d'être lu, publia lui-même, en 1691, un ouvrage intéressant et généralement estimé; il y consacre trois chapitres à la *médecine d'attouchement.* Voilà encore un mot nouveau. Les Grecs avaient dit les choses sacrées; les Romains, les remèdes secrets; le Bas-Empire, la magie et la médecine occulte; le moyen âge, les incantations; un peu plus tard, le magnétisme; enfin, en 1691, la médecine d'attouchement.

Dans ce traité Pecklin marche sur les traces d'Alexandre de Tralles; il recommande les frictions, et dit particulièrement que la simple application de la main est très efficace par la chaleur qu'elle communique et par des émanations salutaires (*calore salubribusque effluviis plurimum potest*) 2).

Après lui vint Robert Étienne (1741), qui définit l'action de frictionner, *en traînant en long, sans discontinuation* (*trahendo in longum sine intermissione* (3).

C'est ici le cas de rappeler que Cœlius Aurélia-

(1) Vie de Greatrakes, London, 1666.

(2) Pecklini.— Observationum medicarum, liv. III, pag. 474.

(3) Robert Etienne. — Le Trésor, tom. III, pag. 150.

nus avait dit de frictionner, des parties supérieures aux parties inférieures, en parcourant les membres successivement (*ex superioribus ad inferiora*) (1). Plaute, après lui, a défini la friction par *tractim tangere*, toucher de suite, sans interruption en traînant (2). Et Robert Étienne, après eux, vient dire qu'il faut agir en traînant en long et sans discontinuation.

A la même époque, à peu près, que Greatrakes, un ecclésiastique du diocèse de Ratisbonne, Jean-Joseph Gassner, remplit le monde des succès heureux qu'il obtint en touchant des malades par l'imposition des mains, sans addition d'aucun remède et avec autant de désintéressement que Greatrakes. Mais Gassner ne ressemblait pas à cet homme si simple, il croyait au diable.

L'évêque de Constance crut à la fraude; il fit examiner la conduite de son inférieur et ses guérisons. Gassner dit qu'en agissant ainsi il ne faisait qu'user du pouvoir qu'ont tous les prêtres de chasser les diables, qui, du reste, suivant lui, étaient le plus souvent la cause de toutes les maladies. De 1774 à 1775 on accourut à lui de toutes les parties de l'Allemagne, de la Suisse et de la France; il y eut jusqu'à six mille personnes

(1) Cœlius Aurelianus. — De tardis passion., pag. 253.
(2) Plaute. — Amphitryon, scène Ire, vers 157.

campées sous des tentes près de Ratisbonne pour être admises à être touchées par lui.

Greatrakes avait mis de la sagesse et de la modération dans l'exercice de sa puissance; il déclarait lui-même ne pas la concevoir. Gassner croyait au pouvoir qu'avaient tous les prêtres de chasser le diable, qui gisait, suivant lui, dans tous les corps malades; cet écart devait le conduire à d'autres.

Il faisait d'abord sur les malades une épreuve préparatoire qu'il appelait un *exorcisme probatoire*. Si le malade tombait en convulsions, la maladie n'était pas naturelle, et le diable était certainement la cause unique du mal. Une convulsion du malade en amenait une autre, et bientôt Gassner n'avait que le choix des convulsionnaires. Mais s'il se trompait sur la cause du mal et s'il pouvait en faire lui-même en agissant trop vivement sur l'imagination des malades, il n'en opérait pas moins des cures très réelles; il savait calmer le malade et le guérir, parce que le malade et lui étaient fermement pénétrés de ce qu'ils voulaient tous deux.

Gassner, pour opérer la guérison, employait le cérémonial ordinaire des exorcismes; il invoquait le secours de Dieu et ne doutait pas de son pouvoir sur le démon, il lui ordonnait impérieusement de se retirer. Quelquefois abusant de la puissance qu'il avait reconnue à son toucher, il faisait diminuer ou augmenter le pouls du ma-

lade, et il disait que c'était le diable qui obéissait à son commandement.

Des incrédules se présentèrent et prétendirent que malades et guérisseur en imposaient; ils demandèrent des expériences. Gassner ne recula pas; sûr de sa puissance, il se prêta à tout ce qu'on demanda de lui. Des médecins peu versés dans l'étude de l'histoire et des effets de la nature furent stupéfaits de ce qui se passait sous leurs yeux.

Si Greatrakes, simple, bon et aimant Dieu, avait trouvé des incrédules et des contradicteurs, Gassner, qui ne doutait de rien et qui croyait au diable, devait trouver facilement des examinateurs sévères.

Il s'en présenta un, bien honorable, bien recommandable, ce fut le célèbre médecin Antoine Dehaën (mort en 1776). Mais par une anomalie inconcevable , en rendant compte de ce qu'il a vu, en avouant les faits qui selon lui pourraient bien être produits par la *philosophie occulte*, il dit qu'il ne voit personne qui ait jamais opéré de pareils prodiges, et déclare, le croirait-on! qu'ils sont l'*œuvre du diable* (1).

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Dehaën était un homme fort instruit; et en admettant (ce qu'on aurait pu concevoir, malgré les écrits de Pomponace, de Bacon et autres qu'il

(1) Dehaën. — De miraculis, chap. 5, pag. 146.

devait connaître), qu'il ne put pas expliquer ce qu'il voyait, il était fort peu philosophique d'attribuer le moindre effet au diable; et cependant il a dit positivement : *nos cogere ut dicamus Gasneri portenta opera diaboli esse* (1).

On sent bien que dès l'instant qu'un médecin comme Dehaën consent à reconnaître que le diable est l'auteur des maladies des hommes, ou que c'est lui qui est entré dans le corps de Gassner pour chasser les maladies, une pareille opinion doit passer dans l'esprit du peuple; trop heureux si d'autres médecins n'adoptent pas à leur tour de pareilles conclusions.

Mais ce devait être la dernière fois que l'existence des démons devait être alléguée et admise par des hommes instruits; déjà à cette époque Mesmer avait paru et publiait à Vienne son premier ouvrage (2). C'était en 1766; quelques années plus tard, marchant sur les traces de Maxwell, et profitant des lumières de son siècle, il devait passer pour l'inventeur du magnétisme et le faire renaître.

OBSERVATIONS.

Avant d'arriver à Mesmer, il est bon de se reposer un instant; car il a pu être intéressant pour un observateur de suivre le magnétisme

(1) De miraculis, chap. 5, pag. 146.

(2) De planetarum influxu.

au milieu des siècles ; mais il ne faut pas croire que cette histoire soit nécessaire à sa pratique ; ce tableau de son existence antique peut satisfaire l'esprit et l'imagination ; on se trouve avoir acquis la preuve que le magnétisme a été constamment pratiqué ; mais il reste toujours à savoir, pour celui qui n'a aucune idée de ce qu'il est, s'il peut encore être utile à la santé; si l'atmosphère, les maladies, n'ont pas changé, et rendu le magnétisme impuissant et inutile.

On n'a donc attaché aucune importance à l'exposé de l'existence et de la pratique du magnétisme dans tous les temps. C'est pourquoi on a laissé de côté une infinité de faits, qui ont plutôt rapport au somnambulisme qu'au magnétisme simple, et on a négligé de citer une foule d'auteurs, qui offrent au moins autant de preuves que ceux dont on a reproduit les opinions.

C'est que, pour l'incrédule ou l'observateur, les véritables preuves de l'existence et de l'efficacité du magnétisme ne sont pas et ne doivent pas être dans les faits de l'antiquité, mais bien dans ceux de l'époque actuelle, et qui plus est, dans ce que chacun peut faire tous les jours; c'est là qu'il faut aller les chercher.

L'observateur et l'incrédule peuvent donc, s'ils le veulent, continuer avec confiance l'examen de l'existence et de la pratique du magnétisme ; ils ne s'engagent à rien, et ceux qui ne croient que

ce qu'ils voient, ceux qui se méfient de tout ce qui est ancien, parce qu'ils veulent toujours y voir des effets d'ignorance, d'erreurs et de superstitions, peuvent encore penser ainsi: le moment de la conviction n'en arrivera pas moins.

Il est à remarquer que dans l'exposé qui précède, on n'a pas cru devoir fatiguer l'attention par le tableau des persécutions auxquelles l'exercice et la pratique du magnétisme ont pu donner lieu au moyen âge, dans les temps modernes et dans les derniers siècles; on n'a pas parlé du supplice de Jeanne-d'Arc en 1450; du procès du malheureux Grandier en 1632; de Marie Bucaille et des sorciers de Passy en 1699; des persécutions dirigées contre les soi-disant prophètes des Cévennes, de 1700 à 1710; des convulsionnaires de Saint-Médard, en 1750; l'histoire des faits extraordinaires que l'on a observés alors, et de bien d'autres qui se sont passés de 1500 à 1700, est à peu près étrangère au sujet qu'on veut traiter dans cette introduction; elle intéresserait le somnambulisme, mais elle apprendrait peu de choses à ceux qui veulent borner leur attention aux effets curatifs du magnétisme simple.

Il suffira donc de dire qu'à l'époque où Mesmer parut, les esprits étaient encore pleins de l'impression qu'avaient faite sur eux les convulsionnaires de Saint-Médard. Ces convulsion-

naires n'étaient autres que des crisiaques, des somnambules extatiques ; or, le somnambulisme extatique est le plus haut degré du somnambulisme ; il est très intéressant, il est aussi quelquefois très surprenant, particulièrement par l'insensibilité totale du sujet malade. On peut lire dans Dulaure (1), dans Carré de Montgeron (2), dans Bertrand (3), les faits extraordinaires qui ont eu lieu ; mais ici ils seraient déplacés, car il s'agit de médecine et non de physiologie.

(1) Dulaure. — Histoire de Paris, tom. VII, pag. 436.
(2) Carré de Montgeron. — De la vérité des miracles.
(3) Bertrand. — Traité du somnambulisme, pag. 382.

LIVRE TROISIÈME.

DE LA RENAISSANCE DU MAGNÉTISME ET DU SOMNAMBULISME.

CHAPITRE PREMIER.

De la renaissance du Magnétisme.

Depuis la chute de l'Empire romain et le partage du monde par les Barbares, il n'était plus question de la médecine occulte que chez un petit nombre de savans. Quant au somnambulisme, on n'en avait même plus le souvenir, et si cet état se manifestait quelquefois chez les malades, on le méconnaissait, ou on disait, ainsi qu'on l'a vu, que ceux qui s'y trouvaient étaient possédés du démon.

Mais en 1772 la découverte que fit Mesmer, des vertus curatives du magnétisme, vint tout-à-coup occuper le monde entier.

Mesmer, médecin allemand (1), fit ses études

(1) Antoine Mesmer, né en 1734, à Weiler, près Stein, sur le Rhin.

sous Van Swieten et Dehaën; esprit profond et méditatif, il reporta souvent ses pensées sur l'antiquité, les connaissances humaines, leur incertitude, et le faux emploi que l'homme en fait chaque jour. Recherchant, au milieu de détails absurdes et fantastiques, ce qu'il y avait de vrai et d'utile dans les relations des guérisons modernes, et les comparant à celles de l'antiquité, il reconnut, dit-il, qu'il existait dans la nature un principe universellement agissant qui, indépendamment de nous, opérait ce que l'on attribuait vaguement à l'art des médecins.

Ses expériences furent heureuses; mais sa confiance fut trahie dès son premier pas, par un jésuite auquel il avait fait part de ses secrets et qui s'empressa de se les attribuer effrontément. Il voulut se plaindre, et offrit d'expliquer sa découverte; mais on l'engagea à ne pas *compromettre la Faculté par une innovation pareille.*

Il publia alors (1775) sa *Lettre à un médecin étranger*, dans laquelle il annonca la nature et l'action du magnétisme, et l'analogie de ses propriétés avec celles de l'aimant et de l'électricité; mais il ne put convaincre personne; il prit le parti de quitter l'Allemagne, et parcourut la Suisse et la Souabe; il fut consulté sur les exorcismes de Gassner, et éclaira l'électeur de Bavière, en lui faisant comprendre que Gassner n'avait jamais eu à chasser de démons du corps des malades, mais à rendre à ceux-ci la santé

par une vertu qui résidait en lui à un très haut point, quoique à son insu.

En 1776, il rectifia sa doctrine, et reconnut que le magnétisme était tout-à-fait distinct de l'électricité et des propriétés de l'aimant.

En 1777, il revint à Vienne, fit des cures nombreuses et fut plus heureux qu'il ne l'avait encore été, car les présidens des deux Facultés se rendirent à ses traitemens et se joignirent dès ce jour à ses admirateurs, en lui témoignant leurs regrets de n'avoir pas favorisé plus tôt une découverte aussi utile. Mais il trouva en même temps des ennemis et des détracteurs, dans ceux qui ne voulaient pas même voir ses expériences, et plus encore, peut-être, dans ceux qui ne le connaissaient que de nom.

Il arriva à Paris, en février 1778, précédé d'une grande renommée; chacun vint le trouver, les uns pour être traités par lui, les autres par curiosité. Il désira avoir l'assentiment des sociétés savantes; il présenta sa découverte à l'Académie des sciences, qui ne voulut pas même en prendre connaissance; il s'adressa à la Société royale de médecine qui reçut sa proposition, mais avec laquelle il ne s'entendit malheureusement pas sur la manière de procéder à l'examen. Mesmer était déjà inquiet des dispositions des médecins français; il ne voulait pas compromettre sa dé-

couverte avant que tout le monde fût bien en état d'en juger le mérite. Il ne perdait pas de vue la conduite du jésuite auquel il avait donné sa confiance au moment de ses premiers essais, et redoutait la même chose; il était beaucoup plus méfiant qu'il ne devait l'être réellement, et cependant il devait l'être, car il n'était pas dans son pays, et il présentait à des médecins étrangers, peu disposés à l'accueillir, un remède qui, pour les gens sensés, devait aider le médecin, mais qui pour beaucoup d'autres devait *détrôner* la médecine.

En 1779, avant de s'adresser à la Faculté de médecine, il eut l'occasion de voir Deslon, docteur régent, premier médecin de M. le comte d'Artois. Ils se lièrent de la plus étroite amitié; Deslon se convainquit de l'utilité du magnétisme, et dès le mois de juillet 1780, il publia un ouvrage remarquable, ayant pour titre : *Observations sur le magnétisme.* Cet ouvrage fut, dès son apparition, censuré avec une âcreté et un acharnement inattendus, qui annoncèrent l'orage qui allait se former contre Mesmer et sa doctrine. La Faculté de médecine était tout-à-fait prévenue contre lui; elle n'avait gardé aucune mesure, et on savait que presque tous ses membres individuellement avaient rejeté avec le plus souverain mépris la découverte prétendue. La Faculté vit avec chagrin et mécontentement la publication

des observations de Deslon sur le magnétisme, surtout en ce que ce dernier était un de ses membres les plus distingués.

Deslon se présenta, en septembre 1780, à la Faculté de médecine et sollicita, pour présenter les propositions de Mesmer, une audience que les réglemens ordonnaient de lui accorder. La Faculté profita de cette demande pour manifester son mécontentement d'une manière éclatante; la colère agita ce corps savant, comme si elle eût été un seul homme; elle fixa le jour d'audience; mais déjà, découverte, inventeur et protecteur, tout était proscrit et jugé par avance, en se présentant à la barre médicale.

Un de ses membres, un jeune homme, fit plus de mal encore qu'elle n'en voulait faire elle-même, et il demanda une audience, pour accuser Deslon, son collègue, son ancien, médecin distingué et estimé, d'avoir manqué à l'honneur et aux réglemens de la Faculté, et pour demander sa radiation de la liste des docteurs régens : la Faculté déclara qu'il serait entendu le même jour que Deslon.

Son discours contre ce dernier fut on ne peut plus véhément. Il voulut prouver que Deslon s'était associé au charlatanisme de Mesmer, qu'il avait insulté les sociétés savantes, qu'il avait abjuré la doctrine de l'école et adopté les principes contraires à la saine médecine.

Or, Deslon avouait que Mesmer était son ami; et si Mesmer était un charlatan, c'était à ce dernier qu'il fallait faire un procès; on peut être l'ami d'un charlatan, sans l'être soi-même; première inconséquence de la part du jeune docteur.

Il n'avait pas insulté les sociétés savantes, car il s'était borné à dire « qu'il serait peut-être plus aisé de faire couler les quatre grands fleuves de France dans le même lit, que de rassembler les savans de Paris pour juger de bonne foi une question hors de leurs principes. » Deuxième inconséquence.

Il n'avait pas adopté les principes contraires à la saine médecine, car la médecine apprend tous les jours, et pour savoir si le magnétisme était un moyen meilleur qu'un autre, Deslon s'adressait justement à la Faculté.

L'accusation était donc une ânerie qu'on devait écarter, et il fallait se borner à examiner les propositions de Mesmer; mais la colère est aveugle; la Faculté fit tout le contraire de ce que la raison exigeait : elle statua sur ce qui la regardait personnellement, et quant à l'utilité du magnétisme pour le bien public, elle ne s'en occupa pas.

Après les observations sages et modestes de Deslon, la Faculté rendit et lui lut l'arrêt suivant :

1° Injonction d'être plus circonspect à l'avenir ;

2° Suspension pendant un an de voix délibérative;

3° Radiation, si à la fin de l'année il ne désavouait pas ses observations sur le magnétisme;

4° Les propositions de Mesmer rejetées.

Cet arrêt fit dans le public une sensation pénible : c'était un évident déni de justice.

Mesmer, ne pouvant obtenir des médecins eux-mêmes qu'ils examinassent sa doctrine, crut devoir s'adresser au gouvernement. Le 28 mars 1781, le ministre, M. de Maurepas, lui fit offrir 20,000 fr. de pension, un loyer assuré de 10,000 fr., à la charge d'établir un traitement et de former des élèves. On lui dit qu'on allait nommer des commissaires pour examiner sa méthode et ses pratiques, mais que les résultats de l'examen ne changeraient rien à ce qu'on faisait en sa faveur. Certainement Mesmer devait accepter; il refusa, ne voulut se soumettre à aucune condition, à aucun contrôle, et partit pour les eaux de Spa.

L'arrêt de la Faculté contre Deslon subsistait toujours, et en 1782 il avait été déclaré déchu du titre de docteur régent. Mais il fallait que cet arrêt fût confirmé dans trois assemblées consécutives; déjà deux avaient eu lieu, lorsqu'à la troisième le condamné déclara qu'il ne venait pas présenter d'excuses, opérer une soumission, répudier Mesmer, renier le magnétisme, mais

qu'il connaissait le secret de la découverte et qu'il pouvait opérer et opérerait aussi bien que Mesmer; à l'effet de quoi, il demandait que la Faculté nommât des commissaires : sur ce, la thèse change et la Faculté ne prononce aucune espèce d'arrêt.

Mesmer, en apprenant cette nouvelle, prit pour de la trahison ce qui n'était que du jugement et de l'habileté à profiter des circonstances; il se crut perdu et ruiné en talent comme en fortune : tous les deux lui furent rendus à l'instant, ou plutôt Deslon ne voulait rien lui prendre.

Bergasse, un de ses malades, imagina, en 1783, par l'entremise du banquier Kornmann, une souscription composée de cent personnes, payant chacune 2,400 fr., afin d'assurer l'indépendance et le repos de Mesmer, et de le mettre à même de publier sa découverte. Mesmer, qui avait refusé des offres plus brillantes, accepta cette fois, et les souscripteurs furent trouvés en un instant; il reçut même 100,000 fr. de plus (340,000 fr.).

On a fait un crime à Mesmer d'avoir accepté cette souscription; cela n'est pas juste : ce dont on aurait pu lui faire un crime, c'était de n'avoir pas publié sa découverte aussitôt qu'il l'a eu faite; en cela il eut tort comme médecin, parce que le médecin qui a découvert un remède, et qui ne le fait connaître qu'à prix d'argent, est coupable envers la société entière. Mais si Mesmer a

eu un reproche à se faire comme médecin, ce qui est incontestable, il a eu raison comme homme; on va en avoir la preuve.

L'intérêt qu'on lui avait porté, ainsi qu'à sa découverte, fit impression sur le gouvernement, et le 12 mars 1784, le roi nomma des commissaires pris dans le sein de la Faculté de médecine, de l'Académie des sciences et de la Société royale de médecine, pour examiner les effets du magnétisme et en rendre compte. Mais ce ne fut pas chez Mesmer, ce fut chez Deslon qu'ils se transportèrent! Mesmer réclama, protesta, rien ne prévalut pour lui, on ne lui répondit même pas! On voit que s'il n'avait pas été assuré de son existence, par la souscription faite en sa faveur, il devait se croire perdu sans ressource.

Deslon opérait en effet en public, et avec tant de succès que la Faculté était divisée en deux camps, un pour et l'autre contre lui. Nouveau dépit de la Faculté, injonction générale à tous ses membres de signer qu'ils ne se déclareraient *jamais* partisans du magnétisme; refus d'un grand nombre, destitution.

Sans excuser la conduite de la Faculté, parce qu'elle est inexcusable, il faut néanmoins dire avec Deleuze « que parmi ceux qui sortirent ainsi des bornes de la justice, on ne peut nier qu'il n'y eût des hommes d'un très grand mérite. En exerçant sur les opinions de leurs confrères

le despotisme le plus absolu, ils croyaient soutenir à la fois la cause de la vérité et celle du bien public (1). »

Lorque Mesmer avait présenté le magnétisme, il l'avait annoncé comme un remède nouveau qu'il avait découvert; cela était vrai sans être exact; c'est-à dire qu'il avait vraiment retrouvé, plutôt que découvert, un remède totalement oublié. Au fond, la gloire et le résultat étaient les mêmes. Néanmoins la Faculté crut avoir trouvé, de son côté, que le secret de la découverte était connu depuis longtemps, et que le magnétisme dont Mesmer se présentait comme l'inventeur n'était que le magnétisme dont Van Helmont et Maxwell avaient eux-mêmes posé les bases au seizième siècle.

La Faculté chargea donc un de ses membres les plus capables, M. Thouret, de publier à son tour que la prétendue découverte de Mesmer n'en avait jamais été une réelle, puisque le magnétisme de Mesmer et celui des auteurs du seizième siècle n'étaient qu'un. Dès lors, suivant la Faculté, Mesmer n'étant célèbre que par sa prétendue découverte, il devait tomber pour toujours, si on prouvait qu'il n'avait rien eu à inventer ni à trouver.

Mais la Faculté ne vit pas réussir son projet;

(1) Deleuze. — Histoire du magnétisme, tom. II, pag. 89.

car son interprète publia un ouvrage très savant qu'il intitula *Recherches et Doutes sur le magnétisme animal*, et qui fit un effet tout contraire à celui qu'elle en attendait.

Une grande érudition, beaucoup de clarté, de la réserve, attirèrent l'attention sur ce livre. Thouret établit que la doctrine de Mesmer se trouvait dans Maxwell et ses contemporains, ce qui était vrai; il soutint que la théorie était fausse, ce à quoi on tenait peu; mais il reconnut qu'en tous temps les guérisons avaient été incontestables, c'est ce qui frappa le plus. De sorte qu'il résulta de ses recherches, que Mesmer n'avait rien inventé, mais que par son savoir et son expérience méditative, il avait retrouvé un remède perdu dans la nuit des temps.

Mesmer n'était donc point un imposteur, et Thouret prouva clairement, contre les intentions de la Faculté, que le magnétisme existait réellement.

Cependant la commission nommée par le gouvernement, dès le 12 mai 1784, s'était rassemblée; composée de médecins et de savans recommandables, elle examina la doctrine de Mesmer, et les pratiques de Deslon.

La doctrine de Mesmer était celle-ci : « Le magnétisme animal est un fluide universellement
» répandu. Il est le moyen d'une influence mu-
» tuelle entre les corps célestes, la terre et les

» corps animés. Il est continué de manière à ne » souffrir aucun vide. Sa susceptibilité ne per- » met aucune comparaison. Il est capable de re- » cevoir, propager, communiquer toutes les im- » pressions du mouvement. Il est susceptible de » flux et de reflux. Le corps animal éprouve les » effets de cet agent, et c'est en s'insinuant dans » la substance des nerfs, qu'il les affecte immé- » diatement On reconnaît particulièrement dans » le corps humain des propriétés analogues à » celles de l'aimant. On y distingue des pôles » également divers et opposés. L'action et la » vertu du magnétisme animal peuvent être » communiquées d'un corps à d'autres corps » animés et inanimés. Cette action a lieu à une » distance éloignée, sans le secours d'aucun » corps intermédiaire. Elle est augmentée, réflé- » chie par les glaces, communiquée, propagée, » augmentée par le son. Cette vertu peut être » accumulée, concentrée, transportée. Quoique » ce fluide soit universel, tous les corps animés » n'en sont pas également susceptibles; il en est » de même, quoiqu'en très petit nombre, qui ont » une propriété si opposée, que leur seule pré- » sence détruit tous les effets de ce fluide dans » les autres corps.

» Le magnétisme animal peut guérir immédia- » tement les maux des nerfs et médiatement les » autres. Il perfectionne l'action des médicamens; » il provoque et dirige les crises salutaires, de

» manière qu'on peut s'en rendre maître. Par son
» moyen, le médecin connaît l'état de santé de
» chaque individu et juge avec certitude l'ori-
» gine, la nature et les progrès des maladies les
» plus compliquées; il en empêche l'accroisse-
» ment et parvient à leur guérison, sans jamais
» exposer le malade à des effets dangereux ou à
» des suites fâcheuses, quels que soient l'âge, le
» tempérament et le sexe.

» La nature offre dans le magnétisme un
» moyen universel de guérir et de préserver les
» hommes. »

Or, il est bon d'observer ici qu'il y a une différence totale entre les procédés magnétiques de Mesmer et ceux d'aujourd'hui. Alors les traitemens étaient publics; ils étaient *de mode*; femmes et hommes venaient se faire magnétiser; on allait chez Deslon et chez Mesmer, comme on va au concert. Les traitemens étaient nombreux et dirigés en partie par des aides magnétiseurs; parmi ces aides magnétiseurs, il y avait, comme cela se rencontre facilement chez les gens qui ont reçu de l'éducation et qui vivent dans le monde, des hommes aimables et gracieux; dès lors nécessité pour certaines femmes de se faire magnétiser, uniquement par distraction, ou dans un autre but; de là aussi, convulsions; puis, encore convulsions par imitation chez les autres magnétisés, et même chez ceux qu'on ne magnétisait pas.

Si on ajoute à cela que pour recevoir les secours du magnétisme on formait souvent une chaîne humaine en se tenant par les mains ; qu'on faisait de la musique vocale et instrumentale, il est facile de voir que c'était pour beaucoup de personnes une affaire d'amusement.

Sans entrer aucunement dans l'examen du rapport, on peut se borner à dire qu'il fut signé le 11 août 1784 et qu'il en résulta ce qui suit :

« Le fluide magnétique animal supposé n'existe pas; il ne peut être aperçu par aucun de nos sens; il n'a eu aucune action ni sur nous-mêmes, ni sur les malades qui lui ont été soumis. L'imagination sans magnétisme produit des convulsions, et le magnétisme sans imagination ne produit rien.

» *A l'unanimité*, rien ne prouve l'existence du fluide magnétique animal; ce fluide sans existence est par conséquent sans utilité. Les violens effets que l'on observe au traitement public appartiennent à l'attouchement, à l'imagination mise en action, et à cette imagination machinale qui nous porte malgré nous à répéter ce qui frappe nos sens. Les attouchemens, l'action répétée de l'imagination pour produire des crises, peuvent être nuisibles; le spectacle de ces crises est dangereux; par conséquent tout traitement public où les moyens du magnétisme seront em-

ployés ne peut avoir à la longue que des effets funestes. »

Les mêmes commissaires firent un rapport secret dans lequel ils s'occupèrent de démontrer les dangers que pouvait entraîner la pratique du magnétisme relativement aux mœurs. Ces considérations sont aujourd'hui étrangères au magnétisme, parce que les procédés ne sont plus les mêmes et qu'il n'y a plus de traitemens publics.

Mais ce qu'il y eut de singulier, c'est que l'un des commissaires refusa de signer le rapport. Le ministre Breteuil lui fit des menaces, ses confrères le sollicitèrent, il ne voulut pas signer ce qui n'était pas dans sa conviction ; ce commissaire était M. de Jussieu.

Ne voulant pas que son refus passât pour obstiné et fût incompris de ses concitoyens, il dressa, le 12 septembre 1784, un rapport particulier fort sage et fort étendu, plus opposé que favorable aux prétentions des magnétiseurs d'alors, mais duquel il résulta que M. de Jussieu avait observé des faits qui démontraient pour lui tout le contraire du rapport des autres commissaires, c'est-à-dire l'existence d'un agent extérieur indépendant de l'imagination.

Il conclut en ces termes : « La théorie du ma-
« gnétisme ne peut être admise tant qu'elle ne

» sera pas développée et étayée de preuves soli-
» des. Les expériences faites pour constater
» l'existence d'un fluide magnétique prouvent
» seulement que l'homme produit sur son sem-
» blable une action sensible par le frottement,
» par le contact, et plus rarement par un simple
» rapprochement à distance; cette action attri-
» buée à un fluide universel non démontré ap-
» partient certainement à la chaleur animale exis-
» tant dans les corps, qui émane d'eux continuel-
» lement, se porte assez loin, et peut passer d'un
» corps dans un autre. La chaleur animale est
» développée, augmentée ou diminuée dans un
» corps par des causes morales ou physiques. Ju-
» gée par ses effets, elle participe de la propriété
» des remèdes toniques, et produit comme eux
» des effets salutaires ou nuisibles, selon la quan-
» tité communiquée et selon les circonstances
» où elle est employée. Un usage plus étendu et
» plus réfléchi de cet agent fera mieux connaître
» sa véritable action et son degré d'utilité. Tout
» médecin peut suivre les méthodes qu'il croit
» avantageuses pour le traitement des maladies,
» mais sous la condition de publier ses moyens,
» lorsqu'ils sont nouveaux ou opposés à la pra-
» tique ordinaire. Ceux qui ont établi l'usage ou
» suivi le traitement appelé magnétique, et qui
» se proposent de le continuer, sont donc obli-
» gés d'exposer leurs découvertes et leurs obser-

» vations; et l'on doit proscrire tout traitement » de ce genre, dont les procédés ne seront pas » connus par une prompte publication. »

Le gouvernement, après avoir offert son appui au magnétisme, avait donc fini par le lui retirer, et les savans l'avaient condamné comme étant un agent *sans réalité*, mais présentant néanmoins des *dangers très graves*; qu'en résulta-t-il? C'est que le magnétisme agent réel, malgré le rapport, ne s'en soutint pas moins; et à défaut de la généralité des médecins, des sociétés formées par les élèves de Mesmer, médecins et savans, établirent des traitemens magnétiques dans les principales villes de France, et des cures eurent lieu comme chez Mesmer et Deslon.

Mais l'attention de toute l'Europe devait être enfin fixée sur le magnétisme, et venir dissiper les incertitudes causées par le rapport des commissaires du roi, qui en admettaient et rejetaient en même temps la réalité; les discussions pour et contre Mesmer, son prétendu charlatanisme, les dénégations de la faculté de médecine, les rapports négatifs des médecins et des savans, tout cela devait tomber et tomba en effet devant l'apparition inattendue du *Somnambulisme.*

En 1784, deux jeunes gens, Maxime et Chastenet de Puységur, retirés dans leur terre de Busancy, près Soissons, voulurent faire usage du magnétisme comme moyen de guérison, quoiqu'ils n'y crussent pas eux-mêmes. Quel fut l'étonnement

de l'un d'eux (Chastenet), lorsqu'en dix minutes il calma un violent mal de dents, quand il croyait ne faire qu'une plaisanterie! Il essaya sur une autre personne : même réussite.

Un homme de vingt-trois ans est malade d'une fluxion de poitrine, il s'en approche; quelle est sa surprise! cet homme s'endort dans ses bras, et il parle sans s'éveiller! il est SOMNAMBULE!

Mesmer ne fut pas jaloux du succès de son œuvre par d'autres causes que celles qu'il avait imaginées; il craignit seulement que le somnambulisme ne fît perdre de vue l'action curative, il avait raison. Néanmoins, il se reposa sur ses élèves du soin de diriger la grande œuvre magnétique, et alla en Suisse passer les dernières années de sa vie, sur les bords du lac de Constance. Il y est mort le 15 mars 1815, à l'âge de quatre-vingt-un ans, laissant sur le magnétisme un ouvrage important, dont le docteur Wolfart, son ami, a été l'éditeur à Berlin.

CHAPITRE II.

De la renaissance du Somnambulisme.

A la vue des phénomènes du Somnambulisme, l'enthousiasme fut au comble en un instant dans toute l'Europe; chacun voulut être magnétisé pour devenir somnambule; ou bien on magnétisa uniquement pour faire des somnambules; ce n'était plus pour guérir qu'on imposait les mains; et comme le somnambulisme est chose rare, on poussait le malade par tous les moyens possibles à tomber en sommeil magnétique; il importait peu que cela nuisît à sa santé, pourvu qu'il s'endormît et qu'on pût entendre parler un homme ou une femme qui dormait réellement.

Il arriva alors qu'un idiot donna, en somnambulisme, des preuves de bon sens; qu'une femme ordinaire fut supérieure à elle-même; qu'un homme d'esprit se trouva avoir plus de tact, de précision, de jugement que dans l'état de veille; on en conclut de suite qu'en poussant un peu un somnambule, on pourrait accroître ses facultés et le forcer, ou l'aider à voir beaucoup plus loin qu'il ne l'aurait pensé lui-même. Une

fois engagés dans cette voie trompeuse, beaucoup de magnétiseurs crurent que leur puissance n'avait pas de bornes, et que les somnambules pouvaient tout dire, tout voir, tout prévenir, tout deviner.

Perpétuant donc à dessein l'état magnétique dans les malades, les occupant sans cesse de méditations physiques, politiques ou religieuses, des magnétiseurs enthousiastes et imprudens dérangèrent la marche de la nature; ils perdirent tout à-fait de vue le grand but de l'action magnétique; ils oublièrent que le somnambulisme n'est qu'un accident, qu'il est lui-même une maladie que le magnétisme seul peut guérir; ils méconnurent la cause et ne virent que l'effet.

Séduits par des aperçus isolés, mais lumineux, obtenus de leurs somnambules, ils crurent à des connaissances surnaturelles, et les encourageant par des applaudissemens irréfléchis, ils les conduisirent à l'erreur qui devait les égarer eux-mêmes à leur tour. Par là, ils augmentaient d'abord la maladie des somnambules, affaiblissaient leurs organes, diminuaient leur jugement; puis, discourant sans cesse avec eux sur le même sujet, les somnambules se trouvaient dressés à y revenir. Leur imagination, devenant chaque jour plus faible en ce qu'elle était plus tourmentée, recevait for-

tement l'impression de ceux qui leur inspiraient des rêveries. Alors le magnétiseur, homme supérieur, avait changé de rôle ; il était devenu faible et crédule ; au lieu de diriger le somnambule, il était dirigé par lui, et cédant à l'empire de la puissance trompeuse qu'il avait créée, il écoutait comme des vérités les idées les plus folles ; idées d'autant plus dangereuses qu'elles paraissaient raisonnées et qu'elles étaient presque toujours mêlées de sentiment.

Si l'intérêt particulier des magnétiseurs n'avait pas remplacé chez eux celui que devaient inspirer les somnambules, tout cela n'eût pas eu lieu. Guidés par l'humanité seule, recherchant l'amélioration de la santé, tout en profitant pour leur instruction du spectacle qu'ils avaient sous les yeux, ils eussent bientôt reconnu que les somnambules, loin d'être supérieurs aux autres hommes, étaient, au contraire, dans un état de faiblesse réelle; qu'ils n'avaient que des facultés ordinaires, et que leur concentration momentanée sur un seul point produisait e s phénomènes qui s'étaient manifestés devant eux; qu'ils étaient simplement comme ceux qui exercent une science plutôt qu'une autre, et qui peuvent traiter un sujet avec d'autant plus de supériorité qu'ils l'ont mieux étudié ; semblables enfin aux géographes qui, de leur cabinet, font le tour de la terre ; aux laboureurs qui annoncent pour la belle saison les blés

qu'ils ont semés en hiver; aux jardiniers qui prédisent pour l'automne les fruits dont ils ont vu les fleurs au printemps. Il n'en fut pas ainsi, et nombre de magnétiseurs et de somnambules ne furent bientôt plus que des fous.

Mais s'il y eut des extravagans; s'ils ont fait un mal immense à la cause du magnétisme, le temps a passé sur eux; il faut se reporter sur le bien que d'autres ont pu faire.

Nombre d'ouvrages furent écrits sur, pour ou contre le magnétisme, de 1784 à 1790; Mesmer y fut tour à tour loué et insulté; il fut chansonné et bafoué sur les théâtres et dans les journaux; il n'avait aucun mérite; c'était un charlatan, et aujourd'hui encore, pour beaucoup de gens qui écoutent et répètent, sans savoir ce qu'ils disent, c'est encore un charlatan. Mais ces déclamations, si elles nuisirent à Mesmer, n'auraient certainement pas empêché les progrès bienfaisans du magnétisme, si les orages politiques n'étaient venus subitement les arrêter, comme ceux de toutes les sciences en général.

Les tourmentes révolutionnaires portèrent la crainte dans tous les cœurs. Les savans pensèrent à la patrie, à leur sûreté personnelle et à celle de leur famille. Mesmer, qui était Allemand, avait, dès 1784, pris le parti de voyager; mais il

revint plusieurs fois à Paris pour y soigner la publication de ses ouvrages.

La fortune, si cruelle pour lui, à l'argent près, devait lui fournir un exemple bien plus terrible de l'injustice et de la barbarie des hommes, et le consoler de leur ingratitude et de leur aveuglement à son égard.

Un savant illustre, un de ceux qui condamnèrent la doctrine de Mesmer, mais le seul d'entre eux peut-être qui ait fait entrevoir la vérité, était voué par le tribunal révolutionnaire à périr sur un échafaud.

Dans ces temps de terreur et de carnage, une tourbe de brigands promenait Bailly dans Paris, malgré l'hiver et une pluie glaciale. A son passage, une populace égarée proférait des insultes et des cris de joie, et malheur alors à celui auquel la pitié et le regret de voir tant de vertus profanées auraient arraché un soupir!

Cependant, oubliant le danger, et ne voyant plus que l'infortune et la grandeur de la victime, un homme se découvre et s'incline respectueusement devant elle.

Cet homme, c'était Mesmer.

Le calme revint sous l'Empire, et les ouvrages magnétiques se reproduisirent. On publia les expériences faites à Lyon par le docteur Petetin; et M. de Puységur fit réimprimer en 1809 les mémoires qu'il avait publiés en 1784, lors de l'ap-

parition du somnambulisme. Les observations et les traitemens recommencèrent; l'Allemagne et la France se préparaient à proclamer l'utilité du magnétisme sous des faces encore inconnues.

Ainsi, Mesmer avait créé une théorie fondée sur l'existence d'un fluide universel et sur des pôles, et cette théorie était liée à la théorie universelle; il avait mis en usage des procédés qui consistaient principalement à faire asseoir les malades auprès d'un baquet magnétique, d'où sortaient des branches de fer mobiles. Chaque patient avait sa branche qui s'appliquait sur la partie malade; une corde passée autour du corps des magnétisés les unissait, ou bien ils se tenaient par les mains en pressant le pouce de leurs voisins, et cette impression faisait circuler le fluide magnétique entre tous les malades.

Les magnétiseurs avaient à la main une baguette en fer, longue d'un pied environ. Les malades étaient magnétisés par la présentation de la baguette, par l'application des mains et par la pression sur les hypocondres et sur les régions du bas ventre, le tout pendant un temps fort long, quelquefois plusieurs heures. L'imagination des malades et des spectateurs se trouvait ainsi frappée par cet appareil, qui rappelait les cérémonies de Goclénius au XVI[e] siècle; des convulsions avaient lieu, elles gagnaient tous les malades et jusqu'aux assistans. Le lieu des trai-

temens portait le nom effrayant de *chambre des crises*, et on lui avait donné dans le monde celui d'*enfer à convulsions*.

Tout cela avait disparu : les observations faites en silence pendant et après la révolution avaient opéré un changement dans la théorie, les procédés et les crises magnétiques.

On n'admettait plus l'existence et l'action d'un fluide universel; presque tous les magnétistes et les magnétiseurs se bornaient à attribuer les phénomènes et les guérisons magnétiques à un fluide particulier existant dans les individus, mais qui ne se secrète et ne s'émane que sous l'influence de la volonté. Les anti-magnétistes contestaient l'existence de ce fluide; ils attribuaient tous les effets à l'imagination, à quoi les magnétiseurs répondaient (*après Deslon*): si l'imagination guérit, il faut pratiquer la médecine d'imagination.

L'usage général du baquet et des pressions mécaniques était remplacé par des procédés presque insignifians. Plus de traitement public où le magnétisé faisait spectacle; du silence, du recueillement, quelques témoins, parens ou amis.

Aujourd'hui plus de convulsions: s'il y a un mouvement nerveux, on s'empresse de le calmer; enfin, le somnambulisme existe; cet état a été étudié avec la plus grande attention par des savans et des magnétiseurs expérimentés, de telle sorte que

c'est sous un jour tout nouveau que le magnétisme se présente.

En 1813, Deleuze publia son *Histoire critique du magnétisme animal.* Cet ouvrage opéra une véritable révolution dans la cause du magnétisme. La réputation de l'auteur, ses vertus, ses connaissances dans les sciences naturelles, le respect dont il était et dont il n'a jamais cessé d'être entouré jusqu'à sa mort; son érudition, la simplicité des procédés qu'il indiquait pour magnétiser, les dangers qu'il signalait, tout donna à son livre un succès que n'avait eu jusqu'alors aucun autre. Il fut à l'instant traduit dans toutes les langues et tiré à plusieurs éditions.

En 1814, parurent les *Annales du magnétisme*, et en 1816, la *Bibliothèque* et les *Archives du magnétisme.*

En 1815, l'empereur de Russie nomma une commission pour examiner le magnétisme. La commission déclara qu'il était un agent très important, ne devant être mis en œuvre que par des médecins instruits. Il fut alors ordonné aux médecins qui voudraient s'occuper d'expériences magnétiques de rendre compte de leurs cures à la commission qui ferait, de trois mois en trois mois, un rapport à l'empereur.

En Danemarck, une ordonnance royale du 14 janvier 1817, et un arrêté du collége de santé

imposèrent aux médecins les mêmes obligations qu'en Russie, et prescrivirent aux autorités locales de veiller à ce que le magnétisme ne fût exercé que par des médecins, et de poursuivre et punir comme charlatan quiconque voudrait s'en occuper *sans une surveillance médicale.*

En Suède, il fut ordonné qu'on soutiendrait, et on soutient à Stockholm, pour obtenir le grade de docteur en médecine, des thèses sur le magnétisme.

En Prusse, une ordonnance royale du 7 février 1817 ne permit *qu'aux médecins légalement reçus* d'exercer le magnétisme, et enjoignit à ceux qui s'en occupaient de rendre compte, tous les trois mois, à une commission spéciale, des résultats de leurs opérations.

En 1818, enfin, l'Académie des sciences de Berlin, l'un des corps savans les plus distingués de l'Europe, proposa un prix de 3,300 fr. pour le meilleur mémoire sur le magnétisme.

Dans le même temps parut une œuvre importante, attendue depuis longtemps par le monde savant, *le Dictionnaire des sciences médicales.* Un médecin, écrivain profond et brillant, se chargea de la rédaction de l'article : *magnétisme.* Il eut tort, car il était persuadé de la réalité du magnétisme, et il essaya en vain d'écrire contre sa conviction (il l'a prouvé depuis) ; il fit tout le contraire de ce qu'il voulait, c'est-à-dire qu'il

essaya de ridiculiser le magnétisme, les magnétiseurs et les somnambules, et qu'il n'en consacra pas moins deux sections de son ouvrage à prouver les effets curatifs du magnétisme et à exposer des probabilités et des considérations en faveur du somnambulisme. Aussi, dit-il en terminant, « que loin d'avoir affaibli les raisons des » magnétiseurs, il leur a prêté de nouvelles for- » ces, qu'eux-mêmes n'avaient pas encore expo- » sées ou trouvées. En démontrant l'action réelle » qu'exercent les êtres sensibles les uns sur les » autres, et les prodigieux effets qui en résultent, » c'est avoir prouvé, ajoute-t-il, qu'en niant les » effets on a très mal à propos, jadis, cru avoir » réfuté le magnétisme. »

Cependant l'amalgame de bien et de mal qui se trouvait dans cet article fit craindre avec raison à Deleuze que la cause du magnétisme n'en souffrît beaucoup; c'est pourquoi il publia, dans la même année 1819, un second ouvrage ayant pour titre : *Défense du magnétisme animal.*

Ce livre, écrit dans un style noble et élevé, et avec autant de réserve que l'article médical était virulent contre les magnétiseurs, fit à Deleuze beaucoup d'honneur, et lui concilia à jamais l'estime de tous les médecins.

M. de Lausanne, dans le même moment, publia un ouvrage très profond sur *les Principes et les Procédés du magnétisme.* Il éclaira beaucoup la science; mais il ne pouvait, en grande

partie, être compris que par des magnétiseurs.

Dans la même année, le docteur Alexandre Bertrand ouvrit des cours publics sur le magnétisme. « Il était, dit-il, convaincu par un grand nombre de faits, sur la réalité desquels il lui était impossible de conserver le moindre doute, puisqu'il les avait produits lui-même pour la plupart. »

Ces cours furent suivis d'expériences publiques que fit à l'Hôtel-Dieu M. Jules Dupotet (1820); ces expériences faites sur des somnambules furent concluantes.

En 1821, de nouvelles expériences furent faites par M. Robouam, dans les salles de service du docteur Récamier. Elles constatèrent l'insensibilité totale des somnambules expérimentés. « Êtes-vous convaincu, dit Robouam à Récamier? — Non, dit ce dernier, mais je suis ébranlé. »

Le docteur Bertrand publia en 1823 un *Traité du somnambulisme.* Cet ouvrage fit sensation comme étant le premier publié sur ce sujet. Du reste écrit sans ordre et sans aucune espèce de régularité, c'est plutôt une dissertation qu'un traité, et une grande partie du livre est employée à de longs récits sur tous les événemens somnambuliques des temps modernes. On a justement reproché à Bertrand d'avoir voulu rendre générales des observations qu'il avait faites lui-même à raison de faits particu-

liers. Ainsi, par exemple, il a établi que tous les somnambules étaient à l'état d'insensibilité complète, tandis que c'est tout le contraire, et que, sauf les exceptions, il n'y a guère de somnambules insensibles que ceux qu'on tourmente pour faire sur eux des expériences, ou dans tout autre but. A cela près, toutes les distinctions et les comparaisons de l'auteur ont été heureuses, et il a écrit des pages magnifiques en essayant d'expliquer les phénomènes qui se sont passés sous ses yeux.

Le docteur Georget, qui avait prétendu que le magnétisme ne méritait pas d'être réfuté, tant que les magnétiseurs ne viendraient pas opérer au milieu des académies, fut néanmoins convaincu par les expériences de l'Hôtel-Dieu, et plus tard, en publiant sa *Physiologie du système nerveux*, il consacra un chapitre à une exposition des phénomènes du somnambulisme, et constata la vue intérieure, et l'oubli au réveil. Il fit sur ses malades somnambules des expériences que les règles magnétiques et celles de l'humanité défendent impérativement.

Georget est mort trop tôt : par son testament, il rétracte tout ce qu'il a pu dire et imprimer avant sa conviction. « Le somnambulisme, dit-il, ne me permet plus de douter de l'existence en nous et hors de nous d'un principe intelligent, tout-à-fait différent des existences matérielles. »

Mais il voulut que cette déclaration ne fût publique qu'après sa mort, alors qu'on ne pourrait plus douter de ses intentions et suspecter sa sincérité.

En 1825, Deleuze publia, dans l'intérêt général, une *Instruction pratique sur le magnétisme*, afin de mettre tout le monde à même de pouvoir magnétiser à l'occasion. Cet ouvrage, véritable guide des praticiens, est jusqu'à présent le seul que l'on puisse consulter, et le seul aussi qui traite du magnétisme comme il convient de le faire pour avertir de ses dangers, de son utilité,et de son impuissance. Deleuze peut donc être justement appelé l'*Hippocrate* du magnétisme.

En 1826, le docteur Bertrand publia un second ouvrage ayant pour titre : *Du Magnétisme animal en France*. Dans son traité du somnambulisme, Bertrand avait dit (page 428) : « Le magnétisme est le meilleur des remèdes qu'on puisse employer contre les affections hystériques. » Dans le second ouvrage, il dit (page 250) : « On ne saurait se figurer avec quelle facilité on peut venir à bout, par le magnétisme, des maladies nerveuses les plus graves, ou soulager des affections contre lesquelles toutes les ressources de la médecine pharmaceutique échouent. » Puis il dit (page 303) : « Les académiciens qui ne croient pas aux phénomènes du somnambulisme croient très fermement au magnétisme animal. Quant à moi, je pense

tout le contraire, et j'écris ce livre pour prouver que le magnétisme est.... *une chimère!* »

Malgré les irrésolutions de Bertrand, ses deux ouvrages n'en sont pas moins très utiles, et il est bien à regretter pour la science magnétique qu'il soit mort si jeune.

M. Jules Dupotet publia un livre instructif intitulé : *Cours de magnétisme*, dans lequel il revient sur les expériences qui ont été faites si inutilement, et démontre l'importance du magnétisme et du somnambulisme. C'est lui qui plus tard en public devait produire un phénomène extraordinaire, celui d'un homme placé à quinze pieds de distance et attiré violemment *par la seule présentation de la main!*

Un malade reconnaissant, M. Mialle, eut l'idée de rechercher une partie des cures magnétiques opérées depuis 1780, et il publia deux très forts volumes ayant pour titre : *Exposé des Cures opérées en France par le Magnétisme depuis Mesmer.*

Enfin, sur les propositions du docteur Foissac, l'Académie royale de Médecine consentit à s'occuper d'un nouvel examen du magnétisme animal ; après des discussions très vives, une commission fut nommée. Les expériences eurent lieu en 1827; elles furent on ne peut plus convaincantes; et voici les conclusions du rapport présenté par MM. Husson, Adelon, Pariset,

Marc et Burdin aîné, rapport qui leur valut les applaudissemens de l'assemblée.

« 1. Le contact des pouces ou des mains, les frictions, ou certains gestes que l'on fait, à peu de distance du corps, et appelés *passes*, sont les moyens employés pour se mettre en rapport, ou, en d'autres termes, pour transmettre l'action du magnétiseur au magnétisé.

» 2. Les moyens qui sont extérieurs et visibles ne sont pas toujours nécessaires, puisque, dans plusieurs occasions, la volonté, la fixité du regard, ont suffi pour produire les phénomènes magnétiques, même à l'insu du magnétisé.

» 3. Le magnétisme a agi sur des personnes de sexe et d'âge différens.

» 4. Le temps nécessaire pour transmettre et pour faire éprouver l'action magnétique, a varié depuis une demi-heure jusqu'à une minute.

» 5. Le magnétisme n'agit pas en général sur les personnes bien portantes.

» 6. Il n'agit pas non plus sur tous les malades.

» 7. Il se déclare quelquefois, pendant qu'on magnétise, des effets insignifians et fugaces qui ne peuvent pas être attribués au magnétisme seul, tels qu'un peu d'oppression, de chaleur ou de froid, et quelques autres phénomènes nerveux dont on peut se rendre compte sans l'intervention d'un agent particulier; savoir, par l'espérance ou la crainte, la prévention et l'attente d'une chose

inconnue et nouvelle, l'ennui qui résulte de la mononotie des gestes, le silence et le repos observés dans les expériences, enfin par l'imagination, qui exerce un si grand empire sur certains esprits et sur certaines organisations.

» 8. Un certain nombre des effets observés ont paru dépendre du magnétisme seul, et ne se sont pas reproduits sans lui. Ce sont des phénomènes physiologiques et thérapeutiques bien constatés.

» 9. Les effets réels produits par le magnétisme sont très variés : il agite les uns, calme les autres; le plus ordinairement il cause l'accélération momentanée de la respiration et de la circulation, des mouvemens convulsifs fibrillaires passagers ressemblant à des secousses électriques, un engourdissement plus ou moins profond, de l'assoupissement, de la somnolence, et dans un petit nombre de cas, ce que les magnétiseurs appellent *somnambulisme*.

» 10. L'existence d'un caractère unique propre à faire reconnaître dans tous les cas la réalité de l'état de somnambulisme, n'a pas été constatée.

» 11. Cependant on peut conclure avec certitude que cet état existe, quand il donne lieu au développement des facultés nouvelles qui ont été désignées sous les noms de *clairvoyance*, d'*intuition*, de *prévision intérieure*, ou qu'il produit de grands changemens dans l'état physiologique, comme l'*insensibilité*, *un accroissement subit et con-*

sidérable de forces, et quand cet effet ne peut être rapporté à une autre cause.

» 12. Comme parmi les effets attribués au somnambulisme il en est qui peuvent être simulés, le somnambulisme lui-même peut quelquefois être simulé, et fournir au charlatanisme des moyens de déception.

» Aussi dans l'observation de ces phénomènes, qui ne se présentent encore que comme des faits isolés qu'on ne peut rattacher à aucune théorie, ce n'est que par l'examen le plus attentif, les précautions les plus sévères, et par des épreuves nombreuses et variées qu'on peut échapper à l'illusion.

» 13. Le sommeil provoqué avec plus ou moins de promptitude, et établi à un degré plus ou moins profond, est un effet réel, mais non constant, du magnétisme.

» 14. Il est démontré qu'il a été provoqué dans des circonstances où les magnétisés n'ont pu voir et ont ignoré les moyens employés pour le déterminer.

» 15. Lorsqu'on a fait tomber une fois une personne dans le sommeil magnétique, on n'a pas toujours besoin de recourir au contact et aux passes pour la magnétiser de nouveau. Le regard du magnétiseur, sa volonté seule, ont sur elle la même influence. Dans ce cas on peut non seulement agir sur le magnétisé, mais encore le

mettre complètement en somnambulisme, et l'en faire sortir à son insu, hors de sa vue, à une certaine distance, et au travers des portes fermées.

» 16. Il s'opère ordinairement des changemens plus ou moins remarquables dans les perceptions et les facultés des individus qui tombent en somnambulisme, par l'effet du magnétisme.

» Quelques-uns, au milieu du bruit de conversations confuses, n'entendent que la voix de leur magnétiseur ; plusieurs répondent d'une manière précise aux questions que celui-ci, ou que les personnes avec lesquelles on les a mis en rapport, leur adressent; d'autres entretiennent des conversations avec toutes les personnes qui les entourent : toutefois il est rare qu'ils entendent ce qui se passe autour d'eux. La plupart du temps, ils sont complètement étrangers au bruit extérieur et inopiné fait à leur oreille, tel que le retentissement de vases de cuivre vivement frappés près d'eux, la chûte d'un meuble, etc.

» Les yeux sont fermés, les paupières cèdent difficilement aux efforts qu'on fait avec la main pour les ouvrir ; cette opération, qui n'est pas sans douleur, laisse voir le globe de l'œil convulsé, et porté vers le haut, et quelquefois vers le bas de l'orbite.

» Quelquefois l'odorat est comme anéanti. On peut leur faire respirer l'acide muriatique ou l'ammoniaque, sans qu'ils en soient incom-

modés, sans même qu'ils s'en doutent. Le contraire a lieu dans certains cas, et ils sont sensibles aux odeurs.

»La plupart des somnambules vus par les commissaires étaient complétement insensibles. On a pu leur chatouiller les pieds, les narines et l'angle des yeux par l'approche d'une plume, leur pincer la peau de manière à l'ecchymoser, la piquer sous l'ongle avec des épingles enfoncées à l'improviste à une assez grande profondeur, sans qu'ils aient témoigné de la douleur, sans qu'ils s'en soient aperçus. Enfin, on en a vu une qui a été insensible à une des opérations les plus douloureuses de la chirurgie, et dont ni la figure ni le pouls, ni la respiration n'ont pas dénoté la plus légère émotion.

» 17. Le magnétisme a la même intensité, il est aussi promptement ressenti à une distance de six pieds que de six pouces; et les phénomènes qu'il développe sont les mêmes dans les deux cas.

» 18. L'action à distance ne parait pouvoir s'exercer avec succès que sur des individus qui ont été déja soumis au magnétisme.

» 19. Les commissaires n'ont pas vu qu'une personne magnétisée pour la première fois tombât en somnambulisme. Ce n'a été quelquefois qu'à la huitième ou dixième séance que le somnambulisme s'est déclaré.

» 20. Ils ont constamment vu le sommeil or-

dinaire, qui est le repos des organes des sens, des facultés intellectuelles et des mouvemens volontaires, précéder et terminer l'état de somnambulisme.

» 21. Pendant qu'ils sont en somnambulisme les magnétisés ont conservé l'exercice des facultés qu'ils avaient pendant la veille. Leur mémoire même a paru plus fidèle et plus étendue, puisqu'ils se souvenaient de ce qui s'était passé pendant tout le temps et toutes les fois qu'ils avaient été mis en somnambulisme.

» 22. A leur réveil, ils disent avoir oublié totalement toutes les circonstances de l'état de somnambulisme, et ne s'en ressouvenir jamais. On n'a à cet égard d'autre garantie que leurs déclarations.

» 23. Les forces musculaires des somnambules sont quelquefois engourdies et paralysées. D'autres fois, les mouvemens ne sont que gênés, et les somnambules marchent ou chancellent à la manière des hommes ivres, et sans éviter, quelquefois aussi en évitant, les obstacles qu'ils rencontrent sur leur passage. Il y a des somnambules qui conservent intact l'exercice de leurs mouvemens; on en voit même qui sont plus forts et plus agiles que dans l'état de veille.

» 24. Les commissaires ont vu deux somnambules distinguer, les yeux fermés, les objets que l'on a placés devant eux; ils ont désigné, sans

les toucher, la couleur et la valeur des cartes; ils ont lu des mots tracés à la main, ou quelques lignes de livres que l'on a ouverts au hasard. Ce phénomène a eu lieu, alors même qu'avec les doigts on fermait exactement l'ouverture des paupières.

» 25. Ils ont rencontré, chez deux somnambules, la faculté de prévoir des actes de l'organisme plus ou moins éloignés, plus ou moins compliqués. L'un d'eux a annoncé plusieurs jours, plusieurs mois d'avance, le jour, l'heure et la minute de l'invasion et du retour d'accès épileptiques; l'autre a indiqué l'époque de sa guérison. Leurs prévisions se sont réalisées avec une exactitude remarquable. Elles n'ont paru s'appliquer qu'à des actes ou des lésions de leur organisme.

» 26. Ils n'ont rencontré qu'une seule somnambule qui ait indiqué les symptômes de la maladie de trois personnes avec lesquelles on l'avait mise en rapport. Ils avaient cependant fait des recherches sur un assez grand nombre.

» 27. Pour établir avec quelque justesse les rapports du magnétisme avec la thérapeutique, il faudrait en avoir observé les effets sur un grand nombre d'individus, et avoir fait longtemps et tous les jours des expériences sur les mêmes maladies. Cela n'ayant pas eu lieu, la commission a dû se borner à dire ce qu'elle a vu dans un trop

petit nombre de cas pour oser rien prononcer.

» 28. Quelques-uns des malades magnétisés n'ont ressenti aucun bien. D'autres ont éprouvé un soulagement plus ou moins marqué, savoir : l'un, la suspension de douleurs habituelles; l'autre, le retour des forces; un troisième, un retard de plusieurs mois dans l'apparition des accès épileptiques, et un quatrième la guérison complète d'une paralysie grave et ancienne.

» 29. Considéré comme agent de phénomènes physiologiques, ou comme moyen thérapeutique, le magnétisme devrait trouver sa place dans le cadre des connaissances médicales; et par conséquent les médecins seuls devraient en faire ou en surveiller l'emploi, ainsi que cela se pratique dans les pays du Nord.

» 30. La commission n'a pu vérifier, parce qu'elle n'en a pas eu l'occasion, d'autres facultés que les magnétiseurs avaient annoncé exister chez les somnambules. Mais elle a recueilli et elle communique des faits assez importans pour qu'elle pense que l'*Académie devrait encourager les recherches sur le magnétisme, comme une branche très curieuse de psychologie et d'histoire naturelle.* »

On doit l'historique de ces expériences au docteur Foissac qui l'a publié en l'accompagnant

de notes et d'observations fort intéressantes.

Ce livre est le dernier qui ait paru.

RÉSUMÉ.

Les expériences auxquelles on s'est livré depuis cinquante ans ont toujours eu lieu sur des somnambules : il n'y a jamais eu que des expériences somnambuliques, et jamais d'expériences magnétiques.

Qu'en est-il résulté ? c'est que chacun croit que le magnétisme consiste dans le somnambulisme : si on parle à quelqu'un, même à un médecin, des effets du magnétisme, il cite à l'instant un fait somnambulique ; et comme les somnambules ont été souvent mal étudiés, mal dirigés ; que d'ailleurs on a très souvent exigé d'eux des choses impossibles, on ne croit pas généralement au magnétisme, parce qu'on imagine qu'il consiste uniquement dans le somnambulisme.

C'est une erreur : le somnambulisme n'est qu'un effet du magnétisme, effet rare, et dont on n'a pas besoin pour guérir ; c'est ce dont il sera facile de se convaincre, et ce qui est le but de cet ouvrage.

Il convient du reste, avant de passer à l'examen

des effets magnétiques, de rechercher quelle peut être leur cause.

Plusieurs magnétiseurs ont déjà présenté des théories; elles n'ont pas été agréées. C'est une raison de plus pour essayer d'en poser une nouvelle, quoiqu'une théorie soit absolument inutile pour pratiquer le magnétisme.

LIVRE QUATRIÈME.

THÉORIE DU MAGNÉTISME.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature des corps vivans.

Dans la nature il n'y a que matière et mouvement.

On divise les corps qui composent la matière universelle en organisés et inorganiques. Les premiers sont vivans, et les derniers inanimés.

Les corps vivans sont doués de mouvement, tels sont l'homme, les animaux, les végétaux. Les autres sont inanimés, c'est-à-dire privés de mouvement.

On distingue entre les corps vivans, ceux qu'on appelle animés : il n'y a de corps animés, c'est-à-dire doués de la faculté de locomotion que l'homme et les animaux.

Tant que le mouvement existe dans un corps,

il est vivant, et il devient matière aussitôt qu'il en est privé.

Tant que le corps est vivant, il contient une chaleur, qui l'abandonne aussitôt que le mouvement se retire.

On nomme cette chaleur des corps vivans, chaleur animale, quoiqu'elle doive s'appeler, chez les végétaux, chaleur végétale ; chez les animaux, chaleur animale ; et chez l'homme, chaleur humaine.

CHAPITRE II.

De la chaleur animale.

L'origine de la chaleur animale est inconnue; les anciens s'en sont fort peu occupés : les opinions des modernes sont divisées.

Les uns voient dans la chaleur animale le résultat de l'effervescence du sang ; d'autres, le produit de sa circulation ; d'autres enfin, le résultat de la respiration.

La chaleur n'est pas au même degré dans chaque espèce de corps. Elle est peu sensible dans les végétaux, les animaux sans vertèbres, et les vertébrés à sang froid, mais elle existe.

Elle varie, quant à l'intensité, chez les animaux et chez l'homme, suivant l'âge, le sexe, la constitution et la santé.

Elle n'est pas sous la dépendance absolue de la respiration, car elle existe chez les végétaux, qui n'ont pas, comme l'homme et les animaux, un foyer respiratoire.

La chaleur animale se manifeste à l'extérieur par une transpiration plus ou moins sensible, et des émanations plus ou moins fortes.

On a attribué à la chaleur animale une propriété et des effets dont l'examen intéresse, au plus haut point, la santé de l'homme.

CHAPITRE III.

—

De la communication de la chaleur animale.

La propriété de se transmettre d'un corps à un autre a toujours été reconnue à la chaleur animale. Il se peut que cette propriété ait une autre origine, qu'elle appartienne à toute autre cause demeurée inconnue ; mais jusqu'à présent, c'est à la chaleur animale qu'on l'attribue, et il n'y a aucun inconvénient à suivre cette première marche, sauf à en changer quand on croira rencontrer plus juste.

La communication de la chaleur animale s'établit de deux manières : par la loi générale de la nature qui fait que les corps similaires ont une propension à se joindre, et par la volonté de l'homme.

De ces deux moyens de communication, l'un s'explique facilement ; l'autre, quoique certain, est moins incompréhensible.

On conçoit bien qu'au sortir du corps humain, la chaleur animale forme une atmosphère plus ou moins étendue, et toute particulière à

l'homme, ou qu'elle se joigne aux corps atmosphériques, selon l'analogie qu'ils peuvent avoir avec elle.

En suivant ce raisonnement, on conçoit encore qu'au lieu de se répandre dans l'atmosphère, elle soit, au sortir du corps humain, attirée et ressaisie par un corps semblable, puisqu'il est reconnu et incontesté qu'elle peut se transmettre.

On arrive par là à concevoir également qu'en approchant plus ou moins un corps animé d'un autre qui lui ressemble, la chaleur animale se transmettra de l'un à l'autre.

On arrive enfin à comprendre que si la chaleur est diminuée dans un corps animé, l'approche d'un autre corps semblable pourra lui transmettre la portion de chaleur qui lui manque. De même si dans ce corps animé la chaleur se trouve viciée, l'approche d'un corps semblable où la chaleur est saine ne pourra que produire un effet salutaire.

Mais ce qu'on ne peut pas concevoir, c'est qu'indépendamment de l'action imprimée par la nature à la chaleur animale, la volonté de l'homme suffise pour la diriger, tandis que sans cette volonté elle irait le plus souvent rejoindre l'air atmosphérique, ou former une atmosphère particulière.

Là s'arrête la puissance des perceptions humaines : la volonté émane de l'âme, l'âme est immatérielle; on ne peut pas remonter plus haut,

mais c'est une raison pour voir plus bas ; à défaut des causes on voit les effets.

CHAPITRE IV.

—

Des effets attribués à la chaleur animale.

Dès l'instant que la chaleur animale peut passer d'un corps à un autre, l'homme malade chez lequel cette chaleur sera diminuée tendra naturellement à la reprendre d'un corps semblable : si elle y est viciée, il tendra également à son expulsion et à la remplacer par la chaleur saine d'un autre corps.

En effet, la chaleur d'un corps bien portant a des effets salutaires, encore inappréciés dans toute leur étendue, mais généralement avoués.

Administrée par la nature ou par la volonté de l'homme, elle peut rétablir l'équilibre dans le corps humain.

Plus forte chez celui qui se porte bien que chez celui qui souffre, elle attire au dehors la chaleur du corps malade, l'en chasse et la remplace.

La chaleur viciée retourne à l'atmosphère, dans laquelle le corps sain reprend à son tour le principe vital qu'il vient de donner sous forme de chaleur animale, ainsi qu'il sera démontré plus loin.

Tels sont les principaux effets de la communication de la chaleur animale. Ils établissent d'une manière certaine l'action de l'homme sur son semblable, et prouvent que le Créateur a tout prévu, que l'existence de l'homme ne l'a pas occupé à demi, et qu'il n'y a d'inattention que chez la créature qui cherche toujours au loin ce qui est devant ses yeux.

Lorsque l'harmonie universelle ne suffit pas pour rétablir la santé, lorsque la nature elle-même est impuissante, l'homme a en lui-même les moyens de l'aider et souvent il peut lui suffire de se présenter à son semblable pour le secourir.

CHAPITRE V.

—

De la différence entre l'action transmissive de la nature et celle de l'homme.

On a dit que la transmission de la chaleur animale pouvait s'opérer de deux manières, naturellement ou par la volonté de l'homme.

L'action transmissive de la nature a, comme celle de l'homme, ses avantages et ses dangers, c'est-à-dire des effets salutaires et nuisibles. Ainsi lorsqu'un malade ou un vieillard est en contact (couché par exemple), avec un sujet jeune ou bien portant, la communication de chaleur qui s'établit entre les deux corps est salutaire au corps malade ou au vieillard, elle le vivifie.

Lorsque le roi David fut devenu vieux et infirme, et que les forces lui manquèrent, ses serviteurs amenèrent une jeune fille qui coucha dans son lit; il ne la toucha pas, il ne la connut jamais autrement (*non cognovit eam*), mais il s'en trouva bien (1).

(1) Rois, liv. III.

C'est là du magnétisme naturel : il n'y a pas de volonté agissante; le vieillard ou le malade et le jeune sujet se laissent aller à l'action de la nature, ils ne la sollicitent pas; le plus souvent même tous les deux l'ignorent.

Lorsqu'une mère désespérée se roule sur le corps de son enfant, et qu'elle parvient à le rappeler à la vie, ce qui est arrivé et peut arriver encore, il n'y a pas chez elle la volonté de faire revivre son enfant qu'elle croit mort, c'est donc la nature seule qui agit, c'est encore là du magnétisme naturel.

La nature peut donc dans de certaines circonstances exercer son action, et transmettre à un corps malade la chaleur d'un corps bien portant; mais cette action peut être plus souvent nuisible, que celle qui est exercée par la volonté de l'homme.

L'expérience apprend, en effet, que le rapprochement naturel d'un sujet malade avec un autre sujet plein de santé profite au malade, mais nuit au corps sain; il n'en est pas de même de l'action exercée par l'homme; elle pourrait bien lui être nuisible, s'il n'y apportait pas son attention; il y aurait réaction du corps malade sur le corps bien portant; mais comme l'homme qui exerce une action magnétique sait qu'il va attirer à lui une émanation morbifique, il a d'abord soin de s'en défendre par sa volonté, et par la force supérieure qui réside en lui et qu'il

met en mouvement; de plus il chasse loin de lui cette émanation par des procédés purifians aussi simples qu'utiles.

Il y a donc cette différence entre l'action magnétique de la nature et celle de l'homme, que la première est salutaire au corps malade, mais aux dépens du corps bien portant, tandis que l'action de l'homme est purement salutaire au corps malade, sans nuire au corps sain.

Qu'est-ce donc que cette chaleur animale qui paraît être une émanation, et qui cependant obéit à la volonté de l'homme? on peut essayer d'y réfléchir.

CHAPITRE VI.

—

De la chaleur animale considérée comme émanation.

L'effet de la transmission de la chaleur animale est salutaire ou nuisible : salutaire, en ce qu'il donne au sujet malade une force nouvelle ; nuisible, en ce qu'il affaiblit le sujet bien portant.

C'est à l'action de la nature seulement que cet effet a été généralement reconnu. Il n'a

jamais été établi que la volonté de l'homme y entrât pour quelque chose, et la communication, la cohabitation d'un corps malade avec un corps sain n'a été conseillée que comme un remède ordinaire, dont la propriété sanitaire était incontestable.

Non seulement la propriété et les effets signalés sont certains, mais l'homme peut disputer à la nature le bonheur de venir au secours de son semblable, et il dirige à sa volonté le remède qui doit rétablir l'équilibre.

En cet état, la chaleur animale est-elle vraiment une émanation ?

C'est ici le cas d'observer qu'il ne faut pas confondre la cause avec l'effet. La chaleur animale est le calorique dont le corps de l'homme est imprégné, rempli ; elle n'est pas cette émanation plus ou moins odorante qui s'en dégage ; l'un est le principe, l'autre est la conséquence. Le principe réside dans le corps de l'homme ; il produit l'effet qui se manifeste au dehors.

Or, quand on dit que la chaleur animale passe d'un corps dans un autre, c'est le principe, c'est la chaleur *intérieure* dont on veut parler ; quant à l'émanation animale, elle n'est que le produit du travail qui s'est opéré intérieurement.

Ceci fait voir qu'il y a deux choses distinctes dans ce qu'on appelle la chaleur animale, un corps moteur, et un corps mu.

Le corps mu est invisible, mais plus ou moins sensible à l'odorat. C'est une émanation animale qui va joindre celles qui entourent l'homme; ce n'est pas elle qui passe d'un corps à un autre : c'est le corps moteur qui a la faculté de se transmettre; c'est lui qui est vraiment ce qu'on nomme la *chaleur animale*; il est invisible et impalpable; on n'en connaît pas l'origine; et cependant on n'en conteste pas l'existence : on lui reconnaît une propriété et des effets; ces effets et cette propriété sont certains, quand même ils ne dériveraient pas de la cause à laquelle on les attribue.

Après cette observation, qui était indispensable, la question de savoir si la chaleur animale (corps moteur) est une émanation, revient plus simple et plus facile à résoudre.

Non, la chaleur animale n'est pas une émanation.

On doit entendre par émanation tous les corps à l'état de gaz qui entourent l'homme, et à ce titre le corps mu par la chaleur animale est une émanation; mais quant à la chaleur animale elle-même, ce calorique inhérent au corps humain, ce ne peut être une émanation.

La première raison, c'est qu'il n'y a pas d'émanation connue qui ait la propriété de mouvoir un corps. Les émanations affectent ou détruisent par une impression extérieure ou intérieure; mais là

se borne leur action ; et comme la chaleur animale qui réside dans le corps humain chasse au contraire un corps qui devient une émanation, elle ne peut, par le fait seul de la force motrice qu'elle exerce, être considérée elle-même comme une émanation.

Une autre raison pour que la chaleur du corps humain ne soit pas une émanation, c'est qu'elle peut passer d'un corps dans un autre, phénomène qui n'appartiendrait qu'à la chaleur animale, et nullement aux émanations ordinaires.

Si cela est, la chaleur animale, corps moteur, corps pénétrant, qui n'est pas et ne peut pas être une émanation, est donc un fluide. C'est ce qu'il va être bon d'examiner ; mais dès à présent il ne faut plus oublier que, prenant l'effet pour la cause, on voit ordinairement la chaleur animale dans la transpiration plus ou moins sensible, tandis que cette transpiration n'est au contraire que le produit de la force motrice qui réside, non pas au dehors, mais au dedans du corps de l'homme. Or, si on nomme le corps moteur *chaleur animale*, comment appellera-t-on le corps mu ? On ne peut appeler du même nom la cause et l'effet.

Dira-t-on que c'est *la transpiration*? mais la transpiration est le plus souvent insensible, invisible, impalpable; c'est une émanation née

de l'action de la chaleur animale; or qu'est-ce que la chaleur animale, qui donne naissance à une émanation? Elle n'est certainement pas, et ne peut pas être elle-même une émanation.

Si l'on reconnait que la dénomination de *chaleur animale* ne convient qu'au résultat de l'action du calorique qui réside à l'intérieur, et que c'est ce calorique, quels que soient sa nature et le nom qu'on devra lui donner, qui produit ce résultat, la question est résolue; il faut chercher les causes du phénomène attribué à la chaleur animale ailleurs que dans la classe des émanations, dans celle des fluides.

CHAPITRE VII.

—

De la chaleur animale considérée comme fluide.

On a vu que la chaleur qui réside dans un corps vivant produit au dehors un effet qui est le plus souvent insensible, invisible, impalpable; c'est le produit d'un travail intérieur, d'une combustion; en effet, il s'opère dans le corps humain, tant qu'il est vivant, une véri-

table et continuelle combustion qui consiste dans une action du calorique sur la matière. On sait ce que c'est que la matière; reste à savoir ce que c'est que le calorique.

Calorique et chaleur sont synonymes; seulement l'un est pris dans un sens général, et l'autre dans une acception particulière. Ainsi on appelle *calorique* le fluide qui échauffe l'univers, tandis qu'on appelle *chaleur* le calorique contenu dans chaque corps de la nature. La première dénomination est scientifique, la seconde est vulgaire.

Le calorique est un fluide : la science n'a pu déterminer s'il est le même que la lumière; elle engage à les considérer comme étant tous deux des modifications d'un même corps, quoique le calorique et la lumière produisent souvent des effets différens.

On donne pour propriétés au calorique « de
» pénétrer tous les corps, d'en écarter les molé-
» cules en se logeant entre elles, de diminuer
» leur attraction, de dilater les corps, de fondre
» les solides et de raréfier assez les fluides pour
» les rendre invisibles et leur donner la forme
» de l'air ou l'état gazeux, pour les convertir en
» gaz ou en fluides élastiques, compressibles et
» aériformes.

» En écartant les molécules des corps, en dimi-
» nuant leur attraction pour elles-mêmes, le ca-

» lorique augmente en proportion leur attraction
» pour celles d'un corps voisin (1). »

Tels sont les propriétés et les effets du fluide calorique que l'on croit être le moteur, la cause de l'émanation qui se révèle à l'extérieur d'un corps vivant.

Pour s'assurer si c'est bien le calorique qui est la cause de l'effet produit, il faut procéder chimiquement; prendre un foyer, un fluide et une matière solide. La matière solide sera un corps végétal, animal ou humain; le corps humain, par exemple : la matière fluidique sera le calorique; l'appareil respiratoire, le poumon ou les intestins seront le foyer.

Un foyer, de la matière et du calorique, voilà les trois choses nécessaires au chimiste, quand il opère sur des corps qu'il veut décomposer et examiner. Mais pour décomposer, analyser l'action de la nature, il faut quelque chose de plus que pour décomposer la matière; il est de toute nécessité que le corps soit vivant : voilà donc une quatrième chose à joindre à la matière, au calorique et au foyer, la vie! cela est vrai, si le calorique n'est pas lui-même ce qui constitue la vie; mais pour le moment, et sauf à examiner plus tard ce que ce peut être, que la vie, il est

(1) Fourcroy. — Philosophie chimique, tit. 2.

mieux de savoir de suite à quoi s'en tenir sur l'action du calorique dans le corps humain.

Or, la chaleur animale (corps moteur) est invisible et impalpable : on ne peut ni voir ni palper le calorique ; sous ce rapport ce pourrait être lui qui produit l'émanation extérieure dont on s'occupe.

La chaleur animale passe d'un corps dans un autre ; le calorique pénètre tous les corps, et en écartant les molécules les unes des autres, augmente en proportion leur attraction pour les corps voisins ; ce pourrait donc être encore le calorique.

Car si on se reporte à l'action, esquissée plus haut, de la chaleur animale, on voit deux corps à côté l'un de l'autre, l'un malade et l'autre sain ; le calorique étant toujours en action dans ces deux corps puisqu'ils sont vivans, et augmentant l'attraction de leurs molécules, passerait d'un corps à l'autre avec ou sans molécules.

Mais quand on a fait ces deux rapprochemens, on rencontre un obstacle insurmontable et qui empêche de supposer plus longtemps que la cause du phénomène de la transmission puisse être attribuée au fluide calorique seul. C'est que l'homme peut quand il veut, et autant qu'il le veut, exercer l'action transmissive que l'on était tenté d'attribuer exclusivement au calorique ; on

ne peut donc plus regarder ce dernier comme la cause unique de la transmission ; il doit de toute nécessité y avoir une autre cause qui agit dans le corps humain, sur le calorique et la matière.

Si le calorique et la matière réunis ne suffisent pas pour représenter et exercer l'action de la nature; si l'homme par sa volonté peut faire plus que le calorique, il faut examiner ce que c'est que l'homme, afin de s'assurer s'il a un mode d'action supérieur ou qu'on puisse au moins présumer tel; car s'il en est ainsi, il pourra peut-être gouverner le calorique, lui imprimer sa volonté ; et alors ce serait toujours le calorique qui passerait d'un corps dans un autre; mais il serait dirigé par la volonté de l'homme : or qu'est-ce que l'homme?

L'homme est composé des deux substances qui forment les corps vivans, la matière et le mouvement. Il est doué de mouvement,donc il est supérieur à la matière; il a une substance de plus.

Le mouvement animant tous les corps vivans, comment se fait-il que l'homme seul, entre eux, puisse diriger, à sa volonté, l'action de la nature? c'est que l'homme seul a une volonté, parce que lui seul a une âme.

L'homme ayant une volonté, parce qu'il a une

âme, et le fluide calorique n'étant que matière, il se pourrait bien en effet que l'homme pût agir sur le calorique. Dès lors un homme plein de santé, qui voudrait s'approcher d'un malade, le calorique de son corps passerait, par sa volonté, dans le corps malade; il y aurait là une action magnétique : voilà qui commencerait à se comprendre, et ce corps moteur qui réside dans l'homme, qui constitue la chaleur animale, qui produit une émanation, ce corps pourrait bien être en effet le fluide calorique, car la présence d'un calorique quelconque dans le corps humain est manifeste.

On pourrait donc croire jusqu'à présent que le fluide calorique, dirigé par la nature ou par l'homme, est ce qui constitue l'émanation qui part du corps sain pour se porter dans le corps malade; cependant il n'en est rien, et cela par les motifs puissans que l'on va déduire : si on ne l'a pas fait plus tôt, c'est qu'il fallait passer par cette filière d'examens pour comprendre qu'il est nécessaire, si le fluide calorique n'est pas l'agent inconnu, de supposer pour un moment l'existence d'un fluide magnétique.

CHAPITRE VIII.

—

De la nécessité de supposer un fluide magnétique.

Bien que le calorique ait la propriété de pénétrer tous les corps, on vient d'avancer que ce ne pouvait être lui qui passait d'un corps sain à un corps malade pour rétablir l'équilibre, et on va le prouver :

C'est-à-dire que si on justifie qu'il existe d'autres propriétés magnétiques que celle de la transmission; si on établit que la nature et l'homme produisent d'autres effets magnétiques, sans que le calorique puisse en être réputé l'auteur à l'aide des propriétés qui lui sont spéciales, il faudra convenir qu'on s'est trompé sur la cause originaire du phénomène de la transmission, et que cette cause est tout autre que le calorique, ou au moins n'est pas seulement ce dernier.

Ainsi, un homme par sa volonté peut rétablir l'équilibre dans un corps malade en appliquant sa main sur la partie affectée, si la maladie est locale; ou en la passant longitudinalement sur le corps entier, si la maladie est générale.

La présentation de la main de l'homme, sans application, suffit le plus souvent pour produire le même effet.

On va plus loin : l'homme en étendant ou présentant la main peut provoquer, chez un malade, un sommeil profond, et le tirer de ce sommeil par le même moyen.

Ce sont là des effets qu'il n'est plus possible d'attribuer au calorique isolé, ou assisté de l'homme; car la volonté ne peut pas ajouter à ses effets connus, et qui ne sont pas ceux qui viennent d'être indiqués.

Oui : il est constant que l'homme, par sa volonté, et avec un agent qui réside en lui, peut rétablir l'équilibre chez un malade, en présentant ou appliquant tout ou partie de son corps.

De plus, sans aucune démonstration, et en n'employant que sa volonté, il peut transmettre cet agent et le retenir aussitôt que le malade n'en a plus besoin.

Il peut enfin procurer le sommeil, et amener le réveil; et par le secours de cet agent inconnu, il produit encore d'autres effets qui seront bientôt indiqués.

Qu'est-ce donc que cet agent invisible et impalpable, qui n'est ni une émanation, ni le fluide calorique, qui produit cependant les effets attribués à ce dernier avec lequel il parait avoir de

l'analogie, et d'autres effets qui lui sont étrangers?

Ce doit être un fluide, car il a les propriétés du calorique, il pénètre, il dilate, et paraît, quand il est mis en mouvement, augmenter l'attraction pour les corps voisins. Dès lors et avant tout, il faut examiner en quelques mots ce que c'est qu'un fluide.

La fluidité est un des états de la matière; la matière existe sous trois états : solide, liquide, et fluidique.

Le caractère du fluide calorique est d'être invisible, insaisissable et impondérable. Or, l'agent inconnu est tellement subtil, qu'il est invisible, insaissisable et impondérable, donc c'est un fluide.

Ce fluide n'étant pas le calorique, c'est le cas d'examiner les propriétés et les effets des autres fluides; mais il faut voir d'abord l'état de la science, ses progrès comme son incertitude, en ce qui touche les fluides.

L'antiquité ne reconnaissait qu'un seul fluide, universel, pénétrant tous les corps, répandu partout, auteur de tout ce qui se passait dans l'univers.

Elle n'admettait que quatre corps simples, ou élémens; l'eau, la terre, le feu et l'air.

Les choses sont restées longtemps en cet état;

mais après le moyen-âge les Arabes se sont occupés d'alchimie, et c'est de l'alchimie qu'est née la chimie, l'art de décomposer la matière.

C'est en décomposant la matière qu'on a reconnu que parmi les quatre élémens des anciens il n'y avait qu'un corps simple, et on a décomposé les trois autres. Ainsi l'eau est un corps composé, la terre est également un composé. Le feu, qu'on appelle en chimie le calorique, n'a pu être décomposé. Mais ce que les anciens appelaient l'air est encore un composé.

La science a établi que l'air atmosphérique est un chaos sans cesse sillonné par le fluide lumineux, le fluide calorique et le fluide électrique.

On a analysé l'air atmosphérique, et on a reconnu qu'il était principalement composé de deux substances différentes et opposées, le gaz oxigène, et le gaz azote, l'un qui fait vivre, et l'autre qui tue. Le fluide qui tue est trois fois plus abondant que celui qui fait vivre, en sorte que la destruction de l'homme semble imminente après cette première découverte; elle le paraît encore plus lorsqu'on voit que l'homme et les animaux contribuent eux-mêmes à détériorer le fluide vital, et à augmenter celui qui tue. Heureusement les émanations animales sont à l'instant absorbées par les végétaux qui purifient l'air à leur tour, et les divers corps qui parcourent sans cesse l'atmosphère établissent un équilibre par un autre mécanisme.

Les anciens ont bien vu le fluide électrique parcourir la nue, mais ils n'en ont jamais connu les lois ni la cause. Depuis deux cents ans environ on a observé, et on connaît les lois que suit le fluide électrique; quant à sa cause, elle est encore inconnue.

Des expériences avaient fait soupçonner une circulation nerveuse dans le corps humain. Depuis on a reconnu que les nerfs étaient en effet autant de conduits dans lesquels un fluide pouvait circuler.

Ce fluide, qu'on a appelé *nerveux*, manifeste sa présence par des effets qui seront décrits plus loin : on n'a pas contesté son existence, la science l'admet.

A la renaissance du magnétisme (il n'était pas encore question du fluide nerveux), on a attribué ses effets à un fluide universel; puis ensuite, on a soupçonné la présence d'un fluide magnétique; des effets qui ne peuvent être attribués à aucun des fluides connus ont déterminé un grand nombre de savans à croire à l'existence de ce fluide magnétique, d'autres l'ont nié et le nient encore. Les hommes en sont là.

Il existe donc un fluide magnétique, ou il n'en existe pas.

Ce fluide supposé est peut-être le même que le fluide électrique, le fluide lumineux, ou un autre; il est peut-être combiné avec l'un d'eux ou tout autre, c'est ce qu'on pourrait examiner;

mais en somme, ce qu'on sait, *par l'expérience*, c'est que les effets et les propriétés qu'on lui attribue n'appartiennent pas aux fluides connus.

Comme personne ne peut prétendre compter avec la nature, et que le nombre des fluides est inconnu, lorsqu'il se manifestera, ou s'il s'est déjà manifesté des effets qui ne peuvent être attribués à un fluide connu, il est tout simple qu'il faudra, sinon admettre, au moins supposer l'existence d'un fluide encore inconnu ou la combinaison de plusieurs fluides, et si, pendant l'examen, les effets continuent de se produire, on sera déjà forcé de les attribuer à un fluide inconnu ou à une combinaison de fluides, car il n'y a pas, comme l'a dit Cicéron, d'effet sans cause; tout effet a une cause, et toute cause connue ou inconnue est dans la nature (1).

Il est possible que l'examen proposé ne mène à rien; on ne découvrira peut-être pas ce qu'on cherche; l'étude d'un effet peut bien conduire à sa cause; mais cette cause peut aussi rester inconnue, peu importe; si les effets subsistent, on continuera de les observer; car la connaissance de la cause n'ajoutera rien aux effets, ils seront toujours les mêmes. On ne connaît pas la cause des effets électriques; mais on les voit, on les étudie pour les rechercher ou les fuir.

(1) Cicéron. — De divinatione, liv. II pag. 28.

La cause des effets magnétiques est absolument inutile à connaître pour la pratique et l'étude du magnétisme. Elle pourrait seulement, si elle était connue, donner plus de confiance dans les effets produits, parce que l'homme aime naturellement à se rendre compte ; et s'il est absurde en philosophie de pousser la contemplation jusqu'à vouloir définir ce que c'est que l'âme, il n'en est pas de même de certaines recherches en physiologie. Quoiqu'elles soient souvent inutiles, elles produisent, quand elles sont couronnées de succès, un sentiment de satisfaction qui élève l'âme et la rapproche vraiment de son Créateur ; car Dieu, dans sa bonté infinie, ne s'oppose pas à ce qu'on étudie les moyens qu'il peut avoir employés pour créer ; il fait plus, il permet que l'homme crée à son tour.

Dans l'antiquité, le peuple prétendait qu'un homme, ayant été admis dans le Ciel, en avait dérobé le feu sacré pour animer une statue de terre. Les hommes sages ne virent là qu'une allégorie, et Cicéron avança que Prométhée avait dû être un homme adonné à l'étude des corps célestes. La fable en effet était une vérité, et Franklin, en 1752, arracha aussi le feu du ciel, non pas pour s'en emparer, mais pour l'observer et trouver les moyens de s'en garantir, ce qui était mieux : il faut faire comme Franklin.

S'il y a des effets magnétiques, il faut les étudier, et attentivement; parce que s'ils sont salutaires, il se pourrait aussi qu'ils fussent nuisibles. C'est pourquoi, sans plus tarder, il faut rassembler les propriétes et les effets attribués au fluide magnétique supposé, afin de passer ensuite à leur examen.

CHAPITRE IX.

Des propriétés et des effets attribués au fluide magnétique supposé.

Le fluide magnétique supposé a les propriétés suivantes :

Il réside dans tous les corps, mais à des degrés inégaux.

Il obéit à l'homme, qui seul sait le diriger.

Il agit par le contact ou à distance et avec la plus grande vitesse, quelle que soit la distance.

Il attire, repousse ou réagit.

Ses effets peuvent se résumer à rétablir l'équilibre dans un corps malade ou à le détruire dans un corps bien portant.

Ils sont physiques ou moraux, quelquefois si-

multanés, externes ou internes, sensibles ou insensibles, salutaires ou nuisibles.

CHAPITRE X.

—

Du fluide magnétique supposé et du fluide électrique comparés.

1. Le fluide électrique et le fluide supposé résident dans tous les corps à des degrés inégaux.

2. L'homme ne peut gouverner, lancer, concentrer le fluide électrique qu'à l'aide d'un corps étranger. Le fluide magnétique n'a pas besoin de conducteur.

3. Le fluide électrique frappe ou s'insinue. Le fluide magnétique ne fait que s'insinuer.

4. Tous les deux traversent les corps opaques.

5. Le fluide électrique parcourt librement l'atmosphère. Le fluide magnétique agit peu, agit mal quand l'atmosphère est chargée d'électricité.

6. Le fluide électrique circule dans l'air par couches et par courans; il en est de même du fluide magnétique supposé.

7. Le fluide électrique agit à des distances

très éloignées, avec une grande vîtesse; il en est de même du fluide supposé.

8. Il est des corps qui isolent de l'électricité ; il en est peu qui ne conviennent pas au magnétisme.

La soie et le verre isolent de l'électricité; la soie n'empêche pas l'action magnétique, et le verre est très propice.

9. L'eau saisit avidement le fluide électrique. Le fluide supposé pénètre l'eau et s'y arrête plus que dans toute autre matière.

10. Pour électriser un corps il faut l'approcher d'un corps électrique. Pour magnétiser un corps il n'est pas indispensable de le toucher.

11. Le fluide électrique et le fluide magnétique supposé, employés médicalement, produisent des effets salutaires ou nuisibles, externes ou internes.

12. Le fluide électrique ne produit que des effets sensibles, et le fluide supposé en produit de sensibles et d'insensibles.

13. L'homme lance ou retient le fluide magnétique selon sa volonté, et il ne peut rien sur le fluide électrique.

Quels que soient donc les points analogues par lesquels le fluide supposé puisse ressembler au fluide électrique, ce n'est certainement pas le même fluide; il peut bien être combiné avec lui; mais il en diffère par des propriétés qui lui sont particulières, et qu'on ne peut rencontrer dans

aucun fluide; c'est que la volonté de l'homme le dirige ou le retient; c'est qu'il paraît ne pas être le même dans le corps humain et dans l'atmosphère, ainsi qu'on le démontrera; c'est, enfin, qu'il n'a pas besoin de corps conducteurs pour être administré, et que s'il est introduit par l'homme dans un corps quelconque, c'est encore par sa seule volonté et sans autre secours intermédiaire.

On pourrait donc, dès ce moment, cesser toute comparaison avec les autres fluides; mais cependant comme ceux-ci sont indispensables à la vie de l'homme et des animaux, on doit trouver en eux des analogies qui jetteront peut-être quelque jour dans l'obscurité qui entoure le fluide magnétique : ce n'est qu'en étudiant et en comparant qu'on peut espérer trouver une solution.

CHAPITRE XI.

Du fluide magnétique supposé et du fluide lumineux comparés.

La lumière, corps simple, indécomposé jusqu'à ce jour, ne pénètre pas les corps opaques, et le fluide magnétique les pénètre tous.

La lumière s'insinue ; il en est de même du fluide supposé.

De nombreuses expériences établissent que le fluide magnétique est renforcé par les glaces, le diamant et tous les corps qui réfléchissent la lumière ; si cela est, il y aurait analogie.

Les somnambules craignent généralement la lumière, et le somnambulisme spontané n'a guère lieu que la nuit.

La lumière se projette par rayons, et en ligne droite. Le fluide supposé suit le plus souvent la ligne droite, et paraît se projeter par rayons.

Le fluide magnétique se fixe dans les corps vivans et dans la matière; l'homme n'a qu'à vouloir. La lumière n'a jamais pu être fixée.

Il résulte de cet examen que le fluide supposé n'est pas la lumière, mais qu'il a de l'analogie avec elle.

CHAPITRE XII.

—

Du fluide magnétique supposé et du fluide nerveux comparés.

On admet généralement aujourd'hui la circulation d'un fluide dans les nerfs. Cette circulation n'est pas contestée, quoiqu'il y ait à peine cent ans, on ait prétendu que le sang lui-même ne circulait pas. C'est un progrès.

Cuvier a dit « que de la proximité de deux corps animés dans certaines positions et avec certains mouvemens naît un effet indépendant de l'imagination ; il paraît que ces effets sont dus à une communication quelconque qui s'établit entre leurs systèmes nerveux. »

Suivant Reil, Humboldt, d'Autenrieth, Bogros, non seulement il y a une circulation nerveuse, mais encore une expansion de fluide au dehors, expansion qui a lieu avec une force et une énergie qui forment une sphère d'activité semblable à celle des corps électrisés.

Il y aurait donc circulation extérieure et intérieure; le fluide introduit dans les nerfs en sor-

tirait pour se répandre dans l'atmosphère, ou dans un corps voisin.

En parlant comme ils l'ont fait, les auteurs qu'on vient de citer ont démontré clairement l'existence du magnétisme; il y a une analogie déjà à peu près parfaite entre le fluide nerveux et le fluide inconnu supposé magnétique; il ne reste plus qu'à étudier les divers degrés de puissance du fluide nerveux, à examiner si la communication d'un corps à un autre n'a lieu que lorsqu'il y a proximité, ou, si elle s'opère quel que soit l'éloignement. On ne sache pas que les savans se soient livrés jusqu'à présent à de telles études; mais depuis longtemps les magnétiseurs penchent tous à reconnaître que le fluide nerveux et le fluide magnétique sont le même fluide.

Quels sont les effets attribués au fluide nerveux ?

On l'a dit, il établit une communication entre deux corps. Il en est absolument de même du fluide magnétique; il établit aussi une communication entre deux corps.

De plus l'expansion a lieu avec une force et une énergie qui forment une sphère d'activité semblable à celle des corps électrisés. — Il y a là identité parfaite avec le fluide supposé.

Sous ces deux rapports, le fluide nerveux et

le fluide magnétique sont absolument le même. Il convient maintenant d'examiner si les autres propriétés et les effets que les magnétiseurs *seuls* attribuent au fluide magnétique sont réels. S'ils ne sont pas réels, on ne reconnaîtra au fluide nerveux, ou magnétique, que la propriété de se répandre au dehors, et d'établir une communication; mais on voit dès à présent qu'il y a identité parfaite sous ces deux rapports entre le fluide nerveux et le fluide magnétique, et que les deux propriétés signalées n'appartiennent à aucun des autres fluides connus.

En cet état, est-ce une inconséquence de soutenir que le fluide nerveux et le fluide magnétique ne sont qu'un, on ne le croit pas; et la dénomination de fluide nerveux ne doit-elle pas, au moins en ce qui touche l'action du magnétisme, être changée en celle de fluide magnétique?

Pour en être convaincu, il faut examiner de plus près encore l'identité qui existe véritablement entre ces deux fluides.

CHAPITRE XIII.

—

De l'identité du fluide nerveux et du fluide magnétique supposé.

Si tous les corps avaient des nerfs, le fluide pourrait s'appeler nerveux ou magnétique relativement, c'est-à-dire qu'il serait nerveux-magnétique pour l'homme et certains animaux, et purement magnétique pour les autres corps. Mais il n'en est pas ainsi; il est des animaux qui n'ont pas de nerfs; les végétaux n'en ont pas, et la matière est inorganique.

Si l'homme possédait seul la faculté d'épancher avec force et énergie le fluide qui circule dans les nerfs et de l'en faire sortir à sa volonté, ce fluide lui serait particulier. Mais il en est encore autrement, et l'homme ne fait que partager avec des végétaux, des animaux, et des minéraux la force et l'énergie du fluide appelé *nerveux*.

La différence de force et la différence des effets distinguent seules les actions de l'homme de celles des autres corps.

Ainsi l'homme apporte partout sa volonté; deux hommes dans certaines positions, avec certains mouvemens, produisent des effets, et ces ef-

fets sont dus à une communication qui s'établit entre leur système nerveux.

De plus, l'homme peut attirer, repousser, réagir.

Les animaux ne paraissent avoir que de l'instinct, c'est-à-dire une volonté irréfléchie ; quand ils renoncent à une action magnétique commencée, c'est par un cas fortuit qui leur est étranger et auquel ils ne participent pas. Leur système nerveux n'est plus le même que chez l'homme, et l'influence fluidique ne peut agir que selon leurs organes, dans lesquels elle est obligée de se modifier. Le fluide pour cela ne change pas de nature; c'est toujours celui qui régit le système nerveux de l'homme; mais son influence et son action se réduisent aux proportions organiques des animaux; il ne produit plus que des effets relatifs, et non ceux que l'on remarque chez l'homme.

Ainsi, il des animaux qui exercent sur d'autres une action attractive; mais l'animal qui attire ne suspend pas l'action quand il le veut; l'animal attiré ne peut pas la repousser; ni l'un ni l'autre ne peuvent réagir. Il y a action forcée, à moins d'un cas fortuit.

De plus, il n'y a que certains animaux qui soient doués de la faculté attractive, et il n'y en a également qu'un petit nombre susceptibles de ressentir les effets de l'action.

Chez les végétaux l'action ne se développe, ni ne s'exécute aussi promptement que chez l'homme et les animaux; ce n'est qu'avec le temps et quelquefois un temps très long qu'une plante peut en attirer une autre. Du reste, l'action est la même que chez les animaux; la plante attire par instinct, elle n'attire que certaines plantes, et la plante attirée se laisse aller à l'action.

Enfin, dans les minéraux l'action est encore moins sensible que dans les végétaux. Elle n'a lieu qu'entre un petit nombre de minéraux; et il faut, pour que l'action ait lieu, que la nature ou l'homme établisse entre eux une proximité que la volonté fait naître chez l'homme, que l'instinct appelle chez les animaux et même chez les végétaux.

Telles sont les observations qui résultent des actions comparées de l'homme, des animaux, des végétaux et des minéraux. Il est bien facile de reconnaître que si les effets ne sont pas exactement semblables, et décroissent par degrés de l'homme au minéral, c'est que l'un est extrêmement composé et que l'autre l'est beaucoup moins. Les effets ne peuvent donc pas être les mêmes; mais c'est bien le même fluide qui établit une communication entre deux corps, dans certaines circonstances et avec certains mouvemens.

Les animaux ont un instinct qui les porte souvent à chercher dans les végétaux qu'ils semblent connaître un remède aux maux qui les affligent. Mais sans cela, l'animal qui souffre se concentre en lui-même et se livre à un sommeil continuel ou au repos, comme s'il savait que la nature va opérer intérieurement en sa faveur. Si on lui porte plus d'attention, on reconnait que sans cesse il lèche ses plaies ou l'endroit qui lui fait mal, et cette action le soulage.

Ne voit-on pas là une modification de l'action de l'homme appropriée à la structure des animaux ? Ne reconnaît-on pas la supériorité de l'homme, puisque les animaux cherchent bien à se soulager eux-mêmes, mais n'essaient pas de soulager leurs semblables quand ils sont malades ? Ne reconnaît-on pas encore l'impuissance, le défaut de volonté réfléchie?

Les résultats de l'action magnétique de certains animaux tracent encore plus profondément la ligne de démarcation qui existe entre eux et l'homme; ils prouvent chez eux l'existence de la même puissance que chez l'homme, mais à laquelle ce dernier seul sait commander.

Il en est de même de l'action des végétaux et des minéraux, comme on le verra plus loin.

Or, si le principe actif qui a pour effet principal l'*attraction*, existe et se manifeste dans

les trois règnes, minéral, végétal et animal, le fluide inconnu n'est donc ni la chaleur animale, ni le calorique, ni la lumière, ni le fluide électrique, ni le fluide appelé *nerveux*; car aucun de ces fluides ne saurait, par les propriétés qui leur sont attribuées, produire dans les trois règnes les effets de l'attraction; et on ne peut s'empêcher de reconnaître que le fluide, appelé nerveux chez l'homme, est le même que celui qui existe dans les autres corps où il se révèle par la faculté attractive qu'il leur prête comme à l'homme, mais seulement à des degrés moindres; c'est donc enfin à juste titre que ce fluide a été appelé *magnétique*, puisque la faculté attractive se retrouve dans chaque espèce de corps.

Il reste donc à examiner maintenant si, après avoir démontré la nécessité de supposer, on a des motifs suffisans pour admettre un fluide magnétique.

CHAPITRE XIV.

—

De la nécessité d'admettre un fluide magnétique.

C'est une nouveauté pour beaucoup de personnes d'entendre dire qu'on a attribué à la chaleur animale la propriété de passer d'un corps dans un autre, et à cette propriété des effets salutaires ou nuisibles. Cette action muette n'est pas facile à comprendre pour ceux qui n'ont aucune notion sur un tel sujet. C'est encore une nouveauté pour beaucoup d'autres, d'apprendre que le système nerveux de deux corps vivans peut s'unir, et qu'il s'établit entre ces deux corps un point de communication invisible. Néanmoins cela existe; cela est admis aujourd'hui par la scienc il est vrai qu'il n'en a pas toujours été ainsi.

Il y a cinquante ans, lorsque le Mesmérisme prétendit agir en vertu d'un fluide, on se prit à rire : on soutint qu'il n'y avait pas de fluide, et que l'imagination seule était en jeu; la question était assez indifférente en elle-même; car il importait peu d'où provenaient les effets, dès l'instant qu'ils étaient certains : cependant on nia un

fluide qu'on ne voyait pas; aujourd'hui on ne tient pas à voir un fluide, pour en reconnaître les propriétés et les effets; aussi a-t-on constaté l'existence du fluide qu'on a appelé *nerveux*.

On s'est souvent demandé pourquoi les savans qui ont les premiers reconnu la circulation et l'expansion de ce fluide, ne lui ont pas donné à l'instant même le nom de *fluide magnétique*, puisqu'il produit les effets qu'on avait appelés *magnétiques* bien avant la découverte de la circulation nerveuse. Parmi les raisons qui appartiennent à ces savans, il doit y en avoir une mêlée de prudence de jugement.

Ceux qui ont constaté la présence d'un fluide circulant dans les nerfs connaissaient l'influence de l'opinion publique, et savaient que la découverte la plus précieuse pour l'esprit ou le corps serait abandonnée sans être même examinée, si elle était atteinte à sa naissance par le ridicule.

S'ils avaient dit qu'ils pouvaient enfin constater l'existence de l'agent magnétique, à l'instant même on eût douté, et peut-être nié : en changeant le nom, ils ont aussi donné le change à l'opinion; c'est une heureuse supercherie, elle est bien vieille, et pourtant on s'y laisse toujours prendre.

Il est cependant encore une raison qui aura empêché les savans de reconnaître le fluide magnétique dans celui qu'ils ont appelé nerveux,

c'est que les premiers temps de la renaissance du magnétisme ont produit des allégations et des prétentions si étranges, qu'il semblait qu'avec le fluide magnétique et le magnétisme on pouvait tout savoir et tout faire. Avec eux, il n'y avait plus besoin de médecine, ni de médecins, de chirurgie et de chirurgiens, d'anatomie et d'anatomistes; on voyait l'intérieur des corps, on lisait dans l'avenir et dans les pensées les plus secrètes.

De pareilles propriétés ont dû sembler très extraordinaires aux savans; ils auraient dû examiner de près; c'est ce qu'ils n'ont pas fait. Il est probable que n'ayant pas de temps à perdre, et voyant le fluide magnétique noyé dans un déluge de prétentions extraordinaires et inconcevables, ils se seront découragés en cherchant à distinguer le vrai d'avec le faux, et auront espéré que la vérité se montrerait un jour avec moins de fracas et plus de simplicité.

Si on s'était contenté de signaler la faculté de transmission d'un corps à un autre, et ses effets salutaires et nuisibles, sauf ensuite à proposer l'examen de l'excédant des effets magnétiques, on aurait mis la science à même de faire des comparaisons; mais l'esprit général s'est trouvé surpris et incapable de comprendre ce qui pour le moment semblait un prodige, et était du reste fort mal expliqué.

Il est donc fort heureux que la découverte

d'une circulation nerveuse intérieure et extérieure n'ait pas été exposée aux mauvais résultats de l'enthousiasme des magnétiseurs, et de l'incrédulité de leurs adversaires.

Aujourd'hui ce serait un malheur si les savans ne poussaient pas plus loin les recherches qu'ils ont faites; on sait qu'il y a un système nerveux, comme il y a un système sanguin. Il faut examiner ce système nerveux jusqu'au point de savoir si l'analogie qu'on lui reconnaît jusqu'à présent avec le système magnétique peut devenir plus frappante, et si les allégations des magnétistes sont fondées physiologiquement et médicalement.

On pouvait autrefois nier le magnétisme; aujourd'hui cela n'est plus possible puisque les effets du fluide nerveux sont les mêmes que ceux attribués à un fluide magnétique. Le magnétisme existe donc; seulement ses effets ont pu être exagérés : pour savoir s'ils sont exagérés, il faut l'examiner de plus près, et le pratiquer au besoin.

Ainsi, sauf examen, il y a un fluide *nerveux* ou *magnétique*, qui circule dans les nerfs, et s'épanche hors du corps avec force et énergie.

Quel est donc ce fluide, qui n'est pas le fluide électrique, qui ne paraît pas être le calorique, ni la lumière, et qui cependant est un corps invisi-

ble, par le moyen duquel il s'établit une communication?

On prouve qu'il existe dans les corps vivans, et qu'il exerce sur eux une action salutaire ou nuisible. On établit que l'homme le dirige à sa volonté.

Quelle est donc sa nature?

Est-il l'air vital que l'homme respire? Est-ce au contraire un fluide particulier qui lui serait réservé pour balancer l'influence de l'air atmosphérique toutes les fois que ce dernier porte atteinte à la santé des corps vivans? C'est ce qu'il est important de connaître.

CHAPITRE XV.

—

De l'existence d'un fluide magnétique.

Il est à remarquer que tous les corps étant composés de matière et de mouvement, exercent une action mixte qui participe de ces deux subtances ; mais le mouvement n'est pas le même dans tous les corps; la part des uns est beaucoup moins grande que celle des autres; ainsi l'homme peut exercer l'action motrice sur tous

les autres corps, tandis que les animaux, les végétaux et les minéraux ne l'exercent qu'entre eux, et d'espèce à espèce.

Tous les corps appartiennent néanmoins aux deux mêmes principes, matière et mouvement, qui se partagent entre eux à des degrés divers; il n'y a de différence que dans le degré de force des deux principes répartis ; et comme le mouvement agit toujours sur la matière, que celle-ci ne fait que recevoir l'action et n'agit que par le mouvement, c'est le degré de mouvement qui donne plus ou moins d'existence à la matière.

Tant qu'un corps est susceptible de vivre, le mouvement est assujéti aux organes et il se comporte en conséquence de l'organisation de ce corps.

Mais quand le corps est usé, que les ressorts sont fatigués ou détruits, que ces ressorts ne peuvent plus faire leurs fonctions, le mouvement ne peut plus rester dans le corps où il est devenu inutile; il l'abandonne, il retourne au mouvement universel, et le corps n'est plus que matière.

Quand deux corps sont vivans et qu'ils s'approchent l'un de l'autre, que l'un est fort et l'autre faible, c'est qu'il y a beaucoup de mouvement dans l'un et peu dans l'autre. Ces deux corps étant pénétrables à l'action du mouvement, quel

est l'effet qui doit se produire d'un rapprochement entre eux? Il doit nécessairement consister dans la communication au corps faible d'une partie du mouvement qui existe dans le corps fort, mouvement que le corps faible ne peut lui-même recevoir que d'un corps semblable à lui, parce que c'est seulement quand il est introduit dans le corps humain que le principe du mouvement, se prêtant à l'action organique, acquiert les propriétés animales, et que ce n'est que d'un corps vivant qu'un autre corps semblable peut recevoir une communication de mouvement *modifié*.

Que fait-on quand on magnétise? on ne fait autre chose que de communiquer à son semblable une force de mouvement qu'il a perdue, et que l'on a soi-même. Or donc, cette chaleur animale, ce fluide nerveux, ce fluide magnétique ne sont qu'une seule et même chose; c'est le mouvement qui s'est modifié dans les corps selon leurs organes.

Mais qu'est-ce que le mouvement modifié dans un corps? entendrait-on par là que le mouvement deviendrait matière? Non. Le mouvement ne peut changer, il n'est pas matière; il est si peu matérialisé qu'il distingue par sa présence la matière vivante de celle qui ne l'est pas, et qu'il y a un changement total dans un corps quand il l'abandonne.

Quand il s'allie à un corps et lui donne la vie par sa présence, il se prête aussi à ses organes ; sa force se trouve alors comprimée, et l'équilibre qu'il tient dans la nature entière existe également dans le corps qu'il fait vivre.

Dès l'instant qu'il se prête à l'action organique, qu'il s'introduit dans les corps et s'en échappe sans troubler leur équilibre, il y a donc une harmonie parfaite entre eux et lui, et c'est cette harmonie particulière, modification de l'harmonie universelle, qui permet la constitution et l'existence des corps vivans.

Que doit-on conclure de là ? c'est que le mouvement, tant qu'il existe dans les corps et qu'il est assujéti à leurs organes, participe des propriétes corporelles, qu'il s'*animalise.*

Il est si vrai qu'il s'animalise, qu'il serait impossible à l'homme de le diriger, s'il en était autrement. Est-ce que l'homme a une action libre sur l'air, le calorique, la lumière, le fluide électrique? il n'en a pas, il ne peut pas en avoir; il n'en a pas non plus sur le mouvement tant qu'il régit l'univers.

Puisque le mouvement s'animalise, il ne reste plus qu'à connaître le mécanisme par lequel la matière et lui s'épanchent hors du corps, et si le mouvement reste animalisé quand il sort d'un corps, ou s'il se sépare de la substance

matérielle et retourne au mouvement universel.

Lorsque le mouvement existe dans un corps, il est vivant : par son action naturelle ou par suite d'une action déterminée de l'homme, il agit intérieurement sur la matière, la pousse et l'entraîne avec lui au dehors.

Par cette action tous deux s'épanchent agglomérés, et la matière qui s'exhale du corps avec le mouvement est à l'état fluidique.

L'émanation qui est le résultat de cette action est donc motrice et matérielle; matérielle, elle est fluidique; motrice, son essence est inconnue.

Lorsque la matière mixte-animalisée s'épanche d'un corps, *sans être sollicitée*, il est possible qu'elle se répande dans l'atmosphère aussitôt sa sortie, et se divise pour retourner à ses deux principes primitifs; elle forme alors deux corps qui vont rejoindre, l'un le mouvement, l'autre la matiere fluidique avec laquelle il a le plus d'analogie.

Il est possible aussi qu'elle reste animalisée, et qu'elle forme autour des corps une atmosphère particulière.

Mais cette action, quel qu'en soit le résultat, n'a lieu que dans le cas où la matière animalisée *n'est pas sollicitée* à sortir du corps; car dans ce cas (lorsqu'elle est sollicitée), elle est à l'instant même ressaisie et dirigée par la nature

ou par l'homme, sur un corps semblable qui l'attire et en empêche la dissolution, parce qu'il y a sympathie parfaite entre la matière épanchée du premier corps et celle qui réside dans le second.

On conçoit, en effet, qu'il doit y avoir plus d'analogie entre l'émanation mixte-animalisée qui part de deux corps vivans, qu'entre cette émanation et les deux corps génériques qui la constituent, s'ils sont isolés.

Ainsi, à sa sortie du corps humain, la matière mixte, qui est sollicitée, se trouve en contact avec trois corps, une matière mixte comme elle, le mouvement et la matière fluidique; *ou bien*, elle n'est pas sollicitée, et ne se trouve alors en contact qu'avec deux corps, le mouvement et la matière fluidique.

Dans le premier cas (celui où elle rencontre trois corps), elle a plus d'attraction pour la matière mixte d'un corps vivant; elle en a moins pour le mouvement et la matière fluidique, isolés l'un de l'autre et non modifiés.

Dans le second cas, elle se divise et fait retour à ses deux principes constituans, ou bien elle forme une atmosphère particulière.

Il y a donc un fluide magnétique; et non seulement ce fluide existe, mais il est indispensable à la vie, pour balancer à chaque instant les causes qui peuvent la détruire.

CHAPITRE XVI.

—

De la nécessité d'un fluide magnétique pour les corps vivans.

On a vu que l'air atmosphérique décomposé n'offre que deux matières fluidiques principales, l'air vital et l'azote; de ces deux fluides, l'un fait vivre et l'autre tue; celui qui tue est trois fois plus fort que celui qui fait vivre. Quelle que soit donc la balance qui existe dans la nature pour maintenir l'équilibre, il doit de toute nécessité y avoir dans les corps vivans un moment de transition où les organes s'affaiblissent ou se détruisent par l'ascendant momentané de l'un ou de l'autre fluide, ascendant qui peut naître d'un dérangement dans l'équilibre du corps vivant ou de l'atmosphère.

Si, par l'étude du corps humain et de tout ce qui l'entoure, on reconnaît qu'en certaines circonstances deux corps rapprochés produisent un effet de l'un à l'autre, et que cet effet est salutaire ou nuisible; si cet effet a lieu par l'intermédiaire d'un corps invisible qui pénètre les corps organisés; il n'est plus douteux que ce corps est un fluide.

La raison s'en puise d'abord dans les grandes

lois de la nature qui sont toujours exactes, l'uniformité et l'équilibre.

S'il y a un fluide qui tue et un autre qui fait vivre, le corps invisible qui vient rétablir l'équilibre doit être nécessairement un corps semblable qui aura une vertu mixte, qui guérira.

Car, s'il y a un fluide qui tue, un autre qui fait vivre, un troisième qui guérit, il y a équilibre.

Puis, ce fluide appartenant à tous les corps et constituant en eux l'équilibre, comme le mouvement constitue l'équilibre universel, il se divise en fluides, minéral, végétal, animal et humain.

C'est toujours le même fluide; mais ses propriétés et ses effets ne sont pas les mêmes dans chaque espèce de corps, puisque l'organisation n'est pas la même dans tous les corps.

Puis enfin chez l'homme, qui seul a une volonté et peut distinguer le bien d'avec le mal, ses propriétés et ses effets sont salutaires ou nuisibles, selon l'usage qu'il en fait.

Si donc l'homme savait toujours faire un usage modéré et convenable du fluide qui peut rétablir chez lui l'équilibre, sa santé souffrirait beaucoup moins pendant tout le temps qu'il passe sur la terre; mais l'homme est ainsi fait, qu'il veut le bien et le mal.

Si l'homme veut le bien et le mal, il fera

peut-être un mauvais usage du fluide que Dieu lui a réparti plus abondamment qu'aux autres corps.

Si ce fluide peut passer de son corps dans un autre pour y porter la santé en le remettant en équilibre, l'homme trouvera tout aussi naturel de penser, qu'en forçant l'action, en essayant de faire passer une trop grande quantité de fluide dans un corps, il pourra déranger cet équilibre. Continuant ses investigations, et remarquant que les fluides de deux corps se recherchent et s'attirent mutuellement, il essaiera d'attirer à lui tout le fluide d'un corps malade ou d'un corps plus faible que le sien; s'il y réussit, il n'y aura plus de mouvement dans le corps faible; il l'aura retiré successivement comme on tire le sang en ouvrant les veines; quand il n'y aura plus de mouvement dans le corps faible il tombera, et l'homme aura donné la mort par le même moyen qui rend la vie.

Si cela est, si l'homme peut arriver à ce résultat, il se trouvera avoir agi contre la nature, et du remède le plus simple et le plus salutaire il aura fait le poison le plus perfide et le plus trompeur.

Heureusement que le mal en magnétisme ne se fait pas à beaucoup près aussi facilement que le bien : l'homme tend par essence à sa conservation, et l'influence d'un fluide qui agit peut être balancée par un fluide qui repousse; alors l'équilibre subsiste.

Il résulte de l'examen qu'on vient de faire que le fluide magnétique est une modification du mouvement universel répartie au corps humain et aux autres corps; que ce fluide constitue la vie; qu'il est ce qu'on appelle la chaleur animale, le fluide nerveux; qu'il est enfin le principe de la vie chez l'homme, chez les animaux et les végétaux.

Il suit de là encore, qu'il est le point de jonction entre l'âme et la matière, comme il est aussi l'agent qui opère leur séparation.

CHAPITRE XVII.

—

Du principe de la vie dans les corps vivans.

Les végétaux, les animaux et l'homme sont vivans : ils puisent la vie au mouvement universel qui les entoure et en usent selon la nature des organes dont ils sont doués. Leurs besoins sont en raison de leurs organes et réciproquement.

On dit que ces trois espèces de corps sont vivans, afin de les distinguer de la matière, et seulement parce qu'ils sont doués d'une plus grande part de mouvement; car le mouvement n'en existe pas moins dans la matière; la matière

vit, mais elle vit relativement; elle ne jouit de la vie qu'autant qu'elle peut la comporter.

L'homme ne serait donc supérieur aux autres corps que par son organisation et la part qu'elle lui donne au mouvement universel, s'il n'avait pas une âme; mais il a une âme qui lui donne la puissance de vouloir, puissance qui n'appartient qu'à lui.

L'homme ayant une âme qui lui donne la volonté, et son organisation étant bien plus compliquée que celle des autres corps de la nature, il n'est pas étonnant qu'il ait une plus grande part au mouvement universel, parce que ses actions sont beaucoup plus multipliées et souvent d'une tout autre nature que celles des autres corps.

Mais quelles que soient les facultés de l'âme, le mouvement n'est pas moins une substance très distincte d'elle et qui ne s'allie qu'à la matière. Il existe dans tous les corps, quoique le corps de l'homme seul contienne une âme.

(Il faut laisser ici de côté la grande question philosophique sur l'existence d'une âme chez les animaux et les végétaux. S'ils avaient une âme, leur âme serait infiniment inférieure à celle de l'homme; elle suivrait la décroissance successive de mouvement que l'on remarque dans les corps vivans autres que l'homme; ses facultés ne seraient toujours exercées que selon les organes

des corps qu'elle animerait: il y aurait de l'instinct et non de la volonté.)

Ce n'est donc pas l'âme qui anime l'homme, qui le fait vivre. Le principe qui anime, qui produit la vie dans les corps est le mouvement. Lui seul constitue le corps vivant, lui seul unit l'âme de l'homme à la matière, il est le point de jonction entre eux.

Dès l'instant que le mouvement unit l'âme au corps, on doit s'attendre que s'il l'abandonne, l'âme sera libre; c'est en effet ce qui arrive; et c'est encore lui qui, après que l'âme a déserté le corps, vient le ranimer de nouveau et le faire revivre sous d'autres formes.

Lorsqu'arrive en effet l'état transitoire qu'on a appelé LA MORT, le corps est sans mouvement, celui-ci s'en est retiré.

Au moment de la mort, la machine matérielle peut bien continuer d'agir quelques instans, comme un poids suspendu que la main a balancé dans l'air et qu'elle abandonne ensuite à lui-même; mais peu à peu le mouvement se retire, la circulation du sang s'arrête, le cœur ne bat plus; la chaleur que le mouvement ne vient plus reproduire se répand dans l'atmosphère, le corps reste froid, il n'est plus que matière, et la décomposition s'opère.

Mais la décomposition, c'est une existence

nouvelle! le mouvement revient et la vie recommence.

Le mouvement universel est donc le principe de la vie dans la nature entière; et le mouvement particulier de chaque corps leur constitue à tous une vie relative. Dès lors, si lorsqu'on magnétise on communique à un autre corps le mouvement qu'on a, c'est donc sa propre vie qu'on donne, car le mouvement donne la vie.

Qu'est-ce donc que le mouvement universel?

CHAPITRE XVIII.

Du mouvement.

On ne sait pas ce que c'est que le mouvement!

Le mouvement est un des mystères de la nature que l'homme ne connaîtra peut-être jamais. Pour lui, le mouvement est invisible, insaisissable; il ne peut nier, il est même forcé de reconnaître qu'il existe, et il ne peut cependant pas connaître son essence.

Déjà la matière à l'état fluidique est un pro-

dige pour l'homme, quand il la compare à la matière solide; quel corps pourrait-il donc imaginer et assigner au mouvement? c'est à quoi il est assez inutile de réfléchir.

Il est des hommes qui, entendant parler d'un événement peu ordinaire, d'un phénomène qu'ils ne peuvent expliquer (parce qu'ils sont le plus souvent dans l'ignorance de la matière qui est relative à l'événement ou au phénomène), disent aussitôt que, pour y croire, il faudrait avoir une foi robuste, en d'autres termes *avoir la foi.*

C'est même ce qu'on n'a jamais manqué de dire quand on a commencé à parler du magnétisme; et des personnes de beaucoup d'esprit ont fait preuve d'un grand manque de sens par des gentillesses de ce genre. Il peut paraître plaisant de dire à un homme que, pour le croire, il faudrait avoir la foi; mais à moins d'avoir des connaissances spéciales sur la matière qui traite de l'objet de l'interpellation, celui qui croit est plus près de la vérité que celui qui nie; car il cherchera à savoir, et celui qui nie restera dans son ignorance.

Celui qui voit ne voit que ce qu'il lui est permis de voir; celui qui apprend apprendra toujours; celui qui commence à savoir découvre qu'il ne sait presque rien, et que l'étude est comme une route sans fin.

Tout est possible; tout est croyable: un igno-

rante peut avoir une idée lumineuse ; un savant dire une extravagance : la folie donne la main à la raison.

On doit donc être très circonspect dans les décisions qu'on veut porter, et ne jamais perdre de vue que les occupations, les besoins de la vie empêchent de savoir et d'apprendre autant qu'on le voudrait, et qu'il y a des choses qui échappent toujours. Celui qui prétend savoir en toutes choses prouve par là que rien de ce qu'il a appris ne lui a profité, et qu'il en fait un mauvais usage.

Toutes les fois qu'on ne comprend pas un phénomène, on peut se refuser momentanément à le croire, parce qu'on se réserve de l'examiner, voilà qui est bien raisonné; car alors on veut procéder par comparaison, d'après les données que la science fournit, et celles que le jugement peut ajouter. Il est rare alors qu'avec le temps, et en réunissant ses observations, on ne soit pas justement fondé à nier le phénomène annoncé, ou à le rapprocher d'un autre. Dans ce dernier cas, c'est déjà un jalon planté en attendant mieux.

Mais rejeter une chose parce qu'on ne la comprend pas, de prime abord, sans aucun examen, sans comparaison aucune, c'est *qu'on ne veut pas* se donner la peine de la comprendre; alors on n'a pas acquis le droit de la nier.

La nature a ses mystères; l'homme lui-même

est un mystère, puisqu'il ne peut expliquer la nature de son âme, et qu'il en observe seulement les fonctions. Il en est du mouvement comme de l'âme : on ne sait pas quelle est sa nature, mais on a pu examiner comment il agit sur les corps et en eux.

Ainsi :

Le mouvement universel qui régit la nature entière appartient à tous les corps, aucun n'en est privé; tous reçoivent son action, plus ou moins vîte, ou plus ou moins lentement, avec plus ou moins de force.

Chaque espèce a sa part du mouvement universel, et cette part compose à l'espèce un mouvement qui lui devient particulier, sans cesser d'appartenir au mouvement universel.

Ce mouvement particulier attribué à chaque espèce revient ensuite à chacun des corps qui la composent.

On ignore comment le mouvement agit dans la matière; mais dans les corps vivans il se modifie selon leurs organes.

Ainsi, le mouvement d'un être vivant n'est qu'une modification du mouvement universel.

Tous les êtres sont donc comme enchaînés entre eux, et chaque espèce tient elle-même un premier chaînon. En sorte que si le mouvement universel ne constituait pas un équilibre parfait, la moindre secousse donnée par un être placé à

l'extrémité de la chaîne, réagissant à l'instant sur tous les autres êtres, irait ébranler l'univers.

Mais cet équilibre parfait, qui n'est jamais dérangé dans la nature entière, n'est plus le même quand il se modifie dans chacun des corps qui la composent, et qui ne sont eux-mêmes que des modifications de la matière universelle.

CHAPITRE XIX.

—

De l'action du mouvement.

Le mouvement agit sur la matière, l'attire ou la repousse. La matière reçoit l'action; elle est inséparable du mouvement; sans lui on ne conçoit pas l'existence de la matière.

Le mouvement se modifiant dans les corps à des degrés différens, les corps plus ou moins doués de mouvement doivent exercer des actions plus ou moins supérieures.

Le mouvement donne aux corps la propriété d'exercer les uns sur les autres une action réciproque qui participe de lui-même; ainsi ils peuvent s'attirer mutuellement ou attirer à eux des corps semblables.

Le mouvement universel tend sans cesse à l'équilibre universel, mais modifié à l'infini dans les corps vivans, selon leurs organes respectifs; son action exercée par eux sur des corps qui leur ressemblent peut être nuisible, selon comme ils en usent, sans pour cela que l'équilibre universel en soit dérangé; car le mouvement d'un corps ne peut que passer à un autre corps ou retourner au mouvement universel, et l'équilibre existe toujours, sinon dans les corps, au moins dans la nature.

CHAPITRE XX.

—

De l'action de la matière.

La matière a des propriétés générales qui, rassemblées en un corps immense, tel que la nature, sont dans une harmonie parfaite les unes avec les autres.

Mais le mouvement attirant, repoussant, unissant et séparant sans cesse les divers corps qui composent l'univers et se modifiant en eux à des degrés inégaux, l'harmonie de la matière, sans cesser d'exister en général, est, comme le mouvement, plus ou moins inégalement répartie dans les corps qui composent son ensemble.

La plupart des corps étant organisés; les besoins des corps organisés étant en raison de leurs organes; ces organes étant plus ou moins composés et leur composition plus ou moins régulière; il suit de là que les propriétés générales de la nature devenues, comme le mouvement, des modifications infinies dans les corps, peuvent avoir de l'un à l'autre des effets nuisibles sans troubler l'harmonie universelle, et les effets de la modification matérielle nuisible à un corps vivant, peuvent être à l'instant contrebalancés par ceux de la modification salutaire, ces deux modifications existant toujours dans la nature.

L'action des corps matériels peut donc être salutaire ou nuisible aux corps vivans, et l'action matérielle des corps vivans les uns sur les autres peut donc être salutaire ou nuisible selon l'usage qu'ils en font.

CHAPITRE XXI.

—

De l'action des minéraux.

On entend maintenant par minéraux toutes les matières qui sont sur la surface du globe, dans son intérieur et dans l'atmosphère terres-

tre. On n'y comprend pas les corps qui ont été organisés et qui ne s'y trouvent que par accident.

Les minéraux diffèrent principalement des autres corps, en ce que le mouvement n'est sensible et visible chez eux qu'au moment de leur production; il ne parait plus exister quand ils sont produits; c'est ce qui a fait dire à l'homme que la vie n'existait pas dans la matière.

En outre chez eux l'accroissement a lieu de la circonférence au centre, tandis que dans les corps vivans il a lieu du centre à la circonférence.

Enfin la matière n'a presque jamais de forme déterminée.

Tous les minéraux exercent les uns sur les autres une action matérielle qui est toujours destructive.

Il en est qui exercent sur d'autres une action motrice, ils les attirent; et il en est d'autres qui ne peuvent que recevoir l'action.

Les minéraux agissent extérieurement et intérieurement sur les corps vivans: ils tuent ou font vivre.

Il résulte de là que l'action des minéraux entre eux est motrice et matérielle; motrice, elle est simplement attractive; matérielle, elle est toujours destructive ; et l'action qu'ils exercent sur

les corps vivans est simplement matérielle, salutaire ou nuisible.

CHAPITRE XXII.

—

De l'action des végétaux.

Les végétaux ont un principe de plus que la matière, la vie.

Les végétaux, les animaux et l'homme sont des corps vivans; mais les végétaux diffèrent principalement de l'homme et des animaux, en ce qu'ils sont fixés à la terre; ce sont des corps vivans mais non animés.

Il est des végétaux qui se recherchent et qui s'attirent mutuellement.

Il en est d'autres qui exercent une action attractive qui est souvent destructive, et d'autres encore qui subissent cette action sans pouvoir la repousser.

L'action des végétaux sur l'homme et les animaux est purement matérielle; elle diffère dans ses effets selon l'état du végétal. Sans vie et vivans, les effets ne sont pas les mêmes.

Les végétaux vivans n'exercent généralement

qu'une action salutaire sur les êtres animés; privés de la vie, ils ont, comme la matière inorganique, une action salutaire ou nuisible.

L'action motrice des végétaux entre eux est donc attractive ou simultanément attractive et destructive, et leur action matérielle est salutaire ou nuisible à l'homme et aux animaux.

CHAPITRE XXIII.

—

De l'action des animaux.

Les animaux sont généralement doués de la faculté de se mouvoir, et ils exercent les uns sur les autres une action remarquable.

Il est des animaux qui attirent à eux d'autres animaux à des distances éloignées. Il y a dans cette action et celle que l'homme exerce cette différence, que l'animal n'attire que quand il voit devant lui l'animal sur lequel il peut exercer son action: il faut qu'il le voie pour pouvoir agir.

Cette action est toujours nuisible; elle a pour résultat immédiat la destruction de l'animal attiré.

Il est aussi des animaux qui reçoivent l'action et ne peuvent pas la repousser.

Vivans et sans vie, les animaux comme les végétaux exercent sur l'homme une action matérielle, salutaire ou nuisible.

L'action motrice ou magnétique des animaux entre eux est donc toujours attractive et destructive, sans division. Leur action matérielle est salutaire ou nuisible à l'homme.

CHAPITRE XXIV.

—

De l'action de l'homme.

Par leurs organes, leurs facultés et leurs actions vitales, les animaux se trouvent bien près de l'homme sans pouvoir l'égaler jamais.

Les animaux n'ont qu'un but, vivre : pour vivre, ils usent de tous les moyens en leur pouvoir. Quand ils s'entretuent, c'est presque toujours dans l'esprit de leur propre conservation, et pour dévorer.

Il y a d'abord cette différence entre l'homme et les animaux, que la force magnétique n'est

pas généralement attribuée à ces derniers ; quelques-uns seulement en paraissent doués, et ils ne peuvent l'exercer qu'entre eux : tandis que tous les hommes peuvent magnétiser leurs semblables, se magnétiser eux-mêmes, magnétiser les animaux, et transmettre leur action à des végétaux ou à des minéraux.

Puis, les animaux ne magnétisent que par instinct, parce que la nature et une circonstance fortuite les y invitent ; mais ils ne pourraient se commander, se retenir, se replier sur eux-mêmes. L'homme, au contraire, exerce son action quand il le veut.

L'action de l'homme est attractive ou communicative, salutaire ou nuisible.

L'action attractive est toujours nuisible. Elle produit les mêmes effets physiques que l'action des animaux ; elle porte le désordre chez l'être attiré, et peut avoir les conséquences les plus funestes.

Peu d'hommes peuvent l'exercer; et tous les hommes peuvent repousser une action attractive.

Sans attraction, et simplement communicative, l'action magnétique de l'homme est salutaire ou nuisible, selon l'usage qu'il en fait.

On ignore encore si l'homme peut exercer

une action magnétique salutaire ou nuisible sur les végétaux; des expériences magnétiques et électriques portent à le croire.

Quelques expériences magnétiques semblent prouver qu'il pourrait exercer une action attractive sur la matière; mais il peut, quand il le veut, transmettre son action à des minéraux et à des végétaux morts ou vivans, qui en deviennent les dépositaires ou les conducteurs.

Ainsi donc l'homme peut agir sur lui-même, sur son semblable, sur les animaux. Son action est attractive et nuisible, ou simplement salutaire ou nuisible sans attraction.

Il peut de plus agir sur les végétaux vivans et sans vie, et sur la matière, au point de leur transmettre son action vitale.

CHAPITRE XXV.

—

De l'action de la nature.

De même que l'homme, être supérieur à tous les autres corps, exerce son action sur eux, et que cette action est salutaire ou nuisible selon l'emploi qu'il en fait, la nature, au-dessus de

tout, exerce à son tour une action sur l'homme et les autres corps sans exception.

Cette action est salutaire ou nuisible aux corps vivans, et pour sauver de la destruction, comme pour détruire, la nature a des marches plus ou moins régulières; elle en a aussi d'inconnues; par toutes, elle arrive à son but, l'équilibre universel; et l'équilibre particulier des corps qui la composent peut cesser, sans troubler aucunement l'équilibre universel.

De tous les corps vivans et animés, l'homme est le seul qui puisse aider, diriger, empêcher ou détourner les forces naturelles.

Comme modification de l'univers, l'homme est bien au-dessous de la nature qui réunit en elle toutes les perfections; mais la nature n'es qu'une machine admirable à laquelle Dieu a imprimé un mouvement, tandis que l'Homme a une âme qui lui donne la puissance de vouloir.

Il est des cas où la nature étonne, effraie ou accable l'homme en réunissant ses forces imposantes; mais il en est aussi où l'homme, s'inclinant devant Dieu seul, commande à la nature, et la nature obéit.

Souvent, quand l'équilibre des corps animés est rompu, la nature opère seule, et n'a besoin d'aucun secours pour le rétablir.

Mais souvent aussi elle est impuissante, parce

qu'elle est moins en harmonie avec le corps modifié que ne le serait un corps semblable, ou que l'organisation du corps est telle, qu'elle contrarie sans cesse la marche de la nature.

L'homme se présente alors! il aide, dirige, ou retient la nature, et tous deux arrivent au but, le rétablissement de la santé du malade.

Quand la nature agit sans être dirigée par l'homme et qu'elle rencontre dans un corps animé des obstacles qui proviennent du défaut d'harmonie ou de l'organisation, son action peut être nuisible, tandis qu'elle eût été salutaire, si l'homme était venu la modifier par son concours.

Puisque Dieu, en donnant une âme à l'homme, a daigné mettre ses actions en concurrence avec les actions indéfinies et sans bornes de la nature, l'homme doit donc, dans son intérêt comme dans celui de tout ce qui l'environne, étudier et aider toujours la nature.

CHAPITRE XXVI.

Délimitation et comparaison de toutes les actions magnétiques.

L'action magnétique des minéraux est purement attractive. Un petit nombre d'entre eux peut l'exercer ou la recevoir. Ils ne l'exercent qu'entre eux.

L'action magnétique des végétaux est simplement attractive, ou attractive et destructive simultanément. Comme chez les minéraux, un petit nombre d'entre eux peut l'exercer ou la recevoir, et ils ne l'exercent qu'entre eux.

L'action magnétique des animaux est toujours attractive et destructive. Comme chez les végétaux, elle n'appartient qu'à un petit nombre d'animaux, pour l'exercer comme pour la subir, et ils ne l'exercent qu'entre eux.

L'action magnétique de l'homme est attractive ou communicative; salutaire ou nuisible il l'exerce sur lui-même, sur son semblable et les animaux, et la transmet aux végétaux et à la matière.

L'action de la nature est salutaire, ou nuisible; elle l'exerce sur tous les corps.

Le magnétisme est donc universel.

CHAPITRE XXVII.

—

De l'inutilité de toutes les théories pour la pratique du Magnétisme.

Sans doute il est bien de chercher la cause d'un phénomène; il est également bien de se rendre compte de l'action qui paraît la plus simple. L'un n'est souvent pas plus difficile que l'autre. L'homme a tous les jours devant les yeux une infinité de phénomènes plus curieux et plus extraordinaires que ceux qu'il ne connaît pas encore; mais il les voit, il y est habitué, il ne s'en étonne pas; il fait plus, il n'y apporte pas le plus souvent la moindre attention.

Le vent qui souffle avec fureur, la pluie qui vient l'abattre, le soleil qui semble après eux ramener la paix, la concorde, et le bonheur dans la nature, rien ne semble étonner l'homme; il n'est sensible qu'au plaisir ou à l'intérêt que ces phénomènes successifs peuvent lui offrir. Pour

lui, d'ailleurs, ce ne sont plus des phénomènes, parce qu'il appelle ainsi ce qu'il n'a jamais vu, ou mieux encore ce qu'il entend nommer un phénomène.

Presque tous les hommes sont de même, il en est peu qui réfléchissent. Il en est ensuite qui n'ont pas le temps de s'instruire, en eussent-ils le désir.

Tous les hommes peuvent réfléchir : ceux qui ne le font pas se donnent un tort volontaire; mais tous ne peuvent pas savoir également. Que deviendraient le commerce, l'agriculture et les arts? Dès lors on conçoit que beaucoup d'hommes ne peuvent avoir que des connaissances physiologiques bornées, parce qu'ils ont une sphère de nécessité dans laquelle ils sont obligés de rester. Ceux-là ne peuvent prétendre à l'étude d'une science, d'un art qui demande toute une existence; car il leur faudrait renoncer à l'état qui les fait vivre; sont-ils libres d'eux-mêmes à l'âge mûr, ils ont déjà besoin de repos; ou bien la compréhension, l'aptitude, les facultés physiques ne sont déjà plus les mêmes. Alors ils se résignent, et s'ils ont le désir de ce qui est bien, ils écoutent ceux qui sont réputés savoir, et profitent de leurs leçons pour les pratiquer, s'il est possible, à l'occasion.

Mais les sciences et les arts, pour être étudiés et pratiqués, demandent généralement une con-

naissance exacte et profonde de leur essence. Dans toutes il y a des antécédens à étudier, des conséquences à deviner et à éviter, à peine de se perdre dans un labyrinthe dont on ne peut plus sortir qu'en se laissant aller à un dégoût moral, résultat de la contemplation ou d'une trop longue application. Souvent alors, l'effroi s'empare de l'esprit, rien qu'à l'idée de se livrer de nouveau à un travail abstrait, pour lequel on se sent ou on se croit incapable.

Il n'en est pas ainsi en magnétisme; il est toujours temps de s'en occuper, et celui qui ne veut que pratiquer n'a pas besoin d'études.

Toutes les théories qu'on imaginera pour arriver à découvrir la cause des effets magnétiques peuvent être utiles, elles mèneront un jour à la vérité; une théorie fausse ne sera jamais un mal, parce qu'elle ne changera pas les effets du magnétisme, et elle indiquera aux autres théoriciens que ce n'est pas le même chemin qu'il faut prendre pour arriver au but. Bailly, ce savant illustre, a dit avec beaucoup de justesse, qu'il y a toujours un noyau de vérité sous toutes les erreurs.

On ne doit donc pas se plaindre de ce que les théories proposées sur le magnétisme ne s'accordent pas; il faut le temps à tout : les anciens n'ont pas connu les lois de l'électricité; et depuis deux cents ans combien de théories les électri-

ciens n'ont-ils pas présentées! que d'erreurs n'a-t-on pas commises! et cependant chaque erreur était un pas vers la vérité.

En fait, celui qui veut créer une théorie nouvelle étudie celles qui ont été proposées; ou, s'il ne veut pas suivre cette marche, s'il craint de s'égarer en suivant les traces de ceux qui l'ont précédé; s'il aime mieux frayer des sentiers nouveaux; il s'avance alors d'un pas ferme à travers les vastes champs de la science, s'en remettant à son jugement et à son bonheur, pour trouver les élémens qui lui sont nécessaires.

Les effets magnétiques étant certains et toujours les mêmes, il n'y a pas de mal à en agir ainsi; on peut marcher, et quand on ferait fausse route, on n'égarerait que le savant et jamais le magnétiseur.

Le magnétiseur ressemble le plus souvent, comme l'a dit Puységur, *à un homme qui tourne une manivelle.* Il tourne toujours, jusqu'à ce que la besogne soit finie; il sait seulement que ses mouvemens doivent être toujours les mêmes, à peine de déranger la machine qui fonctionne et de perdre le fruit du travail; cet homme-là est une machine vivante qui n'a besoin que d'attention; on peut être magnétiseur comme le tourneur de manivelle, et faire déjà beaucoup de bien à son semblable.

Il se pourrait, d'après cela, qu'on se crût autorisé à penser qu'une science qui ne demande que du bon sens et qui mène au rétablissement de la santé de l'homme, est assez commode et surtout fort engageante pour un ignorant ou un paresseux ; mais il ne faut pas se camper sur ce raisonnement au point de ne vouloir plus en sortir.

Le magnétisme est en effet une science fort simple et qui offre les avantages que l'on vient de signaler; celui qui a envie de s'instruire est déjà près de savoir, car le magnétisme est le contraire des autres sciences.

Dans celles-ci, les commencemens de l'étude sont les plus difficiles; il faut que l'esprit se prête à toutes les combinaisons, et chaque fois qu'il se remet au travail, il est obligé de se rappeler les progrès successifs qu'il a faits pour en faire de nouveaux.

En magnétisme, il n'y a pour ainsi dire pas d'école, et au bout d'une heure, l'élève sait et peut autant que le maître; il voit et sent sa puissance; mais aussi plus il va, plus il a besoin de soutenir, par toutes les facultés dont un homme est susceptible, le travail qu'il a commencé; parce que plus il va, plus il sent la nécessité de ne pas perdre de vue ce simple tableau comparatif de l'homme tournant une manivelle.

C'est à cette action modeste qu'on peut en effet comparer celle d'un magnétiseur. Le magné-

tisme ne paraît inconcevable et extraordinaire que parce qu'il a été longtemps ignoré, méconnu, mal expliqué. Si un jour on le comprend bien, si un homme est assez heureux pour lui prêter un langage simple et digne à la fois, on sera confus d'avoir si longtemps rejeté un moyen de guérir aussi précieux.

Ainsi, il est souvent des cas où, pour la guérison, on dit qu'il faut s'en rapporter à la nature. Alors on invoque Dieu, parce qu'on ne connaît plus de remède au mal : c'est un tort et une erreur. Il faut toujours chercher à aider la nature; car lorsque l'art et la nature elle-même paraissent impuissans, l'homme peut encore venir à leur aide.

Le magnétisme prouve aujourd'hui que Dieu avait pourvu à tout, pour que l'homme pût passer sur la terre une vie moins douloureuse que celle qu'il s'est faite. Toujours grand et généreux, ne bornant pas ses bontés, Dieu a mis à la disposition de l'homme tout ce qui l'entoure : santé, bonheur, peines, plaisirs, tout dépend de lui.

Quand un homme est malade, ou qu'il veut en secourir un autre, ce n'est donc pas à Dieu qu'il doit s'adresser pour avoir la santé; c'est à lui-même ou à son semblable.

Dieu a donné à l'homme un corps et une âme,

pour qu'il en fasse usage ; tous deux ont des propriétés particulières : c'est à lui de les savoir distinguer.

Parmi les hommes chacun a son talent, son savoir, son expérience, et celui qui a étudié l'anatomie, la chirurgie, la médecine, est justement réputé mieux connaître le corps humain que tel qui s'est occupé d'agriculture ou d'astronomie; c'est donc au médecin qu'il faut avoir recours pour rétablir la santé du corps; il doit mieux que personne savoir diriger les forces de la nature.

Mais prier Dieu, médecins et malades, pour en obtenir des moyens de guérison, quand ils n'ont pas même daigné examiner ceux qu'il a mis sur la terre ! C'est l'insulter, c'est manquer au respect dû à ses œuvres, à celui qu'ils se doivent à eux-mêmes.

DE LA PRATIQUE

DU

MAGNÉTISME.

LIVRE CINQUIÈME.

DE LA PRATIQUE DU MAGNÉTISME.

CHAPITRE PREMIER.

De la pratique du Magnétisme.

De ce qu'une chose est plus facile qu'une autre, il ne faut pas en conclure qu'elle peut être faite en se jouant, par récréation, ou par forme de passe-temps. Toutes les actions demandent de la réflexion quand on veut les bien faire et en tirer le parti qu'on s'est proposé. Cette observation devrait même être considérée comme inutile, si on ne savait par expérience qu'il est des gens qui ne doutent de rien et qui n'en savent et n'en pensent pas plus pour cela. On a vu qu'il suffisait d'avoir dit à quelqu'un : « Telle chose n'est pas difficile » pour qu'à l'instant il voulût en essayer sans besoin, sans utilité, et sans calculer les conséquences de son action; il ne faudrait pas en agir ainsi en magnétisme.

Oui, il est facile de magnétiser; mais l'action magnétique est aussi sérieuse que simple; ainsi,

il ne faut pas d'engoûment, pas d'empressement, pas d'enthousiasme; et quand on n'a ni empressement, ni enthousiasme, cela ne suffit pas, ce n'est rien encore; il faut être grave, réfléchi, silencieu, observateur, désintéressé, généreux, compatissant, charitable. Le magnétisme est une œuvre de patience et de charité; la charité est inséparable du magnétisme; le magnétiseur ne peut rester indifférent à la position du malade, s'il est vraiment magnétiseur.

Quand on veut pratiquer le magnétisme, c'est qu'on a l'intention de soulager ou de guérir des malades: ce but est le seul qui puisse offrir quelque attrait; parce que, comme on y arrive nécessairement, comme on se trouve produire des résultats satisfaisans par l'action du magnétisme, seule ou combinée avec la médecine, le plaisir de bien faire est une si douce satisfaction, qu'on se sent naturellement entraîné à continuer.

Mais quand on cherche à magnétiser par curiosité, on n'a pas plutôt satisfait son désir, qu'on n'est pas tenté de recommencer: on ne jouit pas du bien qu'on a pu faire, on ne se souvient que de la fatigue ou de l'ennui qu'on a éprouvés pendant l'action; car l'action magnétique est un travail soutenu, qui n'offre que les attraits du travail en général.

Ce n'est pas ici le cas de peindre le caractère du magnétiseur, et ses principales règles de con-

duite dans les circonstances où il peut se trouver; ce sera l'objet d'un chapitre spécial. Quant à la pratique du magnétisme elle-même, rien n'est plus facile.

Il est mieux d'être instruit que de ne l'être pas : tout le monde sait cela, et ceux qui n'ont pas eu le bonheur de recevoir de l'éducation le regrettent chaque jour; mais ce n'est pas une raison pour ceux-là de renoncer à pratiquer le magnétisme. L'éducation, le savoir, peuvent développer plus vite et augmenter même les forces magnétiques; mais ces forces existent naturellement chez l'homme,

Il est des momens où une maladie arrive inopinément; le médecin n'est pas là, quelquefois même on ne peut pas espérer de longtemps sa présence, et les remèdes qu'on a à sa disposition peuvent être nuisibles ou insignifians : c'est dans ces cas d'urgence qu'il est bon de savoir magnétiser; ce sont ces cas-là qui ouvriront les yeux sur la puissance du magnétisme; on aura voulu calmer un mal, il arrivera qu'on l'aura fait passer tout-à-fait, et le magnétisme deviendra inséparable de la médecine.

Mais que de prudence et de réserve il faut avoir dans ces occasions, si on ne sait pas, et même quand on sait magnétiser! Dans l'état transitoire où est le magnétisme, et jusqu'à ce qu'il passe entre les mains des médecins, ou soit exercé sous leurs yeux, il faut bien se garder de le préférer

exclusivement à la médecine, ni même de retarder l'arrivée du médecin.

Il est vrai que parfois le magnétisme dispense du secours de la médecine; mais ce n'est pas une raison pour refuser ou éloigner ce secours, ne serait-il que consultatif : car il est des cas où le remède médical est seul souverain; il en est aussi où le magnétisme est impuissant.

Prudence et sagesse : employer le magnétisme comme auxiliaire de la médecine, se servir de l'un ou de l'autre, ou de tous deux, selon comme l'action paraît être favorable au malade, voilà ce qui caractérise un bon magnétiseur. En agissant ainsi, le magnétisme ne causera jamais le moindre mal, et pourra être d'un grand secours avec ou sans le concours de la médecine, selon les circonstances forcées où on peut se trouver placé.

Mais on le répète, dans l'état où est le magnétisme, il ne faut pas, dans des cas graves, suspendre les secours de la médecine pour prendre ceux du magnétisme; il faut l'un à défaut de l'autre : le plus souvent tous les deux.

Les règles de la pratique du magnétisme sont longues à décrire, et ne peuvent être données que dans un traité; mais quelques notions sur le caractère de l'homme qui veut être magnétiseur, et un exposé des conditions principales et pré-

paratoires de l'action magnétique sont du ressort d'une introduction.

CHAPITRE II.

—

Des conditions nécessaires pour Magnétiser.

Dans la vie ordinaire, si on veut arriver au but qu'on se propose, il faut se livrer tout entier à l'objet qui occupe, et sur lequel l'attention s'est fixée; mais on rencontre tous les jours des personnes qui n'ont pas même de but et qui voudraient cependant arriver à quelque chose. Elles voient les autres s'avancer et réussir par des combinaisons très simples, et elles sont toujours à la même place, quelquefois beaucoup plus mal qu'au moment où elles étaient sur le point de prendre un parti : cela est tout simple, elles n'avaient pas de but, il en faut toujours un.

Quand on a trouvé un but, il faut vouloir l'atteindre ; si on attend que la fortune vienne prendre par la main, on risque de ne la voir jamais arriver. Si on croit que la science viendra toute seule, on pourra bien ne jamais rien savoir. Ainsi, on doit faire son choix.

Quel que soit l'état qu'on choisisse, dès l'instant qu'il est choisi, et qu'il y a vraiment une volonté déterminée, c'est qu'on croit que cet état convient mieux qu'un autre; on ne sait pas au juste ce qu'il est, mais on en a entendu parler; on a des exemples sous les yeux, et on croit nécessairement qu'on peut arriver par lui plutôt que par un autre, sans cela le choix eût été différent.

Dans cette croyance on marche en avant; on travaille, l'expérience arrive; plus on va, plus on prend de la confiance; on s'applaudit du choix qu'on a fait; l'attention, la patience, la réflexion, s'unissent pour seconder la volonté, la croyance et la confiance; on arrive au but.

Il en est de même en magnétisme; il faut pour arriver au véritable but, celui de rendre la santé aux malades, avoir, avant tout, le désir de faire le bien; puis ensuite, le faire accompagner de la volonté, de la croyance, de la confiance, de l'attention, de la patience et de la réflexion. Cela n'a rien d'extraordinaire, et ce n'est pas trop exiger que de vouloir dans un magnétiseur des dispositions qu'on apporte habituellement dans les actions les plus simples de la vie.

Mais il ne suffit pas d'avoir toutes ces dispositions; il faut savoir en faire usage, soit progressivement, soit quand elles sont nécessaires; de même qu'il est inutile de les croire indispensables, si elles ne le sont pas, ou si quelques-unes

d'entre elles peuvent être remplacées ou amenées par d'autres.

Quel est donc, en magnétisme, le degré de nécessité de la bienveillance, de la volonté, de la croyance, de la confiance, de l'attention, de la patience et de la réflexion? C'est ce qu'il peut être utile de fixer, surtout dans l'état où se trouvent actuellement la science magnétique et la pratique du magnétisme.

CHAPITRE III.

—

Nécessité de la bienveillance.

Le but du magnétisme étant de rendre la santé aux malades, il est presque inutile de dire que celui qui veut opérer magnétiquement doit avoir un fonds inépuisable de bienveillance; et s'il magnétise dans tout autre but que celui de la santé, il est à désirer qu'il en soit pour sa peine. Il n'y a donc aucune prescription à faire à celui qui n'a désiré magnétiser que par curiosité. Le magnétisme est si peu fait pour lui, qu'il est rare qu'un homme curieux magnétise deux fois de suite. Il n'est pas agréable, ni amusant, d'avoir la main

sur un malade pendant une demi-heure ou une heure, et de recommencer toujours avec une grande attention et dans le plus grand silence.

Il n'y a donc vraiment que celui qui veut arriver au véritable but qui puisse magnétiser. Un homme égoïste ne pourrait pas s'y résoudre. Le magnétisme, comme toutes les sciences, est très exigeant; il veut qu'on se livre à lui sans réserve, sinon on ne le comprend pas.

Il faut bien se persuader que le magnétisme n'est salutaire qu'autant qu'il est accompagné, chez le magnétiseur, du désir de rendre la santé au malade. Sans cela, il pourrait bien y avoir quelques effets heureux; mais il faudrait les comparer à ceux que produit un remède qui n'est pas pris en observant les prescriptions dont on avait recommandé de ne pas s'écarter. Un remède, quelque souverain qu'il soit, n'opère jamais qu'à certaines conditions; et si, quand on a pris un remède rafraichissant, on s'échauffe d'ailleurs, non seulement le remède n'agit pas ainsi qu'il l'aurait dû, mais il ne reste pas même indifférent; il faut qu'il agisse, et quand il est contrarié, il agit mal, quelquefois il est contraire au but qu'on s'était proposé; il en est de même en magnétisme; il en est ainsi dans toutes les actions de la vie; on veut ou on ne veut pas arriver au but qu'on se propose : et comme en magnétisme le but est de rendre la santé, il est tout simple que

si l'on magnétise dans toute autre vue, on ne produira pas ce qu'on est loin de vouloir produire.

Celui qui croit avoir le sentiment de la bienveillance, et qui veut apprendre de quel degré de force ce sentiment est susceptible, doit magnétiser. Il reconnaîtra, avec étonnement, qu'il a autant d'empire que la passion la plus vive.

Le plus ou le moins de bienveillance fait une très grande différence dans la force magnétique; celui qui en a beaucoup produira les effets les plus salutaires; celui qui en a moins sera encore un bon magnétiseur; quand l'indifférence existe, les résultats sont à peu près nuls.

Mais il arrive souvent qu'un homme magnétisera machinalement ou peut-être par curiosité, et il se trouvera pris, sans s'en douter, à un piège bien innocent.

En effet, la bienveillance est plutôt indispensable pour rendre l'action utile que pour la produire.

Or, un homme qui magnétise sans avoir d'intention bien déterminée peut bien être froid et indifférent en commençant l'action; mais s'il voit qu'il fait du bien au malade, soudain un sentiment inconnu et qu'il ne soupçonnait pas s'empare de lui, et il veut alors vivement ce qu'un instant avant il ne cherchait même pas; c'est que

la bienveillance, véritable rayon de l'âme, vient de pénétrer en lui.

Ce qui se passe alors chez le magnétiseur se communique à l'instant au magnétisé, ainsi qu'on le reconnaît tous les jours dans les actions les plus ordinaires. Le désir de soulager est-il empreint dans les traits d'une personne, le malade ne manque pas d'en recevoir une influence ; lorsqu'il attend son médecin, il sait que ce dernier connait sa maladie. S'il y a du mieux, le médecin ne le dirait pas, que le malade s'en apercevrait le plus souvent, et la parole du médecin va jusqu'au cœur du malade porter l'encouragement et l'espoir.

Tout cela n'est pas nouveau, pas plus que le magnétisme lui-même ; tout cela n'a rien de particulier au magnétisme, et on aurait certainement pu se dispenser d'écrire un chapitre sur la bienveillance; mais il est des gens auxquels il faut absolument des explications. Si on leur dit que pour magnétiser il faut de la bienveillance, cela les étonne; et ils disent avec ironie : il faut sans doute aussi la croyance?

Oui, la croyance est nécessaire, elle n'est pas même suffisante; il faut beaucoup plus, par la raison que, quand on veut faire une œuvre quelconque, mais surtout une bonne œuvre, il faut y employer tout ce qu'on a de bien en soi.

CHAPITRE IV.

—

Nécessité de la volonté.

C'est la volonté qui détermine et dirige les actions des hommes, c'est elle qui fait agir tout l'organisme.

On met plus ou moins de volonté pour arriver à un but, selon comme on attache d'intérêt à y arriver; ainsi la volonté est relative. Elle peut être poussée au plus haut degré, ou très restreinte dans son étendue; on peut dire que rien n'est plus élastique que la volonté.

Un homme est sur le point de vouloir: il veut, puis il ne veut plus; il retient sa volonté qui fait retour en lui-même. Ceci prouve qu'entre l'action de la pensée qui imprime la volonté et le départ de la volonté elle-même qui va constituer une autre action, il y a un sentiment intermédiaire; ce sentiment, c'est l'intention.

Quand un homme a entendu parler de quelque chose, lorsqu'il a vu ou lu quelques faits intéressans, il réfléchit, examine: il n'a pas encore de volonté, il n'a pas même d'intention.

Mais quand son examen est fait, s'il arrive que le sujet l'attache au point de lui faire désirer de produire la même chose, alors l'intention existe, et à l'occasion elle fera naître la volonté.

L'intention est une disposition réelle à agir; elle existe même pendant l'action tant que la volonté est encore incertaine; puis elle cède à la volonté qui arrive et se confond avec elle : l'intention précède donc la volonté; la volonté prend bien son point de départ dans l'âme; mais au passage elle est souvent retenue par l'intention.

Dès l'instant qu'on agit, c'est qu'on a voulu agir. Seulement la volonté est plus ou moins forte. Ainsi, on peut vouloir sans savoir pourquoi on veut, l'action est bien faible : on cède, c'est de la volonté : si on désire ardemment et qu'on mette la volonté en avant, rien ne résiste; c'est un haut degré dans la volonté.

Celui qui n'a pas de volonté ne peut rien faire de bien; il n'a rien qui lui appartienne, il est tout aux autres, jamais à lui-même; son existence est en quelque sorte incertaine; il n'est jamais fixé en rien, sur rien et nulle part. La volonté est donc de toute nécessité à l'homme; il est nécessaire qu'il en use; mais l'usage qu'il en fait est très prépondérant sur ses actions.

En magnétisme, la volonté est indispensable

pour faire beaucoup de bien. Quand on ne met pas de volonté dans une action magnétique, ou que la volonté, qui entraîne avec elle l'attention, se porte ailleurs, que peut-on produire? Bien peu de chose, puisqu'on ne tient pas à ce qu'on fait réellement. Aussi comme il ne faut magnétiser que quand il y a nécessité, on doit apporter sa volonté tout entière dans l'action qu'on exerce, et de tout temps on a dit : la première condition pour magnétiser, c'est de vouloir.

Il se peut qu'on commence à magnétiser et qu'o produise des effets sans volonté ; la nature, qui magnétise quelquefois elle-même, en donne la preuve; mais les effets qu'on produit sont généralement peu sensibles et ils peuvent avoir un effet réactif dangereux pour le magnétiseur. Si un homme en magnétise un autre avec une volonté tellement nonchalante qu'elle soit à peu près nulle, qu'en résultera-t-il? Ou il n'y aura pas d'effets, ou il y en aura peu, ou ils seront désordonnés, puisqu'il n'y a pas de direction.

S'il n'y a pas d'effets, c'est une action nulle : s'il y en a un peu, il y en aurait eu davantage, si on avait employé sa volonté : ne soutenant pas par la volonté l'action qu'on a commencée, on compromettra le malade, on changera son état, on portera en lui un trouble quelconque auquel il se trouvera abandonné. Puis enfin, s'il y a effet marqué, communication de système

nerveux, attraction de fluide, le magnétiseur qui ne met aucune volonté (conséquemment aucune attention) ne pense pas plus à lui qu'il ne pense au malade ; qu'arrive-t-il donc ? Le magnétiseur attire à lui le fluide vicié du malade; n'ayant pas de volonté, son système nerveux n'est pas assez sollicité pour repousser ce fluide; il peut pénétrer son corps et le rendre malade à son tour.

Il faut donc que le magnétiseur, dans l'intérêt du malade, comme dans le sien propre, fasse usage de sa volonté quand il magnétise ; il faut que l'action soit vraiment énergique, ou il vaut mieux ne pas l'exercer.

Quand on dit que l'action doit être énergique, il ne faut pas donner à ce mot une autre acception que celle qu'il doit avoir. Ce n'est pas la force musculaire qu'il faut employer pour donner de l'énergie à une action magnétique, c'est la force d'âme. Il y a des personnes quand elles commencent à magnétiser qui font des contorsions, qui se crispent les mains, les doigts; elles croient hâter ainsi la guérison et surtout augmenter l'intensité de l'action: elles se trompent. La volonté la plus ferme ne doit déranger en rien le calme du corps; l'action la meilleure est celle qui est la plus modérée et la plus tranquille : bien plus, le magnétiseur qui se met ainsi en contraction ne peut que faire du mal au ma-

gnétisé en lui transmettant l'impression des symptômes nerveux qu'il a fait naître en lui-même.

Du reste, comme on l'a dit, la volonté est beaucoup plus nécessaire pour diriger l'action que pour la produire, et on peut se surprendre à magnétiser sans volonté. Mais il y a des inconvéniens à s'oublier ainsi; on peut manquer une occasion de bien faire parce que les effets magnétiques sont faibles ou à peu près nuls, tandis qu'avec la volonté ils se fussent développés bien plus sensiblement.

On a dit plus haut que la nature magnétisait, ce qui prouvait que la volonté n'était pas toujours indispensable pour produire une action magnétique; cela est vrai, on ne peut que le répéter : mais ce qu'il faut aussi redire, c'est que l'action magnétique de la nature a des dangers que l'action de l'homme sait prévenir.

Ainsi, la cohabitation, le coucher d'un malade ou d'un vieillard avec un sujet sain ou jeune, est profitable au vieillard ou au malade par la communication qui s'établit entre leurs systèmes nerveux; mais cette communication nuit au sujet sain ou jeune, parce que ce dernier reçoit l'action du corps malade et ne pense pas à s'en défendre.

Il est encore d'autres circonstances bien plus

graves, où la nature exerce une action magnétique qui peut avoir des suites dangereuses. Ainsi le contact, l'approche et même la présence de deux corps vivans n'est pas toujours nécessaire pour produire un effet magnétique. Un malade peut tomber en crise magnétique par le contact avec des métaux, par leur odeur, par des douleurs violentes, souvent aussi par des causes qui sont encore inconnues; si cet état demeure caché et n'est pas surveillé, le malade court des dangers.

Dans ces actions, la volonté n'est pour rien, puisque c'est la nature qui magnétise, et les effets sont faibles ou désordonnés, parce qu'il n'y a pas de direction. La direction, en effet, ne peut venir que de l'homme, qui seul a une âme qui lui donne la volonté.

La volonté est donc nécessaire, non pas toujours pour produire, mais pour diriger une action magnétique.

CHAPITRE V.

Nécessité de l'attention.

La volonté amène l'attention. Une fois réunies, elles sont inséparables l'une de l'autre. La volonté donne le premier mouvement, la première impulsion à l'attention ; mais à son tour, celle-ci soutient et accroît sans cesse la volonté.

Sans volonté, il n'y a pas d'attention. Si l'attention s'écarte du but, la volonté faiblit. L'une dirige l'action, l'autre éclaire sans cesse, et l'homme est en sûreté.

Dans la vie, quand on a résolu de faire une chose, on se pose à l'avance dans la situation où on va se trouver. On se voit au moment du départ, pendant l'action, et à l'instant où on atteindra le but qu'on se propose. On s'étudie alors à éclairer les premiers pas; on se demande quels sont les événemens qui peuvent survenir; on cherche à prévoir quels sont les obstacles qu'on pourra rencontrer, afin de ne pas être déconcerté et arrêté par eux; souvent on fait plus : on imagine des situations périlleuses que rien ne fait présumer, mais qui pourraient surgir tout-à-coup. Tout bien compté, on marche et on arrive... A

peine au but, si on regarde en arrière, on voit que dans les précautions prises, les unes ont été inutiles; mais si d'autres avaient été négligées on n'eût pas réussi, malgré l'énergie et la volonté.

Qui donc a produit ce résultat? L'attention! L'attention est donc bien l'éclaireur de la volonté.

Il est des magnétiseurs qui ont toutes les capacités réunies pour agir avec fruit, et qui n'en tirent pas tout le parti possible, parce qu'ils laissent faiblir et diminuer leur attention. C'est un grand tort; puis, cela est très dangereux.

Aussitôt que l'action est commencée, le magnétiseur doit s'isoler pour être tout entier à son malade et à lui-même; car c'est autant sur lui-même sur le malade que son attention va se porter.

Les sensations du malade ne sont pas embarrassantes; il n'y a pas besoin de les étudier ou de s'en informer; il sait fort bien les annoncer lui-même, tandis que celles du magnétiseur sont si délicates qu'elles restent ignorées, s'il ne les observe pas.

Dans la vie ordinaire, on néglige de fixer son attention sur les sensations qu'on éprouve; aussi les ignore-t-on longtemps, et les facultés ne reçoivent pas de développement. En magnétisme, ce n'est qu'en étudiant ses propres sensations qu'on parvient à les connaître et à les retrouver ensuite quand elles se représentent.

Ainsi, pendant que le magnétisé reçoit paisiblement l'action, le magnétiseur doit chercher sans cesse à étudier, sur lui-même, quelle impression son système nerveux reçoit de l'action naturellement réagissante du magnétisé. Par exemple, en promenant la main sur le corps du malade, s'il sent du froid ou de la chaleur s'insinuer dans le creux de sa main, s'il y a picotement au bout de ses doigts, si une formication continuelle s'y établit, il en tire les inductions qui résultent de la pratique, et agit en conséquence. S'il touche le corps du malade, en passant la main depuis l'épaule jusqu'aux genoux, et qu'une douleur lui remonte dans le bras, depuis le poignet jusqu'au coude, et ensuite depuis le coude jusqu'à l'épaule, il fait des conjectures rationnelles. S'il sent à l'intérieur du corps un trouble dans une partie qui était tranquille quelques instans avant, il étudie encore davantage; il s'arrête, l'action cesse; il continue, l'action recommence; il peut alors asseoir une opinion; il a de plus la certitude que le magnétisme agit bien, et il prend toutes les précautions que comporte la situation.

Mais s'il ne fait rien de tout cela, il ne connaîtra pas ses sensations, il ne pourra jamais les apprécier.

Un magnétiseur ne doit donc pas borner son attention à des soins vulgaires, qui consistent à empêcher que le malade soit troublé pendant

l'action magnétique; mais c'est sur lui-même qu'il doit principalement concentrer son attention.

Quant aux sensations du magnétisé, il est quelquefois utile et satisfaisant de les connaître, parce qu'elles donnent la certitude que le magnétisme agit, et que quand le malade n'éprouve plus de sensations, c'est que le magnétisme n'a plus d'action, qu'il est impuissant ou que la guérison est arrivée. Mais le magnétiseur n'a pas à s'en occuper, parce que le malade sait dire de lui-même si on lui fait du bien, et comment il faut diriger l'action pour lui en faire.

Les sensations du magnétisé ne doivent donc aucunement préoccuper le magnétiseur, et d'habitude ce ne sont pas elles qui empêchent la concentration de l'attention; ce sont plutôt les phénomènes du somnambulisme, quand ils ont lieu, qui écartent ou font faiblir l'attention du magnétiseur; il faut donc, à cet égard, bien se prémunir et se tenir en garde, cela n'est pas difficile. D'ailleurs, les somnambules sont rares, et le magnétisme présente assez de moyens curatifs sans le secours du somnambulisme.

Un magnétiseur qui ne cherche pas à concentrer son attention ne sait pas quel tort il fait à toutes les autres facultés qu'il peut posséder. Lorsque ce défaut prend de la consistance, qu'il arrive à l'état d'habitude, il y a une différence

extrême en moins, dans la force magnétique; tandis qu'au contraire quand on est attentif, quand on peut s'isoler de tout ce qui est étranger à l'action, il y a une impulsion instinctive dont on ne peut se rendre compte, qui porte à agir de telle ou telle manière sur tel ou tel organe. On ne peut mieux définir cette impulsion qu'en la comparant à ce que les médecins appellent *le tact médical.*

Il ne faut faire aucun effort d'attention ou de volonté quand on magnétise; on se fatiguerait inutilement; c'est un calme parfait à entretenir en soi. Il faut se borner à soutenir son attention, et, quelque chose qui arrive, ne pas en laisser prendre la place par la curiosité, ou quelque autre sentiment étranger : l'attention d'un magnétiseur ne doit jamais être distraite du but magnétique, la guérison du malade.

CHAPITRE VI.

—

Nécessité de la confiance.

Quand on veut magnétiser, que la volonté est prête à agir, cela suppose qu'on a mûrement réfléchi à l'action qu'on va exercer; c'est du moins

ce qu'on doit attendre d'un homme sensé qui, tout bien examiné, pense que le magnétisme peut être utile.

Cependant, il peut arriver qu'une personne entende parler de magnétisme, et qu'avant d'avoir voulu ou d'avoir pu prendre une connaissance exacte de ses effets, elle s'en rapporte à ce qu'elle a entendu dire, et qu'elle essaie de magnétiser pour rendre service à quelqu'un qui se trouve dans un cas de maladie.

Les dispositions de ce magnétiseur futur sont très bonnes ; il va de cœur et d'âme user du magnétisme comme d'un remède qui soulagera ou guérira le malade; mais c'est tout ce qu'il a à offrir, car il ne sait pas ce que c'est que le magnétisme, et si on lui demandait s'il y a confiance, sa conscience l'obligerait à dire que non, puisqu'on vient de le placer dans la position d'un homme qui n'en a jamais usé, ni vu user.

Cet homme, qui va tout-à-l'heure imposer la main sur un malade, n'a donc pas de défiance du magnétisme, mais il n'a pas la moindre confiance; car il ne comprend pas qu'il puisse sortir de sa main, de ses doigts, de tout son corps, une émanation qui se portera sur le malade. Il n'a jamais pensé à la chaleur animale, au fluide nerveux ou au fluide magnétique; il ne connaît rien à tout cela : il n'a jamais lu ni Cuvier, ni Georget; il ne sait pas ce que c'est qu'une communication de système nerveux; il ne connaît du magné-

tisme que le nom; et s'il se hasarde à s'en servir, c'est qu'il a entendu des malades et des personnes raisonnables vanter les effets curatifs du magnétisme.

Il se décide : il lève la main, et la pose sur la place où est le mal : sur le bras, par exemple, parce que le malade a depuis un mois un rhumatisme qui ne le quitte pas. Il descend alors sa main très doucement, et très lentement, le long du bras, depuis l'épaule jusqu'au bout des doigts, et recommence ensuite.

Au bout d'un quart-d'heure, d'une demi-heure, une heure de patience, il n'y a pas d'effet. (C'est une supposition, de même que cela peut arriver.) Alors à la confiance, qui n'attendait que le moment de naître, succède la défiance; on laisse là de part et d'autre le magnétisme, en disant que c'est une chimère; et le rhumatisme reste aussi dans le bras du malade.

Mais il est rare qu'on ne cherche pas à recommencer : le malade n'a pas de confiance dans le magnétisme; il en a même encore moins qu'avant d'avoir essayé; mais comme ce n'est pas une potion à prendre, il est disposé à se laisser faire. On finit par se figurer qu'on s'y est mal pris, on cherche à mieux faire : on appuie, on n'appuie plus : on frotte, on ne frotte plus : on se rapproche ou on s'éloigne; on sait que le magnétisme demande de la patience; ô surprise! le malade

dit : « Vous me faites du bien quand vous vous
» y prenez de telle manière : vous ne m'en faites
» plus, quand vous vous y prenez de telle autre....
» ma douleur descend.... elle descend encore....
» elle descend toujours. » Puis le malade s'essaie
à faire jouer son bras, à tendre ses nerfs, ce qui
lui réussit.

Il ne faut pas croire que le magnétiseur improvisé a cessé son office, il a continué : l'espoir, le bonheur, la confiance, sont arrivés en même temps chez le magnétiseur et le malade. Tous les deux n'en comprennent pas davantage le magnétisme, mais l'action continue jusqu'à ce que la douleur ait cessé. Elle cesse enfin ; puis elle revient, elle revient même les jours suivans ; mais comme on ne doute plus de l'efficacité du remède, on en use de nouveau, et la guérison s'en suit.

Voilà comment s'établit presque toujours la confiance au magnétisme, quand le magnétiseur n'en sait que le nom, et ignore entièrement ce que c'est que la chose.

Ceux qui savent ce que c'est, qui ont vu ou lu, et qui arrivent avec la ferme persuasion qu'ils opéreront, quoiqu'ils n'aient pas encore exercé d'action, peuvent agir plus promptement, parce qu'il n'y a chez eux aucune espèce de défiance ; ils ont même déjà une certaine confiance, mais elle n'est généralement pas grande : on croit tou-

jours les procédés indispensables, et on s'imagine que ceux qu'on emploie ne sont pas ceux qu'on indique en magnétisme. On s'embarrasse, on s'inquiète soi-même.

Il y a donc chez ce second magnétiseur une hésitation qui approche du doute; il est seulement tenté de croire; mais tout cela disparaît aussitôt qu'il y a un effet magnétique; le cœur est soulagé, la crainte l'abandonne; on respire, on ne passera pas pour un niais, pour un charlatan, pour une dupe.

La confiance chez le magnétiseur est en effet un grand mobile. Lorsqu'elle est venue (et elle vient facilement), elle double tous les moyens.

Quand on a de la confiance, on se trouve agir sans efforts, on est à son aise, on ne se fatigue plus. Si les effets tardent, on ne perd pas patience, on sait qu'ils viendront : puis on éprouve ses forces, on les mesure; on finit par les connaître.

La confiance, qui n'est nullement nécessaire au magnétisé, est au contraire indispensable au magnétiseur; il faut qu'il ait confiance en lui-même : s'il se défie, s'il doute, s'il hésite, il agit mollement, et non seulement il fait peu de bien, mais il peut faire du mal.

Quand on veut magnétiser, et qu'un malade désire le magnétisme, il faut bien s'entendre préalablement. Le magnétisme, qui a les appa-

rences d'un remède externe, pénètre au contraire très profondément, et s'il n'a pas les dangers d'un remède ordinaire que l'on introduit dans le corps, et qu'on n'en peut plus extraire, il n'en a pas moins des dangers réels qui lui sont particuliers. Il ne faut donc pas (à moins qu'il ne s'agisse d'une indisposition légère à faire cesser) commencer une action, un traitement magnétique que l'on sait ne pouvoir pas continuer. Si on agit autrement, il y a danger, ainsi qu'on le démontrera plus loin.

Le degré de confiance en soi-même est suivi d'un degré égal dans la force magnétique, et une action exercée sans confiance ne peut jamais produire les résultats auxquels on pouvait s'attendre si on avait eu de la confiance. Il ne faut donc jamais magnétiser sans s'être donné soi-même toute la confiance qu'on peut prendre chez les autres. Ainsi on peut demander à voir pratiquer. Si on ne le peut pas, on doit s'instruire dans les livres réputés les meilleurs; et certainement quand on a lu l'*Histoire critique du magnétisme* par Deleuze, ou son *Instruction pratique*, si on ne croit rien du magnétisme, on est sûr au moins que, convenablement employé, il ne peut faire de mal. Dès l'instant qu'on est sûr qu'il ne peut faire de mal, c'est déjà plus qu'il ne faut pour essayer; on n'a pas de défiance, et la confiance n'est pas loin, là où la défiance est absente.

Sans la confiance le magnétiseur s'ennuie et se fatigue : avec elle, les forces et l'attention se soutiennent. Si on ne réussit pas d'abord, on ne désespère pas pour cela; on attend, on espère, rarement on est trompé. Non pas que l'action soit toujours couronnée de succès, mais on sait à quoi s'en tenir sur l'action du magnétisme.

Tant qu'un magnétiseur agit, il ne doit douter de rien. Ferme, tranquille, attentif, il observe et se contente d'observer. Quand l'action est terminée, ce n'est plus de même; il compare, et aime mieux douter que de s'exposer à une erreur. Deleuze a dit avec raison que dans le magnétiseur, pendant et après l'action, il doit y avoir deux hommes.

La volonté et l'attention sont paralysées s'il n'y a pas de confiance. Comment vaincre les obstacles, comment profiter des résultats quand on ne compte pas sur les moyens qu'on a pour y parvenir? On craint un effet magnétique au lieu de le désirer. S'il arrive, on ne le voit qu'avec inquiétude.

La confiance, au contraire, donne de l'énergie à la volonté. Avec elle, l'attention est sûre de ne pas être inutile.

CHAPITRE VII.

Nécessité de la croyance.

La confiance résulte ordinairement de la croyance, elle en est souvent une conséquence. Cependant il arrive aussi que la croyance ne vient qu'après la confiance.

Si on croit à la puissance d'un remède, même sans le connaître, et parce qu'on en juge sur une notoriété acquise, la croyance qu'on a emporte la confiance. Mais si on ne connait pas ce remède, on n'y croit pas, on n'a pas non plus de confiance. Quand la confiance s'insinue, on ne fait que commencer à croire, c'est un degré de plus dans la confiance qui amène la croyance.

On peut croire au magnétisme, et douter de ses propres forces, c'est ce qui fait que la confiance est plus importante que la croyance pour exercer une action magnétique.

Lorsque Puységur publia, en 1785, ses mémoires sur le magnétisme, il dit : « Croyez et veuillez : » c'était une erreur, mais une erreur manifeste. Puységur avait mis un mot avant l'au-

tre; on en tira contre lui et le magnétisme des conséquences tout-à-fait fausses; on en conclut qu'il fallait, pour pratiquer le magnétisme, y croire à l'avance, avoir la foi. C'était insulter gratuitement l'auteur qui était certainement un homme de sens.

Deleuze, en 1813, est venu signaler et relever cette fausse interprétation des intentions de Puységur, et il dit : Ce n'est pas : « croyez et veuillez, » mais « veuillez et vous croirez, » qu'il eût fallu dire.

En effet, il faut d'abord vouloir : en second lieu, si on croit, cela ne suffit pas, il faut savoir si on a confiance en soi-même. Il faut donc s'essayer et on croit ensuite, ou on ne croit pas. La croyance ne vient donc qu'après la bienveillance, la volonté, l'attention, la confiance.

Il en est de la croyance comme de la volonté et de la confiance; elle n'est pas nécessaire pour produire un effet magnétique; mais elle est indispensable pour diriger utilement une action, et en recueillir les fruits. Quand on la possède, on agit mieux, plus vîte, plus facilement; l'esprit est tranquille, et le corps est plus libre.

Lorsque la croyance est acquise uniquement par l'expérience, sans aucun acheminement, aucune préparation par l'étude ou la réflexion, elle amène une conviction très profonde et très marquée; mais elle peut alors conduire à des

écarts; beaucoup de personnes qui ont magnétisé sans croire se sont trouvées saisies par des effets magnétiques qu'elles ont produits malgré leur incrédulité, et l'enthousiasme leur a fait commettre des imprudences graves qui n'auraient pas eu lieu, si elles avaient appelé la réflexion à leur aide. C'est pourquoi il faut toujours, pour soi-même et chez les autres, préparer les voies de la croyance en étudiant le magnétisme, et on ne doit pas s'exposer à se laisser impressionner par des effets magnétiques qui donnent, il est vrai, une entière conviction, mais qui surprennent trop vivement l'esprit.

La croyance n'est donc pas une qualité préliminaire et indispensable pour essayer de magnétiser; elle vient naturellement, parce que celui qui exerce une action magnétique est obligé de croire aux effets qu'il produit. S'il fallait croire préalablement, les incrédules ne pourraient jamais se convaincre.

Néanmoins si l'incrédulité n'empêche pas l'action magnétique, on conçoit qu'elle doit l'affaiblir, et c'est en effet ce qui arrive. Lorsqu'il y a incrédulité chez un homme, sa volonté est faible, il n'y a ni confiance, ni attention; quant à sa bienveillance, elle n'existe pas, elle est remplacée par une curiosité incertaine. Les résultats de l'action seraient donc très faibles, si le passage de l'incrédulité à la conviction ne venait

pas les augmenter. Mais c'est toujours une action peu salutaire que celle qui est exercée par un incrédule, et il ne peut y avoir de bons résultats là où il n'y a pas de direction.

Le défaut de croyance fait une très grande différence dans l'action magnétique ; la croyance est aussi nécessaire que la volonté et la confiance ; il n'y a pas de persévérance chez celui qui ne croit pas. Quand on en est là, il faut essayer de magnétiser : si on ne produit pas d'effets sur une personne, il faut cesser après un temps convenable, et en actionner une autre ; la croyance est forcée, quand l'effet est produit.

Il est un moyen irrécusable de se convaincre de la réalité de l'action magnétique, c'est d'agir sur soi-même ; on parlera de cela plus loin.

CHAPITRE VIII.

—

Nécessité de la patience.

La volonté, l'attention, la confiance et la croyance sont un assemblage de facultés qui ne semble pas pouvoir être séparé sans compromettre le résultat d'une action magnétique. Toutes

ces facultés se prêtent chacune un appui mutuel qui fait la véritable force, et elles peuvent produire des effets remarquables et très salutaires, mais qui ne seront d'aucune utilité si le magnétiseur manque de patience dans le cours d'une action.

La patience mène à tout : avec de la patience on arrive aussi bien que celui qui agit très vîte, et plus sûrement. Quel que soit le plus ou le moins de temps qu'un magnétiseur mette à rétablir la santé d'un malade, la patience doit être pour lui un fonds de réserve qui fait son espoir et sa sécurité. La patience est la véritable base de tout traitement magnétique ; sans elle tout peut changer ; le bien qu'on peut faire, devenir un mal, et le magnétisé courir de grands risques.

Qui n'a pas de patience, ne peut avoir ni bienveillance, ni charité ; celui-là qui veut magnétiser sans compter voir sa patience à l'épreuve, a pris une fausse idée du magnétisme. On peut magnétiser sans croyance ni confiance, et arriver à un résultat, si on a de la patience, parce que cette faculté peut, jusqu'à un certain point, suppléer aux autres, et qu'elle les amène à la seconder.

La patience est résignée, silencieuse, confiante, douce, charitable, bienfaisante ; elle attire à celui qui en est doué la reconnaissance du malade

qui en est l'objet. Il n'y a qu'un être charitable et bon qui puisse être patient en magnétisme. Saint Paul a dit : « Quand j'aurais la science de » toutes choses, quand j'aurais encore toute la » foi possible, si je n'ai pas la charité, je ne suis » rien. La charité est patiente, elle est douce et » point envieuse, téméraire, ni précipitée (1). »

La patience d'un magnétiseur ne consiste pas seulement à toucher son malade plus ou moins longtemps, pendant une demi-heure, une heure, et recommencer; il peut arriver que la santé du malade exige impérieusement un travail soutenu pendant plusieurs heures, plusieurs jours, plusieurs mois. Quand le malade est somnambule, par exemple, il est possible que la manipulation palmaire (l'action de passer la main ouverte sur le corps) lui soit très nécessaire; quelquefois il la demande pendant deux à trois heures; il supplie le magnétiseur de ne pas le refuser; il lui dit que c'est le seul moyen de le sauver. Dans une telle position, il n'y a pas à reculer. En supposant qu'on ait le cœur assez sec pour regretter d'avoir entrepris une tâche imprévue et difficile, on ne peut pas y renoncer. Il y a plus, il faut la faire avec cœur; on est obligé, forcé de s'y mettre tout entier, car sans cela il n'y aurait pas de résultat. Or, le choix est bientôt fait, ou plutôt il n'y en a pas, entre trois heures d'un travail mal fait et de-

(1) Saint Paul, Épitre aux Corinthiens, chap. 13.

venu inutile, et trois heures du même travail qui sauve un infortuné.

Un magnétiseur doit s'attendre à tout : la guérison peut venir en un instant ; le traitement peut consister à observer la maladie, comme il peut entraîner le besoin de diverses manipulations plus ou moins prolongées ; il y a plus encore, la santé, la vie du magnétiseur sont à la disposition du malade s'il devient somnambule ; on a peu d'exemples d'un vrai magnétiseur qui ait jamais reculé devant les soins les plus exigeans à donner à un somnambule; on en a vu au contraire qui ont détruit leur santé pour sauver la vie du malade.

CHAPITRE IX.

—

Nécessité de la réflexion.

La réflexion est une balance que le magnétiseur doit toujours avoir avec lui, pour en faire usage à la fin de chaque séance magnétique.

Quand l'action cesse, la réflexion arrive; c'est l'instant du repos pour toutes les autres facultés.

Celui qui ne se rend pas compte à la fin de

chaque séance de ce qu'il a pu voir ou sentir, ne peut jamais savoir dans quelle position se trouve le malade; il ne sait pas lui-même ce qu'il convient de faire. Le médecin qui se contenterait de penser à son malade quand il met le pied sur le seuil de sa porte ou quand il le quitte, serait un fort mauvais médecin; c'est par le calcul et l'observation qu'il cherche à deviner la nature, à l'aider, à la diriger, à la soutenir. Quand il ordonne un remède, il voit à l'instant dans ce remède les propriétés qui lui sont connues, l'usage qu'on en fait généralement, la restriction que la situation du malade peut commander dans son emploi, l'effet qu'il doit faire d'après la constitution organique et les circonstances. Quand le médecin arrive, il est plein de ce qu'il a vu la veille; il examine et agit en conséquence de ce qu'il voit, et quand il quitte le malade, c'est pour y penser bien plus que quand il était près de lui : il compare l'état qu'il vient de voir à celui de la veille et des jours précédens, à celui d'un autre malade qui est dans le même cas, qui a, ou qui n'a pas la même constitution; il étudie les circonstances, les effets du remède, rapproche les corps des deux malades et fait ses conjectures d'après la science, le raisonnement et l'expérience.

Il n'y a rien de changé en magnétisme, parce qu'il n'y a qu'un seul plan de conduite à suivre quand on veut guérir un malade. Seulement le

magnétiseur est plus heureux que le médecin, ainsi qu'on le démontrera plus tard.

Le magnétiseur ne peut pas pendant qu'il agit se livrer à la réflexion ; il observe, c'est une provision qu'il fait et met soigneusement de côté pour en profiter après l'action. En effet, la séance levée, il sait souvent à quoi s'en tenir sur l'action du magnétisme ; il agit bien, il agit peu ou il n'agit pas; il convient alors de s'y prendre autrement si la séance n'a pas offert l'intérêt curatif qu'on devait en attendre.

Si le malade est somnambule, l'esprit de comparaison devient plus nécessaire, car le malade a pu dire les choses les plus raisonnables ou il a pu s'égarer.

Ce n'est pas seulement sur ce que le somnambule a pu dire que le magnétiseur doit concentrer sa mémoire et ses réflexions; il doit aussi s'examiner lui-même, et se reporter à ce qu'il a dit ou fait pendant tout le temps de l'action. Ainsi, par exemple, il faut bien se garder de vouloir conduire la pensée du somnambule; il faut le laisser aller; il dira sa maladie, en verra plus ou moins bien les suites et les indiquera avec plus ou moins de précision; il faut écouter pour profiter.

Mais si, au lieu de se tenir constamment dans un esprit de réserve, on veut souffler un som-

nambule, si on veut l'aider à parler, à expliquer ce qu'il dit, ce n'est plus lui qui parle, ce n'est plus sa pensée qu'il rend; le magnétiseur vient de lui donner la sienne, c'est ce dont il faut bien se garder : le somnambule n'a pas besoin d'aide, d'esprit et de connaissances pour voir sa maladie; il la voit ou il ne la voit pas. S'il ne peut pas la voir, tout ce qu'on lui dira ne la lui fera pas voir. Si on lui exprime son étonnement de ce qu'il n'est pas très clairvoyant, on blesse son amour-propre, et alors il inventera plutôt que de rester en arrière; on ne saura donc rien de ce qu'on voulait savoir, et si on a le malheur de prendre des rêveries pour des vérités, on risque de se tromper bien cruellement.

Sans doute un magnétiseur ne doit pas rester muet; il y a de ces observations qui sont naturelles et qu'il peut et doit faire; mais généralement il doit éviter de dire une seule parole qui puisse écarter le somnambule de la route qu'il cherche et dans laquelle *lui seul* peut faire entrer le magnétiseur.

CHAPITRE X.

—

Caractère du magnétiseur.

§ Ier.

Les qualités physiques et morales qui constituent le bon magnétiseur sont nombreuses, comme les facultés qui viennent d'être décrites. Elles se rencontrent aussi difficilement chez un seul homme que celles qui font le vrai savant, le vrai sage, le bon médecin, le bon général, le grand roi. Il est peu de grands magnétiseurs par cette première raison qui sera toujours dominante en magnétisme comme dans toute autre science, mais qui est encore plus sensible, parce que le magnétisme a été peu exercé, et qu'il est trop peu et trop mal connu : mais le fût-il davantage, toutes les qualités qui font les hommes célèbres ne se rencontrant que rarement sur la terre dans le même individu ; il faut voir ce qu'on peut faire en magnétisme, sinon par l'action d'un seul homme, au moins par le concours mutuel de tous ceux qui peuvent le pratiquer.

Quand il s'agit de bien faire, il ne faut pas regarder si on fera peu ou beaucoup, ou plus ou

moins qu'un autre, il suffit de faire ce qu'on peut, et souvent ce peu est tout aussi précieux, aussi utile que si on avait fait davantage. S'il fallait toujours se mettre en parallèle les uns avec les autres, on ne ferait jamais rien dans la vie; les pauvres ne seraient jamais riches; le soldat se trouverait incapable de devenir général; celui qui étudie douterait sans cesse du fruit qu'il pourrait retirer de son travail.

L'homme qui doute toujours arrive rarement à un résultat satisfaisant; l'incertitude est le pire des états; il suspend les facultés morales et physiques, et tant qu'il dure il ne faut compter sur rien. Cependant il y a une différence totale entre le doute et l'hésitation, il ne faut pas confondre l'un avec l'autre. L'hésitation est un sentiment très naturel, très ordinaire et parfaitement en rapport avec les sensations journalières qu'éprouve l'homme.

Ainsi, on ne sait pas ce que c'est que le magnétisme; on a entendu dire que c'était un remède contre telle maladie; et que sagement administré, comme doivent l'être tous les remèdes, il soulagerait ou guérirait dans la circonstance où se trouve un malade qui intéresse. On peut en cet état hésiter à se servir du magnétisme, parce qu'on ne sait pas pertinemment ce qu'il est, quels sont ses vertus, ses inconvéniens; on hésite donc, c'est naturel.

Quand on s'est décidé et qu'on commence à magnétiser, on n'hésite bientôt plus, parce qu'on voit que le remède ne fait pas de mal, ou que le malade ressent même du bien; c'est alors que la confiance arrive progressivement.

Celui qui veut magnétiser ne doit pas être intimidé par la crainte ou la persuasion de ne pas faire autant qu'un autre; avec de la bonne volonté, il est toujours facile d'arriver à un résultat.

Pour bien définir le magnétiseur on ne peut mieux faire que de dire avec Deleuze : « Le meil-
» leur magnétiseur est celui qui a un tempé-
» rament robuste, un caractère à la fois ferme et
» tranquille, le germe des passions vives, sans
» être subjugué par elles, une volonté ferme, sans
» enthousiasme, de l'activité réunie à la patience,
» la faculté de concentrer son attention sans
» efforts, et qui en magnétisant s'occupe unique-
» ment de ce qu'il fait (1). »

Il suit de là que le magnétiseur doit réunir dans sa personne des facultés précieuses, et des qualités physiques et morales, toujours utiles et indispensables.

Il convient particulièrement, dans une introduction au magnétisme, de faire connaître le ca-

(1) Deleuze. — Histoire critique, tom, 1, pag. 136.

ractère et les qualités qui constituent le bon magnétiseur; car ceux qui jetteront les yeux sur le portrait qu'on en tracera, ne s'y reconnaissant pas, iront porter ailleurs leur attention et leur aptitude; partout il y a du bien à faire.

§ II.

Caractère physique du magnétiseur.

Le magnétisme étant une communication des forces vitales, le transport du mouvement d'un homme à un autre (sauf le cas exceptionnel de l'action de l'homme sur lui-même), l'action magnétique nécessite le concours de deux personnes au moins, une qui la dirige, l'autre qui la reçoit.

Si deux hommes voulaient agir l'un sur l'autre, et qu'ils fussent d'égale force, chacun repousserait l'action dirigée contre lui; dès lors action nulle, peine perdue; ce n'est pas là le magnétisme.

Le magnétisme entraîne avec lui la position forcée de deux individus dont l'un a des forces vitales suffisantes à son existence, et l'autre n'en a pas assez.

Entre ces deux personnes, il y a évidemment lieu à une action magnétique; celui chez lequel

l'harmonie existe pourra la rétablir dans le corps où elle n'est pas.

La cause du trouble dans l'harmonie corporelle étant ce qu'on appelle une maladie, celui qui exerce une action magnétique doit nécessairement être en bonne santé, et celui qui la recherche doit en avoir réellement besoin, être malade. Ces deux conditions sont de toute nécessité; s'il en est autrement, il y a danger pour le magnétiseur comme pour le magnétisé.

Le magnétiseur doit être sain, bien portant; car dès l'instant qu'il veut opérer, voudrait-il même exercer l'action sur un malade dont il ne connaitrait aucunement l'état physique, il sait qu'il va lui transmettre son mouvement, ses forces, sa vie, tels qu'il en jouit; que pourrait-il donc penser à donner s'il est malade lui-même? il n'opérerait qu'une communication nuisible; on ne peut donner que ce qu'on a : si on se porte bien, on donne en magnétisant la santé qu'on a soi-même. Mais quand on est malade, on transmet sa maladie au corps qu'on actionne.

En supposant que la personne qu'on actionnerait inconsidérément se portât bien, on lui transmettrait un fluide vicié, une émanation mal saine, qui dérangerait chez elle l'harmonie qui existait avant l'action. Si la personne est malade, on empire son état.

Un magnétiseur doit donc toujours être en bonne santé, c'est une règle générale et péremptoire à laquelle il n'y a qu'une seule exception.

Il se peut qu'un homme soit atteint d'une affection locale, qui ne trouble que modérément son existence. S'il se soigne, la maladie n'est pas tous les jours à son chevet, et peut disparaître; il est d'ailleurs peu d'hommes dont l'organisation ne soit légèrement affectée et qui n'aient pas besoin d'étudier leurs sensations, et de se faire même un genre de vie particulier, pour ne pas accroître les dispositions maladives qu'ils redoutent. Ces personnes-là peuvent magnétiser, mais elles ont besoin d'une grande circonspection, et d'étudier le caractère de la maladie du magnétisé.

Il ne faut jamais qu'un homme qui a une maladie locale dont il connaît le siége et le caractère se permette de magnétiser quelqu'un qui sera atteint de la même maladie. A-t-on la poitrine faible, on affaiblirait d'autant la poitrine du magnétisé; a-t-on un rhumatisme, on augmenterait les douleurs rhumatismales. Il vaut mieux ne rien faire, et dans ce cas on renvoie le malade à un autre magnétiseur qui est bien portant, ou n'offre pas les mêmes inconvéniens d'identité.

Ce n'est pas ici, dans une introduction, qu'il faut mettre en évidence tous les dangers qui

peuvent résulter de l'imprudence, de l'impéritie et des défauts d'un magnétiseur, ils ne peuvent trouver place que dans un traité ; on en donnera d'ailleurs plus loin un aperçu. On peut donc terminer cette observation en disant qu'elle intéresse également le magnétiseur et le magnétisé ; car le magnétiseur malade de la poitrine ou d'un rhumatisme pourrait fort bien, au lieu de donner l'action à un phthisique ou à un rhumatisant, recevoir la sienne, si d'ailleurs la constitution du magnétisé était plus vigoureuse que celle du magnétiseur.

Le magnétiseur a donc presque autant d'intérêt que le malade à être en bonne santé; mais généralement ce dernier doit apporter toute son attention dans le choix d'un magnétiseur : c'est, de toutes les précautions que doit prendre un malade qui veut essayer du magnétisme, la plus importante.

En agissant avec prudence, le magnétiseur et le magnétisé se trouveront bien tous deux de l'action, et le premier surtout sera en état de continuer ses soins à d'autres malades.

§ III.

Caractère moral du magnétiseur.

L'âme, étant assujétie aux organes, doit souffrir tant qu'il existe un trouble organique. Si on ne peut pas connaître l'essence du mouvement, si on ignore également ce que c'est que l'âme, on est fondé à penser qu'il y a entre eux une certaine analogie; car l'âme donne le courage de supporter les souffrances, et le magnétisme, qui n'est qu'une communication de mouvement, vient aussi apporter son secours à l'homme, et calmer les tourmens que la force de l'âme cherchait à maîtriser ou à faire oublier.

Le magnétiseur se borne souvent à guérir le corps ; mais souvent aussi il peut être appelé à calmer l'âme : le prêtre et le médecin peuvent se rencontrer en lui pendant l'action magnétique. Les devoirs du médecin sont déjà très étendus : ils le seront plus un jour; car cette action, que le magnétiseur exerce sur son semblable, dérive exactement du mouvement et de la matière régis par l'âme; elle est matérielle et spirituelle en même temps : le magnétiseur transmet la santé qu'il a, et l'esprit qui le dirige.

Si l'on ne sait pas ce que c'est que le ma-

gnétisme, on trouvera peut-être extraordinaire ce qui vient d'être dit; mais personne n'est tenu d'y croire à l'avance. On peut magnétiser sans croire, la croyance vient après ou pendant qu'on magnétise; rien ne presse; on peut même perdre tout-à-fait de vue ce qui semble invraisemblable, sans qu'il y ait de l'inconvénient. Il est mieux toutefois de s'en souvenir, pour s'y attacher quand l'occasion se rencontrera, et pouvoir vérifier et examiner si vraiment ce qu'on a lu, ou entendu dire, est exact.

Dès l'instant qu'un magnétiseur agit moralement et physiquement, on conçoit que l'exercice du magnétisme exige des qualités assez rares. Beaucoup de personnes pourraient alors être tentées de reculer, parce qu'elles ne se croiraient pas les qualités nécessaires. Ce serait un tort; une bonne intention supplée à bien des choses, et pour le prouver, il est utile de voir les qualités qui distinguent et font le bon magnétiseur; on examinera ensuite le bien qu'on peut faire avec quelques-unes de ces qualités seulement.

Il importe beaucoup (on doit le comprendre facilement) que le magnétiseur soit un homme de bonnes mœurs, d'une vie sage et réglée, qui ait du respect pour tout ce que la nature et les usages reçus veulent que l'on honore.

Les bonnes mœurs et la santé dépendent de la manière dont on vit : un homme sobre a une conduite à peu près égale. On le retrouve le même à toutes les heures du jour et dans toutes les circonstances de sa vie. Un magnétiseur doit donc vivre très sobrement ; cela est d'autant plus nécessaire que si son malade réclame des soins réitérés ou, s'il en a plusieurs, il ne devra jamais magnétiser quand il sort de table ou quand il a fait un excès, sans cela il y aurait inconvénient pour lui et pour le malade. La nature est en travail quand la digestion se fait; il ne faut pas déranger son action par une autre.

Une qualité essentielle chez le magnétiseur et surtout dans son début magnétique, est d'être modeste et réservé, et particulièrement d'être exempt d'enthousiasme. Dans l'état où est aujourd'hui la science magnétique, rien ne nuit plus au magnétisme, ne cause plus d'affronts au magnétiseur que la vanité et l'enthousiasme. L'enthousiasme surtout entraîne à tous les écarts. Il y a des hommes qui, par leur ardeur inconsidérée et irréfléchie, compromettent le magnétisme, et la santé des malades en même temps. A peine ont-ils fait quelques essais, qu'ils proposent à tout venant de le magnétiser. Ils racontent partout ce qu'ils ont fait, et souvent ce qu'ils n'ont pas fait, de sorte qu'ils disent une vérité, mais ils l'accompagnent d'une supposition. D'au-

tres sont assez sages pour ne pas supposer ce qu'ils n'ont réellement pas fait; mais ils n'en sont pas moins fous d'une ardeur magnétique; ils se persuadent à eux-mêmes qu'ils sont poussés par un sentiment de bienfaisance; mais ils s'abusent: la vanité a pris la place de la bienfaisance; on veut montrer ce qu'on sait; mais souvent on en est bien puni; car le spectateur, qui regarde presque toujours sans observer ni comprendre, rit du magnétiseur; c'est ce qui peut arriver de plus heureux à ce dernier, car il en profite pour se retenir; mais ce qui est malheureux, c'est que le spectateur et le magnétisé conservent souvent une impression fâcheuse contre le magnétisme.

Il ne faut donc pas qu'un magnétiseur se laisse aller au désir de faire voir ce qu'il sait, à peine de se nuire à lui-même, et de compromettre le magnétisme par des essais trop hâtés, qu'on ne peut manquer de traiter de jonglerie.

La curiosité est un grand défaut dans la vie ordinaire, c'est un vice capital et dirimant en magnétisme. Un homme curieux est le plus mauvais des magnétiseurs, le plus dangereux pour un malade, parce qu'il ne le laisse jamais en repos, qu'il n'ait obtenu quelque effet qui puisse le distraire de l'ennui qu'il éprouve à magnétiser. Aussi les personnes curieuses n'obtiennent jamais au-

cun succès en magnétisme, parce que ce n'est pas pour le malade qu'elles agissent; leur attention est distraite et portée vers un autre but que le rétablissement de la santé, et il n'y a pas, ou il y a peu de résultats satisfaisans.

Tant que la curiosité n'est pas poussée à un point extravagant, c'est un mal sans doute, puisqu'on ne pense pas au malade, mais à soi-même. Néanmoins, ce mal peut encore être réparé, tandis qu'il est quelquefois des résultats très fâcheux de la curiosité du magnétiseur.

Quand, par exemple, il y a somnambulisme et que le magnétiseur est assez mal inspiré pour persécuter le malade, afin qu'il lui dise ce que c'est que l'âme; comment on pourrait faire de l'or; s'il y a un paradis ou un enfer après la mort; le somnambule, qui n'en sait pas plus sur ce sujet que celui qui l'interroge, dit d'abord qu'il n'en sait rien; si l'on insiste, il cherche, il ne trouve pas; si l'on insiste encore, alors il imagine, et le voilà devenu un illuminé.

Un magnétiseur curieux est donc un mauvais magnétiseur. Heureusement que la curiosité est souvent inutile; d'abord parce qu'il y a peu de somnambules, ensuite parce que le malade, après avoir dit qu'il ne sait pas ce qu'on lui demande, ajoute presque toujours : « Occupons-nous de ma santé. » Pour peu qu'un homme ait du cœur,

cette simple parole le rappelle au bon sens et à son devoir.

Une des grandes qualités d'un magnétiseur, celle qui promet un succès qui est presque toujours certain, celle qui permet de soulager quand la guérison est impossible, c'est le calme. Quand un homme magnétise et qu'il est calme, que son sang-froid ne l'abandonne pas, il ne peut jamais rien arriver de fâcheux au malade peudant l'action magnétique. Quand on dit jamais, c'est jamais, sans restriction. Il se peut que la nature, aidée du magnétisme, fasse des efforts extraordinaires pour triompher du mal, que ces efforts mettent le malade dans un état alarmant (ce qui est rare, mais ce qui peut advenir); si le magnétiseur est attentif et parfaitement calme, il n'a rien à redouter, il n'arrivera rien, il n'a besoin de rien, fût-il pour le moment absolument seul et sans secours. Quand une crise magnétique est commencée, quels que soient les symptômes qui se manifestent, si le magnétiseur reste calme et n'interrompt pas l'action, la crise finit, et le malade s'en trouve toujours bien.

Il en est à peu près de même dans la vie, c'est le défaut de calme, de tranquillité, de réflexion qui perd tout, qui empêche le lendemain de reprendre les choses où on aurait dû les laisser la veille. On doit donc s'accoutumer, pour

magnétiser, à avoir encore plus de calme et de sang-froid que pour les actions ordinaires.

Le magnétiseur qui n'est pas médecin ne doit jamais se permettre d'ordonner un remède; la loi ne reconnaît ce droit qu'au médecin.

Quoique le magnétisme soit un remède qui n'a pu être prévu par la loi, il sera un jour atteint par elle, et elle en proscrira l'exercice par d'autres mains que celles des gens de l'art, ou sans leur concours.

Un magnétiseur doit mettre dans les soins qu'il donne au malade beaucoup de désintéressement. Jusqu'à ce jour le magnétisme n'a guère été pratiqué que par charité, et uniquement pour en propager l'usage; il se passera encore quelque temps avant qu'il soit pratiqué par les médecins, ou sous leurs yeux. Jusques-là donc, celui qui est animé du désir de faire du bien aux malades, et de voir prospérer le magnétisme, doit être fort modéré dans les honoraires que sa position dans le monde peut le forcer à recevoir.

Dans l'état actuel des choses, le magnétiseur qui n'a que ses talens magnétiques pour vivre doit être extrêmement circonspect et prudent; il peut recevoir parce que la loi ne défend pas de magnétiser, mais il ne peut pas exiger, la loi le méconnaîtrait comme exerçant l'art de guérir, et toute réclamation à un autre titre serait humi-

liante. D'ailleurs le caractère de charité, inséparable du magnétisme, défend d'insister.

Enfin si le magnétiseur est un jeune homme, et même quel que soit son âge, il doit, si cela est possible, aller s'asseoir sur les bancs de l'École de médecine et se faire recevoir docteur, ou au moins officier de santé. En agissant ainsi pour assurer sa tranquillité et son existence, il se trouvera avoir mieux fait, il aura acquis le droit incontestable de faire respecter en sa personne la branche de l'art médical à laquelle il se voue.

Quant à la conduite du magnétiseur pendant le traitement, sa manière de le diriger, ce qu'il doit faire avant, pendant et après, tout cela est du ressort d'un traité.

En aucun cas le magnétiseur ne doit s'écarter de la ligne respectueuse qui sépare l'homme de la femme. Il n'est pas dans la position du médecin; le médecin a presque toujours besoin de toucher les parties malades, cela est inutile en magnétisme. On peut profiter de l'offre que le malade ou ses amis en font, mais il est inutile de le demander. Celui qui en agirait autrement et qui se dirait magnétiseur en imposerait. On en démontrera plus loin la raison, quand on comparera le magnétisme à la médecine.

On doit d'autant moins le faire, que dès l'instant qu'il n'y a pas de nécessité, c'est ôter tout prétexte à la médisance. Un magnétiseur n'a ja-

mais besoin de toucher autrement que sur les vêtemens ou la couverture du lit d'un malade.

CHAPITRE XI.

—

Des principes magnétiques.

Il ne suffit pas qu'un homme possède les facultés et les qualités qui font le bon magnétiseur et réunisse toutes les conditions nécessaires pour agir; il y a des principes magnétiques à respecter, des règles à observer, des procédés à connaître.

Les principes magnétiques sont invariables; il ne faut jamais s'en écarter, si on veut ne courir aucun danger. Ils sont simples et faciles à retenir; mais encore faut-il y porter attention ; c'est une barrière qu'il ne faut jamais franchir, sinon l'on marche au hasard.

Il est inutile d'entrer en explication sur la nature des principes magnétiques ; il suffit de dire qu'ils s'appuient sur le bon sens et l'expérience, et pour donner une idée de leur importance générale, on dira que l'un des premiers principes magnétiques a déjà été posé plus haut, c'est de

ne magnétiser que les personnes malades et dans l'intérêt unique de les guérir ou de les soulager. Il est facile de voir que si on s'écarte de ce but, si on magnétise par curiosité et surtout quelqu'un qui n'est pas malade, on sort des bornes magnétiques. Dès lors ce n'est pas au magnétisme, mais à soi-même qu'il faut attribuer les résultats fâcheux de l'action imprudente qu'on a commise.

CHAPITRE XII.

—

Des règles magnétiques.

Les règles sont aux principes ce que ces derniers sont à l'action magnétique elle-même. Si on viole les principes, il n'y a plus lieu d'appliquer les règles. Rien n'est plus facile que de respecter les uns et les autres.

Les règles magnétiques sont simples, elles ne compliquent pas l'action; on les ignorerait, qu'on s'y trouverait naturellement rappelé. Mais il vaut mieux les connaître que de s'exposer à une faute légère.

Les règles sont faites pour les cas particuliers,

comme les principes pour les cas généraux. Elles assurent la tranquillité du magnétiseur, parce que les effets du magnétisme étant toujours les mêmes, on n'a jamais de crainte pendant le cours d'une action magnétique, tant qu'on ne viole ni les règles ni les principes.

Elles sont comme les principes, le résultat de l'expérience et de l'observation.

CHAPITRE XIII.

—

Des manipulations magnétiques.

On ne connaît pas les principes et les règles que les peuples de l'antiquité observaient dans l'acte magnétique; ils ne sont pas parvenus aux modernes.

Il n'en est pas de même des procédés; il y en a qui sont employés aujourd'hui et qui se retrouvent encore dans les pratiques anciennes.

Les manipulations magnétiques sont communicatives ou actives : elles sont simplement communicatives lorsqu'elles ont lieu pour établir l'action magnétique; elles sont actives lorsque l'action est commencée.

Il y a trois manipulations magnétiques principales, directe, indirecte et intermédiaire.

La manipulation directe est celle qui s'exerce individuellement par le magnétiseur lui-même : elle se subdivise en cinq autres manipulations, corporelle, manuelle, oculaire, sonore, insufflante; en d'autres termes on magnétise avec le corps entier, la main, les yeux, le son et le souffle.

La manipulation manuelle est palmaire, digitale, dorsale ou pugna

Les manipulations palmaire et digitale sont simples ou concentrées.

Elles sont ou ne sont pas rotatoires (en tournant la main).

La manipulation par le souffle (l'insufflation) est toujours concentrée.

Chacune de ces manipulations a des propriétés et une action particulières.

La manipulation indirecte est celle que le magnétiseur emploie en transmettant son action à des corps vivans ou inanimés qu'il magnétise, qui deviennent ainsi les excitateurs de son action, et peuvent le remplacer auprès des malades, tels sont les réservoirs magnétiques, les arbres et les arbustes magnétisés, la chaîne (ainsi nommée, du concours de plusieurs personnes qui se tiennent), les instrumens de musique.

Il y a des procédés pour magnétiser les corps

excitateurs de la force magnétique; il y a aussi des règles et des principes particuliers à ce genre de traitement qui présente des avantages et quelques inconvéniens.

La manipulation intermédiaire est celle par laquelle le magnétiseur imprègne de fluide magnétique certains corps matériels, comme on communique à un corps ferrugineux la vertu de l'aimant; tels sont l'eau, les alimens, les remèdes, des tissus, des métaux.

Ainsi magnétisés, ces corps deviennent les conducteurs de la force magnétique et soutiennent l'action du magnétiseur.

Il y a des procédés peu importans, mais dont il est bon de prendre une idée pour magnétiser la matière; ce genre de manipulation n'a que des avantages, et n'offre pas d'inconvéniens.

Il ne faut pas s'en laisser imposer par les mots que l'on vient d'attribuer aux différentes manières d'opérer magnétiquement. Si ces mots sont nécessaires pour indiquer et spécifier, les procédés n'en sont pas moins simples, ni moins faciles à comprendre qu'à employer. Il en est du reste des procédés comme des conditions nécessaires pour magnétiser; avec l'intention ferme d'arriver au but magnétique, la santé, et de ne pas s'en écarter, on agit facilement, sans fatigue et sans embarras.

On prétendait, il y a cinquante ans, et il y a vingt ans bien des gens soutenaient encore que les manipulations communicatives (celles qui préparent à l'action magnétique) pouvaient inviter à manquer à la décence. Ceux qui ont dit cela se plaisaient à en imposer, et n'avaient jamais magnétisé ni vu magnétiser, surtout comme on le fait depuis trente ans au moins.

Il est vrai que la position la plus commode est de se mettre en face du malade et de lui prendre les mains ou les pouces. Mais d'abord il n'en est ainsi que pendant quelques minutes, puis le magnétiseur s'éloigne.

Lorsque le malade est au lit, il suffit de lui prendre les pouces, ou de mettre les mains sur ses épaules.

Il est vrai encore que le regard est quelquefois très puissant, et qu'on peut donner de l'activité au fluide en fixant la personne qu'on magnétise.

Quand le magnétisé est un homme, il n'y a pas à se gêner. Quand c'est une femme, il faut éviter tout ce qui peut l'intimider ou l'alarmer. On peut donc se contenter de lui prendre les pouces, sans la toucher autrement, sans se mettre en face d'elle, ni même la regarder. Si on craint de la choquer en lui prenant les pou-

ces, on pose la main sur son épaule, cela suffit. Quand elle invite d'elle-même, ou par les témoins qui assistent au traitement, à faire ce qui est convenable, il faut accepter. D'ailleurs le magnétisé, homme ou femme, n'a pas besoin de regarder le magnétiseur, et une femme modeste baisse ou détourne les yeux sans attendre qu'on le lui fasse sentir.

Le magnétiseur (on l'a déjà dit) n'a jamais besoin de toucher à nu, et si le magnétisé est une femme, il ne doit pas accepter de la voir ou de la palper sans témoins. Mais quand la maladie est grave et que le malade, le médecin ou le témoin présent au traitement, insistent pour qu'on palpe ou qu'on voie, on ne doit pas persévérer dans une retenue qui peut empêcher de s'instruire, et de bien juger le mal; car il faut se souvenir que les Grecs eussent certainement mieux connu l'anatomie, s'ils n'avaient eu un respect superstitieux et outré pour le corps humain après la mort.

CHAPITRE XIV.

De la faculté de magnétiser.

La faculté de magnétiser existe dans toute l'espèce humaine; chacun peut donc magnétiser, l'homme comme la femme, et l'enfant comme l'homme ou la femme.

L'être animé est celui qui jouit de la faculté de se mouvoir; le mouvement existe en lui et par lui : en lui sans qu'il s'en aperçoive; par lui, quand il use de sa volonté.

Un homme bien constitué a un mouvement plus fort qu'un homme moins bien organisé. Celui qui se porte bien a un mouvement régulier; mais ce mouvement est dérangé chez le malade.

Il suit de là qu'il doit nécessairement y avoir, du côté physique, une première différence dans la force magnétique de l'homme bien organisé et de celui qui l'est moins, de l'homme sain et d'un autre qui ne l'est pas. C'est, en effet, ce qui existe réellement. Dès lors, il doit y avoir des hommes qui ne seront pas susceptibles de magnétiser uti-

lement, soit parce qu'ils ne pourraient exercer qu'une action nuisible à la santé, étant eux-mêmes malades, soit parce qu'ils n'auront que le mouvement, que la force qui leur est nécessaire pour vivre, et qu'ils n'en auront pas assez pour en communiquer à leur semblable sans se nuire à eux-mêmes.

Ceux qui ne sont pas fortement constitués ne peuvent donc exercer qu'une action faible, et ils ne le peuvent que rarement; sans cela ils s'épuiseraient. Car l'action magnétique donnant lieu à l'émission d'une matière fluidique qui s'échappe du corps du magnétiseur, il doit y avoir une fin à cette émission; et si un homme qui magnétise au-delà de ses forces persiste à continuer une action magnétique, il tombera lui-même, quand il aura presque épuisé la matière fluidique et fatigué l'instrument qui peut la mettre en mouvement.

Il se peut, cependant, que l'homme qui n'est pas d'une très forte constitution, mais qui n'approche pas de la débilité, exerce une action magnétique avec succès; c'est qu'alors cet homme calcule ses forces et agit en conséquence; il sait ménager et modérer son action. Il ne donne de sa force que ce qu'il peut donner sans se nuire, il la retient pour lui quand il croit en avoir besoin. Celui qui agit de cette manière peut

encore rendre de très grands services magnétiques, parce qu'il ne se chargera que des traitemens qui seront en rapport avec sa force; et que pour lui-même, comme pour les autres, il refusera ceux qui exigeront une force supérieure qu'il n'a pas.

L'expérience est très utile à tous les hommes pour savoir à propos gouverner en eux la force magnétique, parce qu'elle se développe par l'exercice. Tel homme magnétise pour la première fois et ne se croit pas doué de cette faculté, qui donnera et retiendra successivement la force qu'il peut avoir, parce qu'il hésite ou qu'il ignore la direction qu'il doit lui faire prendre : tandis que le même homme, ayant éprouvé ce qu'il peut faire, usera sans réserve de ses moyens, si le besoin s'en fait sentir. Tel autre encore, sans expérience du magnétisme, se fatiguera beaucoup, parce qu'il fera de continuels efforts d'esprit et de corps, qui magnétisera beaucoup mieux et sans se fatiguer, quand il aura pratiqué quelque temps.

L'expérience démontre enfin que la force magnétique penche tantôt du côté organique, tantôt du côté moral, ce qui ne doit pas étonner lorsqu'on réfléchit que la matière fluidique, dont l'émission constitue l'action magnétique, est elle-même une émanation mixte composée de matière et de mouvement.

Il est utile, même dans une introduction, de

voir les différences qui existent dans la force magnétique des hommes.

CHAPITRE XV.

—

De la différence de force entre les magnétiseurs.

Il en est de la force magnétique, de la faculté de magnétiser comme de toutes les aptitudes diverses que chaque homme a dans sa vie pour faire une chose ou une autre, et mieux qu'une autre; l'un se sent disposé à être orateur; un autre est méditatif; tel a l'esprit des combinaisons; tel autre n'a que des idées mères et inventives; un autre, enfin, ne créera pas et saura soutenir. La division des aptitudes se subdivise elle-même progressivement et va presque à l'infini.

En magnétisme, il est des hommes qui ont une force bien supérieure à celle des autres.

Il est des magnétiseurs qui, en levant la main sur des malades, guérissent indifféremment toute espèce de maladies (quand le cas est possible).

Quelques-uns, au contraire, guérissent certaines maladies seulement.

Il en est qui ne guérissent aucune maladie, mais qui produisent des phénomènes physiques extraordinaires.

D'autres ne produisent aucun phénomène physique extraordinaire, mais des effets plus simples et très singuliers, que ne pourra jamais produire celui qui fera quelque chose de plus remarquable.

L'action des uns est très lente à se manifester, et d'autres agissent quand ils veulent; il leur suffit de vouloir.

Il en est dont l'action ne convient pas à certains malades, elle est trop forte, nuisible, ou nulle.

Certains magnétiseurs font naître le somnambulisme, ne peuvent amener nul autre effet ni produire aucun autre bien que le sommeil magnétique.

Les uns le produisent par le regard, les autres par le plus léger contact, et aucun ne peut faire au-delà.

Il en est au contraire qui ne peuvent pas produire le somnambulisme chez les malades, mais qui ont une action très curative, et n'ont jamais besoin du secours du somnambulisme pour guérir.

Il est des magnétiseurs qui agissent par leur seule volonté, et sans aucune espèce de contact avec le malade.

D'autres peuvent agir à distance sur un malade avec lequel ils auront préalablement établi un rapport soutenu. D'autres encore se mettent en rapport, sans aucuns procédés, et le rapport ne s'en établit pas moins malgré la distance, par la concentration de l'esprit du magnétiseur sur le malade auquel il pense fortement.

(Cette dernière action constitue ce qu'on appelle *l'action à distance;* elle n'a guère lieu qu'en cas de somnambulisme, et elle offre de grands dangers; il est inutile de s'en occuper dans une introduction au magnétisme simple.)

Il est encore des magnétiseurs qui exercent l'action attractive. Ils attirent un homme à eux, comme le serpent, le crapaud, attirent d'autres animaux.

Il y en a qui sont assez heureux pour découvrir le siége et la nature des maladies.

Il en est qui ne cherchent à produire que des effets dangereux.

Il en est enfin d'assez malheureux pour n'obtenir que des effets nuisibles, malgré leur bonne volonté.

CHAPITRE XVI.

—

De l'action de la femme comparée à celle de l'homme.

Quand on a dit que la faculté de magnétiser existait chez tous les hommes, quand généralement, dans le cours de cet ouvrage, on a parlé du magnétisme comme étant l'action qu'un homme exerce sur son semblable, on a entendu parler de la femme et de l'homme, parce qu'en effet le sexe n'apporte pas de différence notable dans la force magnétique et que les femmes magnétisent tout aussi bien que les hommes.

L'action magnétique des femmes est généralement plus douce que celle des hommes; l'expérience démontre qu'elle n'est pas moins salutaire.

Il n'est pas de meilleur magnétiseur qu'une femme pour son mari, ses enfans, et réciproquement. Le rapport est établi par la nature même, et presque toujours l'action s'établit au moment où elle est commencée.

Les enfans magnétisent très bien dès l'âge de

sept ans; ils agissent sans réflexion, sans instruction; il suffit de leur dire de passer la main sur le corps, et ils le font avec un discernement qui tient d'un instinct remarquable.

Leur action est très salutaire; mais à un âge aussi tendre, il faut bien prendre garde de les fatiguer; on nuirait à leur développement, ils s'épuiseraient facilement.

Les femmes sont somnambules comme les hommes. Elles le deviennent même plus souvent.

Les femmes somnambules magnétisent avec une perfection remarquable pendant le sommeil magnétique, et alors même qu'elles n'ont jamais entendu parler de magnétisme.

Leur action pendant le sommeil magnétique a beaucoup plus d'intensité que pendant la veille.

CHAPITRE XVII.

—

Du magnétisé.

§ Ier.

On a donné une idée des sentimens qui doivent animer un magnétiseur; mais ce n'est que

dans un traité qu'on peut prendre le temps et trouver la place nécessaires pour décrire convenablement les qualités physiques et morales qu'il doit avoir, l'état particulier dans lequel il se trouve à son insu quand il magnétise, les règles de pratique qu'il a à observer, ses sensations externes et internes, et les moyens dont il peut user pour s'en rendre compte.

C'est encore dans un traité seulement qu'on peut faire exactement les mêmes descriptions de l'état du magnétisé, de ses dispositions physiques et morales, de sa conduite avant de s'en remettre à l'action du magnétisme, du discernement qu'il doit mettre dans le choix d'un magnétiseur, du danger de se laisser magnétiser trop longtemps, inutilement, ou par des personnes malades, des règles de la conduite qu'il a à tenir pendant le traitement, et de ses sensations externes et internes.

Cependant on n'écrit une introduction que pour amener ceux qui ignorent une chose à en apercevoir les principaux effets, les résultats les plus utiles, les dangers ou les inconvéniens. C'est donc le moment d'examiner dans quel cas on peut être magnétisé, quels sont les effets les plus apparens du magnétisme chez la personne qui en reçoit l'action; et s'il en résulte un bien quelconque. C'est ce qu'on va faire le plus brièvement possible; mais on observera dès à présent qu'une

introduction ne peut jamais présenter qu'un tableau incomplet ; qu'un tel tableau est même forcé, parce que s'il en était autrement, si on offrait aux yeux comme à l'esprit des détails trop nombreux et difficiles à saisir, ce serait vouloir troubler celui qui veut s'instruire, et l'empêcher de comprendre jamais ce qu'il désire savoir et ce qu'il apprendra facilement avec le temps.

Celui qui n'est pas malade et qui persiste à se faire magnétiser, peut être bien assuré à l'avance qu'il va de gaîté de cœur changer une bonne position pour une mauvaise, et qu'il s'expose à se rendre malade pour le plaisir de l'être.

Il est juste de dire toutefois que les effets magnétiques sur un homme bien portant sont assez ordinairement nuls, si l'action n'est pas poussée au delà des bornes de la raison. Mais entre deux hommes aussi imprudens l'un que l'autre, une action magnétique intempestive doit porter le désordre chez tous deux, et particulièrement chez celui sur lequel l'action est dirigée. Il est du reste fort rare que ces sortes de tentatives aient lieu; et si on en parle ici, c'est afin d'ôter à des curieux toute idée de se faire magnétiser, comme on peut avoir envie de se faire électriser. Il y a une grande différence entre les deux actions; on peut donner ou recevoir un secours électrique à chaque minute,

tandis que, pour produire un effet magnétique même inutile, il faut une heure, un jour, huit jours et plus de patience, de la part du magnétiseur et du magnétisé.

§ II.

Des dispositions physiques et morales du magnétisé.

Pour être utilement magnétisé, il y a une condition principale, il faut être malade.

Qu'on veuille fermement recevoir les secours du magnétisme, ou qu'on ne fasse que se prêter à l'action; qu'on dorme ou qu'on soit éveillé; qu'on soit jeune ou âgé ; qu'on connaisse ou qu'on ignore le magnétisme; qu'on y croie ou qu'on n'y croie pas, on éprouve ses effets si l'on est réellement malade.

Une seconde condition, c'est que le malade doit être entièrement passif. S'il vient pour recevoir un secours du magnétisme, il ne faudrait pas qu'il changeât de sentiment sans le dire; il ne faudrait pas davantage qu'il se prêtât à l'action complaisamment ou par obéissance. Si le malade n'est pas bien disposé, s'il ne consent pas, il y aura résistance; s'il y a résistance, l'action du magnétiseur est repoussée, ou elle est nuisible.

Si le magnétisé est vraiment malade et ne repousse pas l'action, mais consent au contraire à la recevoir, il y a accord parfait, et tout ce qu'on peut désirer pour donner de la force à l'action n'est plus qu'accessoire.

Ainsi, par exemple, la confiance si nécessaire au magnétiseur, pour agir utilement, peut manquer sans inconvénient chez celui qui veut se faire magnétiser. Pourrait-on d'ailleurs raisonnablement exiger de la confiance dans un remède qu'on ne connait pas, et lorsque peut-être on n'en a jamais entendu parler? La confiance et la croyance ne sont donc pas absolument nécessaires; mais il ne faut avoir ni défiance, ni répugnance. Quand on n'a pas ces derniers sentimens, les deux autres viennent facilement.

Si la confiance et la croyance ne sont pas indispensables, elles n'en sont pas moins utiles en magnétisme comme en toutes choses. Quand on a confiance dans un remède, on a déjà le désir d'en faire usage, l'esprit va au devant et le corps est déjà lui-même favorablement disposé à en éprouver les effets.

Le magnétisé a si peu besoin de ces sentimens accessoires, qu'ils le distraient souvent de l'état de tranquillité où il est à désirer qu'il reste toujours. Ainsi il y a des malades qui cherchent à étudier leurs sensations; s'ils ne sentent rien cela les étonne.

Le mieux pour un malade, c'est de rester dans une complète inaction de corps et d'esprit et de se laisser aller à l'action.

Cela est si vrai, que souvent des personnes qui se font magnétiser dans des cas peu graves sont extrêmement contrariées de ne pouvoir parler pendant le traitement. Mais il y a deux raisons pour en agir ainsi ; d'abord il est bon que le malade soit dans un état de tranquillité parfait ; puis ensuite il est indispensable que le magnétiseur ne soit pas détourné de l'attention qu'il doit porter au malade et à lui-même. Ce que le malade peut donc faire de mieux, c'est de s'annihiler, de ne penser à rien.

L'incrédulité chez un homme atteint d'une maladie légère, à la guérison de laquelle il tient peu, ou qu'il espère dissiper par le secours de la médecine, peut fort bien empêcher l'action magnétique.

Un homme incrédule et légèrement malade a presque toute sa force, et il l'emploie alors à essayer de prouver au magnétiseur qu'il s'abuse, et que son pouvoir magnétique ne gît que dans son imagination, qu'il est la dupe d'une illusion. Il met donc son esprit en travail pour s'étudier lui-même sur les sensations qu'il pourrait éprouver et repousser au besoin l'action du magnétiseur. Il cherche à inspirer à ce dernier, et de fait il lui inspire un sentiment de crainte;

il a le désir de le mettre en défaut, l'action est égale des deux côtés : il n'y a donc pas d'effet, ou s'il y a effet, si l'on persiste, si les deux systèmes nerveux entrent en communication, l'un ou l'autre, peut-être tous les deux, sont vivement affectés, et il ne résulte de cette action que des effets contraires à la santé.

Mais quand un homme est vraiment malade, qu'il souffre, attend et désire un remède qui le guérira, il importe peu qu'il croie ou ne croie pas au magnétisme : son incrédulité ne trouve pas de secours dans son état physique.

Quand bien même il chercherait à prouver que le magnétisme ne peut agir et n'est qu'une illusion, il est combattu lui-même par l'idée du contraire, et comme, s'il agissait, il lui ferait du bien, son incrédulité est sans force, et la moindre sensation chasse à l'instant même tout autre désir que celui de recevoir l'influence du remède qui le pénètre à son insu et contre toute apparence.

L'incrédulité d'un malade n'est donc jamais un obstacle, il suffit qu'il souffre pour qu'il soit sensible à l'action.

§ III.

État physique du magnétisé.

Le malade qui reçoit l'action du magnétisme s'endort ou ne s'endort pas, c'est l'un ou l'autre. Il peut s'endormir du sommeil naturel ou du sommeil magnétique. Généralement sur cent malades, il y a à peu près cinq somnambules, et sur cinq, il y en a à peine un qui présente quelques phénomènes extraordinaires. On voit que, si un malade comptait devenir somnambule pour se guérir, il serait bien dans l'erreur; le somnambulisme est rare, et heureusement on peut s'en passer.

Il est donc plus important, d'après cela, de connaître l'état et les sensations du malade quand il ne dort pas, que quand il est somnambule.

Quand le malade ne s'endort pas, voici ce qui peut lui arriver :

Il ne sent rien, il a une sensation quelconque, il éprouve du soulagement, ou le magnétisme lui fait mal.

La nuance de ces quatre états n'est pas difficile à saisir et à distinguer.

S'il ne sent rien, c'est que le magnétisme n'agit

pas. Il peut arriver cependant qu'il agisse et que l'action ne soit ni sensible ni apparente, c'est ce qu'on apprend par le retour de la santé.

Si une sensation inhabituelle le pénètre, c'est que le magnétisme agit; mais il reste à savoir si l'action sera curative.

S'il éprouve du soulagement, c'est que l'action lui convient, il y a espoir.

Si le magnétisme fait mal, c'est qu'il est contraire.

Dans les deux derniers cas, il faut prendre garde de s'abuser. Il peut y avoir du soulagement, que l'action cesse, et que le magnétisme devienne impuissant : de même qu'il peut faire un mal apparent, c'est-à-dire occasionner quelques souffrances, et il faudrait savoir les supporter parce qu'elles sont la preuve d'un travail nécessaire. Du reste ces souffrances sont plutôt un malaise général, qui ne ressemble pas aux douleurs produites par la maladie.

Quelques instans après que l'action est commencée, le magnétisé sent assez ordinairement une chaleur qui s'échappe de la main du magnétiseur.

Lorsque la main quitte le visage, il sent cette chaleur pénétrer ses vêtemens et parcourir toutes les parties du corps sur lesquelles la main du magnétiseur se dirige.

Si la main ne descend pas jusqu'aux pieds, ses

jambes s'engourdissent, et pour qu'il puisse marcher, il faut quelquefois passer la main le long de ses jambes à plusieurs reprises, et jusqu'au bout de ses pieds.

Souvent encore au lieu de chaleur, c'est du froid que la main du magnétiseur donne.

Lorsqu'elle passe devant le visage, il semble que c'est de l'eau glacée qu'on jette à la figure du malade : d'autres fois c'est de l'eau tiède qu'il semble qu'on laisse couler doucement sur son corps.

Ces diverses sensations précèdent ou suivent la main de l'opérateur.

Au lieu de toutes ces sensations, il s'établit quelquefois une chaleur générale par tout le corps, puis une transpiration.

Lorsque le malade est atteint d'une maladie aiguë; un rhumatisme, par exemple; si le rhumatisme est dans le dos, la main posée sur l'épine dorsale entraîne d'abord la douleur, lui fait suivre le trajet de la moelle épinière, la fait descendre de là dans les cuisses, des cuisses aux genoux, des genoux à la cheville, de la cheville au bout des doigts, et la douleur s'en va avec elle. L'opération est plus ou moins longue; tantôt il faut plusieurs heures; souvent quelques minutes suffisent; quelquefois l'action seule de passer la main entraîne la douleur; le magnétisé la sent qui suit la main ou qui la précède.

Si le magnétiseur s'arrête, la douleur s'arrête aussi. S'il continue, elle reprend son cours; s'il ôte tout-à-fait sa main, la douleur reste fixée là où elle a été amenée.

Quelquefois le malade désire que l'action cesse parce qu'il a de l'irritation, ou il demande qu'elle soit continuée plus longtemps que de coutume.

Quelquefois encore, au lieu d'une sensation, le malade n'éprouve que du soulagement qui lui vient doucement, sans qu'il sache comment et qu'il y ait le moindre effet sensible ou apparent; ce soulagement ne vient pas tout à coup, mais progressivement, peu à peu.

Lorsqu'à la suite d'une couche laborieuse, une femme est en proie à des attaques nerveuses qui la mettent dans un état alarmant, la main du magnétiseur, promenée au-dessus des couvertures, suffit pour ramener le calme. Si le magnétiseur est puissant, trois minutes suffisent pour opérer ce changement, la malade exprime qu'on lui fait du bien; au bout d'une demi-heure, les souffrances ont cessé; une heure après elle dort.

Lorsqu'une migraine violente fait suspendre les occupations habituelles, et qu'on est contraint de se coucher, ou de rester tout-à-fait inactif, la main du magnétiseur posée sur la tête, puis sur les genoux, et passée à plusieurs reprises

pendant vingt ou trente minutes sur ses jambes suffit pour enlever le mal.

Il arrive aussi que le magnétisé sent le besoin de fermer les yeux : chaque fois que la main du magnétiseur passe devant eux, les paupières se collent davantage. Puis le malade ne peut plus les ouvrir, il s'assoupit et s'endort.

Le sommeil est plus ou moins profond : habituellement le malade se réveille quand on lui parle, ou seul, après un temps plus ou moins long ; et comme l'action a continué et qu'elle est encore plus puissante pendant le sommeil, il est rare qu'il ne se trouve pas mieux au réveil.

Lorsque le malade s'est endormi, qu'on lui parle et qu'il répond en parlant, ou en faisant signe de la tête, mais sans se réveiller, il est Somnambule.

Il est impossible de ne pas renvoyer à un traité du Somnambulisme, pour connaître exactement cet état. Sa description, son utilité, les divers degrés qui le caractérisent plus ou moins fortement, la direction des somnambules, les dangers d'une fausse direction, les devoirs du magnétiseur, son influence, les accidens qui peuvent surgir de son impéritie ou de son imprudence, l'état physique et moral des somnambules, l'accroissement ou le décroissement chez eux des facultés commu-

nes à tous les hommes dans l'état de veille, leur influence sur eux-mêmes, leur supériorité dans l'acte magnétique, leurs défauts, leurs erreurs, nécessitent un traité spécial; il est donc inutile de n'en parler qu'imparfaitement, il vaut mieux n'en rien dire du tout, et se contenter ici d'une indication.

On distingue quatre degrés dans le somnambulisme, naturel ou spontané, symptomatique, magnétique et extatique; il ne sera ici question que du somnambulisme magnétique qui est le plus fréquent, et celui qui offre le plus d'intérêt.

Le Somnambulisme est un état pendant lequel celui qui s'y trouve a l'air de dormir. Quelquefois, cependant, il offre toutes les apparences de l'état de veille.

Il consiste particulièrement dans un sommeil apparent, qui n'est lui-même que la concentration que le somnambule fait de toutes ses facultés, ou d'une de ses facultés, sur un objet qui l'intéresse.

Il n'y a guère que les malades qui soient susceptibles de devenir somnambules. Presque toujours les personnes qui se croient bien portantes et qui deviennent somnambules reconnaissent qu'elles ont un germe de maladie déjà assez

avancé, et dont elles eussent tardé encore longtemps à soupçonner l'existence.

L'état somnambulique cesse ordinairement avec la guérison. Il varie d'intensité et n'est souvent pas le même, à divers momens, dans la même personne.

Le somnambule est isolé, c'est-à-dire qu'il ne voit et n'entend que le magnétiseur et les personnes que celui-ci met en rapport avec lui.

Il n'entend pas par les oreilles, et cependant il entend très bien, même mieux que quand il est éveillé.

Il a la voix plus ferme que dans l'état de veille.
Il a l'air plus assuré.
Le pouls est plein et régulier.

Il a les yeux fermés et cependant il voit très bien.
Il voit par les yeux, à travers les paupières, ou la vision a lieu par un autre organe.

Il souffre plus que dans l'état de veille, ou il y a suspension totale des souffrances qui ne reviennent qu'au réveil.

Ses forces physiques sont considérablement augmentées, ou il est dans un état de langueur; ce dernier état est rare.

§ IV.

État moral du magnétisé.

Lorsque le malade ne s'endort pas, il trouve déjà, surtout dans le cas d'une maladie aiguë, un soulagement très prompt dans l'acte magnétique. Généralement le magnétisme exerçant une action très douce, le magnétisé est invité, par cela même, à rester calme et en repos.

Tant que l'action dure, fût-elle d'une heure, le malade ne s'ennuie pas; n'éprouverait-il aucun effet marqué du magnétisme, il n'a pas ces mouvemens d'impatience naturels à beaucoup de personnes qui attendent une chose qu'elles ne voient pas arriver assez vîte à leur gré; celles mêmes qui ne peuvent habituellement rester assises longtemps ne manifestent pas le désir de se lever.

Les enfans surtout, même ceux en bas âge, paraissent se laisser magnétiser avec plaisir. Les plus petits, assis sur les genoux et soumis à l'action magnétique, cessent d'eux-mêmes les cris plus ou moins perçans qu'on leur entend pous-

ser quelquefois comme à plaisir. Ils restent tranquilles, sans qu'on ait besoin de les y engager, rient, puis s'endorment.

Celui qui souffre étant presque toujours prêt à se laisser magnétiser, sans même savoir ce que c'est que le magnétisme, éprouve de suite le désir d'en recevoir l'influence. Il s'est quelquefois imaginé que le magnétisme devait agir avec force et trop sensiblement sur lui; il prend de la confiance quand il voit qu'il ne sent rien, ou que ce qui le pénètre est une sensation de froid ou de chaud, qui n'a rien de désagréable.

Lorsqu'il arrive, au contraire, que le magnétisme porte son action sur les nerfs et fait mal (ce qui engage le magnétiseur à cesser sur le champ), le calme subit que le malade éprouve lui semble si extraordinaire, qu'il demande lui-même à être magnétisé de nouveau.

Les membres s'engourdissent quelquefois, c'est que le malade est disposé à dormir, il s'y laisse aller. Les paupières sont pesantes : elles se ferment : l'assoupissement arrive, un sommeil léger le suit. Le malade ne s'appartient plus, il repose doucement, il ne voit plus rien; mais il entend encore, et se réveille au moindre bruit. C'est un état de rêverie vague que le sommeil où

il est. Lorsqu'il se réveille, et qu'il retrouve ses souffrances, il regrette l'état où il était, et il attend presque toujours avec impatience le moment où il pourra reposer encore aussi doucement.

Quand le malade est disposé à devenir somnambule, il s'endort assez ordinairement du sommeil léger que l'on vient de décrire; mais il passe promptement à un sommeil profond, qui n'est pas encore le sommeil magnétique, et qui n'est pas non plus le sommeil ordinaire; car il est très difficile d'en tirer le malade avant le moment où il doit se réveiller de lui-même.

Lorsque le malade est devenu somnambule, et jusqu'au moment où il sort de l'état où il se trouve, il a bien la conscience de sa position, mais il ne saurait la définir; il ne sait plus ce qu'on entend par son état naturel, quoiqu'il sache qu'il est dans un état qui ne lui est pas ordinaire. Ce qu'il ne cesse de répéter, c'est qu'il se trouve bien, et qu'en tous cas cet état lui est nécessaire.

Au contraire, quand il se réveille, il ne conserve aucun souvenir de ce qu'il a fait ou dit en somnambulisme. Si on ne lui dit pas qu'il est somnambule, et qu'il a parlé (ce qui est quelquefois très important), il l'ignore toujours, et croit avoir dormi du sommeil naturel.

Cependant ce qu'il s'est imposé à lui-même très fermement, ou ce qui lui a été imposé pour son bien, en somnambulisme, il le fait dans l'état naturel, sans savoir comment il est porté à le faire, et quoique cela puisse le contrarier.

Le somnambule a confiance dans son magnétiseur, parce qu'il a l'assurance par lui-même qu'il lui veut du bien.

Un somnambule dont on voudrait tromper la confiance s'en apercevrait, et se réveillerait de lui-même dans un état d'agitation extrême.

Il ne s'occupe pas, ou du moins il s'occupe peu de ce qui l'entoure : son attention est presque toujours concentrée sur lui-même et sur sa santé. S'il arrive qu'il en soit distrait par une cause quelconque, on acquiert la preuve que ses facultés morales, ou au moins quelques-unes, sont beaucoup augmentées, et il en fait des applications très justes, et néanmoins extraordinaires.

Ainsi, l'homme, dans l'état de veille, a l'idée de ce qui se passe à certains instans dans son corps. S'il est malade, il sent que son intérieur est troublé ; le trouble est général ou local ; il cherche à deviner ce qu'il éprouve pour l'indiquer au médecin, et agir d'ailleurs en conséquence.

Quand il est somnambule, il a une manière de voir qui ne paraît pas être la vue, une manière

de sentir qui paraît être un toucher intérieur; toujours est-il que le somnambule voit très exactement l'intérieur de son corps, et que souvent il voit aussi bien celui des autres.

Il arrive néanmoins quelquefois qu'il ne voit ni l'intérieur de son corps, ni celui des autres, ou bien il n'en voit qu'une partie. Il en prévient, et il dit à quel moment, quel jour, il pourra voir, ou s'il ne le pourra pas.

Un bon somnambule parle d'instinct, sans réflexion, et ne cherche jamais à prouver; il répète qu'il est sûr de ce qu'il avance. Si, sur les observations qu'on lui fait, au lieu de persister simplement, il entre en discussion, démontre et cherche à prouver, c'est un mauvais somnambule dont il faut se défier.

Un somnambule ne sait rien au-delà de ce qu'il sait dans l'état naturel; mais chez lui l'exaltation de la mémoire et de l'esprit de comparaison produit des rapprochemens intellectuels qui le rendent supérieur à lui-même dans l'état de veille.

Celui qui n'est pas anatomiste, chirurgien, médecin, ne peut pas, s'il est somnambule, décrire sa maladie comme le ferait un homme de l'art; il dit ce qu'il voit, comme il le voit, ou

LIVRE SIXIÈME.

DE LA PUISSANCE ET DE L'IMPUISSANCE DU MAGNÉTISME

ET

DU MAGNÉTISME COMPARÉ A LA MÉDECINE.

CHAPITRE PREMIER.

De la puissance du magnétisme.

Le magnétisme est un remède que Dieu a mis dans la main de l'homme pour l'aider à se guérir et à guérir ses semblables, ainsi que les animaux auxquels il peut être attaché.

La médecine donne particulièrement les moyens de chasser les humeurs qui nuisent à la santé en s'accumulant dans une partie du corps; de rétablir les fonctions des organes qui, naturellement ou par le fait de l'homme, ont subi des modifications nuisibles; mais elle est parfois impuissante. Le magnétisme peut produire les mêmes résultats que la médecine, et il est des cas où il échoue comme elle. Mais comme le

magnétisme est l'action d'un corps sur un autre corps semblable et qu'il y a analogie entre le remède et le malade, les dangers du magnétisme sont moindres que ceux qui accompagnent souvent les moyens que la médecine ordinaire est obligée d'employer pour combattre les maladies.

Dès lors, nécessité de joindre le magnétisme à la médecine s'il n'est pas un remède à tous les maux, et nécessité absolue pour la médecine de s'adjoindre le magnétisme pour s'en aider et arriver plus facilement à une fin convenable, sans être en proie aux incertitudes qui n'abandonnent presque jamais le médecin.

Le magnétisme étant une communication des forces vitales d'un homme à un autre consiste à employer, diriger, régulariser les forces de la nature. Sous tous les rapports, c'est donc le cas de s'en servir comme auxiliaire de la médecine.

Ce n'est pas quand on a épuisé toutes les ressources médicales, comme on l'a fait jusqu'à présent, qu'il faut user du magnétisme, mais au contraire avant de prendre des remèdes ou en les prenant. Deux remèdes ordinaires peuvent se nuire; mais le magnétisme prépare avec succès les voies d'exécution au médecin et au chirurgien.

Le magnétisme est loin d'être un moyen exclusif, et préférable à la médecine; tous les deux

sont utiles et indispensables. L'art de la médecine et la science du magnétisme sont aussi intéressans l'un que l'autre pour la santé de l'homme. Sans le magnétisme, le médecin et le chirurgien ne font que la moitié du bien qu'ils pourraient faire.

Généralement le magnétisme agit sur presque tous les malades; il en est cependant qui ont paru insensibles à son action; mais le plus souvent telle personne, atteinte d'une maladie, n'éprouvera aucun effet du magnétisme, qui s'en trouvera bien si elle est attaquée d'un autre mal.

Plus la marche de la nature est dérangée chez un malade, plus il est difficile au magnétisme d'y ramener l'ordre et la régularité. Les personnes qui ont été agitées par des passions vives et soutenues, qui ont éprouvé de violens chagrins, qui ont été en proie à de longues et grandes inquiétudes, celles qui vivent dans le grand monde et en adoptent les usages nuisibles, celles qui ont essayé d'un trop grand nombre de remèdes, toutes ces personnes éprouvent de moins bons effets du magnétisme, parce que l'action lente, modérée et régulière de la nature, a été continuellement contrariée chez elles, et qu'elles se sont créé une modification de tempérament tout-à-fait opposée.

L'action magnétique se fait sentir plus vivement, plus promptement, avec un bien plus grand succès, sur les gens de la campagne, sur

comme il le sent, et dans le langage qui lui est le plus propre pour se faire comprendre.

Un médecin somnambule est un être précieux pour lui-même, pour les autres et pour la science.

L'instinct des remèdes est considérablement augmenté chez un somnambule; il prescrit ce qui est convenable à sa position, et souvent à celle des autres.

Il arrive quelquefois (ces cas sont rares) que le somnambule, après avoir examiné mûrement son état, et en avoir rendu compte à son magnétiseur, s'ordonne un remède tellement extraordinaire, que, suivant toute apparence, ce remède doit le tuer, au lieu de le sauver. Le magnétiseur en fait l'observation, le somnambule examine de nouveau, décrit encore son état, dit qu'il a bien vu et persiste; le magnétiseur s'excuse : le malade assure alors que si on ne lui donne pas le remède qu'il indique, il périra; il le redemande, il insiste, il ordonne.

Dans ces momens terribles, le magnétiseur refuse, un médecin ordinaire recule, le médecin magnétiseur obéit, et le remède fait l'effet attendu.

On n'a pas absolument besoin d'être en som-

nambulisme pour prendre des médicamens qui devraient tuer et qui guérissent ; mais on peut induire des exemples qui se présentent dans l'état naturel comme dans le somnambulisme, que la médecine doit vraiment être *ad hominem*, et non *ad omnes*.

LIVRE SIXIÈME.

DE LA PUISSANCE ET DE L'IMPUISSANCE DU MAGNÉTISME

ET

DU MAGNÉTISME COMPARÉ A LA MÉDECINE.

CHAPITRE PREMIER.

De la puissance du magnétisme.

Le magnétisme est un remède que Dieu a mis dans la main de l'homme pour l'aider à se guérir et à guérir ses semblables, ainsi que les animaux auxquels il peut être attaché.

La médecine donne particulièrement les moyens de chasser les humeurs qui nuisent à la santé en s'accumulant dans une partie du corps; de rétablir les fonctions des organes qui, naturellement ou par le fait de l'homme, ont subi des modifications nuisibles; mais elle est parfois impuissante. Le magnétisme peut produire les mêmes résultats que la médecine, et il est des cas où il échoue comme elle. Mais comme le

magnétisme est l'action d'un corps sur un autre corps semblable et qu'il y a analogie entre le remède et le malade, les dangers du magnétisme sont moindres que ceux qui accompagnent souvent les moyens que la médecine ordinaire est obligée d'employer pour combattre les maladies.

Dès lors, nécessité de joindre le magnétisme à la médecine s'il n'est pas un remède à tous les maux, et nécessité absolue pour la médecine de s'adjoindre le magnétisme pour s'en aider et arriver plus facilement à une fin convenable, sans être en proie aux incertitudes qui n'abandonnent presque jamais le médecin.

Le magnétisme étant une communication des forces vitales d'un homme à un autre consiste à employer, diriger, régulariser les forces de la nature. Sous tous les rapports, c'est donc le cas de s'en servir comme auxiliaire de la médecine.

Ce n'est pas quand on a épuisé toutes les ressources médicales, comme on l'a fait jusqu'à présent, qu'il faut user du magnétisme, mais au contraire avant de prendre des remèdes ou en les prenant. Deux remèdes ordinaires peuvent se nuire; mais le magnétisme prépare avec succès les voies d'exécution au médecin et au chirurgien.

Le magnétisme est loin d'être un moyen exclusif, et préférable à la médecine; tous les deux

sont utiles et indispensables. L'art de la méde-cine et la science du magnétisme sont aussi intéressans l'un que l'autre pour la santé de l'homme. Sans le magnétisme, le médecin et le chirurgien ne font que la moitié du bien qu'ils pourraient faire.

Généralement le magnétisme agit sur presque tous les malades; il en est cependant qui ont paru insensibles à son action; mais le plus souvent telle personne, atteinte d'une maladie, n'éprouvera aucun effet du magnétisme, qui s'en trouvera bien si elle est attaquée d'un autre mal.

Plus la marche de la nature est dérangée chez un malade, plus il est difficile au magnétisme d'y ramener l'ordre et la régularité. Les personnes qui ont été agitées par des passions vives et soutenues, qui ont éprouvé de violens chagrins, qui ont été en proie à de longues et grandes inquiétudes, celles qui vivent dans le grand monde et en adoptent les usages nuisibles, celles qui ont essayé d'un trop grand nombre de remèdes, toutes ces personnes éprouvent de moins bons effets du magnétisme, parce que l'action lente, modérée et régulière de la nature, a été continuellement contrariée chez elles, et qu'elles se sont créé une modification de tempérament tout-à-fait opposée.

L'action magnétique se fait sentir plus vivement, plus promptement, avec un bien plus grand succès, sur les gens de la campagne, sur

les personnes qui mènent une vie simple et frugale, sur les enfans. Par ces derniers surtout, ceux qui doutent de la réalité et de la puissance du magnétisme peuvent avoir une conviction facile et certaine; car les enfans ne savent pas ce que c'est que le magnétisme, et c'est plutôt en les caressant, qu'en les magnétisant, qu'on les guérit.

Il tant de cures opérées par le secours du magnétisme, qu'on est fondé à en tirer la conclusion naturelle et souvent juste, qu'il peut guérir des individus atteints des mêmes maladies que ceux qui ont été guéris.

Mais s'il y a des guérisons de toutes les maladies par le magnétisme, ce n'est pas une raison pour poser en principe qu'il guérira toutes les maladies; car l'expérience prouve le contraire, et on en a tiré cette conséquence qui paraît certaine, qu'il guérit les individus et non les maladies, selon le plus ou le moins d'analogie qu'il y a entre le magnétiseur et le malade.

Le magnétisme est calmant : comme tel, sa première vertu est de rétablir l'équilibre.

Il est tonique, il augmente les forces vitales.

Le degré de violence d'une maladie ne doit pas empêcher d'avoir recours au magnétisme; au contraire, c'est dans les situations les plus péril-

leuses, dans les maladies les plus aiguës qu'il exerce une action prompte, calmante et souveraine; on a vu l'action magnétique produire les effets les plus inattendus, et rappeler la vie chez des malades que l'on croyait perdus.

Lorsque le magnétisme agit sur un malade qui a réclamé son secours pour une maladie grave et générale, il arrive souvent qu'après la guérison il porte aussitôt son action sur une autre maladie locale qui existait avant celle qui a nécessité plus vivement les secours du magnétisme. L'action est continue, sans éprouver la moindre interruption; mais on en sent la différence, parce qu'elle se porte sur l'organe affecté.

Il est des maladies contre lesquelles on ne saurait employer de meilleur remède que le magnétisme; il en est aussi où son action est faible; il en est encore où il a besoin d'être aidé par des remèdes.

C'est un aussi grand tort d'attendre qu'on ait épuisé tous les secours de l'art médical pour avoir recours au magnétisme, que c'en serait un de regarder la médecine comme inutile et de s'en tenir au magnétisme. Il faut éviter ces extrêmes et user du magnétisme pour favoriser la médecine ordinaire, ou la remplacer lorsque le magnétisme en est susceptible.

CHAPITRE II.

—

De la nécessité d'étudier le magnétisme pour le comparer à la médecine et l'en aider au besoin.

Lorsque les commissaires du roi firent leur rapport en 1784, ce rapport fut contraire au magnétisme. Il n'était question alors ni de somnambulisme, ni de somnambules, Mesmer ne les avait pas observés. Mais il prétendait qu'on pouvait guérir toutes les maladies par le magnétisme; il posait en principe qu'elles ont une seule et même cause, et qu'il y a dans la nature un remède pour toutes. Il voulait trop, on ne lui céda rien.

Les médecins et les savans nommés pour faire le rapport furent d'avis que le magnétisme n'existait pas tel qu'on le prétendait, et que ce qu'ils en avaient vu était nuisible. Un de ces commissaires, Jussieu, s'était séparé de ses collègues, et fit un rapport particulier. Il n'admit pas les prétentions des magnétiseurs, mais il constata l'existence d'un agent auquel il attribua certains effets magnétiques.

Le rapport des commissaires du roi est aujour-

d'hui sans importance; il reste comme monument de l'ignorance du temps, et des progrès que la science a faits depuis.

Berthollet, savant médecin, a aussi proclamé que le magnétisme était une chimère; mais depuis Berthollet, Laplace, Cuvier, Georget, Ampère, Bogros, Prévost, Dumas, sont venus signaler les uns l'empire du magnétisme, les autres l'existence d'un fluide qui circule dans les nerfs et se répand au dehors.

En France, Puységur, Petétin, Montravel, Thouret, Deleuze, Bruno, Lausanne, Roullier, Virey, Bertrand, Dupotet, Foissac, Chardel, d'Hénin, Rostan; dans le nord, Wolfart, Kiéser, Kluge, Koreff, Eschenmayer, Hufeland, Passavant, Bosker, Wienholt, Ennemoser, Nees-von-Esenbeck, Stroffreghen, en écrivant et en discutant pour ou contre le magnétisme, en ont tous prouvé l'existence.

La question n'est donc plus la même qu'en 1784, ni sur le même terrain. Il ne s'agit plus de savoir si le magnétisme existe, cela ne fait de doute pour personne; on demande seulement s'il produit les effets qu'on lui attribue, si particulièrement il est utile en médecine, et jusqu'à quel point il peut l'être.

Toutes les disputes mesquines, résultat d'une incompréhension réciproque, les injures, les satires, les quolibets, et les grossièretés que l'on a

pu se renvoyer les uns aux autres jusqu'à ce jour, sont autant de sottises humaines que des gens sages doivent oublier; ce sont de vieilles loques qui saliraient également ceux qui voudraient s'en servir; c'est un fumier qu'il ne faut pas remuer par pitié pour ceux qui se sont plu à le grossir, et pour ceux qui ont laissé faire. On sait fort bien que la vérité rencontre toujours des obstacles; elle n'en est que mieux reçue quand elle arrive.

Il faut laisser tout cela : c'est usé; autrefois on brûlait les magnétiseurs, depuis on les a bafoués, ridiculisés et injuriés; mais aujourd'hui, ce n'est plus ainsi qu'on procède : la science ne mène plus ses adeptes à l'échafaud, et elle a des couronnes pour tous les hommes laborieux et sincères, même quand ils se trompent.

La lutte magnétique n'existe donc plus, c'est une vieille bataille qui est finie depuis longtemps, et dont les combattans se sont retirés sains et saufs, après avoir démontré aux spectateurs que qui veut trop prouver ne prouve rien, et qu'il est inutile de montrer la lumière à celui qui ne veut pas la voir.

A entendre les uns, il fallait proclamer le magnétisme la médecine universelle; les autres, au contraire, en possession immémoriale de la science médicale, ont répondu à cet appel par le dédain; et quand on a voulu leur proposer de voir de leurs propres yeux, ils ont détourné la tête.

C'est que la saine et sage raison n'était ni d'un côté ni de l'autre. Chez les uns on avait blessé les amours-propres particuliers; chez les autres l'esprit de corps s'est cru vexé, insulté. On avait attaqué et méconnu l'utilité d'un art bien difficile, qui ne prétendait pas être parfait, mais qui savait avoir fait des progrès réels, et les choses en cet état, il était devenu impossible de s'entendre.

Si, de plus, on se reporte à l'époque de la renaissance du magnétisme, on voit que les circonstances ont été pour beaucoup dans la résistance que les médecins ont apportée à l'adoption du magnétisme comme moyen de guérison; d'abord dès le premier moment, les traitemens magnétiques étaient effrayans, et rappelaient l'histoire des convulsionnaires de Saint-Médard; d'un autre côté on reconnaît que c'est un malheur que le magnétisme ait été suivi sitôt du somnambulisme, parce que les phénomènes qui accompagnent ce dernier état ont entièrement éloigné les médecins et les observateurs des résultats du magnétisme simple.

Au lieu de parler magnétisme et de le pratiquer, de citer des cures magnétiques et d'en proposer l'examen, qu'a-t-on fait? On n'a pensé qu'à produire le somnambulisme, et rarement pour guérir, toujours par curiosité. Il n'a plus été question que de somnambules, de tout ce qu'ils

avaient pu dire ou faire, et de ce qu'ils n'avaient ni dit, ni fait, ni pu faire.

Or, qu'y a-t-il d'intéressant pour un médecin, qu'un somnambule voie les yeux fermés, ou sans le secours des yeux, par l'estomac, par un orteil, qu'il voie à une distance de deux lieues ou de deux cents lieues; ces faits pourront bien l'intriguer comme savant, mais ils lui importent fort peu comme médecin. Habituellement le médecin vit dans sa sphère médicale; c'est à lui sa sphère d'utilité; c'est plus encore, c'est sa sphère de nécessité, dans laquelle il resterait même sans cesse, si ses études ne le forçaient à avoir une teinture des autres sciences.

Il ne fallait donc pas agir comme on l'a fait; il fallait laisser là toutes les facultés somnambuliques, à l'exception de l'instinct des remèdes et de la vue intérieure. Sur le premier point, le médecin, voyant que les somnambules sont des êtres raisonnables, n'eût pas été difficile à convaincre. Le second point eût été plus délicat, parce que, prévenu contre tous les prodiges attribués à l'état somnambulique, l'esprit du médecin aurait eu de la peine à se prêter à l'examen; il aurait toujours craint de perdre son temps à des niaiseries, mais on l'y aurait amené.

Ce qu'on n'a pas fait alors, il faut le faire aujourd'hui; il faut examiner le magnétisme et le

somnambulisme en commençant par l'action la plus simple; autrefois on disait : il n'y a pas de magnétisme, ni de somnambulisme magnétique; c'est aujourd'hui une chose constante; on demande seulement à quoi l'un et l'autre sont bons; c'est ce qui reste à prouver à ceux qui ne le savent pas. La position est donc bien améliorée pour le magnétisme depuis trente ans; on admet le principe, on demande à voir les conséquences.

C'est donc à ceux qui se croient assez instruits dans la science magnétique à s'expliquer avec le caractère qui convient à l'époque et aux progrès que toutes les sciences ont pu faire.

Au moyen-âge (car il ne faut pas confondre l'antiquité avec le moyen-âge, l'une savait beaucoup, l'autre très peu), tout était miracle; un homme trouvait-il un remède dans l'herbe la plus simple, il faisait des miracles; un paralytique craignant un incendie se sauvait-il à toutes jambes, miracle! Aujourd'hui il n'y a plus de miracles; on examine, on étudie, on admet ou on rejette. Mais le prétendu miracle offre-t-il un point singulier, la science en tient note.

Ce n'est pas que la masse en soit plus heureuse et voie beaucoup plus juste : si on a moins de préjugés, on a plus d'incrédulité.

Il n'y a donc que les sciences qui font des progrès, et ceux qui les étudient qui soient à même

de les apprécier et d'en profiter; c'est à ces derniers qu'il faut s'adresser pour avoir un avis. Quant à ceux qui lisent peu et ne voient pas, et qui pour lors ne peuvent pas comprendre facilement, c'est une raison de plus pour celui qui cherche à expliquer une doctrine d'être dans ses discours d'une simplicité extrême qui engage à le lire, et à faire désirer qu'il ait raison.

Pour arriver à ce but difficile, il faut d'abord être animé d'intentions vraies, de manière que tout le monde soit porté à croire qu'on agit dans l'intérêt général; il faut être dans une position à n'avoir rien à demander aux uns ou aux autres; dire pour ceux qui écoutent, qu'on est sûr de ce qu'on avance (et l'être réellement); mais rester soi-même dans un doute raisonnable, jusqu'à ce qu'on connaisse les objections qu'on pourrait avoir à faire.

Certainement aujourd'hui, quand un homme, quel qu'il soit, se présente à une Faculté de médecine avec un remède dont il fait connaître la composition et les vertus prétendues, il en est écouté avec intérêt, si ses explications préalables, son maintien, son langage, inspirent quelque confiance : on sait par expérience que le hasard favorise quelquefois l'ignorance, et lui fait voir en un instant ce qu'un savant se minait à rechercher sans cesse.

Les magnétiseurs de 1784 auraient donc dû, si

cela avait été possible, se borner à dire au médecin : « Nous avons un remède qui peut guérir » beaucoup de maladies, et quand il ne guérit » pas, il soulage. » A quoi le médecin aurait certainement répondu : Guérir! c'est à quoi je m'ap- » plique tous les jours; vous avez un remède? » voyons-le: »

CHAPITRE III.

De l'inutilité du somnambulisme et des somnambules dans la pratique du magnétisme simple.

Le magnétisme serait un moyen de guérir vraiment nouveau, qu'il faudrait l'examiner avec soin afin de pouvoir s'en servir s'il est bon, et s'en défendre s'il est mauvais. A plus forte raison faut-il s'en occuper sérieusement, si on acquiert la preuve qu'il a été pratiqué universellement par les anciens, avec plus ou moins de succès, selon les connaissances qu'ils avaient alors, et si on arrive à reconnaître qu'on est à même de s'en servir aujourd'hui plus utilement que les anciens n'ont pu le faire. L'attention doit même se fixer pour toujours sur ses inconvéniens ou ses dangers, et il faudrait prendre garde qu'en

fermant les yeux sur son utilité, on ne restât trop longtemps dans l'ignorance du mal qu'il peut faire.

Le moyen de connaître et expliquer les effets d'un remède, c'est de le voir, de l'examiner sous toutes ses formes, sous tous ses rapports; il faut donc étudier le magnétisme pour fixer définitivement son degré d'utilité, mais savoir surtout si son action peut nuire à la santé de l'homme, et jusqu'à quel point.

S'il peut y avoir des difficultés entre la médecine somnambulique et la médecine ordinaire, il ne peut en exister aucune entre cette dernière et la médecine magnétique, purement magnétique, celle qui consiste dans les effets de l'imposition, de la présentation, de l'application de la main, et dans l'insufflation.

La médecine magnétique est une chimère, ou elle existe; l'a-t-on examinée? non! parce qu'on a pensé qu'il fallait croire aux somnambules, et qu'on nie l'exaltation des facultés humaines pendant l'état somnambulique.

Il y a cinquante ans, Buffon prétendait « que » les somnambules étaient plus stupides que des » imbéciles, qu'ils ne savaient dire et répondre » que quelques mots sans suite. » Depuis, c'est bien différent, on leur a reproché de trop parler, et sur beaucoup trop de choses, c'est donc un progrès.

On prétend maintenant qu'ils ne voient pas les yeux fermés ou sans le secours des yeux, ce qui, au surplus, n'est pas très intéressant pour les médecins; reste donc à savoir s'ils sont bons à quelque chose en médecine, c'est ce qu'on verra plus tard.

Mais si le contraire est prouvé, si les somnambules ne sont que des imbéciles, s'ils ne sont bons à rien, qu'est-ce que cela peut faire au magnétisme? En existera-t-il moins s'il n'y a plus de somnambules ou s'ils ne sont d'aucune utilité? non certainement. Le magnétisme peut se passer du somnambulisme et des somnambules: avec le magnétisme simple on n'en guérira pas moins beaucoup de maladies ordinaires, et d'autres qui font le désespoir de la médecine.

Puisqu'il y a une médecine magnétique sans le secours du somnambulisme, il convient de voir si elle présente des ressources et des avantages, et si elle mérite d'être associée à la médecine ordinaire. Pour le prouver, il faut mettre en relief ces avantages, afin que les médecins soient à même de les examiner et d'en tirer, s'il y a lieu, un parti utile à la santé.

Chacun sait que la médecine est un art conjectural; que le médecin, ne pouvant pas voir l'intérieur du corps d'un malade, ne le traite souvent que par un calcul de probabilités fondé sur

une expérience de deux mille années et sur celle qu'il acquiert tous les jours.

Cependant quoi qu'on sache, on n'en est pas moins souvent très injuste envers la médecine, et quand il arrive qu'un médecin fait une école, n'en ferait-il même pas, quand plusieurs médecins ne s'entendent pas entre eux , on dit qu'il est dangereux de se remettre entre leurs mains, et qu'ils ne savent rien qu'au moment où il n'y a plus rien à faire, après la mort.

D'abord cela n'est pas vrai : puis, s'il est incontestable que la médecine grandit aux dépens de l'humanité, c'est qu'elle traite en effet les hommes et les animaux , et que dès lors ses erreurs sont mieux senties que d'autres.

Ceux qui ne savent rien et qui sont persuadés que les médecins n'en savent pas assez, devraient faire attention que la médecine est d'un secours réel, puisqu'elle a toujours été pratiquée avec un succès croissant et qu'elle a été l'objet de l'étude constante d'un grand nombre d'hommes de mérite. Que des fous écrivent de gros livres, cela s'est vu; que d'autres les imitent et puis d'autres après ceux-ci, cela s'est vu encore; mais de tels travaux ne vont pas loin, quelques années suffisent pour en faire justice, et personne n'est plus tenté de recommencer.

Ceci posé pour la médecine ordinaire, à qui fera-t-on accroire aujourd'hui que les anciens, qui

étaient pour le moins aussi sensés que les modernes, aient usé du magnétisme pour le traitement des maladies, s'ils n'avaient pas eu la certitude qu'il était utile aux malades.

A qui fera-t-on croire encore, qu'après les rapports de 1784 qui condamnèrent le magnétisme, depuis plus de cinquante ans enfin, il se soit trouvé des médecins, des savans, tous gens recommandables, honorés et honorables, qui sont aujourd'hui en possession de l'estime publique, ou dont la mémoire est respectée? A qui pourra-t-on persuader que ces médecins et ces savans aient osé braver le ridicule et soutenir que la médecine magnétique était une vérité, si elle est une déception?

Est-ce une raison, parce qu'il y a des gens qui prétendent que le magnétisme est un remède unique et universel, pour qu'il soit une erreur ou une chimère? N'est-ce donc pas au contraire ce chaos de gens enthousiastes et exagérés, de savans et de médecins, qui doit donner à penser que le magnétisme existe réellement?

Oui, la médecine magnétique est vraie, et aussi utile que vraie; le temps a marché pour elle. Le moment est venu où de gré comme de force il faut l'étudier. Jusqu'à ce jour on a magnétisé en silence pour faire le bien autant que peut le faire un petit nombre de personnes isolées; mais il est à craindre qu'il n'y ait un jour beaucoup trop de

magnétiseurs. On peut faire beaucoup de bien par le magnétisme quand on veut le bien; mais en s'essayant à faire du mal, on peut aussi arriver à en faire beaucoup. On a dédaigné le magnétisme parce que c'était un moyen de guérir; on s'en occupera forcément, quand on verra qu'il peut être aussi un moyen de destruction.

La Main qui se lève sur un malade pour lui rendre la santé peut-elle lui donner la mort, comme elle lui rend la vie : c'est une question qui serait déplacée dans cette introduction, et qu'il ne conviendrait d'ailleurs d'examiner qu'en parlant des dangers du magnétisme.

Pour le moment, il s'agit de voir quels peuvent être les avantages du magnétisme comparativement à ceux de la médecine.

CHAPITRE IV.

—

Du magnétisme comparé à la médecine.

Il n'est pas probable qu'on soit arrivé jusqu'ici pour se méprendre sur le caractère de la comparaison à établir entre la médecine et le magné-

tisme, et qu'on s'attende à une diatribe contre la médecine et les médecins.

Il serait fort singulier qu'un homme qui a une proposition à faire, un jugement à solliciter, se présentât devant des hommes compétens, pour leur dire qu'il en sait plus qu'eux sur la matière dont il va traiter, et qu'il serait mieux à leur place qu'eux-mêmes : il vaudrait mieux se taire; car ces forfanteries ne produisent plus d'effet, ou plutôt elles sont cause qu'on ne veut pas continuer la lecture d'un livre où un tel système de dénégation et de suffisance se trouve tracé, et on fait bien.

Il ne s'agit donc pas de se constituer le détracteur de la médecine; c'est encore un système qui est tombé avec le temps, et ceux qui ne croient pas à l'art médical seraient bien embarrassés de le remplacer par quelque chose de mieux. Il en est, pour beaucoup de gens, de la médecine comme de la religion : on méprise l'une tant qu'on se porte bien; on ne pense à l'autre qu'au moment de quitter la vie.

La cause de la médecine a toujours été bonne; sa défense et sa justification n'ont pas besoin d'être recommencées après les pages brillantes que Cabanis a écrites pour elle et pour les médecins (1).

Quelques mots doivent donc suffire pour

(1) Cabanis. — Du degré de certitude de la médecine.

prouver que la médecine peut avoir besoin du magnétisme et qu'il a ses avantages particuliers.

Tous les corps se ressemblent-ils exactement? Non.

Connait-on la cause première des maladies? Non.

Les maladies offrent-t-elles toujours les mêmes symptômes? Non.

Ont-elles changé suivant les climats, et les pratiques médicales ont-elles changé avec elles? Oui.

L'art de la médecine n'est donc pas chimérique? Non.

Est-il conjectural? Oui.

Pourquoi est-il conjectural? Parce que, comme on vient de le dire, tous les corps ne se ressemblent pas exactement, qu'on ne connaît pas les causes premières des maladies, qu'elles n'offrent pas toujours les mêmes symptômes; que la nature elle-même a des marches différentes et souvent inconnues pour arriver à son but.

L'art de la médecine sera-t-il toujours conjectural? Cela est probable, car la nature est inépuisable; elle ne fait connaître ses ressources que très lentement, et le médecin n'est qu'un homme.

Maintenant c'est à celui qui ne veut pas de la médecine parce qu'elle est conjecturale à chercher ailleurs un autre moyen de guérir; mais il pourrait bien chercher longtemps, car à l'ex-

ception de quelques sciences exactes, qu'y a-t-il qui ne soit pas conjectural : est-ce l'art de la guerre? Un bon général fait un plan d'attaque ou de défense, tout est prévu : hors un événement qui ne devait pas arriver. Est-ce l'agriculture? Un cultivateur expérimenté compte sur une heureuse récolte pour prix de ses soins; mais la saison lui est contraire. S'il en est ainsi, pourquoi le médecin serait-il tenu d'assurer les hommes contre la maladie?

Ce n'est donc jamais le cas de médire du médecin, c'est toujours celui de l'aider.

S'il n'y a pas d'entière certitude en médecine, si toute l'attention, le soin et le tact des médecins ne peuvent empêcher des erreurs, le magnétisme est-il un moyen qu'on puisse leur indiquer pour se conduire dans la pratique médicale avec plus de confiance et de sécurité qu'ils n'ont pu le faire jusqu'à présent? Est-il un moyen d'aider et d'observer plus utilement et plus fidèlement la nature? Si cela est, le magnétisme est bien précieux, et ne fût-il applicable que dans certains cas, ces cas fussent-ils même rares, ce serait déjà beaucoup; à plus forte raison s'il pouvait servir à éclairer la science médicale.

La solution de ces questions intéresse l'humanité entière, et les médecins particulièrement; c'est donc une grande tâche que l'on va entreprendre en essayant de comparer la médecine au

magnétisme, surtout après les chances malheureuses qui se sont accumulées devant ce dernier.

Dans le principe, on a dit que le magnétisme allait guérir toutes les maladies, c'est ce qu'on ne manque jamais de faire quand un remède nouveau se présente. Si une chose est bonne en telle circonstance, on s'en exagère les effets, et on en essaie dans tous les cas possibles sans examen ni calcul : tout le monde est revenu de cette première impression; et si aujourd'hui on trouve dans le magnétisme une médecine auxiliaire, on se croira et on sera réellement fort heureux; s'il arrive donc que le magnétisme offre au profit de la médecine la solution des questions qu'on a émises plus haut, ce serait un grand bienfait que sa propagation, et chacun devrait s'empresser de la favoriser.

Il est effrayant, sans doute, d'oser prétendre que le magnétisme, si longtemps repoussé, peut opérer, dans l'art le plus important et le plus utile qu'on connaisse, une véritable révolution; et qu'après des milliers d'années, ce sera le cas de joindre aux pratiques modernes les pratiques les plus anciennes. Mais si l'on est persuadé de ce qu'on avance, si ce n'est qu'après y avoir mûrement réfléchi, si l'on s'est même ingénié à détruire pièce à pièce ses connaissances magnétiques et qu'on n'en ait acquis qu'une conviction plus profonde, c'est un devoir de parler. L'énormité d'une

tâche n'a rien d'effrayant, si on a le temps pour la faire, et surtout si elle est utile; si on la remplit en entier, on n'en est que plus heureux : si on y succombe, un autre vient qui reprend les mêmes travaux avec encore plus d'ardeur, il finit ce qu'on avait commencé : il importe peu qui atteindra le but, pourvu qu'il le soit.

Ce n'est pas trop avancer de dire que les avantages que la médecine peut retirer de l'étude et de la pratique du magnétisme sont immenses sous tous les rapports.

Qu'un homme soit atteint d'une maladie dont il ne connaît pas la nature, dont il ignore l'origine, dont il ne pourrait retrouver ni indiquer le point de départ; si cette maladie n'est pas venue au point de recevoir inutilement les secours de la médecine, le magnétisme suffira très souvent pour le guérir. Ce qui rend ordinairement les secours de la médecine ou du magnétisme inutiles ou insuffisans, c'est qu'on ne s'en sert jamais au moment où on devrait les rechercher; on prévient rarement le mal; quand il est arrivé on voudrait le chasser : il eût fallu l'empêcher, l'arrêter à sa naissance.

Si une maladie est réputée incurable, ce qui veut dire qu'elle a résisté à toutes les ressources que l'art médical peut offrir, on a recours à l'électricité, au magnétisme; à quoi n'aurait-on pas

recours en pareil cas ? on a raison : car le magnétisme guérit souvent quand la médecine est impuissante.

Lorsque la médecine et le magnétisme sont tous deux impuissans, et que le malade est obligé de se résigner, le magnétisme soulage encore, et le malade peut passer quelques instans tranquilles qui sont pour lui autant de momens de bonheur.

Quand le magnétisme est accompagné de somnambulisme, il peut être d'un grand secours au médecin et au chirurgien; il peut aussi être utile aux sciences.

Quand le corps et l'âme sont malades, que les chagrins ont affaibli ou dérangé l'organisme, et que l'édifice humain croule et s'affaisse de toutes parts sous le poids des douleurs physiques et morales, le magnétisme a encore des secours à offrir; il fortifie le corps, il relève le courage moral, plus que tout autre remède.

Les devoirs du magnétiseur lui constituent donc, comme au médecin, une espèce de sacerdoce. Mais il est encore plus porté que le médecin à secourir ses semblables, car il est obligé de s'unir à eux pour les secourir.

Comme ceux du médecin, ses devoirs ne se bornent pas à ses malades : il en a à remplir envers la société entière.

Il est des choses que l'homme ignore et qu'il

apprendra un jour; il en est d'autres qu'il ne saura probablement jamais. Le magnétisme, quand on en fait une étude approfondie, sévère et tranquille, met sur la voie de l'existence physique et morale de l'homme; il peut l'aider à découvrir les secrets de la nature, et l'amener à user de la vie avec sagesse, à la quitter avec plus de résignation.

Le magnétisme peut donc être considéré sous trois points de vue, comme moyen de guérir, comme moyen de soulager, comme science. Si cela est, tout homme sage qui veut s'instruire, soulager au besoin ses maux et ceux de ses semblables, doit chercher à connaître le magnétisme.

Il y a trois points principaux à mettre en comparaison : la pratique médicale avec la pratique magnétique, les effets du remède magnétique comme moyen curatif, les mêmes effets comme moyen de soulagement.

CHAPITRE V.

—

Des pratiques médicale et magnétique comparées.

Lorsque le médecin arrive chez un malade, de deux choses l'une, la maladie est bien caractérisée, ou elle l'est peu; si elle est caractérisée, il est naturel de supposer que le médecin ne se trompera pas. Il ordonnera donc les remèdes que la position du malade exige. Ce n'est pas le cas d'examiner si le remède ordonné sera bien composé et bien administré, il faut le supposer : le contraire arriverait, qu'il faudrait le ranger dans la classe des événemens particuliers, et non des faits généraux auxquels on doit seulement se rattacher.

Mais quand le médecin est dans le doute, que fait-il?

Il examine avec attention le malade, se fait rendre compte des moindres circonstances qui ont pu le mettre dans l'état où il est, ainsi que des sensations qu'il a éprouvées depuis et même avant la maladie. Sur ce, il conjecture, il compare, il raisonne, et il ordonne le remède qu'il croit le plus propre à calmer le malade et à le mettre en état de recevoir d'autres médicamens

qui devront le guérir, mais qu'il n'ose pas lui administrer de suite, dans la crainte de faire porter à faux leur action curative.

Si le malade se trouve plus mal, et que les symptômes morbifiques ne se montrent pas plus certains, il faut pourtant que le médecin ordonne un traitement. Les symptômes seraient-ils déterminans, il n'en est pas moins dans une inquiétude et une observation continuelles, parce qu'il sait qu'il est des symptômes trompeurs, contre lesquels il doit être en garde.

En cet état, le malade guérit, empire ou meurt, et jusqu'à ce qu'il se trouve dans le premier ou le troisième cas, le médecin ne sort pas de l'état d'inquiétude où il est depuis qu'il a été appelé. Car la maladie ne s'est pas déclarée, elle a peut-être des caractères qui pourraient la faire classer dans telle catégorie ; mais elle en a d'autres qui sont totalement étrangers à la maladie supposée. Dès lors non seulement il y a à craindre que le remède n'ait pas l'effet désiré, mais qu'il en produise un contraire, et qu'il ait agi partout ailleurs que là où il était nécessaire. Le médecin est donc vraiment, qu'il soit auprès du malade, qu'il le quitte, ou qu'il le retrouve, dans une anxiété perpétuelle.

Quelle est maintenant la position du magnétiseur placé dans les mêmes circonstances que le médecin ?

Un malade est atteint d'une maladie aiguë! un magnétiseur se présente; comment va-t-il opérer?

Le magnétiseur est dans une position bien plus heureuse que le médecin, parce que l'attention de ce dernier, quels que soient ses talens et son expérience, est vivement préoccupée et fixée sur deux points principaux, la nature de la maladie, et l'effet du remède. Il n'en est pas ainsi du magnétiseur.

Il lui importe beaucoup moins qu'au médecin de connaître la cause et le siége du mal. Il est sûr de trouver le siége, et il ignorerait toujours la cause, qu'il pourrait encore mettre le malade en état d'attendre des secours excessivement tardifs de la médecine. A moins, toutefois, de cas extraordinaires, d'invasions cérébrales contre lesquelles la médecine se trouve échouer elle-même; car ainsi qu'on doit écarter des circonstances minimes et accessoires, il faut toujours admettre qu'on se resserre dans un cercle de maladies graves, mais qui laissent encore quelque espoir.

Quelle que soit donc la nature de la maladie, le magnétiseur n'a pas besoin de la connaître pour diriger son action.

Les remèdes que la médecine emploie produisent malheureusement quelquefois des effets contraires à ceux qu'on en attendait; mais le magnétiseur n'a qu'un seul remède, et ce remède mérite une confiance particulière en ce qu'il a

une première vertu bien importante, c'est de calmer le malade lorsque, toutefois, il ne lui est pas contraire.

Toute la question, pour un magnétiseur quand il se présente à un malade, est donc de savoir si l'action magnétique lui sera contraire, si elle va, à l'instant même, porter sur ses nerfs et devenir insupportable; il sait bientôt à quoi s'en tenir; car, après dix minutes, un quart-d'heure au plus, il est rare que le malade ne demande pas qu'on cesse l'action, si elle lui fait mal. C'est au magnétiseur de la modifier selon les règles magnétiques, ou de la cesser tout-à-fait. Dans ce dernier cas, le malade reste sans secours jusqu'à ce qu'on puisse lui procurer ceux de la médecine. Mais ce cas est extrêmement rare; presque toujours le magnétisme agit promptement dans les maladies aiguës, et quand il ne guérit pas, il soulage. De telle sorte qu'il convient de replacer le magnétiseur dans la situation d'un homme qui commence à exercer son action sur un malade auquel le magnétisme ne fait pas de mal: au contraire, il lui a rendu un calme qui permet aux deux personnes de continuer l'opération plus ou moins curative qu'elles ont commencée : or, en cet état, le magnétiseur et le médecin qui ne connaissent pas exactement, ou pas du tout, la nature de la maladie et son siége véritable, sont-ils aussi embarrassés l'un que l'autre? Non.

Un magnétiseur se tromperait sur la nature du mal, que son erreur est sans importance; elle n'a pas de résultats fâcheux.

Il ne connaîtrait pas la nature et le siége de la maladie, qu'il pourrait ne pas s'en inquiéter, et agir de même avec la plus grande sécurité; une fois que le magnétisme opère et que le malade se calme, le magnétiseur continue l'action et cherche à découvrir le siége du mal; non pas qu'il lui soit déjà plus indispensable de le connaître que la nature du mal elle-même, mais parce qu'il peut être plus ou moins urgent de porter une action directe, au lieu d'agir sur le corps entier.

Il peut arriver que le siége du mal soit plus ou moins apparent, qu'il soit même caché; il importerait beaucoup au médecin de le découvrir, il importe peu au magnétiseur. Ses sensations l'y conduiront; en explorant le malade, il trouvera le siége du mal si le malade n'a pu le lui indiquer; car il est des moyens d'explorer un corps et de découvrir le siége d'une maladie.

Mais en admettant que l'action magnétique soit pratiquée par un magnétiseur peu exercé, et qui ne puisse pas se rendre compte de ses sensations, quelle que soit la nature du mal, quel qu'en soit le siége, dès l'instant que le malade souffre l'ac-

tion, elle ne peut pas lui être nuisible, il y a espoir.

En cet état, le magnétiseur essaie de calmer les douleurs du malade; il y parvient presque toujours; la tranquillité et l'espoir sont en lui, tandis que l'incertitude et la crainte n'abandonnent jamais le médecin tant qu'il ne connaît pas la nature et le siége du mal.

Si, par exemple, il s'agit d'une maladie du foie ou de la rate, le remède que le médecin ordonne pour rétablir l'ordre naturel dans la partie affectée a un long trajet à faire pour atteindre le but qu'on lui a destiné; mais il peut, dans sa route, laisser des traces de son passage. Introduit dans le corps humain pour agir sur le foie, la rate, la vessie ou l'urètre, il peut porter le désordre dans les parties corporelles qu'il est obligé de traverser; il peut aussi être détourné du but, ne pas s'y rendre, être arrêté en chemin, devenir nuisible au lieu d'être salutaire au viscère qu'il attaque au passage ou sur lequel il porte à faux; il y a alors deux maladies pour une.

Est-ce la faute du médecin? Non : peut-on mieux faire? Oui.

Lorsque le magnétiseur connaît le siége du mal, il y dirige le remède, c'est-à-dire, qu'en

étendant, appliquant ou dirigeant sa main sur le corps entier, ou une seule partie, il y fait pénétrer le fluide ou l'émanation magnétique. Quand il est certain que l'action est commencée, et que le malade se sent pénétré, le magnétiseur a à sa disposition plusieurs genres de manipulations qui ont tous leurs propriétés particulières.

Le médecin ordonne et le pharmacien prépare un remède, dont les vertus sont justifiées par une longue expérience, et souvent par des analyses chimiques qui font connaître l'action qu'il peut avoir sur le corps humain; ils le donnent par cette raison avec une entière confiance; ce n'est pas leur faute s'il rencontre une organisation rebelle, et s'il agit mal, indifférement, ou ailleurs que là où il doit agir.

Le magnétiseur n'a qu'un remède, ce remède n'a qu'une seule essence, et cependant le magnétiseur peut, comme le pharmacien, lui donner plus ou moins de force et l'approprier aux besoins du malade, comme à la nature de la maladie.

Ainsi, il a des manipulations pour calmer, réchauffer, rafraichir; il en a pour distendre et fortifier ; il en a aussi pour agir vivement ou modérément; il en a pour rétablir la circulation du sang; il en a encore pour concentrer comme pour étendre l'action; il en a pour divi-

ser, délayer, déterger, et enfin pour entraîner.

C'est toujours le même remède, mais sa force et ses propriétés varient selon la manière dont il est administré. Le magnétiseur ne commet jamais d'erreur dans la composition de son remède, car le secret ne lui en appartient pas; il n'en connait que la propriété générale, et l'expérience seule lui a enseigné à en varier les applications.

Si le remède qu'il emploie est insuffisant, il ne fait jamais de mal et facilite toujours les secours de la médecine.

Aussi juste appréciateur que le médecin et le pharmacien, le magnétiseur a comme eux derrière lui le temps et l'expérience qui ont appris à ses devanciers tout le parti qu'on peut tirer du remède qu'il donne au malade. Il sait que l'eau, les alimens, les boissons, les remèdes pharmaceutiques peuvent être imprégnés du fluide magnétique, et calculant à l'avance les effets de cette manipulation intermédiaire, il les fait concourir au résultat de l'action générale.

Si le magnétiseur, quand il est seul, est aussi tranquille sur son propre ministère et les effets du remède magnétique, combien il doit l'être davantage lorsqu'il compte sur le concours du médecin et sur la force auxiliaire de la pharmacie!

Si le malade n'est pas en état de recevoir les secours de la médecine; si sa position est telle qu'il ne veuille ou ne puisse pas prendre les remèdes qui lui seraient utiles, rien n'est plus facile que de le mettre dans l'état convenable; rien n'est plus propre en effet que le magnétisme pour faciliter l'administration des remèdes que la médecine prescrit.

S'agit-il d'une opération jugée nécessaire; l'état du malade s'oppose-t-il à ce que le médecin ou le chirurgien puisse l'entreprendre; souffre-t-il trop? La partie malade est-elle enflammée? manque-t-on des préparations convenables? le magnétisme peut suffire; s'il ne suffit pas, il produit toujours du calme jusqu'à ce que les secours arrivent.

Ce qui rend la pratique magnétique très importante, c'est que le magnétiseur peut s'ignorer lui-même et porter encore des secours utiles.

On a dit, et cela est vrai, qu'un magnétiseur pouvait n'être qu'une machine vivante et faire déjà beaucoup de bien : à plus forte raison quand il étudie ce qu'il fait; c'est la nature qui agit par lui, il ne fait que diriger les forces universelles qui se trouvent modifiées en lui, et appropriées à tous les êtres animés.

Il ressemble au cultivateur qui sait irriguer à propos la campagne, ou faire écouler les eaux stagnantes; au jardinier dont la main bienfaisante

porte partout la vie en ramenant la fraicheur; comme eux, il n'a besoin que de s'arrêter à propos.

On a donné une idée des avantages de la pratique du magnétisme; cette esquisse doit suffire dans une introduction; et c'est le cas de voir maintenant quels sont les avantages que peut offrir le magnétisme comme moyen curatif.

CHAPITRE VI.

—

Des avantages du magnétisme considéré comme moyen curatif.

Le premier avantage que le magnétisme a sur tous les remèdes, c'est que son action cesse à la volonté du malade et à celle du magnétiseur.

Quelles que soient les propriétés d'un remède ordinaire, son action sera salutaire ou nuisible à un degré quelconque; mais est-il pris? il ne peut plus être extrait que par des voies naturelles; il faut alors attendre.

C'est tout le contraire en magnétisme; si un malade réclame les secours d'un magnétiseur, que l'action commence et lui fasse mal, elle cesse aussitôt que le magnétiseur le veut, ou

que le malade le désire. On peut donc essayer du magnétisme sans savoir ce que c'est, sans connaître sa puissance et ses dangers. Quand il fait mal, on s'en aperçoit ; on cesse, il n'y a plus de magnétisme.

Lorsqu'on prend un remède, au contraire, c'est qu'on en connaît bien les propriétés et les effets, ou on le prend de confiance. S'il y a erreur, elle peut être nuisible; mais le remède est pris, il faut qu'il agisse, à moins d'en prendre un autre pour le combattre, ce qui constitue une seconde action à l'intérieur.

Lorsque la médecine est impuissante, qu'on a recours au magnétisme, et qu'on ne peut le supporter, ce n'est pas une raison pour désespérer du succès, et le repousser sans autre examen; on discontinue, mais on peut recommencer si l'on pense que des circonstances particulières ont contribué à paralyser ou détourner l'action magnétique, tandis qu'ordinairement un remède qui fait mal démontre par là qu'il est contraire au malade.

Si on prend un remède, il se peut qu'il opère mal, peu, ou point. En magnétisme, on n'a jamais d'inquiétude sur le remède qu'on administre, parce qu'on ne le donne pas tout à la fois, mais progressivement, peu à peu, et alors seulement que les premiers symptômes d'amélioration annoncent qu'il est favorable. S'il est in-

commode ou nuisible, la main du magnétiseur s'abaisse, il n'y a plus d'action, plus de travail magnétique.

Si le magnétisme ne produit pas d'effet, au moins on n'a pas porté le trouble dans l'économie animale, et on a recours à la médecine que l'on n'exclut jamais, et que l'on doit même préférer dans des cas graves et urgens pour ne pas compromettre le malade.

Le magnétisme n'est pas seulement un remède puissant, il dispense souvent d'avoir recours aux différens remèdes employés en médecine pour rétablir l'harmonie du corps. Lors même qu'un remède est ordonné et qu'on est sur le point de le prendre, un quart d'heure, une demi-heure de magnétisme produit quelquefois l'effet qu'on en attendait. On reconnaît qu'il est inutile.

Il est des maladies dans lesquelles on désire ardemment une évacuation, une transpiration, une sueur abondante, un flux d'urine, une crise quelconque : le magnétisme amène et produit la crise désirée, quel que soit l'état du malade ; c'est-à-dire qu'il peut avoir ou ne pas avoir sa connaissance, dormir ou être éveillé, l'action le pénètre de même. Le consentement d'un malade n'est pas nécessaire pour lui administrer le magnétisme, il suffit qu'il ne repousse pas ou ne puisse pas repousser l'action.

Quand un remède ne produit pas d'effet à une dose convenable, on augmente la dose, et il agit; quelquefois aussi il n'agit pas davantage ; mais si on magnétise le malade ou le remède, ce dernier agit à la dose ordinaire.

On attend une crise favorable, pour en profiter, et faire prendre un remède nécessaire; la crise tarde à venir ; l'inquiétude est permanente; avec le magnétisme, on peut hâter la crise, sans nuire au malade.

Il est des maladies que la médecine ne peut guérir, et pour lesquelles elle prescrit néanmoins les médicamens qu'elle juge les plus convenables; elle essaie ; mais le remède peut faire mal. Dans le même cas, si le magnétisme demeure impuissant comme la médecine, jamais il n'augmente la maladie, et il offre la chance d'un secours.

La convalescence est souvent le résultat des remèdes, plutôt que l'effet de la maladie ; aussi le magnétisme n'en produit-il jamais. Quand le remède est pris, c'est-à-dire quand le magnétisme n'agit plus, il n'y a plus de maladie.

CHAPITRE VII.

Des avantages du magnétisme considéré comme moyen de soulagement.

Il est des personnes qui savent qu'il n'est pas de remèdes à leurs maux; tous les secours, vainement offerts et mis en usage, ont été impuissans. Elles passent tristement leur vie en proie à des douleurs sans fin qui rendent leur existence pénible à traîner, et souvent leur font désirer la mort.

Lorsque le magnétisme ne guérit pas, il offre toujours une grande ressource aux malades, il les soulage. On entend par soulager, procurer à un malade une trève plus ou moins longue aux souffrances qu'il éprouve.

Ainsi, beaucoup de personnes ne pensent plus à recouvrer la santé; le magnétisme leur rend l'existence supportable. D'autres éprouvent journellement des douleurs violentes qui sont pour elles-mêmes comme pour ceux qui les entourent un objet de pitié et d'effroi; le magnétisme leur procure quelques momens de repos, et diminue la violence des crises.

Il arrive quelquefois que le malade, dont l'état est incurable, se voit attaqué par d'autres maladies qui se joignent à l'affection principale; le magnétisme dans ce cas est très utile quand ces maladies sont prises à temps, parce qu'il peut seul, sans autres remèdes, les guérir radicalement.

Lorsque le malade incurable désire éprouver les effets du magnétisme, il fait bien de recourir à un magnétiseur connu, et dont la force magnétique est développée par un exercice continu et une grande pratique; mais plus tard il peut instruire lui-même un ami, sa femme, son fils, sa fille, à lui rendre le même service. La plus simple notion dans un tel cas peut suffire pour magnétiser avec succès. Les personnes isolées qui habitent la campagne, ou qui n'ont pas le moyen de payer les soins d'un magnétiseur trop occupé pour ne pas recevoir d'honoraires, auraient tort de se priver des secours et des soulagemens que peut leur procurer le magnétisme; elles ne doivent pas hésiter à en faire usage.

Il est des maladies où le magnétisme ne peut pas plus que la médecine; mais quand tous les deux sont impuissans pour guérir, le magnétisme soulage encore.

Il est aussi des maladies dans lesquelles le magnétisme fait concevoir des espérances trompeuses contre lesquelles il faut se prémunir, et

au lieu de penser à la guérison ne compter que sur du soulagement. Souvent un malade réputé incurable, ou atteint d'une maladie chronique très grave, désire être magnétisé. Dans les premiers momens le remède fait beaucoup d'effet, il apporte du calme, donne des forces, procure le sommeil; le malade renaît, et se livre à l'espérance d'être bientôt rétabli. Le magnétiseur et le malade doivent se tenir bien en garde contre ces apparences, car il est possible que le magnétisme ne puisse pas aller au-delà.

En ne poussant pas trop loin l'espoir, on se place dans la situation la plus favorable; car si on a pensé recouvrer une santé parfaite et qu'on soit obligé de reconnaître qu'on s'est abusé, le chagrin qu'on en éprouve peut détruire les bons effets qu'on a obtenus du magnétisme; il n'est donc pas défendu d'espérer, mais il est mieux de ne pas avoir cette confiance aveugle qui fait toujours désirer ce qui n'est pas possible, et il faut se trouver heureux d'obtenir quelques momens de trève à d'insupportables souffrances.

Cependant on a vu quelquefois une maladie devenir beaucoup moins grave, céder tout-à-fait à l'action du magnétisme, lorsque depuis longtemps on ne concevait plus aucun espoir de guérison par la médecine ou le magnétisme.

Mais on n'a pas d'exemple de maladies qui aient résisté aux secours de la médecine et du magnétisme et se soient guéries ensuite par de

nouveaux remèdes médicaux auxquels le malade a eu recours dans son désespoir.

Quand un malade en est là, il fait mieux de ne plus fatiguer son corps par l'action de remèdes qui ne peuvent produire qu'un mauvais effet, et de chercher simplement un soulagement à ses maux dans le magnétisme.

CHAPITRE VIII.

—

De l'impuissance du magnétisme.

Il est certainement très bon de savoir sur quels individus, contre quelles maladies le magnétisme peut agir, et à cet égard on a des preuves suffisantes de son efficacité. Mais il serait tout aussi intéressant d'étudier et de savoir pertinemment pour quelles raisons et comment il se fait que le magnétisme n'agit pas sur certains individus, quoique malades. On a de nombreux ouvrages remplis de cures magnétiques incontestables; on a fort peu d'observations sur des effets nuls.

Il en résulte qu'on connaît la puissance du magnétisme, on distingue même ses degrés, mais on ne connait pas ses limites; on ne peut

pas alors aller au devant des obstacles parce qu'on ne les a pas assez observés.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la puissance magnétique a des bornes, et que celui qui renierait la médecine pour le magnétisme courrait risque de se trouver sans les secours qui lui seraient nécessaires.

Il y a des organisations qui sont totalement insensibles à l'action du magnétisme, comme il est des maladies sur lesquelles la médecine ne peut prendre aucun empire.

On a dit dans des momens d'enthousiasme, et pour répondre à des accusations contre le magnétisme, qu'il guérissait toutes les maladies; mais parce qu'on aura pu citer des cures de toutes les maladies par le magnétisme, il ne s'en suit pas que le magnétisme guérisse toujours ces maladies. Puis ensuite, il en est du magnétisme comme de la médecine; il peut arriver que le malade guérisse, et que tous deux, médecine et magnétisme, soient étrangers à la guérison, car la nature a aussi son action qu'elle exerce quand elle le peut.

Il faut d'ailleurs poser en principe, comme on l'a déja fait entrevoir, que le magnétisme ne guérit pas les maladies, mais bien les individus; ainsi on guérira par le magnétisme une personne atteinte d'une maladie, tandis qu'on n'obtiendra

pas le même succès sur une autre personne atteinte de la même maladie.

Pour bien concevoir ceci, il ne faut pas perdre de vue l'origine de la faculté magnétique. C'est la matière et le mouvement réunis et modifiés chez l'homme qui se trouvent agir sur un composé semblable ; mais la modification qui s'établit dans le corps humain exige, entre les deux sujets qui concourent à l'action magnétique, une conformité organique qui décide du succès.

Or, il est des organisations particulières qui résistent à tous les secours, et en magnétisme, celui qui a une organisation extraordinaire ne peut espérer de guérison que par l'être qui est absolument semblable à lui. La guérison des maladies dans les individus dépend beaucoup de l'organisation plus ou moins analogue de ceux qui les magnétisent ; aussi y a-t-il par cette raison principale et par d'autres encore, des différences très marquées dans la force magnétique chez tous les hommes.

On ne connaît pas les limites de la puissance magnétique ; on ne sait pas davantage pourquoi dans certains cas elle est nulle, lorsque tout devait faire présumer le contraire. On ne pourra à cet égard savoir à quoi s'en tenir, ou tout au moins asseoir quelques principes, que lorsque des magnétiseurs et des médecins se réuniront pour observer les effets d'un traitement magné-

tique, ou mieux encore lorsque les médecins seront eux-mêmes magnétiseurs.

Il est des maladies dans lesquelles le magnétisme ne guérit pas plus que la médecine ordinaire ; il en est aussi auxquelles il est contraire, et si on persistait à s'en servir il serait nuisible.

Il est des malades sur lesquels il agit peu, d'autres sur lesquels il n'agit pas du tout.

Il existe entre la puissance et l'impuissance du magnétisme un point de séparation, que le tact magnétique et la patience du magnétiseur et du malade amènent à discerner.

Le magnétisme agira sur un malade et sera sans force sur un autre : il agira sur ce dernier dans une autre circonstance, quelquefois à l'occasion d'une maladie légère, quand d'abord l'action aura été nulle dans un cas grave :

Il agira promptement, ou il se passera huit jours, quinze jours, un mois, deux mois et plus, sans que l'action se fasse sentir :

Il agira, puis cessera : et la sensibilité ne reviendra pas :

Il agira, guérira, et après avoir triomphé de la maladie pour laquelle on l'aura désiré, il se fera sentir encore en portant son action sur un mal accessoire dont il cherchera à triompher comme de la maladie prédominante ; souvent

il ne pourra apaiser que la maladie accessoire. Il calmera les douleurs, l'irritation des nerfs, remettra dans un équilibre apparent; puis la maladie pourra reparaître, il sera alors tout à fait impuissant.

Le magnétisme, n'ayant pour but que le rétablissement de la santé, n'agit pas sur les personnes bien portantes, parce qu'il n'y a rien à transmettre à celui qui a tout ce qu'il lui faut. Si on verse toujours dans un vase plein, il déborde; si on persiste à magnétiser quelqu'un qui est en bonne santé, on ne peut que lui nuire.

Pour magnétiser avec succès, il ne faut donc être ni léger, ni présomptueux; il faut avoir confiance en soi-même, dans l'action qu'on exerce, dans la médecine et le médecin.

En réunissant tous les élémens qui peuvent rassurer sur le sort de celui qui souffre, on n'a jamais rien à se reprocher, et on doit réussir quand cela est possible : en s'isolant, on peut compromettre le malade.

LIVRE SEPTIÈME.

DE LA NÉCESSITÉ DU CONCOURS

DE LA

MÉDECINE ET DU MAGNÉTISME.

CHAPITRE PREMIER.

Du concours de la médecine et du magnétisme.

Le concours de la médecine et du magnétisme est aussi utile au médecin qu'au magnétiseur et au malade.

Qu'un homme atteint d'une maladie, contre laquelle ont échoué tous les secours de l'art, ne veuille plus rien faire pour en arrêter les progrès, et que cependant il lui arrive d'entendre parler de magnétisme comme d'un moyen curatif qui a été souvent employé avec succès, il voudra user de ce dernier remède. Il ira donc trouver son médecin, et lui demandera ce qu'il pense du magnétisme; le médecin répondra que le magnétisme curatif est une chimère, ou qu'il a une action sur beaucoup de malades. En tous

cas, il ne verra pas d'inconvéniens à ce qu'on use d'un moyen illusoire ou actif, puisque le malade est dans un état désespéré, et que le remède qu'il désire ne peut aggraver son état, ce qu'au surplus il se réserve de voir : ici, tout est bien.

Mais si cet homme, au lieu d'être dans un état aussi désespéré que celui qu'on vient de voir, est seulement fatigué de suivre un traitement médical qui ne paraît pas apporter de changement à sa maladie, ni aucun soulagement à ses souffrances, et que dans cet état il renonce au traitement médical, pour suivre un traitement magnétique, voilà qui est plus grave : qui pourra le décider ? lui donner le conseil de quitter un traitement dont les effets sont connus, pour un autre traitement dont les résultats sont contestés ou inconnus ?

Ira-t-il consulter un magnétiseur ? que peut lui dire ce dernier ? Il serait un mauvais guide, un mauvais appréciateur d'une maladie qu'il n'a pas suivie, qu'il ne connait pas, qu'il ne peut pas juger. Il n'y a donc que le médecin qui puisse décider sainement de l'état de son malade, des effets plus ou moins nuls du traitement médical qu'il a suivi, et qui puisse enfin lui donner le conseil de cesser ses remèdes et de les remplacer par un traitement magnétique. Car il est bien à remarquer que le magnétisme pourra agir en même

temps que les remèdes, mais qu'il est des cas où il est nécessaire de l'administrer seul. Or, il peut être aussi dangereux de cesser les remèdes de la médecine sans réflexion, que d'interrompre un traitement magnétique quand il est commencé.

Il est juste de reconnaître que quand un remède ne parait pas agir, quand son action est lente, il perd dans la confiance du malade; mais ce n'est pas une raison pour le quitter imprudemment, et peut-être au moment où il allait faire effet. Puis ensuite le magnétisme n'étant pas une panacée, un remède à tous les maux et pour tous les hommes, il serait à craindre qu'il ne fût impuissant.

Un malade doit donc réfléchir sérieusement, et avant de renoncer aux secours de l'art et de se livrer exclusivement au magnétisme, il faut qu'il prenne conseil de son médecin, à moins qu'il ne le voie prévenu contre le magnétisme, auquel cas il doit en consulter un autre.

De son côté, le magnétiseur doit bien se garder de se charger légèrement d'un malade qui suit un traitement médical, et qui veut l'abandonner pour suivre un traitement magnétique. Car si le malade n'a pas de patience pour attendre les effets des remèdes, il n'en aura probablement pas davantage en magnétisme; il aura in-

terrompu son traitement, cessé des remèdes utiles, sa maladie aura empiré; de là des désagrémens.

Quelle que soit une maladie, on peut toujours user du magnétisme; on est sûr qu'il ne fera que du bien dans les incommodités légères, dans les maladies graves, dans les cas désespérés : on n'a pas besoin d'y mettre de réserve; il ne contrariera pas l'action des remèdes; au contraire il la favorisera.

Dans une incommodité légère, si on n'a pas les secours ordinaires de la médecine, il faut de suite user du magnétisme, et il est possible qu'il suffise; s'il ne suffit pas, on l'aide avec des remèdes et on s'en trouve bien.

Dans une maladie grave, si, au lieu d'appeler de suite le médecin, un malade persiste à n'user que du magnétisme, il peut compromettre sa santé, même sa vie. Quant au magnétiseur, il se rend bien inutilement responsable des malheurs qui peuvent arriver et qu'on ne manquera pas, à tort ou à raison, de lui attribuer. Il est inutile qu'il se mette de lui-même dans la position où l'ingratitude et l'ignorance du malade ou de ses proches placent tous les jours le médecin. A les entendre, on aurait dû s'y prendre de telle ou telle manière, user de tel ou tel remède. Le magnétiseur doit, dans une maladie grave, rechercher, aussitôt que possible, les secours de la médecine.

Il arrive souvent que lors d'un événement inattendu, d'une chûte, d'une forte contusion il est indispensable de saigner un malade. Le magnétiseur ne doit jamais préférer l'action du magnétisme à la saignée ; il doit faire demander de suite le médecin; mais comme il sait que le magnétisme peut dispenser de la saignée, il doit à l'instant même, s'il en est requis ou s'il en a la liberté, magnétiser le malade. Il arrivera alors que pendant le temps qui se sera écoulé entre l'évènement et la venue du médecin, le magnétisme aura ou n'aura pas remplacé la saignée. S'il n'a pas fait un effet suffisant, le malade est toujours mieux qu'il n'était; s'il a agi complètement, le médecin s'en aperçoit et saigne ou ne saigne pas, selon qu'il le croit convenable. C'est dans ces occasions que le magnétisme est fort utile, ne servirait-il qu'à maintenir le malade sans irritation et dans un état convenable, jusqu'à l'arrivée du médecin.

Il est vrai qu'il y a des cas où le magnétisme employé seul par un magnétiseur qui n'attend pas les secours de la médecine, qui ne compte que sur lui-même et qui agit alors avec énergie, pourrait suffire à opérer la guérison ; mais le magnétiseur, qui n'est pas médecin, ne peut pas décider de l'opportunité du cas. Ce ne sera que quand le magnétisme sera associé à la médecine, que le magnétiseur médecin pourra s'af-

franchir de toute espèce de crainte, et employer sa force quand il sera nécessaire. Mais dans l'état actuel des choses, il vaut mieux que le magnétiseur, par la préoccupation que lui cause l'attente du médecin, n'exerce qu'une action faible, et ne retarde pas un seul instant les secours de la médecine.

Il est encore vrai que les remèdes peuvent contrarier l'influence du magnétisme, qu'ils ont ensuite l'inconvénient de laisser son action incertaine; mais la lumière viendra où elle n'est pas encore, et dans le peu de temps que le magnétisme va passer sans être étudié et pratiqué par les médecins, il faut continuer d'agir avec prudence, parce qu'on ne sait pas, au moment d'exercer une action magnétique, si la médecine ne sera pas préférable. Il ne doit y avoir d'exclusion ni pour l'un ni pour l'autre; il faut les amener à s'entr'aider : et si cependant il fallait choisir, on devrait délaisser le magnétisme et se ranger à la médecine; il n'y a pas à hésiter entre un bien qui pourrait ne pas venir et un mal que l'art médical indique comme certain, si on n'exécute pas ses prescriptions.

Que résulte-t-il de l'examen du magnétisme, quand on le fait avec attention? C'est qu'on pourrait avoir à se repentir de le préférer à la médecine, et de s'éloigner de cette dernière. Le

magnétisme, dans les premiers siècles, chez les Égyptiens, les Perses, les Hébreux, pouvait bien être appliqué plus fréquemment et plus heureusement qu'aujourd'hui, parce que non seulement les temps ne sont plus les mêmes, mais la science naturelle prouve que le corps de l'homme est loin d'être ce qu'il était dans le principe de la création, et qu'il a subi des modifications comme tout ce qui l'entoure.

Il ne faudrait donc pas prendre exemple sur les anciens dont on ne connaît pas d'ailleurs les principes magnétiques, mais seulement quelques règles et quelques procédés. Il faut agir comme si le magnétisme était vraiment un remède nouveau; c'est ainsi qu'il faut le considérer, puisque la science magnétique ne fait que renaître.

Par cette seule raison, il est donc indispensable que le magnétisme vienne se ranger sous la bannière de la médecine, lui demander son appui et profiter de ses lumières, en lui offrant en échange ce qu'il peut faire pour l'aider dans sa tâche pénible et difficile. Le magnétisme ainsi présenté ne doit pas être plus repoussé que l'anatomie ne l'aurait été des anciens, s'ils avaient pu la connaître telle qu'elle est aujourd'hui.

Les médecins croient que le magnétisme produit des effets physiologiques, mais non curatifs; il faut leur prouver le contraire:

Jusqu'à ce jour ils ont mal vu, très mal vu; il faut le leur dire franchement : ils se tiendront alors pour avertis qu'ils n'ont jamais suivi une marche convenable pour être assurés de se rendre un compte exact des effets magnétiques; cette vérité ne sera pas choquante, et ils feront mieux; car ils ont toujours porté leur attention, et examiné les effets magnétiques, sur des malades abandonnés par eux, désorganisés, démoralisés, abattus par les souffrances, épuisés par les remèdes. C'était mettre toutes ou presque toutes les chances contre le magnétisme : ce n'était pas généreux de leur part; mais ils y étaient autorisés par l'amour propre, la faiblesse ou la trop grande crédulité des magnétiseurs.

Il faut donc se conduire autrement pour étudier, examiner les effets du magnétisme, les apprécier et pouvoir en rendre compte à d'autres comme à soi-même. Il ne faut pas rechercher des cas extraordinaires, des vieillards incurables, des sujets qui constituent par leur organisation de véritables écarts de la nature, des maladies qui démontent les imaginations les plus médicales; on en viendra là un jour; mais pour l'instant ce sont les cas les plus simples qu'il faut adopter, afin de voir plus facilement et de mieux comprendre.

Le magnétiseur et le médecin doivent donc être d'un parfait accord pour acquérir des con-

naissances magnétiques, choisir pour débuter une maladie qui commence, et particulièrement l'une de celles sur lesquelles le magnétisme a le plus d'empire. Agir autrement serait déloyal de la part du médecin, inepte et imprudent de la part du magnétiseur.

Il serait ridicule que le magnétiseur voulût en savoir autant ou plus que le médecin; et tout aussi inconvenant que le médecin qui veut s'instruire vînt avec la persuasion que ses connaissances médicales l'aideront à comprendre de suite le magnétisme. Ce serait une erreur; il faut, il est de toute nécessité que le médecin dépose le bonnet de docteur, et reconnaisse dans le magnétiseur un homme *ad rem*. Il n'y a rien là de désagréable, ni d'inusité; s'il fallait que le médecin préparât lui-même un remède, combien seraient obligés de s'humilier devant les connaissances qu'exige la pharmacologie!

C'est en agissant ainsi que le médecin apprendra ce que c'est que le magnétisme, et en peu de temps l'élève aura laissé le maître bien loin de lui en arrière.

C'est d'autant mieux le cas pour la médecine comme pour le magnétisme de se prêter une mutuelle assistance, qu'il arrive souvent que ce dernier rend avec usure à la médecine les se-

cours qu'elle lui apporte quand il est impuissant.

On l'a dit, le magnétisme souvent amène une crise sans laquelle on ne pourrait opérer; il fortifie au point de permettre l'administration d'un remède auquel on aurait craint de penser si le malade fût resté faible. La médecine ne peut donc que bien faire en s'associant le magnétisme et réciproquement.

Que de maladies dans lesquelles le magnétisme sera utile par son concours avec la médecine! Dans les paralysies, par exemple, où il agit très souvent d'une manière sensible, il arrive encore que seul il est sans action. Soutenu et aidé par la médecine, il y aura d'heureux résultats de ce concours.

Dans certaines affections rhumatismales, il se peut que le magnétisme soit insuffisant, et le traitement médical indispensable; l'un et l'autre assureront la guérison.

Il est malheureusement vrai que si les médecins refusaient d'étudier et pratiquer le magnétisme, la science magnétique ne pourrait pas faire de grands progrès, et qu'elle n'en fera de réels qu'au moment où ils y apporteront leurs lumières et la persévérance qui les caractérise. Si ce moment n'était pas encore arrivé, c'est à tous les hommes charitables qui pratiquent le magnétisme à

redoubler d'énergie et de patience, pour faire triompher la cause de l'humanité.

La tâche est plus facile qu'on ne le croit; le médecin est plus éclairé que jamais; déjà un ouvrage méthodique, si imparfait qu'il soit, va ébranler la défiance dont il s'entoure; il faut qu'un plus savant se serve de cet ouvrage comme d'un échelon, pour arriver jusqu'au cœur cuirassé de la médecine.

Pour réussir et atteindre le but, il ne faut que de nobles moyens, mais on ne doit en négliger aucun. Si les médecins ont injurié le magnétisme, c'est qu'ils n'ont pas su l'apprécier; mieux instruits, ils seront les premiers à l'accueillir.

Ce n'est pas seulement le médecin, c'est surtout le peuple qu'il faut instruire; c'est lui qu'il faut amener à reconnaître que le magnétisme est une vérité, et qu'il importe à son existence qu'on le mette en pratique. Si le médecin était assez malheureux pour avoir encore les yeux fermés quand ceux du peuple seraient ouverts, à quels regrets son âme ne serait-elle pas livrée, lorsque, approchant d'un lit de mort, il entendrait le malade prononcer ces paroles de malédiction : « Le magnétisme aurait pu me sauver, mais vous êtes un ignorant, et je meurs! »

Affreux tableau! qui n'est heureusement qu'une peinture imaginaire; car de tout temps le méde-

cin a cherché à s'instruire, et toujours il a dit, quand il y a eu du bien à faire : « Me voilà! où faut-il aller? Je vous suis. »

CHAPITRE II.

—

Du magnétisme sans le concours de la médecine.

Si l'on a prêté de l'attention à ce qui vient d'être dit sur les effets plus ou moins heureux du magnétisme, on a dû s'apercevoir qu'il est des cas où il agit à défaut de la médecine ou en l'attendant. Il en est aussi où son action remplace celle de la médecine et la rend inutile, comme on en a vu où il a besoin d'elle.

Il est des troubles légers que l'on qualifie d'indispositions et qui ne présentent pas de dangers, pour lesquels même on n'appelle jamais le médecin; on s'en rapporte aux notions les plus communes, à celles que la nature se plait à enseigner aux hommes.

Une migraine, des coliques, une fluxion, un embarras intestinal, un étouffement momentané, une douleur rhumatismale, les suites d'un coup d'air ou de soleil, toutes ces indispositions lé-

gères durent peu quand on ne force pas la nature, quand on ne la contrarie pas. Le repos et la diète favorisent souvent son action; le magnétisme dans ces circonstances aide puissamment la nature.

A-t-on une douleur locale, une migraine, on est quelquefois obligé de suspendre ses affaires pour se livrer au repos; si on ne le fait pas, on peut augmenter le mal : on laisse agir la nature, mais son action est lente, et cependant les besoins sont pressans. C'est dans ces cas que le magnétisme peut sans danger se pratiquer sans le secours de la médecine. Il vient au secours de la nature elle-même, en dirigeant sur le point malade l'action qui s'étendrait, sans lui, sur le corps entier. Quelques minutes, un quart-d'heure, une heure, un jour, abrègent des souffrances qui auraient pu être longues. En cela le magnétisme ne fait absolument qu'accélérer la marche de la nature, sans la contrarier, sans être jamais nuisible au corps humain.

Un évènement inattendu vient-il saisir, contrarier, épouvanter les femmes, il en résulte que chez elles la marche de la nature est dérangée, quelquefois même arrêtée. Si elles mettent de la négligence, si elles s'oublient sur leur état, il n'est pas de dangers qu'elles ne courent : si elles usent du magnétisme, il suffira seul pour rétablir la circulation du sang.

Il n'y a, pour agir magnétiquement dans ces occasions, aucunes précautions à prendre que celle de ne pas être dérangé ni interrompu pendant l'action magnétique; il n'y a rien à craindre ; le magnétisme ne fera jamais de mal; et si on doute de son action, s'il ne soulageait pas, ce qui n'est pas probable, mais ce qui peut arriver, on s'en aperçoit très promptement, et on use des remèdes ordinaires, ou on s'en tient au repos et à tout ce que la circonstance et les habitudes commandent.

Si on ne réussit pas une première fois, ce n'est pas une raison pour ne pas tenter une nouvelle épreuve, et on est certainement plus heureux.

Il est d'autant plus utile d'employer le magnétisme dans ces circonstances, que souvent on a vu des indispositions légères amener des maladies graves. On les néglige, on ne veut pas prendre le plus simple remède, on y met une soi-disant force d'âme, on dit qu'on ne veut pas s'écouter : on se fie sur son tempérament et sur la nature, et cependant on demande trop : il faudrait aider un peu, on n'aide en rien; la nature n'est pas assez forte: une maladie réelle se déclare.

Si on use du magnétisme, rien de tout cela n'arrive : si on en use encore au moment de l'invasion de la maladie, on peut espérer la voir céder à l'instant comme par enchantement; et quand les secours de la médecine arrivent, on

n'en a plus besoin que pour achever de consolider l'œuvre magnétique.

En se servant ainsi du magnétisme dans des cas peu graves, ce n'est pas une raison pour exclure les remèdes que la médecine indique dans le même but, celui d'aider la nature. Seulement on ne court aucuns risques de chercher soi-même à s'assurer de la réalité du magnétisme en suspendant quelquefois les remèdes, et en employant le magnétisme seul : par là, on acquiert de la confiance dans l'action qu'on exerce ou qu'on reçoit, et dans des occasions plus graves, on ne manque pas de la joindre aux remèdes pour en assurer l'effet.

On a dit ailleurs que lors d'un événement inattendu, et généralement en toutes occasions, quand on attend le médecin, il faut préalablement user du magnétisme pour éviter l'accroissement du trouble chez le malade, et le maintenir en état de recevoir les soins du médecin; c'est surtout dans certaines maladies inflammatoires que le magnétisme employé à temps peut produire les meilleurs effets et avec la plus grande promptitude; mais il ne faut jamais suspendre l'arrivée du médecin ou des remèdes indiqués, car il se pourrait encore que le magnétisme n'agît que faiblement, et qu'il eût besoin d'être aidé lui-même.

Dans les maladies chroniques, la présence du médecin et ses conseils sont naturellement moins urgens que dans les maladies aiguës, c'est encore le cas d'user du magnétisme; on peut même tenter tout le contraire de ce qui doit être fait dans les maladies aiguës. Dans ces dernières, il faut appeler le médecin, et user des remèdes aussitôt qu'on le peut; dans les maladies chroniques on peut méditer sur le traitement à suivre.

Si la maladie n'est pas invétérée, si le malade n'a encore suivi aucun traitement, on peut ne pas appeler de suite le médecin, et essayer les effets du magnétisme. On ne fait que différer l'emploi des remèdes; dans ce seul cas, il n'y a pas d'inconvénient.

Si au contraire le malade a commencé un traitement médical, et qu'il veuille le quitter pour suivre un traitement magnétique, il ne faut pas le laisser abandonner légèrement les remèdes dont il ne connaît pas encore l'effet, et dont la suspension anéantirait probablement les bons résultats. Il faut faire consulter le médecin, pour deux raisons : d'abord, pour connaître son opinion sur la nature de la maladie, ses phases, et les remèdes qu'il a ordonnés; ensuite, pour être à même d'observer plus sûrement les effets du magnétisme, et ne pas lui attribuer une guérison qui peut-être, au contraire, serait due à l'action du remède médical.

CHAPITRE III.

—

Du concours du médecin, du magnétiseur et du malade.

L'homme a le besoin inné de placer sa confiance, et il n'est personne, quoi qu'on dise, qui ne compte sur les secours de la médecine; l'incrédule s'en éloigne tant qu'il se porte bien; il n'en connaît pas l'heureuse influence, quand il est obligé d'y avoir recours.

Ce n'est pas ainsi qu'agit l'homme sage qui sait reconnaître le mérite où il est, et la supériorité de tous les hommes entre eux, selon l'art qu'ils exercent : à qui s'adresser en effet quand on est malade, si ce n'est au médecin? A qui s'adresse-t-on pour décider d'un procès? à l'avocat. Pour analyser une matière? au chimiste. On a dit avec raison : à chacun selon ses œuvres.

Un homme qui sait vivre, qui apprécie la vie, a toujours un médecin qui possède sa confiance, et sur lequel il compte pour le moment où il aura besoin de ses soins. S'il est assez heureux pour que ce moment tarde à venir, il accompagne le médecin de ses vœux, et lui souhaite des jours prospères dont il se trouvera bien lui-

même. S'il est souvent malade, le médecin qui ne le quitte pas sait à quoi s'en tenir sur sa constitution et ses habitudes; il a les yeux du cœur et ceux de l'âme pour venir à son secours.

Malheur à celui qui ne choisit pas son médecin dès sa jeunesse, qui ne s'en rapproche pas avec plaisir et confiance; c'est sur celui-là que le médecin est souvent obligé de se livrer à des calculs de probabilités plus ou moins heureux, calculs qui sont inutiles au médecin intime qui est devenu l'ami nécessaire de son malade. On doit donc toujours avoir un médecin, et n'en changer jamais.

Dans l'état où est le magnétisme, en admettant qu'un malade s'informe de ses effets, et voie même un magnétiseur sans en parler à son médecin, il lui doit, sous tous les rapports possibles, de ne rien faire sans avoir pris ses avis.

La première question que doit faire un magnétiseur à un malade, c'est celle de savoir s'il a un médecin, s'il l'a prévenu de ses intentions d'essayer du magnétisme, ce qu'a répondu le médecin, et alors le magnétiseur agit en conséquence.

Si le médecin n'est pas prévenu, si le magnétiseur ne s'en informe pas, le médecin sera justement blessé de ce manque de procédés, s'il vient à le connaître. S'il n'en sait rien, il attribuera aux remèdes qu'il aura ordonnés les effets qui ne

seront peut-être dus qu'au magnétisme, et de son côté le magnétiseur ne saura pas à quoi s'en tenir sur les effets du traitement magnétique.

La conduite du magnétiseur doit différer, selon que le médecin connaît, ignore ou nie le magnétisme.

Si le médecin connaît le magnétisme, et n'a pas de défiance contre lui, c'est une heureuse circonstance pour le malade et le magnétiseur; car ce dernier peut agir avec confiance; il ne sera ni troublé, ni distrait par aucun motif d'appréhension. On peut donc dans ce cas admettre sans difficulté le médecin à un traitement qui est pour lui une étude et non un sujet de critique, et il peut juger par lui-même des effets plus ou moins sensibles de l'action.

Quand le médecin ignore ou nie le magnétisme, la position du magnétiseur est très délicate et très embarrassante; mais il n'en doit pas moins prendre son parti.

Ainsi, il ne faut pas magnétiser en présence du médecin, parce qu'il serait possible qu'on cédât à un mouvement de vanité, et au désir de produire très promptement des effets remarquables; on aurait des distractions par suite de ce désir, ou par la préoccupation de savoir si ce médecin

ne va pas avoir envie de se moquer, lorsqu'on lui expliquera qu'il y a un fluide qui sort particulièrement du bout des doigts, et que la main répand le fluide sur le corps, comme la pomme d'un arrosoir distribue l'eau sur les plates-bandes d'un parterre. Mais on prévient le médecin que le magnétisme consiste dans l'action de passer la main sur le corps ou au-devant, ce qu'il peut regarder comme une idée folle, puisqu'il ne connaît pas le magnétisme, mais qu'il ne jugera certainement pas nuisible; auquel cas il laissera faire, pourvu qu'on continue les remèdes qu'il a prescrits, et sur lesquels il comptera beaucoup plus que sur le magnétisme.

S'il arrivait au contraire que le médecin s'opposât, le magnétiseur doit s'abstenir, et laisser le malade aux soins uniques du médecin.

S'il consent, si on obtient des effets caractérisés, des crises heureuses et propices, des transpirations, évacuations, s'il y a diminution de souffrances, si le sommeil et l'appétit reviennent, le magnétiseur ne doit pas s'en rapporter au malade; c'est lui qui doit apprendre au médecin les résultats qui lui serviront de guide, et lui feront combiner les remèdes qu'il peut être bon d'adjoindre au magnétisme.

S'il arrive que le malade devienne somnambule, après en avoir prévenu le médecin, le ma-

gnétiseur cherchera à lui expliquer ce que c'est que le somnambulisme, et lui proposera alors de voir le malade en cet état. Mais il le préviendra en même temps que le malade, devenu somnambule, sait mieux ce qu'il lui faut que tous les magnétiseurs et les médecins réunis. Si le médecin souriait de pitié (ce qui pourrait fort bien arriver); que, l'épreuve faite, elle ne le convainquît pas, et qu'il ne voulût pas faire ce qu'aurait prescrit le somnambule, le magnétiseur doit dire au médecin qu'il ne peut pas continuer ses soins, et annoncer au malade (en somnambulisme) que des affaires le forcent d'interrompre le traitement, mais qu'il en a prévenu le médecin qui veillera sur lui ; si la pénétration du somnambule lui fait voir ce qu'il en est, il faut mettre de la fermeté, lui dire qu'on ne cessera de penser à lui, et le réveiller.

En aucun cas le magnétiseur ne doit prendre la place du médecin; il peut au contraire lui céder la sienne dans l'intérêt du malade; mais il doit lui refuser son concours s'il ne veut pas exécuter les prescriptions d'un malade somnambule, *parlant pour lui-même.* Il doit donc abandonner le malade, en ce sens néanmoins consolateur, qu'il le rend à la médecine.

Le magnétiseur doit toujours rechercher le

concours d'un médecin qui connait le magnétisme, parce que sa présence peut lui être fort utile, et lui donner en certains momens une assurance qui lui est nécessaire pour agir avec fruit. D'abord le médecin sera en harmonie avec lui pour les remèdes qu'il conviendra d'employer, ce que ne pourrait pas décider le magnétiseur quand il est isolé. Puis ensuite il y a des crises magnétiques où la connaissance exacte de ce qui peut se passer dans le corps humain est très nécessaire; et si le médecin est présent, la plus grande sécurité existe chez le magnétiseur, qui agit alors avec assurance.

Si on a des raisons de craindre que le magnétisme ne soit dangereux, et que ce soit également l'opinion du médecin, on essaie néanmoins de magnétiser *à grands courans* pour savoir si le malade ne deviendrait pas somnambule.

S'il devient somnambule hors de la présence du médecin, on en fait part à celui-ci pour confirmer ou rectifier ses idées, profiter des conseils du somnambule, et le guérir.

Ainsi, dans son intérêt comme dans celui du malade, le magnétiseur doit toujours désirer la présence du médecin qui connaît le magnétisme; mais il doit agir avec beaucoup de discernement et de sagesse, et ne pas provoquer sa confiance, elle viendra d'elle-même.

Comme il se peut qu'au moment où ils s'y attendront le moins, le médecin et le magnétiseur soient surpris par une crise somnambulique qui surviendra chez leur malade, il n'est pas inutile de voir comment le médecin sera obligé de croire au magnétisme, autrement que par des expériences de curiosité qui n'atteignent jamais le but qu'il s'était proposé.

CHAPITRE IV.

—

Du médecin surpris par un cas somnambulique.

Il ne s'agit pas ici de rentrer dans le domaine du merveilleux, qui a fait tant de mal à la cause magnétique. On a dit que le magnétisme n'avait pas besoin du somnambulisme pour guérir, et cela est vrai; mais on a dit aussi que le somnambulisme était un accident, qui survenait quelquefois chez le malade; on a ajouté que l'instinct des remèdes était considérablement augmenté chez le somnambule; que sa concentration en lui-même était poussée à un tel point, qu'il paraissait voir ou toucher l'intérieur de son corps, et

qu'il rendait compte de son état avec un aplomb et une tranquillité extraordinaires.

Si cela n'est pas, il ne doit pas être difficile au médecin de s'en convaincre; il n'a qu'à se promettre de ne pas céder à une illusion ; si cela est, il est bon qu'il y réfléchisse, pour ne pas être surpris trop vivement; car il peut se trouver en face de son malade somnambule, et méconnaître son état, de même qu'il peut en être averti par hasard ou par la présence fortuite d'un magnétiseur; il est donc nécessaire pour le malade comme pour lui-même que le médecin puisse, s'il y a lieu, tirer parti de l'état du malade devenu somnambule.

Ainsi, un médecin est appelé pour donner ses soins à un malade, à un épileptique, par exemple; il le voit hors de ses accès, puis à l'époque approchant de ses accès; enfin un jour devant lui, le malade a une crise; on lui prodigue des secours, on le touche, on lui frotte les mains, on lui prend les membres, il se calme; la tranquillité revient, on lui parle, il répond, mais sans s'éveiller : il est somnambule.

Ou bien un homme a éprouvé des douleurs atroces, il parait sans connaissance; le médecin arrive, s'informe, ordonne, et par le plus grand hasard, il parle au malade, qui répond sans ouvrir les yeux : il est somnambule.

Ou bien enfin un médecin qui a le désir de

s'assurer si un de ses malades dont l'état l'inquiète pourrait devenir somnambule, va trouver un magnétiseur, et le prie de l'accompagner au chevet du malade. En effet, à peine le magnétiseur a-t-il touché le malade, que celui-ci devient somnambule, et explique sa maladie à son médecin.

La position de ce dernier devient alors extrêmement intéressante.

Quoi de plus singulier, en effet, que la circonstance dans laquelle se trouve engagée ce médecin, qui regardait le somnambulisme magnétique comme une rêverie, ou qui le niait, et qui reçoit en ce moment de son malade des instructions sur le traitement qu'il doit lui faire suivre !

Le cas est d'autant plus remarquable, qu'on peut voir, dans les traits et dans toute la personne du médecin, qu'il est profondément touché de ce qui se passe devant lui. Là, en effet, plus d'illusion à se faire, plus de défiance à garder ; si c'était le malade d'un autre médecin, il pourrait douter ; mais c'est son malade à lui, c'est l'homme qu'il voit tous les jours, sur le sort duquel il était inquiet ! et c'est ce malade qui lui dit de se rassurer, qu'il ne doit plus avoir de crainte, mais qu'il est nécessaire d'agir de telle et telle manière, parce que sa maladie est celle qu'il va dépeindre, et il la dépeint en effet.

Si le somnambule n'est pas trop fatigué, et que

le médecin le prie de lui dire comment il se fait qu'il voie aussi bien sa maladie (car déjà le médecin ne doute plus de ce que dit son malade), ce dernier lui répond qu'il n'en sait rien, qu'il ne peut pas expliquer l'état où il est, mais qu'il s'y trouve bien, qu'il a bien toute sa tête; et la séance se termine par une effusion de cœur du malade, qui remercie son médecin de tous les bons soins dont il l'a entouré, de toutes les inquiétudes qu'il a pu lui causer, et le prie de ne pas l'abandonner.

Le magnétiseur se retire alors, en faisant observer qu'il est maintenant inutile qu'il revienne, qu'il est trop heureux d'avoir pu rendre le malade somnambule, qu'il n'y a à cela aucun mérite, et que le médecin en sait aujourd'hui autant que lui; qu'au surplus, s'il est des procédés plus convenables les uns que les autres, le somnambule saura parfaitement les indiquer.

Cette conversion du médecin au magnétisme, et de laquelle il est encore trop agité pour pouvoir se rendre à lui-même un compte exact, reçoit sa consécration quand il rentre dans son cabinet.

Là, quels que soient son âge, ses connaissances, son expérience, il se demande si ce qu'il a vu et entendu n'est pas un rêve. Il a un malade, ce malade a paru s'endormir; puis il a parlé sans se réveiller; pendant ce prétendu sommeil il parais-

sait avoir d'autres forces que dans la veille; ses discours sont pleins de sens et de clarté; il raisonne sans emphase, parle de source, dit ce qu'il prétend voir; ne peut rien expliquer, mais insiste sur ce qu'il veut, sur ce qu'il dit être indispensable.

Il devient donc vrai pour le médecin que le somnambule a une espèce de vue intérieure; reste à savoir s'il voit juste : c'est ce que l'expérience apprendra.

Dans l'état où il est, le médecin ne peut pas rester inactif; il a besoin de s'occuper pour faire passer la fièvre qui l'agite; il se reporte alors aux temps de l'antiquité; à la Grèce qui a produit des médecins si recommandables, si savans; il ouvre Hippocrate, et c'est avec une admiration mêlée de regrets, qu'il comprend pour la première fois ce qui n'avait jusqu'alors frappé que ses yeux : « Les affections qu'éprouve le corps, l'âme les voit très bien les yeux fermés. » Il poursuit et il entend encore Hippocrate dire : « L'intelligence des songes est une grande partie de la sagesse. »

Il peut s'expliquer alors ce qu'a dit Hippocrate, et s'étonne qu'il ait paru si difficile de deviner le sens de ces paroles. Pour Hippocrate, l'utilité du sommeil médical était une chose incontestable, et cependant ce n'était pas pour lui une chose certaine; car il a dit : « L'intelligence des songes est une grande partie de la sagesse. »

Les somnambules ne sont donc pas infaillibles, il est donc des cas où ils peuvent se tromper; déjà du temps d'Hippocrate et suivant lui, il fallait un grand talent d'observation pour discerner la vérité entre les erreurs des somnambules; dès lors le médecin conçoit l'utilité du somnambulisme, et son alliance nécessaire avec la médecine.

Il se demande cependant comment les hommes ont pu faire pour se guider depuis tant de siècles que le somnambulisme est oublié, et c'est avec un noble et juste orgueil qu'il le trouve remplacé par l'Anatomie. Au milieu de la nuit obscure qui enveloppait alors les hommes, il voit se reproduire les premières étincelles de la renaissance de cette science prodigieuse que les Grecs et les Romains connurent à peine. Il admire alors la générosité du Créateur, qui permet à l'homme de trouver par lui-même les ressources extraordinaires qu'il lui avait indiquées par l'exaltation des somnambules, et qui lui inspire l'idée de créer par son travail une science plus exacte et plus juste encore que les inductions somnambuliques. Ces réflexions sur l'anatomie ont relevé son courage; loin de se sentir inférieur aux somnambules, il ne les regarde plus que comme des prodiges de la nature destinés à éclairer la raison humaine.

Voulant savoir jusqu'à quel point et par quels degrés le somnambulisme s'est éclipsé pour faire

place à l'anatomie, il ouvre Galien et acquiert la preuve que le somnambulisme était encore utile à cette époque, car ce savant médecin avoue « qu'il doit une grande partie de son expérience » aux lumières qui lui sont venues par les son- » ges. » Il commence alors à comprendre mieux que jamais ce mot *songes* sur lequel son attention ne s'était pas encore fixée, dont elle s'était même éloignée à plaisir, et il y voit le *somnus medicus* des anciens.

Comment expliquer, en effet, Hippocrate et Galien, quand on ignore l'histoire du magnétisme? et aussitôt qu'on la connaît, on est honteux d'avoir pu supposer un instant que d'aussi grands hommes, et séparés l'un de l'autre par plusieurs siècles, se soient laissé entraîner par des idées superstitieuses qui ne sont faites que pour le vulgaire.

Le médecin magnétiseur poursuivant toujours ses recherches se complait à trouver sa propre justification dans l'incrédulité des plus grands médecins de l'époque, et il arrive à Cabanis, qui dit en parlant de Galien, « qu'on doit plus compter » sur les faits que cet homme célèbre observait, » ou sur les vues qu'il en tirait étant éveillé, que » sur les révélations qu'il recevait en dormant. »

Mais l'erreur de Cabanis, celle de tous les médecins, n'a rien qui doive étonner.

Dieu n'étale pas à la fois tous les trésors de la nature devant les mêmes hommes; que resterait-il donc pour leurs descendans? Il sait les rendre heureux, et de la science de ceux qui les ont précédés et de celle qu'ils acquièrent eux-mêmes: il ne se contente pas de les admettre à voir, à user, il les invite encore à créer, à former d'heureuses combinaisons, des alliages gracieux ou terribles; s'ils détruisent, ils relèvent; s'ils apportent la mort, ils peuvent rendre la vie; car le bien est partout à côté du mal, l'homme peut tout sur la terre.

Mais aussi, quand Dieu le juge convenable, il raie d'un seul trait, de la mémoire et de la vie des hommes, le souvenir et l'usage de ses prodiges les plus extraordinaires, pour les forcer à s'instruire et à faire ce qu'ils avaient d'abord trouvé créé exprès pour eux. C'est là l'histoire du Somnambulisme magnétique.

Il n'est donc pas étonnant que l'anatomie n'ait pas fait de progrès sensibles chez les anciens; ils avaient, comme le dit Hippocrate, les yeux de l'âme; et l'intelligence des indications somnambuliques leur permettait de faire avec succès les opérations nécessaires; mais peu à peu les arts, les sciences, les pratiques se sont perdus et oubliés. Des temps de barbarie leur ont succédé. C'est alors que marchant à tâtons dans les ténè-

bres, l'homme a recueilli les fragmens épars des connaissances médicales et chirurgicales des temps antiques, et qu'il est arrivé peu à peu et successivement jusqu'à ce jour à étudier jusqu'aux dernières fibres du corps humain. Il a ainsi fait ce que n'ont pas fait les anciens, parce que les anciens ont eu leur tâche, et que chaque époque a la sienne.

De ce que l'anatomie existe et que la chirurgie s'en sert avec succès, est-ce une raison pour ne pas s'informer des moyens que les anciens pouvaient employer en chirurgie? non certainement. Conçoit-on la médecine sans la chirurgie? Si on ne la conçoit pas, comment donc les anciens pouvaient-ils convenablement opérer chirurgicalement, eux qui connaissaient si peu l'anatomie?

On reconnaît qu'ils n'avaient pas de doctrine régulière en chirurgie, et cependant on ne peut s'empêcher d'admirer la hardiesse et la précision de leurs opérations et de leurs jugemens. Pourquoi donc s'en tenir à une admiration paresseuse, sans en rechercher la véritable cause, quand les anciens eux-mêmes en indiquent une, et publient tous, à des siècles de distance, qu'ils n'agissent que par elle, que par son secours, qu'elle seule les dirige, et qu'ils lui doivent toute leur expérience?

Il faut le dire au reste : il faut reconnaître que

si la méthode des anciens avait subsisté, si l'intelligence des songes, comme ils l'appelaient, était restée la science conductrice de la main médico-chirurgicale, l'anatomie ne serait certainement pas ce qu'elle est aujourd'hui. C'est donc un grand bienfait de Dieu d'avoir retiré à l'homme la faculté de s'instruire par les conseils des somnambules, pour le forcer à apprendre par lui-même.

Cependant la nuit qui a couvert si longtemps de son voile les pratiques médicales des anciens est devenue moins sombre, et du point le plus obscur ont jailli des éclairs lumineux. Serait-il vrai que le Somnambulisme prêtait son secours à la médecine, pour l'aider dans ses travaux? Qu'on le consultait pour connaître les affections du corps, et y porter remède? Tout en donne la certitude.

Quel sens en effet attribuer aux paroles d'Hippocrate et de Galien? aucun; il y a plus, c'est qu'à l'époque actuelle on n'a pas même cherché à en trouver un; on s'est cru autorisé à gémir sur le compte de ces hommes célèbres d'avoir pu donner dans des erreurs superstitieuses. On n'a pas expliqué davantage ce que Pline entend par les hommes qui ont *tout le corps médicinal*, et pourquoi Virgile a appelé la main *médicale*; comme on ne les a pas compris, on les a trouvés absurdes; on a attribué *ces erreurs* à leur temps et à leur religion.

A leur temps! comme si, à part les progrès des sciences, les philosophes de l'antiquité ne valaient pas les modernes pour le raisonnement et la morale.

A leur religion ! la religion des païens, des incrédules, des idolâtres qui adoraient de faux dieux!

Comme si les philosophes, de quelque siècle que ce soit, avaient jamais adoré de faux dieux, ou plutôt comme si dans tous les temps, il n'y avait pas eu des êtres intermédiaires auxquels le peuple préfère s'adresser pour en faire ses interprètes auprès de Celui qui peut tout.

Adoraient-ils des faux dieux, ces Egyptiens si sages dont les mœurs ont servi d'exemple à toute la terre antique, et sont encore respectées aujourd'hui?

Étaient-ils des idolâtres, ces Grecs qui ont proclamé, après les Égyptiens, la puissance d'un seul Dieu créateur et régulateur de toutes choses, et dont la morale est sans cesse invoquée chez tous les peuples modernes?

Honneur et respect aux Sages de tous les temps! et que les modernes n'ajoutent donc pas à la somme des erreurs humaines, en dénaturant leurs paroles et leurs actions.

Cependant :

Lorsque l'attention générale ne s'est pas fixée sur une chose, et qu'elle n'a encore été

examinée que par un petit nombre d'hommes, il serait injuste de vouloir que les autres saisissent à l'instant ce qu'ils ont été eux-mêmes très longtemps à comprendre. Il faut donc excuser une ignorance que l'on a partagée soi-même, et par des recherches sages et mesurées amener à la vérité ceux qui ne la connaissent pas encore.

C'est donc le cas de dire que c'est une grande question, si toutefois c'en est une, que celle de savoir ce qu'a entendu dire Hippocrate, en parlant des yeux de l'âme pour bien voir les affections du corps; ce qu'a pu vouloir faire comprendre Galien en avouant qu'il doit aux songes ses lumières et son expérience; comment il se peut, d'après Pline, qu'il y ait des hommes dont tout le corps soit médicinal, et que la main soit médicale, suivant Virgile.

Il est temps, en effet, de chercher à expliquer raisonnablement des paroles qui ont été dites si naturellement, et auxquelles on a donné, bien à tort, un sens parabolique. Si on ne les comprend pas, il faut savoir attendre, et ne pas se hâter de traiter de visionnaires des hommes auxquels les modernes n'ont emprunté de leurs connaissances que ce qui leur a paru nécessaire; les temps peuvent changer, et les plus dédaignées de leurs pratiques devenir infiniment précieuses.

Il ne faut pas quitter le sommeil médical,

sans voir de quelle utilité il peut être au chirurgien moderne.

CHAPITRE V.

Du chirurgien opérant sur ou avec l'aide d'un malade somnambule.

Une douleur atroce pouvant rendre un malade somnambule, il se peut que le chirurgien, qui a commencé une opération, croie que son malade a perdu connaissance, et qu'il soit en somnambulisme; il faudrait le lui demander, l'interroger; on ne le fait pas; on perd tout le fruit qu'on aurait pu tirer de son état.

Une femme éprouve les douleurs de l'enfantement, l'enfant se présente mal, il y a danger; la malade paraît perdre connaissance, mais il est possible qu'elle soit en somnambulisme; on pourrait la consulter sur son état et en tirer des renseignemens utiles; on ne l'interroge pas, et on n'apprend rien.

Un malade hésite à se faire opérer, il a peur; son hésitation est peut-être le résultat de la peur, ou un pressentiment du résultat de l'opération. Pour le savoir, il faudrait essayer si le malade ne

serait pas susceptible de devenir somnambule; on n'essaie pas, on ne sait rien de ce qui pourrait lui être utile.

Le malade ne peut pas devenir somnambule; on a essayé, on n'a pas réussi; on pourrait consulter un magnétiseur, et le prier d'amener un somnambule chez lequel il aurait remarqué une con-concentration telle, qu'il pût voir nettement l'intérieur du corps du malade; on ne le fait pas; on procède à l'opération d'après les probabilités et l'expérience; on réussit, on ne réussit pas, ou on ne réussit qu'en partie.

Peut-on faire mieux? Sans doute : au moins faut-il examiner tous les moyens qui sont présentés par des hommes sages, pour remédier aux souffrances de l'humanité.

Le chirurgien n'a pas plus besoin que le médecin d'être convaincu de la réalité et des effets du magnétisme, pour opérer; mais il est mieux pour lui et le malade qu'il ait quelque notion; car il pourrait être préoccupé, dérangé par l'idée qu'il ne va plus être sur son terrain habituel; il ne faut pas, pour le bien du malade, qu'il ait un instant d'hésitation ou d'inquiétude.

Un chirurgien qui ignore ce que c'est que le magnétisme et le somnambulisme, et qui cependant désire savoir si un malade confié à ses soins deviendra somnambule et pourra voir l'état de

ses organes, doit aller trouver un magnétiseur connu, et le prier de venir avec lui voir si son malade lui paraît susceptible de devenir somnambule, et le magnétiser à cette fin.

Le magnétiseur pourra peut-être, à la simple inspection du malade, voir par le tact magnétique s'il deviendra somnambule. Le contraire peut aussi arriver, il peut l'ignorer; il magnétisera, et le malade deviendra ou ne deviendra pas somnambule.

Si le malade devient somnambule, il examinera son état; il ne faut pas le presser; quand il aura bien vu, il dira ce qu'il a vu, ou il dira qu'il n'a pas pu, et ne peut pas voir : s'il a pu voir, il dira ce qu'il pense.

Ainsi, « l'opération projetée est indispensable et il faut la faire de suite, il est temps : *ou bien*, elle est inutile, parce qu'on se trompe sur la cause ou le siége de la maladie, *ou* qu'il prévoit une crise qui va le délivrer sans être opéré.

» L'opération est intempestive, parce qu'il n'est pas en état de la supporter, qu'il est trop tôt et que plus tard il y aura plus de chances de succès pour lui.

» Il ne faut pas lui dire en veille ce qu'il pense de son état en somnambulisme, parce qu'il en serait effrayé et ne voudrait plus se laisser opérer, ni même magnétiser; *ou bien*, il faut le lui

dire parce qu'il se trouvera bien disposé, et que cela lui donnera de la confiance.

» Il ne faut pas lui parler d'opération dans l'état de veille, mais seulement en somnambulisme, et ce n'est qu'en somnambulisme qu'on fera l'opération et qu'elle pourra réussir. »

Enfin, il indiquera comment il faut opérer.

Lorsque le malade ne devient pas somnambule, le cas est plus grave, et demande plus de circonspection.

En effet, lorsque le chirurgien ou le magnétiseur n'ont pas pu rendre le malade somnambule, ils peuvent amener auprès de lui un autre malade devenu somnambule, et qui, après avoir été interrogé à cet effet, a répondu qu'il verrait le corps d'un autre aussi bien que le sien. Si ce somnambule ne paraît pas bien disposé, s'il dit qu'il verra mieux dans quelques jours, il faut attendre, si cela se peut et si on tient à lui; en cas contraire, s'il y a urgence, on cherche un autre malade, qui puisse rendre le même service.

Avant de mettre le somnambule en rapport avec le malade, le magnétiseur doit expliquer au chirurgien, s'il l'ignore tout-à-fait, qu'il y a des somnambules qui peuvent voir, non seulement l'intérieur de leur corps, mais aussi celui des autres, et que le somnambule qui est là sous leurs yeux lui a paru par des épreuves succes-

sives avoir la vue intérieure extrêmement juste. Comme cette assertion semblera extraordinaire à ce chirurgien qui ne croit pas au magnétisme, ni aux vues intérieures des somnambules, et qui ne se prête à cette expérience que pour complaire à son malade, il faut ajouter de suite qu'il n'a aucunement besoin de croire ce que dira le somnambule, et qu'il doit le regarder comme un simple avertissement qui pourra lui servir de guide dans son opération; au moyen de quoi le chirurgien se trouvera fort à son aise.

Le somnambule, étant mis en communication avec le malade, dira ce qu'il voit et ce qu'il pense, comme s'il s'agissait de lui-même. Mais s'il ne doit pas être présent à l'opération, il mettra beaucoup d'attention à éclairer la route que doit prendre le chirurgien.

Ainsi, il indiquera, sans qu'on le lui demande (car il faut le laisser aller, il faut qu'il dise de lui-même), de quelle manière il faut agir, l'endroit où il faut opérer, les obstacles qu'on rencontrera, la fausse route qu'on pourrait faire en se dirigeant autrement.

Si ses indications paraissent extraordinaires, on doit, quand il a cessé de parler, lui faire des observations, lui demander s'il est bien sûr de ce qu'il vient de dire, s'il a bien vu. S'il persiste, c'est qu'il a bien vu; et si le chirurgien ne veut

pas le croire, ce qui n'est pas indispensable, au moins il se méfiera, cela suffit.

Si l'on désire que le somnambule assiste à l'opération et qu'il y consente, c'est encore mieux ; car il peut survenir quelque accident qu'il sera à même de prévenir : alors, si on veut se convaincre de sa lucidité, on lui demande s'il verra aussi bien l'opération, ayant le dos tourné au malade, ou placé dans une chambre voisine ; s'il dit oui, comme cela est probable, on peut essayer pour se convaincre ; s'il dit non, il ne faut pas insister, c'est une occasion qui se retrouve facilement.

Il y a une chose importante à observer avant de pratiquer une opération, et après qu'on a consulté un somnambule: c'est de le mener dans un endroit écarté, et de lui demander, hors la présence du malade, ce qu'il pense de l'état de ce dernier : car, si le somnambule avait reconnu à l'inspection du corps que le malade était perdu, ou qu'il serait possible qu'il ne survécût pas à l'opération, il se garderait bien de le dire devant lui, mais il le dira en son absence, et on agira selon le cas.

On conçoit donc que si vraiment un somnambule peut rendre au chirurgien le service que l'on vient de décrire, ce dernier n'en pratiquera qu'avec plus de confiance et de sécurité ; or cela

est, et il est facile de s'en convaincre en opérant.

Il ne s'agit pas ici, pour un lecteur, chirurgien ou observateur, de se constituer en esprit fort, et de nier une chose qui paraît surnaturelle; il vaut mieux vérifier, c'est plus simple et plus sûr : et c'est par soi-même qu'il faut vérifier; et seulement pour un cas utile et réel, jamais par curiosité.

Qu'un magnétiseur imprudent, se posant comme sur un tréteau, vienne prétendre qu'il a un somnambule qui peut en remontrer à un chirurgien, on pourra lui en demander la preuve, et il est probable qu'on le trouvera, ou on le mettra en défaut, ainsi que son somnambule; aussi n'est-ce pas comme cela qu'il faut agir dans l'état transitoire où est le magnétisme, et un magnétiseur doit être très réservé, ne céder qu'à des instances pressantes, dans un cas urgent, et uniquement pour être utile à un être souffrant. Les somnambules ne sont pas faits pour servir de spectacle, et les véritables expériences sont celles qui seront faites dans l'intérêt des malades; il n'en jaillira pas moins de lumières pour l'humanité.

LIVRE HUITIÈME.

—

DES DANGERS ET DES INCONVÉNIENS DU MAGNÉTISME,

ET DE L'INUTILITÉ ET DU DANGER DES EXPÉRIENCES.

CHAPITRE PREMIER.

—

Des dangers et des inconvéniens du magnétisme.

Lorsque Mesmer fit renaître le magnétisme, il parla peu ou presque pas de ses dangers, mais il démontra ses heureux effets.

A l'examen, on ne s'occupa que de contester l'utilité de la découverte mesmérienne; on prétendit qu'il n'y en avait pas, et que le magnétisme avait l'inconvénient de produire des convulsions et des crises nerveuses, qui se reproduisent assez souvent par imitation. On ne chercha pas à connaître le degré de la force magnétique; on ne supposait même pas que cette force existât; on regardait le magnétisme comme une illusion.

Plus tard, on a dit assez généralement que si

le magnétisme ne faisait pas de bien, il ne pouvait pas faire de mal. Comment en effet concevoir, au premier abord, qu'un homme qui passe sa main, très légèrement et le plus souvent sans toucher, sur le corps d'un autre homme, puisse lui faire le moindre mal?

Cependant rien n'est plus vrai; le magnétisme, cette faculté que Dieu a mise dans la main de l'homme, pour l'aider à se guérir des maux qui peuvent l'accabler, offre des dangers réels; il ne fait point exception aux autres biens de la terre, il faut en user modérément, avec sagesse, et selon les besoins qu'on en peut avoir.

Jusqu'à ce jour la médecine, croyant le magnétisme curatif une chimère, ne s'est point occupée d'étudier son action, et d'essayer de remonter à sa cause.

Ce qu'elle n'a pas fait, n'ayant vu dans le magnétisme qu'une simple communication de chaleur ou de système nerveux dont les effets étaient très bornés, il faut le faire aujourd'hui, parce qu'elle s'est trompée de beaucoup : car l'action magnétique exercée à contre-temps, sans instruction, sans le concours du médecin, sans connaissance du principe des maladies, avec de mauvaises intentions, des passions égoïstes ou cruelles, peut porter le désordre chez un malade comme chez un homme en santé, accroître et empirer sa position, lui donner peut-être la mort.

Les dangers et les inconvéniens du magnétisme peuvent provenir de cinq causes; de l'agent lui-même, de l'état physique du magnétiseur, de son impéritie, de son imprudence, et des sentimens qui peuvent l'animer.

Quelques lignes peuvent être employées dans cette introduction à donner une idée des dangers magnétiques dont la description exacte ne peut se faire que dans un traité.

§ Ier.

Dangers et inconvéniens du magnétisme comme agent physique.

Le magnétisme, quand il agit sur un malade, est calmant ou tonique. Mais s'il y a déjà trop d'excitation chez le malade, qu'il ne lui faille que du repos et une action très lente, on peut, en le magnétisant mal à propos, trop souvent, ou trop longtemps, lui faire plus de mal que de bien, ne lui faire même que du mal, augmenter sa maladie.

Par la même raison, si on agit sur un sujet qui doive être affaibli au lieu d'être fortifié, l'action sera nuisible.

Il est des personnes qui par la nature de leur maladie n'ont pas besoin de recevoir un surcroît de forces qu'elles ne pourraient supporter; le

magnétisme ne pourrait qu'accélérer chez elles le moment où la vie doit leur échapper.

Le magnétisme fait mal dans les temps d'orage, lorsque l'atmosphère est chargée d'électricité; si on persiste à magnétiser, on porte le trouble dans le système nerveux.

§ II.

Dangers et inconvéniens résultant de l'état physique du magnétiseur.

Si un homme est malade et que, malgré son état, il exerce une action magnétique, il en résultera des dangers plus ou moins graves.

D'abord il se peut que la personne qu'il magnétisera se trouve aussi forte que lui en santé ou ne soit pas plus malade; il n'exercera donc sur elle qu'une action très faible, qui se fera néanmoins sentir au point de porter chez le magnétisé un trouble, un dérangement qui serait un bien si l'action était soutenue, et sera un mal, puisque le magnétiseur ne pourra pas aller au-delà. Une fois l'harmonie dérangée chez un homme, si on ne soutient pas l'action, si on ne dirige pas l'impulsion qu'on lui a donnée, on ne sait plus où peuvent aller les conséquences du trouble qu'on a apporté dans la situation du malade.

Si on change de magnétiseur sans les précautions convenables, il peut en résulter de graves inconvéniens. Il n'y a aucune régularité dans l'action; il n'y a plus, il ne peut pas y avoir d'harmonie chaque fois que l'action recommence; elle peut contrarier celle qui s'était établie précédemment, parce qu'elle sera plus forte ou plus faible, tranquille, agitée ; il ne peut résulter aucun bien d'une pareille manipulation, et il est plus que probable que le mélange de fluides propres à chaque personne nuira au malade.

Si un magnétiseur a la poitrine faible et qu'il persiste à magnétiser une personne qui sera dans le même cas, il aggravera la maladie du magnétisé. Il en est de même dans toute maladie locale.

Un homme qui a le système nerveux très impressionnable ne doit pas magnétiser quand il est contrarié ou excité; il transmettrait au malade ce qu'il ressent lui-même.

Les douleurs rhumatismales se communiquant très facilement, il ne faut jamais magnétiser quand on en est attaqué, quand on a des raisons de les craindre et s'il n'y a pas longtemps qu'on les a ressenties.

Généralement enfin, quand on est malade ou indisposé, que peut-on vouloir transmettre en magnétisant? Le magnétisme étant une communication des forces vitales, l'émission du fluide doit nécessairement, quand le magnétiseur est

malade, porter au magnétisé des principes morbifiques.

§ III.

Dangers et inconvéniens qui peuvent résulter de l'impéritie, ou de l'ignorance du magnétiseur.

A l'exception des cas où l'on ne traite que des indispositions légères ou lorsqu'on veut seulement faire attendre les secours de la médecine, il y a toujours de l'inconvénient, et souvent du danger à magnétiser sans aucune instruction préalable, parce qu'on ignore toute espèce de procédés, et qu'il devient alors impossible de porter convenablement l'action sur le siége du mal.

Les malades devant être traités différemment selon leur tempérament, si on ne modère pas pour les uns, si on n'augmente pas pour les autres la force dont on use, et qu'on porte sur tous la même action, non seulement on ne leur fera pas de bien, mais il en est auxquels on fera du mal.

Si on interrompt un traitement commencé les dangers peuvent être incalculables; on va le comprendre.

Un homme est dans un état désespéré; les secours de la médecine ont été impuissans; il souffre; il attend la mort qui est lente à venir; une

crise de la nature pourrait seule le sauver, il espère en elle, elle viendra peut-être. Un magnétiseur se trouve sur les lieux, il magnétise, il hâte ainsi la marche de la nature, qui n'aurait eu lieu que plus tard. Mais au bout de huit ou quinze jours, il cesse le traitement, et abandonne le malade. Alors le bien qu'il a pu faire devient un mal; il eût beaucoup mieux valu que le malade restât encore quelque temps en proie à ses souffrances, que d'établir chez lui un mouvement nouveau pour lequel la nature n'était pas encore prête et qu'elle ne peut soutenir, si on cesse de l'aider. En effet, la nature continue d'agir, mais sa marche lente a été troublée : soutenue par une force humaine, toutes deux auraient ramené la santé : abandonnée à elle-même, dans une action qu'elle n'a pas fait naître, elle est impuissante, la mort arrive.

Un homme est malade, il souffre depuis longtemps, et il attribue les douleurs qu'il endure à une cause intérieure, qui affecte dans certains momens un de ses organes. On le magnétise, on concentre l'action, qui se porte sur le siége du mal.

Le mal une fois attaqué, si l'on soutient l'action, on en deviendra peut-être le maître, et on pourra amener la guérison. Mais si l'on porte le trouble dans la partie malade, si l'on dérange un mouvement établi, si l'on déplace une

humeur, et qu'on ne donne pas de suite à l'action nouvelle qu'on a imprimée, on compromet le malade.

Il est des maladies organiques sur lesquelles le magnétisme se trouve disposé à agir efficacement. Quand il en est ainsi, les efforts de la nature puissamment secondés par l'action magnétique opèrent chez le malade une véritable révolution, et peuvent donner lieu (quoique ces cas soient rares) à des crises qui paraissent alarmantes.

Si le magnétiseur reste calme, il n'arrivera rien. S'il est inexpérimenté, s'effraie et cesse d'agir, la position du malade est très critique, le désordre le plus complet existe chez lui; il suffirait de continuer l'action pour tout régulariser; si on ne le fait pas, la nature n'est plus ni soutenue, ni dirigée, le malade court de grands risques.

Un homme se trouve dans une position si malheureuse, que non seulement sa maladie est incurable, mais qu'il a des organes tellement affaiblis ou obstrués qu'on peut à peu près compter le terme de ses jours.

Il est très dangereux de chercher à raviver cet homme, il n'aura pas la force de supporter une action à laquelle il pourra néanmoins être sensible, et il mourra plus tôt que si on ne l'avait pas magnétisé.

Lorsque le cerveau ou le cœur sont malades,

il peut être dangereux de concentrer l'action sur ces organes, au lieu de l'étendre sur tout le corps.

Si on emploie inconsidérément la méthode de magnétiser en sens inverse, c'est-à-dire de bas en haut, il peut en résulter des maladies graves.

Enfin, si on s'écarte des précautions dont on doit entourer les malades, s'ils s'endorment et qu'on les laisse réveiller brusquement (somnambules ou non), on les expose à des convulsions et à des souffrances qui ne leur permettront plus d'avoir recours au magnétisme.

IV.

Dangers et inconvéniens qui peuvent résulter de l'imprudence du magnétiseur.

Il y a des magnétiseurs qui n'ont pas assez de patience; lorsque l'action est lente et qu'ils ne voient pas venir assez promptement les effets magnétiques, ils font des efforts et cherchent à activer. Ils ont tort, ils dérangent le travail de la nature, ils nuisent au malade, et sont obligés ensuite de modérer leur action; le mal est fait, le bien est devenu plus difficile, quelquefois il n'est plus possible.

D'autres, curieux, ne se contentant pas de voir s'opérer insensiblement le rétablissement du malade, cherchent à obtenir des effets singuliers, et n'y réussissent qu'aux dépens de la

santé du magnétiés, dont ils ne s'occupent plus utilement, et chez lequel ils excitent des mouvemens nerveux. Il n'y a que du mal à recueillir d'une pareille action.

D'autres encore, tourmentés ou agités par des causes morales qui ne leur laissent pas de repos, n'en persistent pas moins à magnétiser; ils ne peuvent que nuire au malade.

Il en est, enfin, qui essaient leur force sans examen ni précaution préalables; ils veulent en imposer, emploient une force inusitée, surprennent les malades au physique et au moral, et les troublent sans espoir de pouvoir jamais agir efficacement sur eux.

Aussitôt qu'on fatigue le malade, au lieu de le soulager, de le tranquilliser, d'arriver graduellement à la santé, on ne peut que lui nuire. Si on s'écarte du but, la guérison, si on veut tenter des expériences, ce n'est plus là une action magnétique, on a violé les règles, on ne doit plus compter sur aucun succès.

Si ceux qui doutent, qui hésitent, n'exercent qu'une action faible ayant ses inconvéniens, chez d'autres l'enthousiasme produit de bien plus fâcheux effets. Un enthousiaste ne se maîtrise jamais quand il magnétise, il est toujours préoccupé, et il est en défaut quand le calme et la patience sont nécessaires.

Souvent on croit, en voyant les premiers effets d'une action magnétique, qu'on va commander à la maladie; un magnétiseur imprudent en fait partager l'assurance; mais le bien ne se continue pas; le malade se décourage, et tous les bons effets qu'on avait obtenus disparaissent insensiblement.

V.

Dangers et inconvéniens résultant du sentiment, et des passions qui peuvent animer le magnétiseur.

Si le magnétiseur agit pour faire des expériences de curiosité, il est probable que, ne cherchant pas la santé du malade, il n'obtiendra de son action aucun bien pour le magnétisé, et que s'il y a continuité d'action, il lui fera beaucoup de mal en surexcitant son système nerveux.

S'il lui prend envie de magnétiser de bas en haut, pour acquérir la preuve des effets d'une action réputée nuisible, il en résultera, comme on l'a dit plus haut, un désordre réel, et peut-être des maladies graves.

S'il essaie de paralyser un membre pour voir si réellement le magnétisé sera dans l'impossibilité de s'en servir, il peut compromettre gravement sa santé.

Enfin, parmi les actions que certains magnétiseurs peuvent exercer, il en est qui peuvent amener chez le malade un trouble tel, que la

mort peut s'ensuivre, si l'action n'est pas repoussée par le magnétisé.

§ VI.

Dangers particuliers à l'état somnambulique.

Si, au lieu de magnétiser tranquillement et dans le but d'obtenir la guérison, on ne cherche qu'à produire le somnambulisme, l'action qu'on exerce porte sur les nerfs ou sur le cerveau.

Si l'on éveille subitement le malade, on lui occasionne des tremblemens, des convulsions quelquefois très longues, et de plus on perd tout le bien qui était résulté de l'action, sans espoir de pouvoir agir sur lui, le magnétisme lui devenant insupportable et nuisible.

Si, au lieu de laisser tranquille pendant quelque temps un malade devenu somnambule, on le force à parler pour s'assurer de son état et de son genre de lucidité, ou le prouver à des témoins, et surtout si on l'occupe de choses étrangères à sa santé, on l'empêche de devenir bon somnambule, et son sommeil ne lui sera pas profitable.

Si on l'entretient de religion, d'idées mystiques, de politique, d'affaires d'intérêt, et que l'on revienne souvent sur de pareils sujets, on peut le rendre fou.

Lorsqu'on a mis un somnambule dans cet état, et qu'on l'écoute comme s'il disait des vérités,

tandis qu'il ne fait que se livrer aux écarts d'une imagination exaltée, on court soi-même le risque, si on a eu intérêt à le consulter, de croire aveuglément à ce qu'il dit, et de donner dans des utopies dangereuses.

§ VII.

Observations sur les dangers et les inconvéniens magnétiques.

Il en est du magnétisme comme de tout ce qui existe sur la terre : le bien est à côté du mal. Il faut donc user de tout modérément, sagement, et après avoir mûrement consulté l'expérience, car autrement le remède qui paraît le plus simple peut en certaines circonstances devenir un poison : ayez chaud, prenez de l'eau, buvez froid, vous êtes mort.

Il résulte de l'examen qu'on vient de faire des inconvéniens et des dangers du magnétisme, que le choix d'un magnétiseur est une chose extrêmement importante pour un malade.

Il n'y a ni danger, ni inconvénient à se laisser magnétiser et à magnétiser, dans le cas d'indispositions légères ou récentes, et alors qu'il peut s'agir d'un soulagement à des souffrances ; ce n'est que quand on entend suivre un traitement magnétique, que le magnétiseur et le malade doivent sérieusement réfléchir.

Indépendamment du caractère moral du magnétiseur qui doit fixer l'attention du malade, il doit mettre au premier rang de ses qualités la grande pratique qu'il aura du magnétisme, car il est rare qu'un homme qui s'occupe toujours de la même chose, et qui s'est voué à l'étude d'une science, soit un homme inepte, ou capable de mal faire.

Du reste, les dangers du magnétisme ne sont que trop réels, et quoiqu'ils soient bien loin de balancer les immenses avantages que l'humanité doit retirer de sa pratique, qu'il soit très facile de faire le bien et très difficile de faire beaucoup de mal, puisque l'action nuisible peut être repoussée par celui sur lequel elle est dirigée, ces dangers méritent l'attention générale.

Il n'est pas de choses utiles dont certains hommes n'abusent, lorsqu'ils reconnaissent qu'ils peuvent s'en servir pour mal faire; il faut donc se mettre en garde contre des tentatives qui viendraient étonner, au moment où on y penserait le moins, et qui seraient alors tout-à-fait inexplicables.

CHAPITRE II.

De l'inutilité et des inconvéniens des expériences somnambuliques par les magnétiseurs.

Que d'expériences n'a-t-on pas faites depuis cinquante ans! A quoi ont-elles servi ? A rien. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, il n'en pouvait être autrement.

Quand Mesmer a présenté le magnétisme, il a dit que c'était un moyen de guérir, il en a demandé l'examen : il s'agissait d'apprécier des effets médicaux et physiologiques; le gouvernement a nommé pour juges des médecins et des savans : voilà qui est conséquent.

Qu'ont pu vouloir ceux qui ont proposé jusqu'à ce jour de se convaincre par des expériences somnambuliques de la réalité du magnétisme, et qu'ont désiré ceux qui ont assisté à ces expériences? ils ne l'ont pas su eux-mêmes : c'est-à-dire qu'ils ne se sont pas rendu compte de leur position avant l'expérience, et de celle dans laquelle ils allaient se placer pendant et après.

La plupart des expériences qui ont été faites jusqu'à présent ont eu pour but de prouver tout autre chose que ce qu'on doit voir dans le magnétisme, c'est-à-dire un moyen pour guérir.

Mais ce n'est pas là qu'est encore le mal, parce que si le magnétisme offre des questions physiologiques à résoudre, il peut être fort intéressant de les étudier, sauf à voir en même temps si leur solution est utile en médecine.

A qui s'adressait-on presque toujours quand on voulait faire juger du mérite d'une expérience? à tout le monde en général. Or, qui dit tout le monde, dit une masse d'individus plus ou moins ignorans, mais dont un très petit nombre peut comprendre et apprécier ce dont il va s'agir.

Si ces individus, rassemblés pour voir un fait curieux, n'ont aucune notion préalable qui les mette à même de savoir comment ce fait peut avoir lieu, ils sont inévitablement disposés à l'avance à croire ou à nier. Ce n'est pas pour s'instruire qu'ils viennent assister à l'expérience, il s'agit de voir un fait qui est pour eux inconcevable et qui, s'il existe, constituera (toujours pour eux) un miracle. Or, il est bien certain que le thème d'un ignorant est tout fait quand il vient s'asseoir pour voir une expérience; il ne croirait pas au miracle, et il est prêt, d'après le proverbe, à parier pour un mensonge. Le jugement d'un pareil observateur est toujours nuisible et jamais utile, on va le prouver.

En effet, on offre aux regards du public (c'est un vrai spectacle) un homme ou une femme

qui va se laisser endormir (car il ne s'agit jamais de magnétisme curatif, mais toujours de somnambulisme et de somnambules).

Ou cet homme est choisi à l'avance par le magnétiseur, à cause de ses facultés somnambuliques, ou c'est une personne qui à l'instant même se lève, et veut bien se prêter à l'action. Dans un cas comme dans l'autre, la première impression de l'assistant, fût-il même un homme très sensé et très raisonnable, c'est que c'est un compère. Dès ce moment, il n'y a déjà plus d'expérience possible.

Cependant le magnétisé s'endort : il a vraiment l'air de s'être endormi; mais quelques minutes après, le magnétiseur lui demande comment il se trouve, il répond avec beaucoup d'assurance, *très bien* ! et le magnétiseur prévient alors le public que cet homme qu'il vient de magnétiser et qui vient de parler est tout-à-fait endormi...... Il y a certainement là de quoi rire au nez du magnétiseur, et si on ne le fait pas, c'est qu'on veut voir jusqu'où tout cela va aller. En effet, ce n'est que le commencement du miracle.

Le magnétiseur annonce au public que le somnambule qu'il vient de faire va lire sans le secours de ses yeux ; qu'il verra sa maladie dans l'intérieur de son corps ; qu'il dira l'heure à une montre de chasse sans l'ouvrir ; qu'il verra enfin à distance. Si le magnétiseur est prudent, et d'ail-

leurs s'il ne connaît pas le magnétisé, il expliquera que tous ces phénomènes ne se rencontrent pas toujours chez le même somnambule, mais qu'on peut essayer sur celui qui est présent.

Le public voit là dedans une porte de derrière que se ménage le magnétiseur; mais comme son opinion est déjà formée, cela commence à lui être indifférent : il sait fort bien que sans le secours de ses yeux il lui serait impossible de venir s'asseoir où il est, et que s'il y avait vraiment des hommes qui voient l'intérieur de leur corps, il en aurait déjà entendu parler, on les lui aurait *montrés*; il y a bien des hommes dont la vue est très étendue, d'autres chez qui elle est très limitée, et d'autres encore qui voient clair la nuit; mais c'est connu, c'est une bagatelle qui ne mérite pas même attention; quant au reste, ce même public, juge d'expériences somnambuliques, a déjà vu des chiens intelligens qui disent l'heure et jouent aux cartes; il passera là dessus, et ne se demandera même pas comment un homme qui dort peut faire la même chose qu'un chien éveillé; c'est peut-être ce qui devrait le frapper le plus; mais il ne s'en occupera pas, il n'est pas venu pour faire des comparaisons.

Voilà le public émérite auquel un magnétiseur se présente, et qu'il va faire le juge de la vérité et de l'utilité du somnambulisme et du

magnétisme : voilà le public savant qui va aller répandre chez tout un peuple que le magnétisme est une vérité ou un charlatanisme.

L'expérience a donc lieu : le somnambule lit ou ne lit pas; s'il lit, c'est qu'il a trouvé un moyen de voir avec ses yeux; s'il dit l'heure à la montre de chasse, c'est qu'il la savait déjà; s'il décrit ce qu'il voit dans l'intérieur de son corps, personne, bien entendu, ne peut lui dire s'il se trompe, on croit qu'il rêve, et l'expérience finit. Le magnétiseur n'a rien prouvé; personne n'a rien compris; on sort comme on est entré, en disant qu'il y avait bien à parier que cela n'était pas possible.

Il demeure alors arrêté par le public-juge que les somnambules voient par les yeux, que le somnambulisme ne consiste que dans ce qu'on en sait, *marcher en dormant*, et que dès lors il n'y a pas de magnétisme.

Voilà ce que c'est qu'une expérience.

De telles choses peuvent faire rire un instant; il faut en convenir, il y a un côté plaisant; mais pour l'homme qui réfléchit (il ne s'agit pas du public-juge), ce tableau fait mal.

Dans le cas qu'on vient de retracer, le magnétiseur et le public ont un tort égal.

D'abord le magnétiseur, qui n'est jamais mu

que par un noble sentiment, celui de prouver la réalité et l'utilité du magnétisme, s'abuse sur le résultat de son expérience, et donne aux spectateurs la preuve certaine qu'il a manqué de tact, de jugement et de convenance.

Il a violé toutes les règles magnétiques en faisant servir un somnambule à des expériences; elles doivent nécessairement nuire à l'état sanitaire du malade; et si c'est un somnambule prolongé ou de profession, il sait par lui-même qu'on ne peut jamais compter sur eux : premier point.

En second lieu, que veut-il, qu'espère-t-il pouvoir faire comprendre à ce public qu'il a rassemblé, et qui (à quelques personnes près, peut-être aucune) ne sait pas ce que c'est que le magnétisme, et n'a jamais vu de somnambules magnétiques? Comment peut-il être probable que ce public comprendra qu'en levant la main sur un homme on l'endormira, que cet homme parlera en dormant, qu'il lira les yeux fermés, et d'autres choses encore plus extraordinaires? est-ce que cela est présumable? est-ce que ce public, ignorant en magnétisme, et probablement en beaucoup d'autres choses, ne va pas être surpris de tout ce qu'il va voir? S'il en est surpris, il sera comme hébété, et ne pouvant s'expliquer ce qu'il voit, il croira au compérage, c'est inévitable.

En troisième lieu, si l'expérience réussit; si le public-juge croit que l'homme qui parle les yeux fermés est vraiment endormi; si l'homme en-

dormi voit et joue aux cartes sans le secours des yeux ; qu'est-ce que tout cela fait au magnétisme et à la médecine ? Le somnambulisme en sera-t-il reconnu plus utile, et dira-t-on que le magnétisme guérit les maladies ?

Ce pourra être un fait physiologique fort remarquable; mais comme jusqu'à ce jour on n'a parlé du magnétisme que pour le comparer à la médecine, quel rapport peut-il y avoir entre elle et un somnambule? c'est ce qui ne résultera certainement pas de l'expérience, quand même elle réussirait.

Les torts du magnétiseur ainsi établis, sans mettre même en regard les excuses qu'il aurait à faire valoir pour expliquer la nécessité de la conduite qu'il a tenue, quels sont ceux que peut avoir le public qui est venu lui prêter un concours trompeur ?

Le public qui assiste à une expérience somnambulique n'a pas les mêmes torts que le magnétiseur, parce que ce dernier sait ce qu'il a à faire et ce qu'il fait; il doit tout savoir, tout expliquer, tout justifier; le public n'a qu'à voir et à saisir par l'esprit ce qui lui sera présenté.

Mais pour saisir l'esprit d'une expérience, il faut avoir soi-même des connaissances particulières de la matière dont il va être question; car

si on ne connaît pas la matière, on ne pourra pas juger l'expérience; on verra mais on ne comprendra pas. Si on ne comprend pas, on se figurera qu'on n'a pas vu ou qu'on a mal vu; mais on voudra parler néanmoins, comme si on avait vu et compris.

Si un homme ouvre Cicéron ou Démosthènes, latin ou grec, il sera obligé, s'il ne connaît pas ces langues, d'avoir recours à une traduction, ou à quelqu'un qui explique la langue dans laquelle le livre est écrit; s'il n'a pas de traduction, et qu'il ne veuille pas avouer son ignorance, il n'en dira pas moins à l'occasion ce qu'il pense d'un ouvrage qu'il n'aura jamais lu. Il en parlera inconsidérément; et, chose étonnante, il trouvera encore à qui parler sans être démenti; car il y a des gens qui non seulement n'ont pas lu Cicéron et Démosthènes, mais ne les connaissent pas même de nom.

Le public, qui a vu les expériences qu'on a faites jusqu'à ce jour, est (à quelques personnes près) absolument dans le cas de cet homme qui juge Cicéron et Démosthènes sans les avoir lus. Comme il ne sait pas ce c'est que le magnétisme et le somnambulisme, qu'il n'a rien compris aux faibles indications ou plutôt aux annonces qu'on a faites, et que généralement on dit qu'un somnambule est une espèce de brute qui marche en dormant, il se rallie à la masse; mais, par exemple, il lui

serait impossible d'imaginer et d'expliquer (d'après ce qu'il a vu) comment on a jamais pu avoir l'idée que le somnambulisme pouvait être utile en médecine. Quant au magnétisme, on ne lui en a pas parlé, il confond ce mot avec le somnambulisme *magnétique*, et tous deux restent aussi inintelligibles pour lui que Cicéron et Démosthènes pour l'homme illettré.

Ne faut-il pas conclure de là que les expériences somnambuliques faites devant un public ordinaire, sont non seulement inutiles et intempestives, mais encore qu'elles sont inconvenantes, et que ce que l'on peut souhaiter de plus fâcheux pour le magnétisme, c'est de les voir se reproduire.

N'est-il pas indécent, en effet, que des malades se prêtent à une action somnambulique, s'ils croient qu'elle leur sera utile, et qu'ils soient à jamais privés du bien qu'elle pouvait leur faire, parce qu'on aura dérangé en eux le travail de la nature, pour satisfaire la curiosité d'un public oisif?

N'est-il pas ignoble de présenter à des hommes le spectacle de leur semblable dans un etat de faiblesse extraordinaire, qui doit leur prouver tout le contraire de ce qu'on avance?

Quelle idée veut-on qu'un public quelconque,

mais au moins charitable, puisse avoir d'un remède magnétique qui calme vraiment les nerfs, et n'exerce qu'une action douce, lorsqu'on lui met en scène des malheureux, qui, magnétisés par curiosité, sont en proie à des agitations nerveuses continues?

Certes, celui qui a un bon cœur et qui voit de pareilles expériences en gémit; et quant à lui, ce qu'il se promet bien, c'est de n'avoir jamais recours au magnétisme.

Voilà ce qu'on gagne à faire et à voir des expériences somnambuliques; on ne doit donc jamais, quelque bonne que soit l'intention, ni les proposer, ni les autoriser par sa présence. Si on fait le contraire, on recule le moment où le magnétisme peut être justement apprécié; on autorise le mensonge et la calomnie; on fait plus, on se dégrade soi-même en encourageant des essais de dégradation, surtout devant un public curieux et ignorant.

Appellent-ils le public, ces chirurgiens qui font une opération césarienne dont tout le monde s'entretient? L'appellent-ils encore, quand un cancer affreux a rongé une partie du visage d'un homme, et qu'ils la lui recomposent avec la peau qu'ils prennent sur lui-même? Voilà des prodi-

ges qui font adresser des remerciemens à Dieu pour avoir créé des hommes si habiles!

Mais que peut prétendre un magnétiseur qui vient endormir un malade devant un public assemblé pour les juger tous les deux? Quel rôle entend-il jouer? Est-ce qu'il y a du talent à endormir un malade? Si quelqu'un avait du talent, ce ne serait certainement pas celui qui endort, mais celui qui pense, parle et agit en dormant.

Le magnétiseur se trompe donc tout-à-fait en proposant une expérience; il ne peut retirer aucun fruit d'une démonstration qui reste inexplicable; il affaiblit lui-même l'intérêt qu'il pourra inspirer plus tard.

Non! Les somnambules ne doivent pas être donnés en spectacle.

Phénomènes imposans, Ouvrages miraculeux de la puissance divine, faits pour inspirer le respect et l'admiration, ils doivent être étudiés avec le recueillement et la méditation nécessaires pour bien comprendre les chefs-d'œuvre de la nature.

S'il advenait qu'ils restassent incompréhensibles, il faudrait les respecter, comme on est obligé de respecter un Être Suprême dont on ne connaît pas et dont on ne connaîtra jamais l'essence. Si, au contraire, et comme on peut l'espérer, Dieu veut bien permettre que la science magnétique

vienne au secours de l'homme malade et malheureux, il faut pratiquer avec attention, car il n'y a rien d'inutile sur la terre, et la plus noble manière d'honorer le Créateur, c'est de chercher à comprendre ses œuvres, pour en expliquer l'usage aux hommes et les engager à bien faire.

CHAPITRE III.

—

De l'inutilité et des dangers des expériences somnambuliques par les médecins.

L'homme ne peut prétendre à la perfection, et doit se borner à essayer de faire toujours mieux qu'il n'a pu faire; c'est pourquoi s'il est des cas où la médecine est impuissante, le médecin doit rechercher avec empressement tout ce qui peut agrandir le domaine de l'art médical.

Si la médecine était un être réel, un seul homme, il y a longtemps qu'elle serait convaincue de l'utilité du magnétisme; bien plus, elle ne l'eût jamais méconnue. Mais les médecins sont très nombreux; comme tous les corps savans, ils recherchent avec la plus grande opiniâtreté et un véritable amour de s'instruire les secrets de la nature. Mais quand ces secrets se présentent à eux subitement, sans préparation, et surtout

sans être en harmonie avec les idées qu'ils s'en étaient faites, ils les nient, ou ne les admettent que quand ils ue l'ignorance en sait plus qu'eux, et qu'on ne leur demande plus leur avis.

Cette fausse tactique commence à s'user depuis Fourcroy et Cabanis ; aujourd'hui peuple, savans et médecins, commencent à comprendre que si les faits magnétiques et somnambuliques sont réels, il ne faut pas se contenter de les regarder stupidement, mais qu'il est intéressant de les examiner de près dans l'intérêt général, pour savoir s'ils sont salutaires, nuisibles, ou purement physiologiques.

On a raison de penser et d'agir ainsi, car le magnétisme est un moyen de guérison très puissant, et le somnambulisme peut être d'un grand secours en médecine. Ce qu'en ont dit Puységur, Deleuze, et d'autres écrivains, est vrai ; mais, vrai ou non, tout ce qu'ils ont dit n'est pas indispensable à savoir en médecine, parce que le magnétisme et le somnambulisme intéressent autant le savant que le magnétiseur.

Il faut donc distinguer d'abord le magnétisme du somnambulisme, et les examiner séparément, sauf ensuite à les réunir, si tous deux sont utiles ; il faut aussi distinguer les phénomènes purement physiologiques d'avec ceux qui peuvent être utiles médicalement.

On a voulu prouver aux médecins et aux savans que les somnambules avaient ce qu'on appelle une vue intérieure; ils ont cru à l'impossibilité du fait, ils ont traité les magnétiseurs de charlatans et de cerveaux malades, et leurs yeux se sont fermés bien mieux que ceux des somnambules, car il a été impossible aux magnétiseurs de les leur ouvrir.

Ils s'ouvrent cependant chaque jour; mais ce ne sont pas des mains purement magnétiques qui ont opéré ce prodige.

Qui donc a le pouvoir d'ouvrir les yeux du médecin? est-ce la vue de phénomènes nouveaux? il n'y en a pas. Est-ce l'opinion publique? elle est encore incertaine.

Celui là! c'est un homme conséquent, *ratione materiæ.....* C'est le médecin lui-même.

Il y a à peine vingt-cinq ans, le magnétisme, suivant une grande partie des savans et des médecins français, était physiologiquement et médicalement une chimère, et tous les magnétiseurs devaient être regardés comme des charlatans et des ignorans en toutes choses. Cependant, les effets magnétiques ayant été constatés par l'Europe entière, par des corps savans, des facultés médicales, il a bien fallu reconnaître que les premiers champions de la grande question magnétique n'avaient pas soutenu un thème d'ignorance: c'est ce qu'on a fait tacitement, c'est-à-dire

que ceux des savans et des médecins qui ne se sont pas tenus pour convaincus ont senti qu'ils n'avaient plus barre entière sur leurs adversaires, ils ont cessé la dispute, et de leur côté les magnétiseurs, las du combat, ont sagement compté sur le temps et les progrès croissans des sciences, pour assurer le triomphe de leurs opinions et de leurs pratiques bienfaisantes.

Mais il était dit que le magnétisme ne resterait plus dans l'oubli.

A peine le terrain magnétique est-il changé, que de nouveaux champions se présentent ; à ceux-là, on ne viendra pas dire sans doute qu'ils sont des charlatans, des imposteurs, des ignorans, en médecine et en physique. Ce ne sont plus des magnétiseurs ordinaires, de simples savans ou des praticiens modestes; les magnétiseurs qui se montrent, qui professent les doctrines de Puységur et de Deleuze, qui bravent le ridicule, cette arme si terrible en France, ces hommes sont médecins eux-mêmes.

Les uns, comme Roullier, s'inquiètent peu de ce que penseront le corps médical et les médecins en particulier; ils disent leur opinion sur le magnétisme, et par des ouvrages sagement écrits, ils décrivent ce qu'ils ont vu, et exposent les inductions qu'ils en tirent.

D'autres, comme Bertrand, se produisent avec un grand éclat sur la scène du monde, procla-

ment l'existence du magnétisme et du somnambulisme, et les déclarent d'un grand secours en médecine; mais bafoués par des confrères qui les ont lus sans les comprendre, ils se rétractent publiquement, et leur rétractation écrite devient, contre leur propre intention, une nouvelle preuve de l'utilité du magnétisme.

Le *Dictionnaire des Sciences médicales* paraît, quatre-vingt-seize pages sont consacrées au magnétisme, pour le dénigrer ainsi que ceux qui l'étudient et le mettent en pratique. Mais cette attaque devait avoir le sort de l'ouvrage de Thouret : elle devait prouver pour, et non contre le magnétisme.

L'article *magnétisme* du *Dictionnaire des Sciences médicales*, et *les Recherches et Doutes*, étaient l'ouvrage de deux médecins savans, philosophes, hommes de bien : ils avaient pu, s'oubliant eux-mêmes un instant, se prêter aux exigences de cerveaux autrement malades que ceux des magnétiseurs ; mais ils n'ont ni pu ni voulu mentir à leur conscience dont le noble caractère est empreint jusque dans leurs erreurs : honneur à eux, malgré leurs torts.

Cependant des expériences publiques ont lieu par des médecins, devant des médecins, tantôt de leur propre mouvement, ensuite par ordre de la faculté; elles réussissent; on y constate l'instinct

des remèdes, la vue intérieure, la vue sans le secours des yeux, l'insensibilité.

Nombre de médecins étaient convaincus, ils le disent, l'écrivent, le publient : aussitôt, d'autres médecins s'élèvent contre eux avec une vivacité qui rappelle les premiers temps mesmériques, et il semble que 1780 va renaître. Mais cette fois la lutte est encore plus sérieuse et surtout plus affligeante. Ce n'est plus aux magnétistes et aux magnétiseurs que s'adressent les grands reproches de charlatanisme et d'imposture, les mots tant de fois répétés de cerveaux malades, hallucinés, rêveurs ; les médecins ont changé d'adversaires, et les magnétiseurs qu'ils ont à abattre, ce sont des confrères.

Des ouvrages de médecine très importans se publient, et au milieu des pratiques savantes et des découvertes sublimes que des hommes laborieux viennent y faire inscrire, on est étonné de trouver des articles *magnétisme* où le respect des médecins envers eux-mêmes est totalement oublié. Ainsi, en rendant compte des prétendus effets magnétiques et somnambuliques, les noms des médecins magnétiseurs sont cités et commentés de manière à les livrer à la risée publique; comme s'il était décent et glorieux d'insulter des collégues, de les exposer à perdre leur honneur, leur réputation et leur fortune, de donner au public la preuve que des médecins hono-

rablement connus s'en laissent à leur tour imposer par des rêveries!

Heureusement que ces diatribes nouvelles prouvèrent que leurs auteurs ne savaient pas ce qu'était le magnétisme, et qu'ils ne l'avaient pas même étudié; elles prouvèrent encore qu'il est possible d'être un bon et savant médecin, et de se livrer pour un moment à des écarts vulgaires, au point de tomber soi-même comme en extase, de devenir sourd, aveugle, injuste, aussitôt qu'on entend parler *magnétisme, somnambules, instinct des remèdes, vue intérieure.*

Georget vient à son tour : fort des explications tronquées et défigurées qu'on lui a données du magnétisme, et qu'il a adoptées sans les examiner autrement, il appelle à lui les magnétiseurs pour leur dire qu'on ne pourra rien croire de leurs faits prodigieux, tant qu'ils ne viendront pas opérer au sein de l'académie de médecine.

Personne ne répondant à cet appel, Georget pense et écrit en conséquence ; mais bientôt il assiste à des expériences; il reconnaît la vérité du magnétisme et du somnambulisme; il désavoue ce qu'il a dit et ce qu'il a écrit ; il fait plus: il publie lui-même les phénomènes qu'il a pu produire, les fautes qu'il a commises, les expériences qu'il a faites sur ses somnambules dans l'intérêt de la science, et qu'il se promet bien de ne pas renouveler.

Mais Georget n'ose pas tout dire : Georget

craint! Il craint d'être bafoué comme il a bafoué les autres; il craint de passer pour un mauvais médecin et de perdre son état; il redoute la misère. Il pense que l'heure du magnétisme n'est peut-être pas encore venue, et qu'il va s'exposer inutilement à produire des vérités intempestives: dès lors il va se taire; il se tait.... Mais la mort n'aurait qu'à le surprendre, il ne veut pas avoir renié la vérité; et c'est dans un testament qu'il dépose son opinion. Là, il reconnait la réalité et la puissance du magnétisme; il déclare ne pas douter de l'existence, dans l'homme et hors de lui, d'un principe intelligent tout à fait différent des existences matérielles..... Mais cette déclaration (dit-il) ne verra le jour qu'après sa mort!

Si tout était permis pour s'instruire, il est des savans qui ne connaîtraient pas d'obstacles, des médecins vont le prouver.

Ces médecins veulent faire des expériences sur des somnambules; on pourrait croire qu'ils vont prendre connaissance des règles magnétiques, et les joindre aux pratiques médicales pour opérer avec sécurité; mais ce serait reconnaître le magnétisme; il est plus simple de s'affranchir des règles d'une science qu'il faudrait étudier.

Qu'arrive-t-il? ils font des somnambules, et des événemens affreux se préparent.

Une femme devenue somnambule examine son état, et au milieu d'une agitation extrême, elle dit au médecin qu'à telle époque elle sera atteinte d'une grave maladie dont elle mourra, tel jour, à telle heure. Le médecin, bon et digne jeune homme, est saisi d'effroi et de douleur; il se hâte de réveiller sa somnambule, croyant faire évanouir en même temps cette prédiction épouvantable. Hélas! c'était tout le contraire qu'il eût fallu faire, et la malade succombe comme elle l'avait annoncé.

Si ce médecin, avant de faire un somnambule, avait daigné consulter les règles et les principes magnétiques, il aurait su que les somnambules sont quelquefois effrayés de leur état sanitaire, et qu'il leur arrive de calculer avec tant de justesse l'époque et les progrès d'une maladie, que la mort est en effet imminente et certaine; mais cette prévision est loin d'être infaillible, en ce sens que, le magnétiseur qui reçoit une pareille déclaration, ordonnant à l'instant même au somnambule de voir quels peuvent être les moyens d'empêcher l'événement qu'il redoute, le somnambule les indique, et il n'est plus question de mort.

Un somnambule dit ce qu'il voit et ce qui arrivera s'il est abandonné à lui-même; mais la main puissante de la médecine et celle du magnétisme viennent à son secours.

Un malade ayant été mis en somnambulisme annonce sa mort d'une manière très précise; sur les observations de son médecin-magnétiseur, il indique un remède qui doit l'empêcher de succomber; un assistant (non médecin) propose au médecin du malade de ne point donner le remède et de *laisser mourir le malade pour vérifier l'exactitude de la faculté de prévision....* Mais Foissac recule d'horreur et le malade est sauvé.

Des malades somnambules sont réputés insensibles : des médecins veulent s'en assurer; alors on les pince au point de rendre la peau noire et même de laisser des ecchymoses; on leur enfonce des épingles dans les chairs, on tient sous leur nez des flacons empoisonnés, on leur brûle d'affreux moxas sur le corps.... Le tout dans le but unique de s'assurer de leur insensibilité.

Quels sont au moins les résultats d'expériences aussi cruelles? Ceux qui les ont faites, mus par le désir de donner une certitude à l'humanité entière, ont cru qu'elles amèneraient leurs confrères à se convaincre de la réalité du phénomène de l'insensibilité, et à en profiter au besoin : non, il était impossible qu'ils arrivassent à leur but en divulguant et indiquant les moyens par lesquels on pouvait, *suivant eux*, se convaincre. Le médecin, ami de l'humanité, ne voulait pas voir de somnambules, parce qu'il les

croyait inutiles en médecine; il en veut bien moins voir encore aujourd'hui ; il se gardera surtout d'en produire, dans la crainte qu'à son insu on ne les mette à la torture.

Les expériences somnambuliques par les médecins sont donc dangereuses et inutiles.

Que les médecins étudient le magnétisme, et ils sauront ce qu'il est; mais torturer un somnambule deviendrait un crime, quand des hommes tels que Deleuze, Roullier et Lausanne ont enseigné les moyens de se convaincre par des voies honorables et ordinaires.

Tout médecin qui veut s'instruire de l'état de la science et des effets du magnétisme; n'a pas besoin de voir des somnambules; au contraire, il est à désirer qu'il n'en voie pas trop tôt. Il trouvera dans la pratique du magnétisme simple un secours heureux et propice; il reconnaîtra que le magnétisme aide toujours la médecine, tandis que le somnambulisme peut conduire à des erreurs graves.

Le médecin, comme le magnétiseur, doit pratiquer sans chercher le somnambulisme; s'il survient, il doit l'étudier, l'observer, profiter du spectacle qu'il peut lui offrir, mais ne jamais contrarier la nature. Car, quiconque abuse une fois autorise et appelle les abus, et s'il était vrai que la science magnétique ne pût s'élever que

sur des cadavres vivans, il faudrait au moins savoir le taire.

Mais il n'en est pas ainsi; les règles médicales et magnétiques prêchent l'humanité : pour être bon médecin, il faut être bienveillant et charitable; pour être magnétiseur, il en est de même, et les essais magnétiques qui tendraient à mal faire doivent être sévèrement réprimés, puisqu'il est des moyens d'arriver au bien, en faisant le bien même.

Le médecin qui pratiquera le magnétisme, qui le suivra depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle, ne pourra qu'être heureux de retrouver une science si longtemps oubliée, et pourtant si utile. Il continuera d'étudier le corps humain, sans imiter les Grecs dans la plus respectable de leurs erreurs, mais aussi sans avoir à rougir de martyriser les vivans, quand Aristote et Démocrite se cachaient de leurs contemporains pour étudier la vie dans la mort même.

CHAPITRE IV.

—

Des expériences magnétiques.

Si c'est un tort de persister à faire des expériences somnambuliques; s'il y a pour le ma-

gnétisme, le malade, et le magnétiseur des inconvéniens et des dangers, il n'y en a pour personne à tenter et à exécuter des expériences magnétiques; le pire serait de ne faire aucun bien au malade.

Pour ces expériences, on peut appeler tout le monde et laisser les portes ouvertes, personne ne viendra : ceux qui auront vu une seule fois une expérience magnétique ne reviendront certainement pas, s'ils ne sont médecins ou magnétiseurs.

C'est qu'en effet une expérience magnétique consiste généralement à passer la main au devant du corps d'un malade, pendant une demi-heure, ou une heure, en recommençant sans cesse, sans prononcer une parole ou à peu près et en évitant la moindre distraction. Quelquefois l'expérience peut réussir en quelques minutes, ou une heure; souvent aussi il faut plusieurs jours, plusieurs mois, il n'y a rien là d'amusant.

Le somnambulisme se présente-t-il : au lieu de faire parler le malade, de l'en presser, il faut attendre qu'il le veuille ou le puisse; quelquefois il est plusieurs jours à ne pouvoir faire que des signes de tête en réponse aux questions qu'on croit devoir lui adresser pour son bien.

Quand il parle, ce n'est que de sa santé. S'il présente par hasard quelque phénomène singulier, ce n'est qu'accessoirement et parce que ce phénomène tiendra à une cause qui l'intéressera

et aura rapport à sa santé, à celle de son magnétiseur, ou d'un ami.

Une expérience magnétique ne peut donc intéresser que des médecins ou des savans charitables, et il faut n'en jamais faire que devant eux; ou plutôt, comme les procédés magnétiques ne sont pas difficiles, on doit se borner à les engager à étudier le magnétisme, et à le pratiquer eux-mêmes.

Cependant il se pourrait qu'un médecin, ami d'un magnétiseur, le priât instamment d'opérer magnétiquement devant lui, pour le convaincre d'une action qu'il se figure ne pas pouvoir exercer lui-même. On ne peut pas le refuser, et alors on se promet mutuellement de commencer l'expérience quand l'occasion se présentera.

Ainsi, par exemple, le magnétiseur ou le médecin se trouve connaître une femme dont la santé a été tout à coup dérangée ; la circulation du sang n'est plus égale ; il se porte à la tête, à la poitrine, elle a des coliques, elle ne dort plus, perd l'appétit, tousse sans cesse. Sa respiration est on ne peut plus gênée, il y a étouffement. Il y a six ou huit mois, un an même que tous ces symptômes s'étant succédé les uns aux autres, les secours de la médecine se sont trouvés impuissans; la malade a perdu tout courage, elle sait que son médecin ne peut rien pour elle, qu'il

faut attendre une crise de la nature; et comme le moral est chez elle au degré de faiblesse du physique, elle ne voit de terme à ses maux que dans la mort qu'elle attend.

Le médecin reconnait que cette femme est atteinte d'une inflammation chronique de l'estomac, et qu'il y a engorgement du poumon.

Voilà une femme que la médecine n'a pu guérir; mais si la nature fait le moindre effort, le médecin en profitera aussitôt : si au contraire elle ne peut agir, la malade périra. Or, si le magnétisme rend cette femme à son état normal, il sera un remède curatif, c'est ce qu'il faut voir.

Les précautions prises pour ne pas être dérangés, et les heures et jours bien arrêtés, le traitement commence entre le magnétiseur, la malade, le médecin et un témoin.

La première séance n'offre ordinairement rien de remarquable, si ce n'est que dès la nuit qui suit le traitement la malade dort un peu mieux. Les jours suivans le sommeil continue; elle finit par éprouver un calme perdu depuis longtemps. Le médecin ne voit là rien de surprenant; mais la malade a déjà confiance dans le magnétisme; dormir est un grand bien pour elle.

Si on est assez barbare pour priver la malade d'une nuit de repos, afin de mieux convaincre

le médecin, on n'a qu'à manquer de la magnétiser un seul jour, elle ne dormira pas la nuit suivante.

Après quelques jours de ce traitement qui a consisté uniquement à promener la main au-devant du corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, la malade a retrouvé le sommeil, elle tousse beaucoup moins, respire plus facilement, et elle attend toujours avec impatience le moment de l'action magnétique.

Alors commencent à se manifester des effets singuliers qui attirent l'attention du médecin.

La malade ne peut plus supporter l'action du magnétiseur à une petite distance; il faut qu'il s'éloigne de deux à six pieds, quelquefois davantage.

Lorsque le magnétiseur passe sa main devant son visage, il lui envoie une chaleur douce ou un froid glacial.

Lorsque sa main descend, elle dit que c'est inconcevable, mais qu'il y a quelque chose qui suit la main du magnétiseur jusqu'au bout de ses pieds, et qui s'en va avec la main quand celle-ci les quitte.

Cette sensation indéfinissable que la magnétisée éprouve est bientôt remplacée par une douleur qui se fait sentir dans les cuisses et ensuite dans les jambes.

Chaque fois que la main arrive à la cuisse, elle y prend la douleur au passage et la conduit jus-

qu'au bout des pieds; la douleur cesse alors et semble à la malade être partie avec la main; puis quand celle-ci revient de la tête à la cuisse, la douleur arrive et la suit.

Elle descend peu à peu, puis davantage, puis elle arrive au genou; du genou au mollet, du mollet à la cheville, de la cheville au coude-pied et s'en va par les doigts.

Cette opération a demandé quelques jours, et on peut compter que déjà il y a une quinzaine de jours que le traitement est commencé; mais la malade dort bien, tousse beaucoup moins, a repris de l'appétit, se livre aux soins jadis abandonnés, du ménage, reprend un bon visage sur lequel se lit le contentement. L'étouffement a diminué, la respiration est beaucoup moins gênée, mais elle tousse encore; elle sent que son estomac est toujours affecté, mais elle a bon espoir. Le médecin de son côté ne peut douter du mieux, et il reconnaît que si le magnétisme ne guérit pas la malade, il l'aura du moins soulagée.

Lorsque la douleur ne revient plus, que la malade se sent bien, et que l'estomac est devenu l'unique foyer de la maladie, on s'aperçoit que le magnétisme n'agit plus, et si on n'a aucune expérience, on perd ainsi quelques jours pendant lesquels le mieux se continue; mais la guérison

n'avance pas, l'estomac est toujours malade.

C'est que la manipulation palmaire simple, (l'action de passer la main ouverte au devant du corps) a fait son effet; elle a ramené le calme, a rétabli la circulation du sang. Mais c'est tout ce qu'elle peut faire, elle ne peut pas aller au delà; et pour attaquer l'estomac, il faut avoir recours à d'autres moyens.

Le magnétiseur a à sa disposition trois manipulations; la manipulation palmaire concentrée (l'application de la main ouverte sur la partie malade), l'insufflation (l'action de souffler), et la manipulation digitale (l'action de présenter les doigts en pointe).

Il est rare que l'application de la main convienne aux femmes; elles ne peuvent presque jamais la supporter, mais on peut essayer.

Or, quand on a reconnu que la manipulation palmaire simple, qu'on appelle le plus souvent *magnétisme à grands courans*, ne suffit plus, on se rapproche de la malade et on pose la main au-dessus de son estomac en effleurant à peine les habits ou la couverture. Très souvent, quelques secondes se sont à peine écoulées, que la malade retire la main du magnétiseur en lui disant: « J'étouffe. » Aussitôt le sang lui monte à la tête, et ce n'est qu'au bout d'une ou deux minutes que le calme renaît, à l'aide de quelques passes réitérées sur les jambes.

Cet effet subit a frappé le médecin; il ne peut pas nier la syncope qu'il vient de voir, mais il doute qu'elle soit l'effet de l'application légère de la main du magnétiseur; celui-ci l'engage alors à essayer de produire le même effet, et le médecin applique sa main. Au bout d'une demi-minute, il n'y a pas d'effet : la malade n'éprouve rien; trois, quatre, cinq minutes se passent, pas le moindre effet; le magnétiseur substitue la main du témoin à celle du médecin : rien de plus; la malade est toujours insensible. Dès lors cet effet est dû au hasard, ou la main magnétique pourra le reproduire.

Mais avant de recommencer l'épreuve, le magnétiseur explique au médecin qu'il y a communication continue, rapport établi entre lui et la malade, et qu'il n'y en a pas entre elle, le médecin et le témoin. Il ajoute que si cet effet se reproduit encore une fois, il faudra changer la manière d'opérer, parce qu'elle ferait mal à la magnétisée; il pose alors de nouveau sa main sur la malade; mais celle-ci suffoquerait, il faut cesser à l'instant, et choisir un autre mode d'action.

Il y a alors un changement notable dans les idées du médecin; il est fortement convaincu qu'il existe un agent inconnu qui a produit les effets qu'il a vus, et désormais il n'a plus rien à gagner du côté de la croyance; toute son attention est acquise à l'action magnétique qui se

passe sous ses yeux; pour lui, dès ce moment, le magnétisme est un agent puissant; mais guérira-t-il ou ne guérira-t-il pas?

On a vu qu'il reste deux moyens à employer pour améliorer l'état de la malade: l'insufflation et la manipulation digitale.

L'insufflation est un moyen très fatigant pour le magnétiseur quand elle a eu lieu à chaud; elle est souveraine comme dissolvant dans les engorgemens glanduleux et d'autres maladies; mais elle paraît avoir une action très faible sur un malade en état d'irritation. A froid, elle n'a qu'une action rafraichissante; elle présente seulement ce phénomène, que le magnétiseur placé à six pieds de distance du malade, et dirigeant sur son front, ou ailleurs, un souffle léger, le lui fait sentir comme s'il en était à six pouces.

Il est inutile de s'arrêter à ce moyen, quoiqu'on en puisse essayer; reste donc la manipulation digitale, l'action de présenter les doigts en pointe devant la partie malade.

La manipulation digitale est toujours concentrée; elle peut être rotatoire.

Les doigts peuvent être réunis, écartés ou en fourche. Quand ils sont réunis, ils sont placés l'un contre l'autre, comme s'ils avaient au milieu d'eux un tuyau de plume qu'ils soutiendraient. Quand ils sont écartés, c'est comme s'ils em-

brassaient la circonférence d'une pièce de cinq francs.

Quand les doigts sont ainsi placés, rapprochés écartés, et qu'il y a lieu de tourner le main, on exerce un mouvement de rotation, comme si on montait une montre; on verra plus loin les effets de ce mouvement; mais il faut commencer par essayer de concentrer l'action sans tourner la main.

Le magnétiseur présente donc devant l'estomac de la malade, à un pouce environ de ses habits, le faisceau de ses doigts réunis; et il reste ainsi pendant quelques minutes. Or, l'expérience démontre que le fluide magnétique qui s'échappe si doucement de la main ouverte pour donner du calme, a une action très vive et très pénétrante, quand la main est fermée et que les doigts prennent la forme d'un instrument contondant.

Au bout de quelques minutes ou d'un quart-d'heure au plus, la malade ne se rend pas compte de la sensation qu'elle éprouve dans l'estomac; c'est un trouble siugulier. Quand le magnétiseur s'en aperçoit, il retire sa main, et la malade ne sent plus rien. Il la remet aussitôt, mais à une petite distance de la place qu'elle occupait d'abord, et le trouble revient. La malade compare alors ce qu'elle éprouve à l'introduction

d'un doigt qui la pénétrerait. Après avoir ainsi parcouru la surface de l'estomac, il faut s'arrêter, parce que la malade souffre, et demande elle-même qu'on cesse l'action.

Quand cet effet est produit, le magnétiseur voit qu'il avance dans son travail; la malade ne se plaint pas, elle espère: le médecin observe.

Lorsqu'on a ainsi porté l'action sur l'estomac, et qu'elle s'est fait sentir, on continue tant que la malade est sensible à la présentation de la main. Si l'action lui paraît trop vive, on s'éloigne de quelques pieds ou de quelques pas; l'action est plus douce, et on revient insensiblement à la place qu'on occupait. Plus l'action avance, plus on doit souvent retirer la main pour la représenter et la replacer encore; il faut se figurer que le bout des doigts est comme un petit instrument que l'on essaierait d'introduire dans une éponge, ou plutôt dans une matière visqueuse qui serait à l'état compacte, et qu'on voudrait diviser à l'infini avant de la délayer. En effet, le fluide pénètre l'estomac de la malade, comme le ferait cet instrument; elle le sent entrer; il y a un travail qui s'opère intérieurement, et qu'on est obligé de suspendre, parce qu'elle en est fatiguée, sans éprouver toutefois ni crainte, ni impatience.

Il arrive enfin un moment, où le magnétiseur

voudrait opérer dans l'estomac la moindre titillation, qu'il ne le pourrait pas; l'action digitale concentrée n'a plus d'effet, et il faut opérer en tournant la main pour continuer l'œuvre avec succès.

En effet, par un phénomène qui paraît bien extraordinaire, mais qui n'est que la conséquence de l'introduction du fluide magnétique dans le corps malade, le mouvement de rotation que le magnétiseur exécutera à la surface du corps va se répéter à l'intérieur, et c'est à l'aide de ce mouvement qu'il parviendra à mettre les matières qui embarrassent l'estomac en état d'être entraînées.

Il faut bien remarquer ici que par le magnétisme à grands courans (manipulation avec la main ouverte), on a calmé, rafraîchi le malade; on a rétabli la circulation du sang; mais c'est là une action générale sur tout l'organisme. Puis on a concentré l'action sur l'estomac, et par la manipulation digitale, on a cherché à diviser le mal. Maintenant, par la manipulation rotatoire, l'action de tourner la main devant l'estomac, action qui se répète à l'intérieur, on veut délayer, comme avec un pinceau, les matières que la manipulation digitale a divisées.

Au premier mouvement de rotation qui se fait

sentir chez la malade au bout de quelques minutes, elle porte la main à l'estomac, et prie qu'on cesse l'action; d'abord parce que la sensation qu'elle a éprouvée lui a occasionné une douleur à laquelle elle ne s'attendait pas; ensuite parce que l'esprit a été frappé en même temps que le corps, et qu'elle n'aurait jamais cru ressentir aussi distinctement le mouvement circulaire du magnétiseur.

Si l'action est trop vive, le magnétiseur s'éloigne, comme on a vu qu'il fallait toujours faire; puis il revient, et il en est de cette dernière manipulation comme des autres: il arrive un moment où la malade ne sent plus rien, et le magnétiseur tournerait encore, que le magnétisme n'agirait plus.

Tant que l'action dure, le magnétiseur doit tourner la main on ne peut plus doucement, absolument comme s'il craignait de casser un ressort; car, s'il tournait trop vite, le mouvement circulaire qu'il exécute se répétant à l'intérieur, la malade en éprouverait beaucoup de mal, et perdrait certainement connaissance.

Aussitôt qu'il n'y a plus de sensation, c'est que l'embarras gastrique est délayé, retourné en tous sens; il n'attend plus qu'une dernière action pour se laisser entraîner.

En cet état, et pour parvenir à entraîner, il faut reprendre la manipulation palmaire con-

centrée (c'est-à-dire appliquer la main); mais au lieu de l'appliquer sur l'estomac, on la place de manière que le bout des doigts touche le siége du mal, et que le talon de la main repose sur l'abdomen. Dans cette position, on exécute perpendiculairement et très lentement un mouvement de descente, qui doit avoir pour effet de déplacer le mal, et de lui faire faire le premier pas vers l'abdomen.

On continue le mouvement aussi longtemps qu'il le faut, c'est-à-dire jusqu'au moment où la malade sent que le mal se déplace, que la douleur et ce qui la cause descendent insensiblement; quand ce déplacement a lieu, il faut donner un peu plus d'activité à l'action, parce qu'il est possible que dans la même séance, non seulement le mal soit déplacé, mais qu'il y ait déjà des borborigmes et des coliques qui indiquent que l'estomac sera bientôt libre, que la maladie cède, et qu'une évacuation se prépare.

Si cela ne se peut à l'instant, on magnétise à grands courans la malade, qui se sent déjà très soulagée, et le lendemain on recommence.

Après quelques minutes, les borborigmes, les coliques indiquent que l'on a dissipé le mal, et qu'il descend rapidement dans l'abdomen; on continue, à moins que la malade ne soit fatiguée; alors on la calme, on lui fait administrer quelques légers remèdes; les évacuations se font, la maladie a disparu, et du moment où la main

n'entraîne plus rien au passage, que le magnétisme n'agit plus, c'est qu'il y a équilibre parfait dans le corps de la magnétisée.

Le magnétiseur et la malade ne peuvent qu'être heureux d'un tel succès qui n'a demandé qu'une demi-heure par jour et un mois de patience, et le médecin partage nécessairement leur satisfaction ; car si les choses se sont passées comme on vient de le dire, et qu'il ne soit pas content, il est bien difficile.

Voilà ce que pourrait être une expérience magnétique; elle n'est pas amusante, mais elle est utile au sujet sur lequel on agit, et ce ne serait qu'à ce titre qu'il pourrait être permis d'en faire; on verra tout à l'heure qu'il est superflu de faire des expériences d'aucun genre.

Du reste, si, au lieu d'un traitement d'un mois, ou veut avoir l'exemple d'un mal de tête calmé en vingt minutes, une douleur rhumatismale enlevée, un léger embarras intestinal entraîné en un instant, il faut saisir l'occasion quand elle se présente; le magnétisme pourra faire l'effet d'un remède médical, agir de suite et enlever le mal.

Parmi les cas les plus frappans qui offriront au médecin l'occasion de se convaincre des effets calmans du magnétisme, il remarquera ceux

qui se rencontrent fréquemment chez des femmes atteintes de maladies hystériques.

Il arrive alors très souvent que la malade est en proie à d'horribles douleurs locales, à des crises nerveuses qui font que les pieds touchent presque la tête, et que le corps forme un cercle. Ces crises durent quelquefois plusieurs heures, et la malade pousse des cris déchirans qui désespèrent ceux qui l'entourent, sans qu'ils puissent trouver le moyen de la calmer.

Dans ces momens affreux, si un magnétiseur se présente, il pose la main sur la malade, la crise cesse à l'instant, le calme et le sommeil lui succèdent.

Or, ce que ferait un magnétiseur, le médecin le peut également, il n'a qu'à vouloir.... sans qu'il soit besoin de croire.

CHAPITRE V.

De l'inutilité de toutes les expériences.

Celui qui ne sait pas ce que c'est que le magnétisme se trouve un peu, après avoir lu le chapitre précédent, dans la position du public qui a été voir des somnambules magnétiques qui

devaient jouer aux cartes, lire sans le secours des yeux, ou voir à distance. Avant l'expérience, il doutait; ici, après le récit d'une expérience purement magnétique, il doute encore; mais il fait plus, très probablement, et comme cette fois il y a un but utile à la santé, il souhaite très ardemment qu'un magnétiseur puisse arriver au résultat qui vient d'être signalé.

Si les choses se passent en effet comme on l'a dit, si une maladie grave cède en un mois à l'action du magnétisme, l'observateur ne dira pas que c'est un miracle, parce qu'il n'est pas probable qu'il en soit à prendre cette Introduction pour une initiation à des rêveries ou à des inventions faites à plaisir; il reconnaîtra même (on l'espère du moins) qu'il s'établit certainement une communication entre le magnétiseur et le malade, et que c'est à cette communication qu'est dû le rétablissement de l'équilibre sanitaire; mais il ne croira pas trop exiger en demandant la permission de rester dans un doute raisonné, pour examiner lui-même à loisir; ce sera très bien penser et agir sagement.

Il est probable encore, qu'après de mures réflexions, cet observateur demandera à voir par lui-même. C'est en effet à quoi il faut l'encourager, c'est-à-dire qu'il faut lui apprendre qu'il peut faire, s'il le veut, tout ce que fait un magnétiseur. Par cette dernière raison, et comme il serait possible qu'il demandât une preuve, uniquement

pour satisfaire sa curiosité, il est fort inutile de se prêter à cette fantaisie.

Il ne doit pas en être du magnétisme comme de beaucoup d'autres sciences. Un chimiste, un physicien peuvent opérer devant un public attentif, et reproduire à ses yeux les phénomènes de la nature; il n'y a rien là de déplacé dans leur conduite, c'est faire valoir les œuvres de Dieu, et montrer la puissance qu'il a répartie à l'homme; c'est encore faire preuve d'une grande habileté, et le concours des personnes qui sont rassemblées nuit rarement au succès de l'expérience. Mais en magnétisme, le silence, l'observation, le recueillement sont nécessaires; il faut de la solitude, ou tres peu de monde, pour pouvoir exercer une action salutaire; si elle est faite ou observée avec un sentiment de curiosité, il est probable qu'elle n'aura pas de succès.

Les objets magnétisés ont quelquefois donné lieu à des plaisanteries singulières.

Si on parle magnétisme devant des personnes qui n'en ont aucune idée, il en est qui ôtent une bague de leur doigt, en priant qu'on la magnétise; elles sont vraiment de bonne foi, et ne croient pas commettre une inconséquence, elles ne savent pas si le magnétisme est un acte physique, spirituel et religieux, ou si c'est un talent prestidigital; il faut bien se garder de faire ce qu'elles de-

mandent, et de plus il est inutile de leur donner une instruction qu'elles ne pourraient comprendre; il suffit de répondre que cela ne se peut pas.

Règle générale : il ne faut jamais, comme l'a dit Deleuze, parler magnétisme à ceux qui n'y croient pas, c'est peine perdue, et il est inutile d'en causer légèrement avec ceux qui l'ignorent.

Quant aux expériences publiques on ne doit pas en faire; car les expériences somnambuliques sont dangereuses, déplacées, et presque toujours incomprises; et les expériences magnétiques demandent trop de recueillement et d'attention pour qu'elles puissent réussir; ainsi, jamais d'expériences.

Mais on peut faire des cours élémentaires, y appeler des personnes dont on fera des élèves, y admettre même des curieux. Ce qui vaut encore mieux, ce qui est nécessaire avant d'ouvrir des cours de magnétisme, c'est d'écrire de bons livres.

Ainsi, certainement, l'*Histoire critique du magnétisme*, par Deleuze, est un livre intéressant et en même temps très savant; son *Instruction pratique* est un excellent ouvrage, il n'y en a pas de meilleur, ni aucun autre qui puisse lui être comparé; mais Deleuze lui-même a dit qu'il ne pouvait pas tout faire; il a reconnu l'insuffisance de ses ouvrages, comme méthode, et il a

engagé à marcher sur ses traces; il a dit qu'on pouvait, avec son aide, faire mieux que lui; il faut, en effet, profiter des lumières de cet homme vertueux et savant, pour essayer de faire de bons traités magnétiques, qui mettent chacun à même de magnétiser pour des indispositions légères ou des cas imprévus, en attendant les secours de la médecine. Un bon traité serait d'une grande importance; s'il n'est que médiocre il sera toujours utile et bientôt suivi par un meilleur.

Il faut écrire avec soin pour le médecin, afin qu'il soit à même de se convaincre, seul, dans son cabinet, ou à l'occasion, de la réalité et des effets du magnétisme. Un médecin n'a pas de temps à perdre; il n'a pas voulu aller voir des expériences qui ne réussissent presque jamais, et se rapportent souvent à d'autres sciences que la médecine; mais si on fait un bon livre, si ce livre vient jeter un jour nouveau sur une matière qu'il ne connaît qu'imparfaitement, il le lira avec intérêt et examinera.

Si le magnétiseur pouvait se mettre en parallèle avec le médecin, les règles de sa conduite ne seraient pas difficiles; mais il n'en est pas ainsi, et le médecin, quand il parle de son art, doit être écouté avec la plus grande attention par le magnétiseur: il n'y a qu'à gagner avec lui.

Ce n'est pas agir hypocritement que de chercher à s'effacer devant le médecin, et cela par deux raisons; la première, c'est qu'un magnétiseur ne doit se regarder que comme un homme précaire, qui a pris pour un moment, par nécessité, une place *vide*, mais qui appartient au médecin et qu'il doit toujours se tenir prêt à lui rendre. Le magnétisme, c'est la médecine; l'exercice ne devrait en appartenir qu'au médecin, ou n'être permis que sous sa surveillance, comme dans le nord de l'Europe. En second lieu, c'est que le médecin est un homme instruit, et surtout un homme spécial pour l'art qu'il exerce, tandis que le premier venu, un ignorant en médecine, moins encore, l'homme le plus illettré peut magnétiser.

Le médecin est donc toujours supérieur au magnétiseur dans le traitement d'une maladie ordinaire; mais si le traitement devient purement magnétique, c'est au médecin à apprendre ce qu'il ne sait pas, et à écouter le magnétiseur.

On ne doit pas perdre de vue, en écrivant, la défaveur qui pèse sur le magnétisme et la défiance qui règne contre les magnétiseurs; c'est pourquoi il faut donner au médecin les moyens d'opérer, sans qu'il soit obligé d'avouer ou de montrer aux assistans qu'il va magnétiser. Il n'y a ni bassesse ni flatterie, à excuser une faiblesse, quelque déplorable et ridicule qu'elle soit, quand

on reconnaît qu'elle prend sa source dans un noble sentiment, la crainte de perdre la confiance et la considération publiques; le moment n'est pas loin où cette faiblesse abandonnera d'elle-même le médecin qu'elle obsède; elle n'attend que le moment où la confiance viendra toucher son cœur, et le prendre, comme par la main, pour lui faire occuper noblement la place du magnétiseur.

C'est pas à pas, et jamais brusquement, qu'on arrivera à établir une sympathie réelle entre le magnétiseur et le médecin ; c'est en sauvant l'amour-propre de ce dernier, qu'on le déterminera à se livrer au magnétisme, lorsque d'un autre côté on aura publié des ouvrages qui seront lus et compris par le public, et que le médecin ne pourra pas refuser d'examiner sans s'exposer à être taxé d'ignorance ou de partialité.

Comme l'action magnétique consiste souvent, pour les maladies aiguës, dans un contact léger, il arrivera au médecin qui sera témoin de crises nerveuses, de se souvenir du livre magnétique qu'il aura lu, et de passer la main sur son malade. Il agira ainsi sans confiance, mais aussi sans apprêt, et pour les assistans, il appellera ses mouvemens du nom médical de *frictions*. Frictions ou *passes*, elles calmeront le malade; dès lors le médecin sera acquis au magnétisme, car lorsqu'il aura reconnu la réalité et l'utilité de l'effet le

plus simple et le plus subit, il voudra se convaincre du reste.

Ce n'est que par de bons livres que les magnétiseurs pourront répandre les doctrines magnétiques. Les expériences, les cours, les conversations particulières ne laissent que de faibles traces de leur passage; souvent on les dénature, on propage une erreur comme une vérité, l'esprit général s'égare et devient plus difficile à ramener.

Si les exemples de conduite manquaient au magnétiseur moderne, il retrouverait dans l'antiquité les préceptes de la vraie sagesse.

Ce n'était pas pour tromper le peuple et favoriser la superstition, comme on l'a prétendu, que les prêtres égyptiens étudiaient silencieusement la médecine au fond de leurs temples, qu'Hippocrate et Alexandre de Tralles recommandaient de ne pas montrer les choses sacrées aux profanes, et que Pomponace et Maxwell voulaient qu'on tînt cachés les moyens magnétiques; c'est que, tous, ils avaient apprécié l'ignorance des hommes parmi lesquels ils vivaient.

Si l'on est plus instruit aujourd'hui, on est plus incrédule, et au milieu de la civilisation la plus avancée, on méconnait ce qu'autrefois on n'était pas en état de comprendre. Rien n'est donc changé : l'ignorance n'a cédé qu'à la présomption, les dangers sont restés les mêmes, et les lois modernes qui confient aux médecins, le

sort de l'humanité souffrante ne sont que les copies modifiées des premières lois de l'antiquité.

Il faut donc qu'un magnétiseur soit d'une réserve inébranlable, qu'il sache se taire devant ceux qui ne connaissent pas le magnétisme, et remplacer des paroles errantes et incertaines par des écrits sévères, que chacun pourra retrouver.

CHAPITRE VI.

—

De l'action de l'homme sur lui-même.

Quiconque ignore le magnétisme, et veut se convaincre, doit agir sur lui-même.

L'action de l'homme sur lui-même offre la preuve la plus certaine et la plus imposante des effets magnétiques. Là, plus de doute ni d'incertitude; se fait-on du mal? on le sent; on cesse, on ne sent plus rien.

On doit bien penser qu'il y a une différence notable entre la puissance de l'action personnelle et celle de l'action ordinaire, et que les cas où l'action personnelle peut être exercée sont très restreints; ils ne le sont pas assez cependant, pour qu'il n'y ait de nombreuses occasions de

se magnétiser utilement, et de prévenir par là beaucoup de maladies, qui ne sont souvent que les suites de légères indispositions dont on a négligé de s'occuper.

Il faut poser en fait que cette action se réduit à entretenir et conserver la santé, résultat très important sans doute, mais qui donne déjà à comprendre que pour exercer sur soi-même une action magnétique, il faut être à peu près bien portant. Elle ne paraît pas avoir été autrement comprise par les Egyptiens et les Romains, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

On peut prendre pour bases de la possibilité d'agir sur soi-même deux cas principaux : ne pas être dans un état d'irritation ou de désordre général et savoir magnétiser.

La première condition est péremptoire : on conçoit que celui qui est atteint de la fièvre, par exemple, et dont le corps entier est en proie à cette affection, ne peut rien pour lui-même.

Quant à la seconde, le savoir, il en faut très peu pour se convaincre ; mais la pratique est nécessaire pour étudier ses propres sensations et diriger convenablement l'action.

Un homme qui se magnétise lui-même est absolument dans la même situation que celui qui magnétise son semblable.

S'il agit sans réflexion, ou s'il s'effraie des effets qu'il produit et suspend l'action, il peut se nuire assez gravement pour éprouver des souffrances et un malaise sérieux. Il n'y aurait pas de danger, dans l'acception du mot, si l'action restait magnétique-simple ; mais si le magnétisé avait des dispositions à devenir somnambule, elle pourrait surexciter son système nerveux, et après quelques efforts se porter au cerveau ; là commenceraient les dangers.

En admettant qu'il n'arrive rien de fâcheux, si le degré de pratique est par trop minime, on n'exerce qu'une action faible, insignifiante ; tandis que si l'on sait magnétiser, l'action est plus assurée, amène de bons et utiles résultats et bien plus promptement. Il faut aussi, à celui qui veut opérer sur lui-même, la réflexion, la prudence et la sagesse qui doivent le diriger quand il s'agit de rendre service à un malade.

L'action personnelle est magnétique-simple ou somnambulique ; en d'autres termes, on peut se magnétiser pour se guérir, ou se mettre soi-même en crise somnambulique.

La première action convenablement et sagement exercée offre de très grands avantages et peu d'inconvéniens : la seconde est inutile et toujours dangereuse. Il ne sera ici question que d l'action magnétique-simple.

Un homme est abattu par les souffrances; il ne peut se magnétiser lui-même; que transmettrait-il de sa main à une autre partie de son corps? rien de bon, puisque la maladie est générale. Un tel homme est obligé d'avoir recours à son semblable pour en obtenir les secours du magnétisme.

Mais un autre homme n'a qu'une affection locale qui ne le prive pas de ses facultés physiques et morales; il souffre, et néanmoins la maladie reste concentrée sur un organe sans avoir encore étendu ses ravages; cet homme peut se magnétiser lui-même et enlever le mal *avec sa main.*

Ainsi, on sait qu'à l'approche du printemps ou de l'automne, il est des personnes qui éprouvent certaines influences, et il survient chez elles un embarras gastrique, avec oppression et perte de l'appétit. A cette affection légère, on oppose ordinairement des vomitifs ou purgatifs.

Il est d'autres personnes qui, aux mêmes époques, ont l'habitude de se purger; sans cela, la bile les tourmenterait le reste de l'année.

Ou bien encore, il peut leur survenir, par suite d'un refroidissement, d'une transpiration arrêtée, d'un coup d'air, une douleur qui tienne un de leurs membres dans un état de raideur continu et insupportable.

Enfin, un événement imprévu peut surpren-

dre et agir sur le physique comme sur le moral; il y a congestion du sang vers la poitrine et douleur à l'épigastre. Le malade éprouve à l'estomac la sensation d'une barre qui gêne les fonctions les plus importantes; le sommeil est lourd, l'appétit nul; plus on s'endort sur cet état, plus le mal augmente; une saignée ou les sangsues sont indispensables.

Lorsque ces dérangemens arrivent chez un homme qui connaît le magnétisme, il peut se dispenser d'appeler le médecin, et essayer de se guérir en se magnétisant. En effet, il n'a pas à craindre de retarder inconsidérement les secours de la médecine; car cinq minutes de recueillement et cinq autres minutes employées à s'assurer si le magnétisme agit, sont suffisantes pour le déterminer.

S'il n'y a pas d'action (ce qui pourrait arriver, car il n'est pas de remède infaillible), il a recours à la médecine, et à la première indisposition, il réussit mieux; mais ceci n'est qu'une supposition, et il n'est pas probable qu'elle devienne une réalité; jusqu'à ce jour les effets de l'action personnelle ont été plus ou moins remarquables, mais toujours constans.

Ainsi donc, un homme peut éprouver un embarras gastrique; il respire difficilement, et

mange peu : au lieu de prendre divers remèdes, il peut se magnétiser. Il va sans dire que si la maladie est récente, elle cédera en une ou plusieurs séances, et que si on a laissé s'écouler un ou plusieurs mois, elle sera plus rebelle.

Pour se magnétiser, il faut prendre la position la plus commode et choisir un moment opportun, celui où l'on sera sûr de n'être pas dérangé. Le lit et la promenade conviennent également ; mais cependant le lit ou le repos sur un siége commode sont préférables et plus propices au recueillement et à l'étude des sensations morales et physiques, qui sont extrêmement vives chez celui qui se magnétise pour la première fois.

Placé convenablement, l'homme qui souffre de l'estomac applique sa main (une seule main, ou l'une après l'autre, ou les deux mains), sur la poitrine, les doigts placés en haut, le talon posé sur le creux de l'estomac, et la descend ainsi très doucement, de manière que le bout des doigts vienne prendre la place du talon de la main.

Au bout de quelque temps, il replace sa main au-dessus de l'estomac et la descend jusque sur l'abdomen. S'il continue cette action pendant vingt minutes, une demi - heure, en se reposant toutefois de temps à autre, il commence dès le premier jour à se sentir soulagé; il respire plus

librement, et ce premier résultat lui sert d'encouragement. S'il persévère ainsi pendant huit ou quinze jours, selon l'intensité de la maladie et la négligence qu'il a mise à la prévenir, chaque jour voit diminuer la gêne qu'il éprouve ; plus il s'en aperçoit, plus il a de confiance dans l'action magnétique, et bientôt son estomac se trouve entièrement dégagé.

Mais il peut arriver à l'homme qui essaie sa force magnétique d'opérer doublement sur lui-même, c'est-à-dire que le magnétisme, après avoir attaqué et dissipé la maladie apparente pour laquelle on l'aura désiré, portera son action sur une autre maladie qui ne sera pas encore assez développée pour déranger visiblement l'équilibre sanitaire.

Ainsi, celui qui est parvenu à dissiper un embarras gastrique peut, s'il continue de se magnétiser dans la crainte de n'avoir pas entièrement éteint le mal qui l'oppressait, porter l'action du magnétisme sur un embarras intestinal qui n'aurait que plus tard révélé son existence. Ce n'est ni un malheur ni une faute, c'est au contraire un événement heureux, mais dont il est bon d'être prévenu.

Ce cas peut se présenter, particulièrement lorsqu'on aura oublié de se soumettre à quelques précautions annuelles. On ne se sera pas purgé quand on devait le faire, et la bile se trouve

plus ou moins disposée à une éruption, si on ne cherche pas à lui imprimer son cours naturel.

Or, quand on s'est magnétisé pour un embarras gastrique et qu'il est dissipé, c'est par pure précaution qu'on se magnétise encore, puisqu'il n'y a plus d'effet sensible; mais le magnétisme qui a dissipé le malaise de l'estomac, porte aussitôt son action sur le bas-ventre et en détache les agglomérations bilieuses. La poitrine se soulève alors; il semble qu'un foyer de chaleur s'est allumé chez le magnétisé : stupéfait, incertain, épouvanté même, il s'arrête afin de se rendre compte de ce qu'il vient d'éprouver. A peine la main a-t-elle cessé d'agir, qu'il n'y a plus d'effet, mais seulement un trouble intérieur, comme si l'on n'avait pris qu'une faible partie d'un médicament actif.

Il est impossible de rendre l'impression que ressent le malade de l'effet qu'il a produit sur lui-même. S'il n'a pas d'expérience, s'il ne connaît pas cette propriété qu'a le magnétisme de saisir une maladie cachée, après avoir éteint la plus apparente, il croit, dans le premier moment, qu'il a mal opéré, qu'il a pu se nuire, et ce n'est qu'en hésitant qu'il essaie de continuer et de replacer sur lui cette main si puissante.

S'il est magnétiseur, il n'est pas moins saisi d'étonnement et de crainte, quand cet effet se

manifeste pour la première fois; mais il se calme promptement, parce qu'étant bien certain que l'embarras gastrique a disparu, il devine, après un moment de réflexion, qu'il y a une autre maladie qu'il ne soupçonnait pas, et dont le magnétisme vient de s'emparer; il continue donc d'agir.

Aussitôt que la main se replace sur l'abdomen, l'action recommence, et il ne peut plus rester de doute sur le genre de la maladie. Des coliques se font sentir, des nausées caractéristiques et des envies de vomir surviennent; la bile se déplace, et cherche une issue.

En cet état, le magnétiseur doit porter toute son attention à entraîner la bile vers le bas, afin d'éviter une éruption qui pourrait avoir lieu, si on suspendait l'action.

Pour aider la nature, il faut changer la disposition de la main, et au lieu de l'appliquer à plat sur la poitrine, il est nécessaire de soulever le poignet de façon que la paume de la main soit légèrement élevée, et que les doigts se trouvent un peu fourchus. La manipulation palmaire se trouve alors remplacée par la manipulation digitale, et la main en parcourant, à la surface du corps, les contours abdominaux, répètera dans l'intérieur un mouvement furcal qui entraînera la bile au passage.

Au bout de quelques minutes, l'effet de cette manipulation devient sensible; la chaleur, produite par le dérangement des matières, diminue; la bile descend; des borborygmes et de légères coliques l'annoncent; on continue d'agir, elle descend toujours, et on ne cesse l'action que pour se préparer à une évacuation alvine, après laquelle on continue d'opérer encore pendant quelque temps pour la rendre plus complète. On peut alors reconnaître, par l'inspection des matières et par le soulagement mêlé de fatigue qu'on éprouve, que le magnétisme a produit l'effet d'un remède médical.

Lorsqu'il y a congestion du sang vers la poitrine, la manipulation est à peu près la même, mais les sensations du magnétisé sont différentes.

Il est inutile, dans ce cas, d'user de la manipulation palmaire, autrement que dans les premières minutes, parce que son action douce et calmante serait trop faible. Il faut, par une force énergique, ramener le sang aux extrémités; et c'est par la manipulation digitale, l'application de la main avec les doigts en fourche, qu'on doit, peu à peu, rétablir la circulation.

Si déjà on a eu occasion de se magnétiser, les effets qu'on a pu ressentir ne sont rien comparativement à celui qui se prépare.

A peine les cinq doigts, sont-ils placés sur l'estomac, qu'à l'instant même et avant qu'on ait exécuté le moindre mouvement, il semble qu'ils s'insinuent et se jalonnent dans le mal.

On tourne la main, sans changer de place, et le plus doucement possible; mais le mouvement de rotation se répète aussitôt dans l'estomac, et occasionne un saisissement subit, qui imprime au magnétisé un sentiment de terreur proportionnée à la grandeur du phénomène qu'il vient de créer. On se rassure bientôt, on recommence; puis ensuite, traînant la main de l'estomac au bas-ventre, on attire le sang avec des douleurs sensibles, car c'est un sillon intérieur que la main trace chaque fois qu'elle passe. Bientôt ce rateau humain a détergé les parties malades; on entend, on sent se dissoudre l'obstruction sous la main; elle descend. Une action vive en accélère encore la résolution et soit que cette opération ait lieu en une ou plusieurs fois, on ne sent plus d'autre mal qu'une lassitude ou un engourdissement des jambes qui cède à quelques passes réitérées.

Enfin, sans aller chercher ces cas assez graves, l'action personnelle peut être journellement d'une grande utilité; c'est-à-dire qu'il arrive souvent de manger des alimens qui rendent la digestion laborieuse; il suffit alors de passer la main depuis le haut de l'estomac jusqu'au bas-ventre; on aide

ainsi le travail de la nature, l'obstacle cède à la main et descend avec elle.

Le premier mouvement de l'homme qui vient de se magnétiser lui-même aussi heureusement, est de se jeter à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il vient de faire pour lui, et de la connaissance qu'il a bien voulu lui donner d'un remède aussi simple et aussi puissant que celui qu'il vient d'employer.

C'est donc à tous les hommes qui pratiqueront le magnétisme à confondre ensemble leurs actions de grâces à l'Éternel, pour tous les bienfaits qu'il ne cesse de répandre sur eux, et les merveilles qu'il leur donne le pouvoir d'expliquer et de produire.

AUX LECTEURS.

1.

Vous, qui n'aviez aucune idée de vos facultés magnétiques, si vous avez lu ce livre, c'est que la curiosité a fait place à l'intérêt, et que vous avez voulu vous assurer de la réalité et des effets du magnétisme.

Si vous avez pensé que votre concours m'était indifférent, en raison de votre incrédulité ou de votre ignorance, détrompez-vous : le magnétisme entraîne avec lui le besoin de contribuer au bonheur des hommes ; il les suit partout, il est toujours entre eux, et se révèle doucement à ceux qui désirent le connaître et le comprendre ; il est même chez ceux qui ne croient pas à son existence.

J'ai voulu, en traçant une méthode magnétique, vous prouver que vous devez plus que jamais vous rapprocher les uns des autres, et vous porter un secours mutuel; je ne pouvais mieux y parvenir qu'en essayant de répandre un peu plus de clarté sur l'étude et l'exercice d'une faculté que le Créateur a mise dans la main de tous les hommes, et qui leur permet d'espérer des jours plus heureux.

Dans ce livre, il n'y a guère de moi que l'ordre et la régularité que j'ai essayé d'y mettre ; aussi je ne demande rien pour moi ; je reporte tout à ceux dont j'ai étudié les travaux, et je me trouverai heureux si je vous mets à même de mieux soigner votre santé, et de ne pas vous présenter au médecin dans l'état désespérant où vous allez le trouver chaque jour ; la tâche du médecin n'en sera que plus facile, si chacun de vous finit par porter quelque attention sur lui-même.

Si vous avez un état, une position sociale, ne quittez pas vos travaux pour étudier et pratiquer le magnétisme ; consacrez seulement quelques heures à son examen ; un moment peut venir où vous en aurez besoin ; il serait trop tard alors pour en connaître l'usage ; prenez l'avance ; vos peines ne seront pas perdues ; celui qui met une fois sa confiance dans le magnétisme ne l'appelle jamais en vain à son secours.

Si la carrière des lettres ou des sciences vous est ouverte, le magnétisme doit avoir sa place dans votre mémoire ; car vous ne pourrez pas toujours supposer que des hommes sages et recommandables se soient dévoués depuis cinquante ans à soutenir la cause du magnétisme, si elle n'était celle de l'humanité et de la raison, et j'espère que vous ne croirez pas davantage que j'aie écrit une Introduction et deux Traités, pour arriver à vous expliquer des rêveries surnaturelles dans un langage mesuré.

Si votre vie est consacrée à l'agriculture, aux arts utiles, vous avez de nombreux ouvriers dont vous êtes le père, vous êtes tenu de veiller sur leur santé ; pensez à moi alors, prenez mes livres : non pas qu'ils vaillent mieux que ceux qui ont paru, mais parce qu'ils sont

venus après eux, et que j'ai pu y réunir les idées éparses des auteurs qui ont écrit sur le magnétisme.

Animé du désir d'être utile, vous ne ferez que du bien; ceux qui vous entourent le recueilleront; le médecin vous remerciera de votre assistance, la société vous en sera reconnaissante, Dieu vous en tiendra compte.

2.

Vous, dont les immenses travaux ont si puissamment contribué à soulager les maux de l'humanité, tendez-moi une main amie et secourable au moment où j'appelle tous ceux qui peuvent m'aider dans la tâche que je me suis imposée; j'ai besoin de vous, j'ai compté sur votre concours, vos lumières, votre appui.

Il en est, parmi vous, qui pensent que cinquante ans de débats ont assez prouvé que le magnétisme n'existe pas; mais cinquante ans sont-ils donc suffisans pour juger une science qui oppose 4,500 années de pratique à treize siècles d'oubli? Je ne l'ai jamais cru.

J'ai toujours eu confiance dans la médecine, parce que ses découvertes ont été constantes et sublimes; mais je ne crois pas qu'il y ait de bornes aux sciences, puisque Dieu nous permet chaque jour de pénétrer les secrets de la nature.

Je crois au magnétisme, parce que j'ai reconnu qu'il est une faculté de l'homme, que j'ai vu magnétiser et que j'ai magnétisé moi-même avec succès.

Or, si je ne dis que ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, ce dont je suis convaincu, j'ai droit à votre attention et je la réclame; éclairez-moi, si je me suis trompé; mais si j'ai dit la vérité, ne commettez pas la même faute que

vos devanciers : étudiez le magnétisme ; pratiquez-le et faites-le pratiquer sous vos yeux.

On vous a sans cesse parlé de ses avantages; vous les reconnaîtrez : mais appliquez-vous surtout à sonder et à prévenir ses dangers. L'homme abuse de tout, dénature tout, et le remède que nos pères ont regardé comme une chimère, administré par des mains trompeuses et malveillantes, peut devenir un poison mortel et caché.

C'est un pacte forcé que je vous présente à signer, je le sens : libre à vous de refuser encore ; mais si des voix mourantes s'élevaient pour vous reprocher une incrédulité téméraire, vous ne devriez vous en prendre qu'à vous-mêmes, vous seriez coupables envers l'humanité.

Puissiez-vous apporter, dans vos études magnétiques, l'habileté et la persévérance dont vous avez donné tant de preuves éclatantes ; vous unirez ainsi la science des temps modernes à la sagesse de l'antiquité.

3.

Quant à vous , qui voulez pratiquer le magnétisme, vous êtes-vous bien rendu-compte de ce que vous allez entreprendre?

Vous avez le désir de bien faire ; vous porterez à vos actions toute l'attention possible ; vous ne vous laisserez conduire que par un sentiment de bienveillance et de charité, et vous préparant à de douces jouissances, vous espérez qu'avec le temps vous aurez devant vous une

somme de reconnaissances particulières et publiques. Là s'arrêtent vos pensées, vos regards ; vous n'allez pas plus loin; prenez garde ! c'est déjà une faute.

Vous ne voyez que ce qui vous plait dans le tableau que vous avez sous les yeux ; vous ne cherchez pas à en éclaircir les ombres; vous jugez d'après vous ; vous voulez le bien; vous pensez que tout le monde le veut; vous ne connaissez pas les hommes : souvenez-vous donc avec Jean-Jacques que l'homme est bon, mais que les hommes sont méchans.

Vous croyez d'abord que le magnétisme va jeter partout des flots de lumière, que son heure est enfin venue, et que le temps des calomnies est passé; vous vous trompez : il y a des hommes qui contestent toujours ; il y en a d'autres qui les écoutent et qui les croient sans examen ni réflexion. Ne comptez donc que sur vous-mêmes, sur votre constance et votre fermeté.

Quant à la reconnaissance des malades que vous pourrez guérir ou soulager, sans doute vous aurez d'heureux momens dont vous garderez précieusement le souvenir; mais combien ils vous seront nécessaires pour vous consoler des mécomptes à leur opposer!

Vous voulez imiter le médecin et marcher sur ses traces; prenez exemple sur lui; quelle est la récompense de ses soins et de son dévouement? un modeste salaire et une ingratitude presque universelle, tout au plus la certitude d'être apprécié par un petit nombre d'hommes. Vous ne serez pas plus heureux que lui; comme lui, vous aurez peu de personnes capables de juger sainement vos travaux; il n'en manquera pas pour relever les fautes que vous pourrez faire et dénaturer vos intentions les plus pures.

Réfléchissez :

Si vous persistez, songez encore, songez bien à toutes les exigences auxquelles vous allez vous soumettre, quelle patience, quelle abnégation de vous-mêmes, quelle prudence, quelle retenue dans votre conduite.

Voyez, jusqu'à ce jour, tous les magnétiseurs payer de leur tranquillité et de leur réputation le peu de bien qu'ils ont pu faire.

Vous reportez-vous en arrière : la prison et l'échafaud les ont menacés sans cesse.

Entrez dans un temple : levez les yeux sur l'image vénérée du Christ, dont la puissance et les vertus n'auront jamais d'égales : il a reçu la mort pour prix de ses bienfaits.

Non : les hommes ne sont pas changés ; plaignez-les, ne comptez pas sur eux, ne les en secourez pas moins.

Si vous persistez encore, venez donc, j'y consens.

Je ne vous enseignerai que les principes de l'art de faire le bien, je n'en connais pas d'autres; mais je vous indiquerai les voies qui mènent au mal, quand on a des sentimens contraires aux nôtres, qu'on ne respecte rien et qu'au lieu de conserver on veut détruire.

Venez, et si les forces nous manquent un jour pour agir, nous veillerons encore.

Nous défendrons le magnétisme contre les abus qu'on en pourra faire ; nous signalerons les dangers qu'il faut éviter ou comprendre.

Soyez sans crainte, nous ne pouvons pas nous égarer : car, s'il est encore des routes obscures dans la région que nous allons parcourir, d'autres nous ont précédés, et leurs traces brillantes sont un fanal qui ne doit plus s'éteindre.

Marchons ensemble d'un pas ferme et réglé; unissons la prudence à la sagesse, la modestie à la reconnaissance :

en instruisant les autres, n'oublions jamais notre ignorance passée, et si Dieu nous permet de puiser aux sources de la vie, proclamons sa puissance et non la nôtre, car nous n'agirons que par lui; à lui seul les hommages, les respects et la gloire; à nous la mission d'être ses interprètes snr la terre.

FIN DE L'INTRODUCTION.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

DU MAGNÉTISME.

LIVRE II.

DU MAGNÉTISME DANS L'ANTIQUITÉ ET JUSQU'A SA RENAISSANCE.

LIVRE III.

DE LA RENAISSANCE DU MAGNÉTISME ET DU SOMNAMBULISME.

LIVRE IV.

THÉORIE DU MAGNÉTISME.

LIVRE V.

DE LA PRATIQUE DU MAGNÉTISME.

LIVRE VI.

DE LA PUISSANCE ET DE L'IMPUISSANCE DU MAGNÉTISME, ET DU MAGNÉTISME COMPARÉ A LA MÉDECINE.

LIVRE VII.

LA NÉCESSITÉ DU CONCOURS DE LA MÉDECINE ET DU MAGNÉTISME.

LIVRE VIII.

DES DANGERS ET DES INCONVÉNIENS DU MAGNÉTISME ET DE L'INUTILITÉ ET DU DANGER DES EXPÉRIENCES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 20 ligne 10 mérite inégal — *lire* — mérite inférieur.
— 26 — 19 des deux autres bras — *lire* — des autres bras.
— 40 — 16 Abygaïs — *lire* — Abysag.
— 61 — 20 Je ne souffrirai pas, etc. — Cet alinéa doit être placé après l'alinéa qui suit.
— 138 — 16 le pouce — *lire* — les pouces.
— Id. — 29 et 30 tous les malades et jusqu'aux assistans — *lire* — des malades et des assistans.
— 160 — 27 est moins incompréhensible — *lire* — est incompréhensible.
— 168 — 7 — 169 — 30 — 170 — 27 — 175 — 4 — 177 — 28 — impalpable — *lire*, (si l'on veut) — impondérable ou insaisissable, le mot impalpable n'ayant été employé que pour arriver à l'impondérabilité exprimée pag. 178.
— 181 — 2 la pratique et l'étude — *lire* — la pratique.
— 218 — 6 la nature — *lire* — la matière.
— 222 — 27 pour pouvoir agir — *lire* — pour agir.
— 228 — 1 l'action — *lire* — l'action magnétique.
— 232 — 6 se camper — *lire* — se retrancher.
— 249 — 1 l'impression des symptômes — *lire* — les symptômes.
— 254 — 18 font faiblir — *lire* — affaiblissent.
— 312 — 6 n'en rien dire du tout — *lire* — n'en rien dire.
— 330 — 1 un malade — *lire* — un homme.
— 371 — 15 ne fut — *lire* — fut.
— 386 — 4 les yeux du cœur — *lire* — les yeux du corps.
— 424 — 2 il doit — *lire* — on doit.
— Id. — 22 se mettre — *lire* — se tenir.
— 437 — 3 quand ils ue l'ignorance — *lire* — quand ils voyent que l'ignorance.
— 445 — 12 Lausanne — *lire* — Bruno.

